NOUVEAUX ESSAIS DE MORALE.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN GARREL, Marchand Libraire, dans le Kalver-ſtraat.

M. DC. LXXXXII.





A
SA MAJESTÉ
LA REYNE
DE
DANNEMARK,
ET
DE NORVEGUE.



ADAME,

Je prens la liberté de presenter ce petit Ouvrage à VOTRE

 MA-

MAJESTÉ, *& j'ose me flater de cette espérance qu'il ne lui sera pas desagréable. Je suis seur au moins que la matiére ne lui en déplaira pas, puis qu'Elle y pourra trouver quelques-unes de ces véritez éternelles, qui font les delices de son Esprit, & le plus cher objet de son cœur. J'avouë que je ne puis pas dire la même chose de la forme que j'ai donnée à cette matiére. J'avouë qu'il y a des defauts que tous mes soins n'ont pû corriger. Mais,* MADAME, *je sçai aussi par expérience que* VOTRE MAJESTÉ *est toute accoûtumée a passer par dessus cette sorte de manquemens extérieurs, pour s'attacher au solide & à l'essen-*

l'essenciel qu'ils n'altérent point. Ces mêmes manquemens, MADAME, *& d'autres semblables, n'empêchent pas* VOTRE MAJESTE' *d'écouter avec la derniére application ces véritez saintes lors que j'ai l'honneur de les lui proposer dans mes Sermons, & qu'Elle nous fait celui d'assister a nos Assemblées. Pourquoi donc n'oserois-je pas me promettre qu'Elle n'en sera pas plus choquée lors qu'Elle les lira dans cet écrit, où j'ai tâché de les étaler d'une maniére un peu plus distincte, & dans toute leur juste étenduë? Que j'aurois de satisfaction*, MADAME, *si j'apprenois dans la suite que* VOTRE MAJESTE' *y trouve*

que chose de propre à nourrir cette éminente piété qui nous donne de si grands exemples ! Que je benirois Dieu de m'en avoir inspiré le dessein, & de m'avoir donné la force de l'executer ! C'est-là précisément ce que je cherche depuis quelque temps. Comblé des bien-faits de VOTRE MAJESTE', *je soûpire aprés le bonheur de faire quelque chose pour son service qui puisse justifier que je ne manque pas de reconnoissance. Mais qu'est-ce qu'un trés-petit particulier pourroit faire d'utile à une Reyne que la main de Dieu a élevée au comble des grandeurs du monde, & qu'Elle a pris tant de soin de distinguer des personnes même de*

son rang? A peine me reste-t-il à cet égard des souhaits à faire, & d'ailleurs quand même il dépendroit de moi d'ajoûter quelque chose à la gloire temporelle & extérieure de VOTRE MAJESTE', *je suis seur qu'Elle n'y seroit pas fort sensible. C'est là le moindre & le plus leger de ses soins. Elle pense bien plus à régner un jour dans le Ciel qu'a étendre ou à affermir son Autorité sur la terre. Ses plus grands souhaits vont a s'unir plus étroitement à Dieu, & à se soûmettre de plus en plus a son joug. J'ose me promettre,* MADAME, *que ce petit Ouvrage n'y sera pas inutile, & je suis persuadé que si* VOTRE MA-

 JESTE'

JESTE' *ne dédaigne pas d'y jetter les yeux dans ces précieux momens de retraite, où elle se dérobe si réguliérement tous les jours au tumulte & aux embarras de sa Cour pour s'entretenir avec Dieu & avec Elle-même, Elle y trouvera des choses qui pourront être de quelque usage à l'avancement de cette sanctification dont Elle fait avec tant de raison sa plus grande affaire. Si cela arrive, comme je n'en desespére pas tout à fait, mes vœux sont remplis, & il ne m'en reste plus aucun autre à faire que ceux que je fais sans cesse, & que j'ai dessein de faire toute ma vie. C'est,* MADAME, *qu'il plaise à Dieu de conserver long temps*

VO-

VOTRE MAJESTE' *a son Eglise, dont Elle est le support, & a ses Peuples dont Elle fait la félicité. Qu'il continuë d'honorer de sa Protection, & des marques les plus éclattantes de son amour, le Monarque Auguste qu'il lui a plû de vous donner pour Epoux, & aux bontez duquel nous sommes si redevables. Qu'il comble de nouvelles bénédictions la Maison Royale, ce cher Objet de tant d'espérances & de tant de vœux. Qu'il augmente & qu'il affermisse le bonheur des Peuples qui en dépendent, & qu'il me fasse en particulier la grace de ne relascher jamais rien du profond respect, & de l'attache-*

ment inviolable, avec lequel je veux toûjours être,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTE',

Le trés-humble, trés-obéïssant, & trés-fidéle sujet & serviteur,
LA PLACETTE.

PREFACE.

IL y a quelque temps qu'une Personne que j'honore me proposa de travailler à l'Ouvrage que je donne presentement au Public. Comme cette pensée ne m'étoit jamais venuë dans l'esprit, je fus un peu surpris de la proposition qu'on m'en fit, & j'eus quelque peine à me déterminer sur ce que j'avois à faire. Je n'en avois point du tout à comprendre qu'on deût travailler à donner du jour à la Morale de Jesus Christ. Je m'étois plaint diverses fois de ce que cette importante partie de la Religion étoit si peu connuë de nos peuples, & si peu éclaircie par les Ouvrages de nos Auteurs. Nos peuples ne connoissent guéres l'étenduë de la pureté que l'Evangile exige de nous. Ils sont même prévenus d'un grand nombre de fausses maximes, tout autrement pernicieuses que les erreurs de pure spéculation. D'ailleurs nos Ecrivains, au moins ceux de nôtre Nation, ont été forcez par l'importunité de nos Adversaires, de donner tout leur loisir à la défense de la vérité, de sorte qu'ils n'ont pû composer sur la Morale qu'un trés-petit nombre d'Ouvrages, qui ne traitent même que quelques matiéres particuliéres. Ainsi cette partie de la Religion, qui en est, si je l'ose dire, l'ame & l'essence, &

qu'il étoit si nécessaire de bien expliquer & de bien entendre, a été en quelque façon négligée.

Il est vrai que ce defaut est suppléé, du moins en partie, par les écrits de quelques Auteurs de la Communion Romaine, sur tout par les Essais de M. Nicole, qui ont été si bien reçûs, & si universellement estimez. J'avouë que c'est un Ouvrage excellent, & qu'il y a beaucoup de profit à faire dans sa lecture. Mais je ne croi pas qu'il doive nous empêcher de travailler de nôtre côté sur la Morale Chrêtienne. Premiérement cette Morale est d'une si vaste étenduë, que ni l'Ouvrage dont je parle, ni beaucoup d'Ouvrages semblables, ne la sçauroient épuiser. C'est une source d'instructions qui ne tarit point. D'ailleurs, celles de cet Auteur roulant d'ordinaire sur les hypotheses de la Religion qu'il professe, sont souvent inutiles, & toûjours suspectes aux Protestans, qui craignent en les lisant de prendre des erreurs dangereuses pour des veritez salutaires. Outre cela l'Auteur vole d'ordinaire si haut, qu'il y a bien des Lecteurs qui ont de la peine à le suivre. Il debite même quelques maximes outrées, qui font douter de la verité de celles qui sont plus solides. Ainsi ce Livre, quelque achevé qu'il paroisse, n'empêche pas qu'on n'en pût faire un autre, si non pas plus beau, ou mieux écrit,

ce qui est difficile, au moins plus utile pour des Protestans, plus conforme à leurs hypothéses, plus proportionné à la portée de toute sorte de Lecteurs, & plus propre en un mot à faire connoître les obligations du Christianisme dans leur véritable étenduë.

Je n'ai donc jamais douté que l'Ouvrage qu'on me proposoit ne pût être utile, & si j'ai hésité à l'entreprendre, ç'a été par cette seule considération, que je ne me trouvois pas en état d'y travailler d'une maniére qui pût répondre, ni à la dignité du sujet, ni au goût d'un Siécle aussi éclairé, & aussi délicat que le nôtre. C'est ce qui m'a retenu pendant quelque temps. Mais enfin, j'ai consideré qu'il y a des Lecteurs de tous ordres, que comme il y en a de difficiles & de dégoûtez, qui ne peuvent rien souffrir qui ne soit exquis, il y en a aussi d'avides & d'affamez, qui ne cherchent qu'à nourrir leur piété, & qui reçoivent avec plaisir tout ce qui peut produire cet effet, encore qu'ils n'y trouvent pas tous les agrémens dont les autres ne peuvent point se passer. J'ai consideré que quelques Ouvrages trés-défectueux, peu exacts, & assez mal écrits, n'ont pas laissé d'être bien reçûs, parce que parmi ces defauts ils contenoient des instructions solides, qui pouvoient être de quelque usage. Cela m'a fait voir que les productions même les plus médiocres peuvent être utiles, pourvû que la

ma-

matiére en soit bonne, & c'est ce qui m'a déterminé à mettre la main à celle-ci.

Je n'ai point travaillé pour les sçavans. Je n'ai regardé qu'à nos peuples. J'ai tâché de leur mettre devant les yeux ce que je croi qu'il importe le plus qu'on n'ignore point. J'ai eu dessein de détruire les erreurs qui m'ont paru les plus dangereuses, & les plus généralement répanduës; & mon principal but a été de donner une idée juste de la piété, & de ce qu'il faut faire pour en remplir les devoirs les plus essenciels, m'éloignant également des maximes outrées de ceux à qui il ne tient pas qu'elle ne passe pour impossible, & du relâchement de ceux qui la réduisent à rien.

Ces deux extrêmitez sont à mon sens également dangereuses, & l'on ne doit rien négliger pour les éviter l'une & l'autre. La premiére n'est bonne qu'à jetter dans le desespoir, & la seconde conduit naturellement à la négligence. Si l'on s'imagine que Dieu exige de nous plus qu'il n'en exige en effet, on sent bien qu'on ne sçauroit aller jusques-là, & bien loin d'y travailler, on n'en forme pas le dessein. Si au contraire on ignore une partie des devoirs que Dieu nous prescrit, quelle apparence y a-t-il qu'on se mette en état de les observer? Ainsi de quelle que ce soit de ces deux erreurs qu'on soit prévenu, on se perd, parce qu'en effet toutes deux empêchent également qu'on

ne

ne faſſe ce qu'il faut faire pour ſe ſauver.

Mon deſſein a été de les éviter toutes deux, & de me tenir préciſement à la vérité. Je l'ai cherchée, non dans les réflexions de mon eſprit, ou dans les penchans de mon cœur, mais dans la parole de Dieu, qui en eſt la régle. Je ſuis perſuadé que je l'y ai trouvée. Mais je ne doute pas auſſi que pluſieurs n'en jugent tout autrement, & qu'en particulier il n'y en ait de ceux qui trouveront que ma Morale eſt un peu ſévére. Je n'ai qu'une grace à demander à ceux qui ſeront dans ce ſentiment. Je les prie de ne s'arrêter point à des idées vagues & confuſes, mais d'entrer dans le détail, & de marquer diſtinctement, & l'une aprés l'autre, toutes les propoſitions outrées qu'ils croiront remarquer dans cet Ouvrage. Je les ſupplie en ſuite de les examiner avec ſoin, & s'ils perſiſtent à les croire fauſſes, je leur demande la grace de m'en avertir. S'ils le font, je m'oblige à les examiner moi-même, & à les rétracter ſi je trouve qu'elles ne ſont pas véritables, ou à tâcher de les appuyer plus fortement, ſi je ne puis les abandonner.

Pour moi je ſuis perſuadé que tout ce que je dis de plus fort, eſt une ſuite néceſſaire de deux maximes, dont j'ai toûjours fait, & dont j'ai réſolu de faire, les principaux fondemens de ma Morale. L'une qu'il eſt eſſenciel au véritable Chrétien d'aimer Dieu par deſſus toutes cho-

choses ; L'autre, que quoi qu'il en soit des péchez actuels, dont j'espére de parler dans un autre endroit, rien n'est plus incompatible, soit avec l'amour de Dieu, qui va jusqu'à le préférer à tout, soit avec l'état de grace, que d'être esclave de quelque péché d'habitude. Qu'on prenne la peine d'examiner sur ces deux maximes ce qu'on croira que j'ai dit de plus excessif. On verra que ce sont des conséquences qui s'en tirent de la maniére du monde la plus naturelle.

Me niera-t-on donc ces deux véritez ? C'est ce que je ne crains pas. Premiérement, on peut dire qu'elles sont de foi, étant appuyées l'une & l'autre de plusieurs témoignages de l'Ecriture, qu'on ne sçauroit éluder. D'ailleurs tous les Theologiens en conviennent. Je n'ai jamais entendu parler que de deux ou trois Jésuites qui ayent osé nier la premiére. Tous les autres Ecrivains de toutes les Communions l'admettent, & c'est fort mal à propos qu'on vient d'accuser les Lutheriens de la rejetter. On verra peut-être bien-tôt qu'il n'y eut jamais d'accusation plus injuste que celle-ci. Nos Auteurs aussi la soûtiennent fortement. Il y a plusieurs Siécles que les Vaudois en font profession, & l'on n'a pour s'en assurer qu'à voir ce qu'ils disent dans un des plus anciens de leurs Livres, que M. Leger a inséré dans son Histoire. C'est une espéce de Commentaire sur

le

le Décalogue qui a pour titre, *le Livre des Vertus*. Sur le premier commandement ils expliquent cette vérité avec beaucoup de netteté & de précision. Les Theologiens Réformez ont enseigné constamment la même Doctrine, & il en est même des plus célébres qui sont allez jusqu'à dire que l'amour de Dieu par dessus tout n'est pas seulement nécessaire à l'enfant de Dieu déja justifié & régénéré, mais qu'il l'est même au pécheur qui se convertit, en sorte que la rémission des péchez n'est accordée selon eux qu'en conséquence de cet acte.

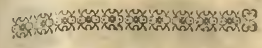
Ils ne se sont pas expliquez avec moins de force sur la seconde de ces maximes, & il me sera aisé de produire leurs témoignages si on le souhaite. Ainsi à cet égard je ne crains pas que les personnes éclairées m'accusent d'avoir des sentimens particuliers.

On prendroit fort mal ma pensée si on m'en soupçonnoit sur ce que je dis dans la page 72. Il est vrai que j'y parle indéfiniment des fausses Religions. Mais il est vrai aussi que ce que j'en dis ne doit pas être entendu de toutes les fausses Religions sans exception. Je ne parle que de celles dont les erreurs sont purement spéculatives, & ne tirent point à conséquence pour la pratique. Je ne dis pas ce que je pense touchant les autres, parce que je ne sçaurois le faire sans de longs discours. Peut-être aurai-je quelque autre occasion pour le faire plus à propos.

propos. Je dirai seulement ici, que si lors que j'écrivois cet endroit, ou même lors qu'on l'imprimoit, j'avois eu connoissance de certaines disputes, dont je n'ai entendu parler que long temps aprés, je me serois expliqué avec plus de précision que je n'ai fait. *Illis nondum litigantibus securius loquebamur.*

Il ne me reste plus qu'un mot à ajoûter pour finir cette petite Préface. C'est que dans le titre j'appelle ce Volume, *Premiére Partie*, parce qu'en effet j'espére qu'il sera suivi de quelque autre. Il est vrai que cela dépend de la maniére en laquelle celui-ci sera reçû. Si j'apprens que nonobstant ses defauts on le trouve de quelque usage pour le salut de ceux qui ont un dessein sincére d'aller à Dieu, je pourrai continuer avec son secours. Si au contraire les personnes éclairées ne l'approuvent point, je regarderai ce mauvais succés comme un avertissement qui m'apprendra que je dois me taire, ou m'attacher à d'autres sujets, & je tâcherai d'en profiter. J'acquiescerai même à ce dernier jugement avec moins de défiance qu'au premier. Car outre que je sens assez mes foiblesses, j'ai crû remarquer trés-souvent, que si le Public se trompe dans les jugemens qu'il fait des Ouvrages, c'est bien plus en donnant son approbation à ceux qui ne la méritent pas, qu'en la refusant à ceux qui en sont dignes.

TA.



TABLE,

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

Priére

Fin de la Table.



NOUVEAUX ESSAIS DE MORALE.

PREMIER DISCOURS.

Où l'on fait voir que rien n'est moins raisonnable que la négligence avec laquelle la plûpart des Chrêtiens travaillent à leur salut.



A profanation est bien sans difficulté le plus efficace & le plus infaillible moyen de se perdre, mais ce n'est pourtant pas celui par lequel le plus de monde se perd. Quoi que cette disposition effroyable se soit renduë depuis quelque temps beaucoup plus commune qu'el-

le ne le fut jamais, elle ne l'est pas assez pour faire le grand nombre parmi les mauvais Chrêtiens. La plûpart, & presque tous, périssent par une autre voye. Ils veulent se sauver. Ils font quelque chose dans ce dessein. Mais comme ils ne le veulent pas assez fortement, ils n'y travaillent qu'avec négligence. Ils font l'œuvre de Dieu lâchement, & de cette maniére on peut dire qu'ils ne la font point du tout. Ils ne sont, ni absolument froids comme les impies, ni tout à fait boüillans, comme les véritables enfans de Dieu. Tout au plus ils sont de ces tiédes que Dieu déteste, & qu'il menace de toute son indignation.

Ces tiédes, ces demi-Chrêtiens, font aujourd'hui le grand nombre presque par tout. De quelque côté qu'on tourne les yeux on ne voit ni beaucoup de véritables enfans de Dieu, conduits par sa grace, & possédez de sa crainte & de son amour, ni même beaucoup d'impies déclarez, qui se moquent tout ouvertement de Dieu & de ses Mystéres. Mais on apperçoit par tout une infinité de Chrêtiens imparfaits, ou pour mieux dire de mauvais & de faux Chrêtiens, qui sans renoncer positivement au salut, & sans en perdre même l'espérance, ne font peut-être pas la moitié, peut-être pas le centiéme de ce qu'il faudroit pour y parvenir.

Ce n'est pas qu'on ne sçache en gros que la piété

piété est absolument nécessaire pour se sauver. Mais c'est qu'on se forme une idée si basse, & en même temps si fausse, de cette piété, que comme elle ne renferme rien qui ne soit commun & ordinaire, elle ne renferme rien aussi de ce qui lui devroit être le plus essenciel. On sçait qu'on peut se former plusieurs idées de la piété. On peut, en premier lieu, se la representer telle qu'elle devroit être pour répondre à toutes nos obligations, & pour épuiser toute l'étenduë des devoirs que la Loi de Dieu nous prescrit. On peut en deuxiéme lieu la considérer telle qu'elle a paru dans la vie & dans les actions de quelques Saints du premier Ordre, que l'Ecriture nous propose comme des modéles que nous devons imiter. Enfin on peut la considérer dans le degré le plus bas où elle peut se trouver, & où elle se trouve en effet, sans cesser d'être véritable, sincére, & utile pour le salut.

On sçait que ce premier & plus éminent degré de la piété ne se trouve point sur la terre; On ne prétend point au second, parce qu'on ne le croit pas nécessaire, & on se réduit au troisiéme, que l'on regarde comme suffisant. On se represente même ce dernier tout autre qu'il n'est en effet. Selon ceux dont nous parlons, être homme de bien de cette maniére, c'est d'un côté s'abstenir de quelques péchez grossiers, où même les honnêtes gens du

 monde

monde ne tombent point, & de l'autre s'acquitter extérieurement des devoirs sensibles de la Religion. C'est n'être ni scandaleux, ni scélérat achevé. C'est n'être ni fourbe, ni perfide, ni injuste, ni calomniateur. C'est être assidu aux Exercices sacrez, & y assister d'une maniére dont personne ne soit choqué. C'est lire de temps en temps la parole de Dieu, ne manquer jamais à faire ses priéres deux fois tous les jours, faire quelque aumône, consoler les affligez, & donner quelque secours, & quelque protection à ceux qu'on opprime.

Pourvû qu'on fasse cela, encore que d'ailleurs on donne toute sa vie à ses affaires, à ses divertissemens, & à ses plaisirs, encore qu'on ne soit occupé que du monde, & qu'on y tienne par toute sorte de liens, encore qu'on soit esclave, si non pas de toutes ses passions, au moins d'une, ou de deux, que le tempérament, l'éducation, ou le genre de vie qu'on a embrassé, a rendu plus vives, & plus emportées que les autres, encore qu'on soit engagé dans quelque péché d'habitude dont on ne sçauroit s'affranchir, on s'imagine que ce n'est rien, ou tout au plus que ce ne sont-là que des foiblesses inséparables de l'humanité, & nullement des preuves qui justifient que la piété dont on fait profession n'est ni sincére, ni suffisante pour le salut.

Qu'il y a de fausseté, & même d'impiété, dans

dans ces imaginations, & qu'il est mal aisé de comprendre comment elles peuvent être si communes ! Premiérement se contenter du plus bas degré de la piété, c'est faire voir bien évidemment que l'on n'en a point du tout. Rien n'est si essentiel à la véritable piété que le desir de croître, & de s'avancer, & il est impossible de concevoir qu'on aime Dieu sincérement & de bonne foi, sur tout qu'on l'aime autant que je ferai voir dans la suite qu'il faut l'aimer pour être de ses véritables enfans, sans desirer fortement de lui plaire davantage, & de le servir plus exactement qu'on ne fait. Ainsi se contenter de l'état où l'on est, & ne rien faire pour le changer, c'est une marque certaine, non d'une piété foible & languissante, mais d'une fausse piété, & d'une véritable hypocrisie.

J'ajoûte qu'il y a une imprudence toute manifeste. On sçait combien il est doux d'être assuré de l'amour & de la miséricorde de Dieu, & de ne point douter qu'on ne soit dans cet heureux état, qu'on appelle l'état de grace. On sçait que rien n'est plus cruel que l'incertitude où plusieurs se trouvent à cet égard, & qu'il n'est rien qu'il ne faille faire pour s'en tirer. Il est cependant bien mal-aisé de le faire si la piété n'a quelque chose au dessus du plus bas degré où elle peut être véritable. Elle ressemble si fort dans cet état là à

la fausse piété de plusieurs pécheurs, & particuliérement à celle de ces fidéles à temps, dont le Sauveur du monde nous parle * dans la parabole de l'Evangile, & les caractéres qui distinguent ces deux états sont si obscurs, & si peu marquez, qu'il est trés-difficile de les connoître avec certitude, & trés-facile de s'y tromper. Ne fust-ce donc que pour se tirer de l'incertitude où cela nous jette, & des alarmes que cette incertitude peut nous donner, il faudroit s'avancer dans la piété, & la mettre dans un état où il fust plus facile de la connoître.

Mais voici quelque chose de plus pressant. Je soûtiens que ce qu'on prend pour le plus bas degré de la piété, non seulement n'est pas ce qu'on pense, mais même n'en approche point. Je soûtiens qu'il est inférieur, non seulement à celui des moins avancez des enfans de Dieu, mais encore à celui de plusieurs pécheurs. Combien n'a-t-on pas vû de Payens qui en ont fait beaucoup davantage? Tout cela même est-il comparable à la justice des Pharisiens, dont l'extérieur étoit si réglé? Cependant Jesus Christ nous déclare dans § l'Evangile que si nôtre justice ne surpasse celle de ces gens nous ne sçaurions entrer dans le Royaume des Cieux.

Si pour se sauver il ne faloit que ce que l'on s'ima-

* *Matt.* 13. § *Matt.* 5.

s'imagine, y auroit-il quoi que ce soit de moins véritable que ce que dit la vérité même qu'il y en a peu qui entrent par la porte étroite, & qu'il y en a plusieurs d'appellez, & peu d'élûs? Car n'est-il pas vrai que comme je l'ai déja remarqué, presque tous se conduisent de cette maniére, & que le nombre des impies, & des profanes n'en approche point.

Ce qu'il y a de certain c'est premiérement que la piété est d'une trés-vaste étenduë, & renferme un grand nombre de devoirs particuliers dont elle ne permet pas qu'on néglige aucun. Il n'y a point de passion qu'il ne faille vaincre, point de vice dont il ne soit nécessaire de se corriger. Il faut s'abstenir, si non pas de tous les péchez, sans exception, ce qui seroit à souhaiter, mais la fragilité humaine ne nous permet pas de l'espérer, au moins de tous les péchez d'habitude, & de quelques autres dont on pourra parler dans la suite. Et quand je dis au reste qu'il faut faire toutes ces choses, je n'entends pas seulement que cela est juste. J'entends qu'il est nécessaire, & qu'on n'y peut manquer sans périr.

Ceci, je l'avouë, est trés-éloigné des sentimens du vulgaire. La plûpart, comme je l'ai déja dit, s'imaginent que pourvû qu'on modére quelques-unes de ses passions on peut s'abandonner à quelques autres. Plusieurs de même se mettent dans l'esprit qu'un ou deux

péchez d'habitude n'ont rien d'incompatible avec la qualité de fidéle & d'enfant de Dieu, & qu'encore qu'on y retombe trés-souvent, & presque toutes les fois que l'occasion s'en presente, pourvû que de temps en temps on en demande pardon à Dieu, encore que ce soit sans s'en corriger, tout cela n'empêchera pas que l'on ne se sauve. Enfin, on se figure que personne ne posséde toutes les vertus, ni ne fait toutes les œuvres que Dieu nous commande, qu'ainsi on peut manquer à ces deux choses sans renoncer au salut.

Erreurs grossiéres & pernicieuses, qui mériteroient qu'on s'arrêtât à en faire voir l'absurdité & le venin ? Mais comme d'autres l'ont déja fait, & que d'ailleurs on espére de le faire dans la suite de cet Ouvrage, on se contentera de dire en un mot que ne faire autre chose que s'abstenir de quelques péchez, & que pratiquer quelques vertus, c'est ne rien faire, & cela pour deux raisons principales. La premiére, parce que Dieu ne se contente pas de cela; la seconde, parce qu'en effet tout cela n'est rien en lui-même.

Dieu a déclaré plusieurs fois qu'il veut que ses enfans s'abstiennent de tous les péchez, & fassent toutes les œuvres dont il leur presentera l'occasion. Qu'on lise le chapitre 18. des Révélations d'Ezechiel, on y trouvera cette vérité dans toute son étenduë. Qu'on fasse encore

core quelque attention à ces paroles de S. Paul aux Corinthiens ; * *Ne vous abusez point. Ni les impudiques, ni les idolâtres, ni les efféminez, ni ceux qui habitent avec les mâles, ni les larrons, ni les avares, ni les yvrognes, ni les médisans, ni les ravisseurs, n'hériteront point le Royaume de Dieu.* Qu'on pése ce qu'il dit dans un autre endroit. § *Les œuvres de la chair sont manifestes, sçavoir l'adultére, l'impureté, la soüillure, l'insolence, l'idolatrie, l'empoisonnement, les inimitiez, les querelles, les dépits, la colére, les contentions, les divisions, les héréfies, les envies, les meurtres, les yvrogneries, les gourmandises, & choses semblables, desquelles je vous prédis, comme aussi je l'ai prédit, que ceux qui commettent de telles choses n'hériteront point le Royaume de Dieu.* Qu'on juge aprés cela si Dieu se contente de quelques vertus, & s'il avouëra pour ses enfans ceux qui sont esclaves de quelque vice.

Ceci paroît dur, mais il cessera de le paroître si l'on considére que les vertus sont inséparables, & que c'est manquer de toutes que d'être esclave d'un vice contraire à une seule. C'est ce qu'on pourroit prouver par plusieurs raisons, mais je me contenterai d'en indiquer une. C'est que toutes les vertus sont de fausses & d'inutiles vertus, si ce ne sont les effets

A 5 du

* 1. Cor. 6. 10. § Gal. 5. 19. 20. 21.

du respect que nous devons à Dieu, de son amour & du desir que nous avons de lui plaire. Est-il cependant concevable que ce respect, que cet amour de Dieu, que ce desir de lui plaire soient les véritables principes des vertus qu'il semble que nous possédons, si nous manquons de quelques autres vertus, & si nous sommes esclaves des vices contraires? Si ce respect, cet amour, & ce desir de plaire à Dieu possédoient effectivement l'empire de nôtre cœur, serions-nous esclaves de ces autres péchez, qui ne lui déplaisent pas moins que ceux que nous évitons, & négligerions-nous les vertus qui nous manquent, & qu'il ne nous a pas moins recommandées que celles que nous croyons posséder?

Les vertus donc qui sont jointes à quelque vice ne sont que de fausses vertus, & des productions du tempérament, de l'education, de l'intérêt, de la vanité, & des autres principes semblables de nos actions, non pas de l'amour de Dieu & de sa grace. Mais c'est ce qui paroîtra plus clairement par la considération que je vai ajoûter.

Pour se faire une juste idée de la piété il ne faut pas s'arrêter à la multitude & à la diversité des devoirs dont elle comprend l'observation. Il faut tâcher encore de découvrir le degré précis de force, de véhémence, & de perfection qu'elle doit avoir pour être sincére, & de quelque

que usage pour le salut. Mais quelque difficile que cela paroisse je ne craindrai pas de me tromper si je dis qu'il est absolument nécessaire pour cet effet qu'elle nous mette en état de préférer Dieu à toutes choses, de l'aimer par dessus tout, & d'être en état de tout perdre, & de tout sacrifier au desir de lui plaire & de lui obéïr. De sorte que s'il y a quelque chose, quelle qu'elle soit, dont la considération soit capable de nous porter à offenser Dieu par un péché connu & délibéré, & que ce soit là nôtre disposition fixe & arrêtée, il est certain que nous ne sommes pas encore de ses enfans.

C'est une vérité que le Fils de Dieu nous apprend trés-distinctement dans son Evangile. * *Si quelqu'un*, dit-il, *vient à moi, & ne haït son pere & sa mere, sa femme & ses enfans, ses freres & ses sœurs, même sa propre ame, il ne peut être mon Disciple.* Je présuppose que haïr ces choses c'est les aimer moins qu'on n'aime Dieu, & être en état de les perdre pour sa gloire & pour son service. C'est ce qui ne souffre point de difficulté, sur tout si l'on considére en quels termes § S. Matthieu rapporte ce même discours de nôtre Sauveur. *Celui*, dit-il, *qui aime pere ou mere plus que moi n'est pas digne de moi; ou qui aime fils ou fille plus que moi n'est pas digne de moi.* Ces deux endroits de l'Evangile se donnent du jour l'un,

* *Luc* 14. 26. §. *Matt.* 10. 37.

l'un à l'autre, & font voir clairement deux choses ; l'une que ce que Jesus-Christ exige de nous c'est qu'on aime tout moins que lui ; l'autre que ce devoir est d'une absoluë & indispensable nécessité, puis qu'à moins que de le remplir on ne sçauroit être ni le Disciple du Fils de Dieu, ni digne de lui, & qu'il faut pourtant être l'un & l'autre pour être le vaisseau de sa grace pendant cette vie, & l'héritier de sa gloire dans la vie à venir.

Delà au reste je tire trois grandes conclusions. La premiére, que ce que je disois il n'y a qu'un moment est trés-véritable, sçavoir qu'on n'est point enfant de Dieu si l'on est esclave d'un seul péché d'habitude. En effet, dés-là que l'on commet actuellement ce péché, & qu'on le commet avec délibération, & en sçachant que c'est un péché ; on en préfére l'objet à Dieu, puis que l'attache qu'on a pour cet objet porte le pécheur à offenser cet être suprême, & à faire ce qu'on sçait bien qu'il a défendu : Et comme on ne se contente pas de le commettre une seule fois, mais qu'on y retombe, & qu'on en fait habitude, il paroît que cette préférence qu'on donne à la matiére du crime n'est pas un mouvement passager, mais une disposition permanente, & une détermination fixe & arrêtée. De sorte qu'il ne reste plus aucun sens auquel on puisse dire que ce pécheur aime Dieu plus que toutes choses,

&

& qu'au contraire il y a des choses qu'il préfére en tout sens à Dieu. Ainsi n'étant pas possible d'être enfant de Dieu sans le préférer à tout, & tout esclave d'un seul péché lui préférant quelque chose, il est clair que nul esclave de quelque péché n'est enfant de Dieu.

La seconde chose que je conclus de ce que j'ai dit, c'est que la plûpart des Chrêtiens se trompent lors qu'ils ne font consister la piété qu'en ce peu de choses que j'ai touchées au commencement de ce discours, toutes ensemble n'approchant point de cet admirable effort de vertu, qui nous met en état de renoncer à tout ce que nous avons de plus cher, de perdre tout, & de souffrir tout, plûtôt que d'offenser Dieu, & de manquer à l'obéïssance & à la fidélité que nous lui devons. C'est principalement sur ceci que je voudrois qu'on s'examinât lors qu'on s'assure si légérement, & avec si peu de raison & de fondement qu'on est du nombre des enfans de Dieu.

Enfin, la derniére conclusion que je tire de tous ces principes, c'est que la piété emportant tant de choses, & des choses de cette force, il ne faut pas de légers efforts pour en remplir les devoirs, & qu'ainsi rien n'est plus déraisonnable que la négligence avec laquelle la plûpart du monde s'applique à cet important ouvrage. A peine seroit-elle supportable s'il ne faloit pour y réüssir que ce que l'on s'imagine,

ne. Mais puis qu'on vient de voir qu'en ne faisant que cela on ne fait rien; & qu'il faut incomparablement davantage, n'est-il pas juste de s'y appliquer fortement, & de ne rien omettre de ce qui dépend de nous?

D'autant plus qu'il ne suffit pas de faire tous ces efforts une fois ou deux dans la vie. Il n'est jamais permis de se relâcher tant soit peu, & si on le fait on perd en un moment le fruit de toutes ses peines passées. Quand je me figure un Chrêtien dans le chemin du salut, il me semble voir un vaisseau qu'on fait remonter à force de bras contre le courant d'un Fleuve rapide & impétueux, ce qui fait qu'on ne sçauroit se reposer un moment sans se voir bien bas au dessous du lieu d'où l'on étoit parti, & par conséquent dans la nécessité de s'assujettir à de nouvelles fatigues.

Cette persévérance pourtant est d'autant plus mal-aisée, qu'outre la pente générale de la nature à se dégoûter de tout, & à se lasser de ce qui lui plaît le plus, outre la répugnance particuliére que la corruption de cette nature nous donne pour la piété, il y a encore des obstacles terribles, & des ennemis trés-puissans qu'il faut surmonter. L'Ecriture Sainte nous apprend que les Démons sont incessamment en action pour tâcher de faire tomber les justes, & d'empêcher les pécheurs de se relever. Ces esprits malins employent dans ce dessein tout ce

que

que leur subtilité naturelle, & le long usage de leur malice leur donne de ruse pour nous séduire. Un Apôtre nous dit qu'il nous faut lutter sans cesse contre eux. Un autre assure qu'ils rodent autour de nous comme des lions qui tâchent de nous devorer. Quels soins ne faut-il pas pour éviter d'en être la proye ?

Le monde n'est pas moins à craindre que les Démons. Ce n'est qu'un amas de piéges & de tentations. Tout ce qu'on y fait, tout ce qu'on y dit, tout ce qu'on y aime, tout ce qu'on y craint, & par conséquent tout sans exception, a quelque force, & quelque efficace particuliére pour nous corrompre. Les choses les plus innocentes de leur nature, les plus utiles, même les plus nécessaires, peuvent devenir les causes, ou tout au moins les instrumens, & les occasions du crime pour ceux qui n'ont pas assez de précaution pour en bien user. Mille embûches nous environnent, mille dangers nous menacent. Tout est plein d'ennemis qui veillent sans cesse pour nous surprendre. Quelle force & quelle prudence ne faut-il pas pour leur résister ?

Cependant il ne suffit pas de s'empêcher d'être vaincu par ces ennemis. Il ne suffit pas de ne point tomber lors qu'on est entré dans la voye du Ciel. Il faut s'avancer. Il faut faire sans cesse de nouveaux progrés. C'est de quoi l'Ecriture Sainte ne nous permet pas de douter.

douter. * Elle dit que les fidéles vont de force en force, que la voye du juste est comme la lumiére du matin qui croît, & qui s'augmente toûjours, qu'on doit laisser les choses qui sont en arriére, & s'avancer vers celles qui sont en avant, qu'à mesure que l'homme extérieur dechet il faut que l'intérieur se renouvelle de jour en jour.

Quel fond de résolution & de force ne faut-il pas pour toutes ces choses? & quelle plus grossiére erreur y peut-il avoir que celle de s'imaginer qu'ayant tant de grandes choses à faire il nous soit permis de nous relâcher tant soit peu, & de nous abandonner à la pente de la nature, & aux inclinations de la chair? Ne faut-il pas se roidir, s'exciter, & s'efforcer sans cesse pour tâcher de vaincre tant d'ennemis, de surmonter tant de tentations, de remplir tant de devoirs, & des devoirs si contraires à tous nos penchans?

Aussi voyons-nous que l'Ecriture bien loin de nous permettre de nous endormir, & de chercher nos aises & nôtre repos, nous commande de nous exciter & de travailler. § *Travaillez, non point aprés la viande qui périt, mais aprés celle qui est permanente en vie éternelle. Mettez peine d'entrer par la porte étroite.* Mettez peine. C'est à dire visiblement, faites effort, agissez avec contention, contrai-

gnez-

* Ps. 84. § Jean 6.

gnez-vous, & mettez en œuvre tout ce que vous avez de force & d'activité. A moins que de cela vous ne sçauriez y entrer. Elle nous ordonne de crucifier la chair, de nous arracher les yeux, de nous couper les pieds & les mains, de nous mortifier, & de renoncer à nous-même, toutes expressions qui prouvent qu'il y a plus à faire pour se sauver que la plûpart du monde ne s'imagine.

Je ne doute pas cependant que plusieurs ne trouvent étrange que Dieu ait exigé tant de choses, & des choses si contraires à nos penchans. Ils diront qu'il étoit digne de sa miséricorde d'élargir & d'applanir davantage le chemin du Ciel, de ne pas prescrire un si grand nombre de devoirs, & de se contenter d'un degré de sanctification plus proportionnée à nôtre foiblesse.

Je pourrois peut-être me contenter de demander à ceux qui font cette objection s'il leur semble que tout ce que le Seigneur exige de nous n'est pas bien payé de tout le bonheur, & de toute la gloire de son Royaume. Je pourrois leur demander si à leur avis c'est en faire trop que de travailler pendant quelque peu d'années lors qu'il s'agit de se procurer un repos qui ne finira jamais. Que ce travail soit tout aussi grand, & tout aussi pénible que l'on voudra. Qu'est tout cela au prix de la récompense que la miséricorde de Dieu nous destine?

Et

Et y a-t-il quoi que ce soit qui subsiste, & qui ne s'anéantisse dans cette comparaison?

Mais pour les presser davantage je leur demande de quel droit ils peuvent trouver mauvais que Dieu exige de ses enfans pour les rendre heureux, ce que le Démon, ce que le monde, ce que le péché exigent tous les jours de leurs esclaves sans leur en donner d'autre récompense qu'une misére éternelle? Qu'est-ce que la piété exige de nous que nous ne fassions tous les jours par des motifs criminels?

La piété veut que l'on réprime ses passions. Mais le péché ne demande-t-il pas la même chose? Et où trouvera-t-on ni un vindicatif, ni un ambitieux, ni un avare, qui ne se contraigne? Peut-on même douter que comme les passions du pécheur sont mille fois plus vives & plus emportées que celles du juste, le premier n'ait bien plus de peine à s'en rendre maître que le second? Peut-on douter que l'enfant de Dieu, qui a de bonne heure subjugué les siennes, n'en dispose avec une tout autre facilité que le pécheur qui leur a donné toute sorte de liberté?

La piété nous oblige à étouffer nos ressentimens & àp ardonner les injures que l'on nous fait. Mais l'avarice & l'ambition n'obligent-elles pas souvent à la même chose? Peut-on faire ses affaires, peut-on se pousser & s'avancer dans le monde, en ne souffrant rien de la part

de

de qui que ce soit? Témoin la réponse de ce Courtisan qu'on prioit de dire comment il avoit pû conserver sa faveur pendant tout le cours de sa vie; c'est, dit-il, en recevant des injures, & en remerciant ceux qui me les faisoient.

La piété veut qu'on se prive de ses plaisirs. Mais où est l'avare, où est l'ambitieux qui n'y renonce par intérêt ou par vanité? Qui ne sçait même que l'avarice & l'ambition vont ici plus loin que la piété? La piété veut qu'on se prive des plaisirs criminels, & l'ambition & l'avarice font souvent renoncer à ceux qui sont innocens.

La piété veut que l'on travaille & que l'on s'occupe, mais elle ne veut pas qu'on se tuë de travail, & que l'on s'applique avec excés. Le vice au contraire ne garde point de mesure, & il n'est personne qui ne connoisse tel Interessé ou tel Ambitieux, tel Artisan, tel Marchand, tel Homme d'affaires, même tel Ministre d'Etat, qui a dix fois plus de peine, & moins de repos qu'un Forçat dans sa galére, ou qu'un manœuvre qui gagne son pain & celui de ses enfans.

La piété nous expose à plusieurs traverses, la chose est certaine. L'Ecriture Sainte & l'expérience ne nous permettent pas d'en douter. Mais peut-on nier que le péché ne nous en attire aussi de trés-rudes? Et un homme du monde

de n'a-t-il pas fait cette belle confession ; *Il faut demeurer d'accord à l'honneur de la vertu que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par leurs crimes ?* Il y a même cette différence entre les souffrances des méchans, & celles des enfans de Dieu, que celles des premiers n'ont rien qui les adoucisse, au lieu que celles des Chrêtiens trouvent dans les consolations que l'Evangile fournit si abondamment, & dans les secours de la grace, de quoi nous aider à les supporter, ou pour mieux dire des moyens de les recevoir avec joye.

Pour comprendre cette derniére différence, qui est considérable, qu'on rappelle dans sa mémoire ce qu'on a vû mille fois ; d'un côté un homme de bien accueilli de quelque disgrace, & de l'autre un scélérat tombé dans quelque malheur. Quoi que les maux qu'ils souffroient fussent assez semblables, il n'y avoit rien de plus opposé que la maniére en laquelle ils les souffroient. On voyoit l'homme de bien ferme, tranquille, content même de son état. On lui entendoit dire mille belles choses qui donnoient de l'admiration, & l'on étoit bien moins en état de le plaindre que de lui porter envie. Tout au contraire l'impie frappé de quelque grand coup faisoit paroître par tous ses discours, & par toutes ses actions, ou de la rage & de la fureur, ou un abattement & une

une frayeur extrême. Tant il est vrai que la piété a du pouvoir pour adoucir les maux même dont elle n'affranchit pas.

La piété veut qu'on s'expose au danger de perdre la vie, & qu'on la perde même en effet dans de certaines occasions. Mais le péché n'a-t-il jamais fait la même chose, ou pour mieux dire ne l'a-t-il pas fait plus souvent sans comparaison? Qu'on ramasse en effet dans son imagination tous ceux qui depuis la naissance du monde jusqu'à maintenant ont perdu la vie pour la défense de la vérité, ou pour avoir fait quelque bonne action. Qu'on ramasse d'un autre côté tous ceux qui sont morts en conséquence de quelque péché qu'ils avoient commis, & parce qu'ils l'avoient commis. Qu'on mette ensemble tous les criminels que les Juges ont fait mourir, tous les querelleux & les insolens qui se sont fait tuër, tous les ambitieux qui ont perdu la vie dans des entreprises où ils s'étoient embarqués témérairement, tous ceux qui sont morts à la guerre, s'y étant engagés, non par des motifs honnêtes, pour le service de leur Prince, ou pour la défense de leur Patrie, mais par paresse, par ambition, ou par intérêt, en un mot tous ceux que le péché a fait mourir de mort naturelle, ou de mort violente. Qu'on en fasse en suite une juste comparaison. Je suis seur qu'on m'avouëra que les premiers ne sont pas le centiéme,

me, peut-être pas le milliéme, ou le dix-milliéme des seconds.

Enfin la piété veut que nous sacrifions nos plus precieux intérêts à l'amour & à l'obéïssance de Dieu. Mais quel est l'intérêt auquel le péché ne nous ordonne de renoncer, & auquel on ne renonce en effet pour lui obéïr: Il va même en cela plus loin que la piété. Car la piété ne nous oblige à sacrifier que des intérêts temporels. Pour ceux de l'éternité elle ne nous oblige jamais à faire ni en effet, ni dans la préparation de l'esprit quoi que ce soit qui les choque. Mais le péché nous fait renoncer trés-souvent aux intérêts de la terre, & toûjours à ceux du Ciel, nous rendant malheureux & dans le temps, & dans l'éternité.

Que l'on ajoûte à tout cela les satisfactions intérieures d'une Ame persuadée de l'amour de Dieu, & remplie de l'espérance des biens éternels que Jesus lui a aquis au prix de son Sang. Qu'on se represente les douceurs de cette paix indicible, qui naît du sentiment de nôtre réconciliation avec Dieu. Qu'on les compare avec les remords que les ames criminelles ne peuvent s'empêcher de sentir au milieu de leurs brutaux & sales plaisirs. Si on le fait on n'aura point de peine à convenir de ce que j'ai dit, que même ici sur la terre la condition du pécheur est incomparablement plus triste & plus malheureuse que celle du juste.

Cela

Cela posé de la sorte, avec quelle justice se peut-on plaindre de ce que Dieu exige de nous? Et de quel droit prétend-on qu'il ne puisse pas demander que ses enfans fassent pour lui plaire ce que les impies font tous les jours par des motifs criminels? Mais pour achever de faire voir toute l'injustice de cette pensée il est bon de la démêler & de l'éclaircir. Qu'entend-on lors qu'on dit qu'il eût été à souhaiter que Dieu eût facilité davantage le salut des hommes? Voudroit-on qu'il ne leur eût ordonné absolument rien? Voudroit-on qu'il eût pris les plus perdus & les plus impies au milieu de leurs plus abominables excés, & qu'il les eût transportez dans la gloire de son Royaume, tous couverts de leurs ordures, & sans aucune préparation? J'ai de la peine à croire que les plus injustes puissent concevoir de telles pensées, & s'il y en avoit quelqu'un qui en fust capable il ne mériteroit pas qu'on s'amusât à lui en faire sentir l'absurdité. On pourroit se contenter de lui dire que Dieu est trop jaloux de sa Sainteté, & qu'en effet cette haute perfection est trop digne de tout son amour pour y renoncer dans le seul dessein de satisfaire la bizarrerie, ou pour mieux dire l'extravagance de ceux qui le pourroient souhaiter.

Quelle seroit dans cette supposition, non seulement la Sainteté de Dieu, mais encore celle de sa Divine Jérusalem, s'il n'y avoit point

point d'horreur, point d'excés, qui en fermât l'entrée ? Quel seroit même l'état du monde si Dieu avoit fait entendre que ce fust-là son intention ? Peut-on faire une telle supposition, & s'y arrêter un moment, sans se representer tout ce qu'il y peut avoir de plus impur, de plus brutal, & de plus affreux ? La maniére de vivre des bêtes les plus sauvages a-t-elle rien de comparable ? Et peut-on en trouver l'image ailleurs que parmi les Démons & dans les enfers ?

On dira sans doute qu'on n'en demande pas tant. On dira qu'on ne prétend pas que Dieu dût permettre tout, & n'exiger rien, mais qu'on auroit souhaité que se contentant des devoirs les plus aisez à remplir, par exemple de ceux que j'ai dit que presque tout le monde observe, il nous eût tenus quittes de ceux que j'y ai ajoûtez ; qu'on ne doit point douter qu'il ne le pût faire sans interesser ni sa justice, ni sa Sainteté, & que le pouvant il étoit digne de sa bonté d'avoir cette condescendance pour la fragilité, & la foiblesse des hommes.

Mais je soûtiens que cette prétention n'est pas moins injuste que la précédente. Ma raison est que ces devoirs dont on se plaint, & qu'on a tant de peine à observer, sont d'un côté les plus nécessaires, & les plus indispensables de tous, & que de l'autre ils sont tels que les ôter c'est ôter tout, & ne laisser rien

qui

qui ait la moindre ombre de bonté morale.

En quoi consistent, selon les impies, les plus grandes difficultez de ce que Dieu exige de nous ? N'est-ce pas en ce que pour lui obéïr il faut le préférer universellement à tout, lui sacrifier tout, nous priver de tout plûtôt que de l'offenser ? N'est-ce pas à lui soûmettre nos esprits par la foi, nos volontez par l'obéïssance, nos passions par la pureté & la charité ? N'est-ce pas à lui sacrifier nos biens par l'aumône, nos ressentimens par le pardon des injures, nos plaisirs par la tempérance, nôtre vie par le martyre ; Otez ceci, on m'avouëra que le reste n'est pas mal-aisé.

Je demande donc si on prétend que Dieu nous deût affranchir de toutes ces obligations. Si cela est on veut donc qu'il nous eût affranchis de la piété, car la piété ne consiste qu'à aimer Dieu par dessus tout, qu'à le préférer à tout, & qu'à perdre tout plûtôt que de l'offenser. Qu'on laisse subsister cette seule obligation, tout subsiste, & les difficultez reviennent, ou pour mieux dire elles demeurent. Qu'on l'ôte, il n'y a plus de piété, il n'y a plus de véritable vertu, il n'y a plus de bonté morale.

La source de l'erreur, c'est qu'on n'a pas une idée bien nette de cette bonté morale. Les Sçavans même ne conviennent pas de ce qui fait son essence. Les uns la font consister dans

la conformité de nos actions avec la Loi de Dieu, qui en est la régle immédiate. Mais s'il n'y avoit que cela il n'y auroit point de différence entre les choses qui sont bonnes de leur nature, & celles qui le deviennent par l'autorité du Législateur. Si cela étoit encore, toutes celles que Dieu a commandées seroient également bonnes, quoi que personne ne doute qu'il y a des vertus plus belles & plus excellentes que d'autres.

Il en est qui disent que la sainteté consiste à ressembler à Dieu, & à nous rendre les plus conformes à ce grand modéle qu'il sera possible. Mais ils se trompent aussi bien que les précédens. Les plus éclattantes vertus, la foi, l'espérance, l'obéïssance, la tempérance, l'humilité, ne font naître aucune conformité de l'homme avec Dieu, n'y ayant en Dieu aucune perfection à laquelle ces vertus ressemblent. Il est certain même qu'il y a souvent de l'impiété à vouloir par trop ressembler à Dieu. C'est en cela que le premier péché consista, & le premier homme n'y tomba que parce qu'il se laissa bercer de cette promesse trompeuse, *Vous serez comme des Dieux connoissans le bien & le mal.* Qu'y a-t-il de plus essentiel à Dieu que l'indépendance? Et qu'y a-t-il en même temps de plus opposé à nôtre devoir?

D'autres disent que la bonté morale consiste

ste dans la conformité des actions avec la droite raison. Mais outre que cela est trop général, & qu'il y a bien des choses conformes à la droite raison, qui n'ont point de bonté morale, par exemple, un beau discours, un raisonnement solide, un ouvrage de l'art fait selon les régles, outre cela, dis-je, la raison n'est droite que parce qu'elle est conforme à quelque régle, & c'est cette régle qu'il faut indiquer, car c'est ce que nous cherchons.

Pour moi je crois que tout dépend de cette seule maxime, dont on ne peut révoquer en doute ni la justice, ni la vérité, c'est qu'il faut plus aimer ce qui est plus aimable, & préférer toûjours ce qui vaut plus à ce qui vaut moins. Cette maxime posée, on ne peut me nier qu'il ne faille aimer Dieu incomparablement plus que toutes les créatures, & le préférer à tout sans exception. Ceci ôté il n'y aura plus de vertu, & ceci posé toutes les vertus subsistent, comme j'espére de le faire voir plus amplement dans un autre endroit.

Il faloit donc de toute nécessité, ou que Dieu nous dispensât absolument de tout ce qu'il ne pouvoit faire sans renoncer à ses perfections, ou qu'il ne nous dispensât de rien, puisqu'il ne pouvoit nous dispenser d'aucune des choses que j'ai indiquées sans nous dispenser de cette préférence, & par conséquent sans ruiner absolument la piété, dont elle est l'a-

me, ou pour mieux dire dont elle ne diffère que de nom.

Cela étant nous n'avons aucun sujet de nous plaindre de ce que Dieu exige de nous. Nous avons au contraire un juste sujet de le loüer & de le bénir de ce que n'étant pas possible qu'il nous dispensât de la pratique de ces devoirs, il n'a rien obmis de ce qui pouvoit nous aider le plus efficacement à les remplir, & nous a donné deux grands secours pour cela. L'un est l'intérêt qu'il nous y fait trouver; L'autre est sa grace qui nous assiste. On sçait que cette grace ne sert qu'à cela. Elle a un double effet; l'un qu'elle nous donne la force de faire ce que nous ne ferions jamais de nous-même; l'autre qu'elle nous donne de le faire avec plaisir, nous faisant aimer nos devoirs, & par ce moyen nous les faisant remplir avec joye. L'Esprit qui en est la source est selon S. Paul un Esprit de force & d'amour. Sa force vient au secours de nôtre foiblesse, & son amour triomphe de nos répugnances & de nos dégoûts. Sa force nous donne l'action, & son amour nous donne la volonté.

On dira peut-être que cette grace ne nous est pas donnée dans une mesure aussi pleine & aussi abondante qu'elle pourroit l'être. Je l'avouë. Mais à quoi tient-il que nous n'en recevions davantage? Que faut-il pour cela que la demander avec humilité & avec ardeur?

Que

Que faut-il que chercher pour trouver? Que faut-il que heurter à la porte de la miséricorde afin qu'on nous ouvre? Que faut-il qu'ouvrir nos cœurs pour les voir promptement remplis? Ne nous plaignons donc que de nous-mêmes, & n'imputons nôtre foiblesse spirituelle qu'au mépris que nous faisons du secours qui nous pourroit assister.

Mais outre ce premier secours, Dieu nous en donne un second qui n'est pas petit. C'est l'intérêt qu'il nous fait trouver à faire ce qu'il ordonne. Ceci, je l'avouë, ne change pas la nature de nos devoirs. Il ne diminuë pas la pesanteur de ce joug & de ce fardeau; mais il le contrebalance, si je l'ose dire, ou pour mieux dire l'emporte & l'enléve par un plus grand poids, nous poussant plus fortement à faire ce qu'il exige de nous par les avantages que nous y trouvons, que nous n'en sommes éloignez par l'opposition qui se trouve entre nôtre inclination & nôtre devoir. Quelque difficile, quelque pénible que ce devoir nous paroisse, qui peut douter que cette difficulté ne s'évanoüisse, & ne se réduise à rien, dés qu'on la compare avec l'intérêt que nous avons à la vaincre? Quelques efforts qu'il y faille faire, ne les fera-t-on pas sans répugnance dés qu'on sera persuadé qu'il faut les faire ou périr.

D'autant plus que dans cet ordre de choses

la difficulté ne consiste pas tant à faire ce que l'on veut, qu'à vouloir ce que l'on doit faire. En matiére de Morale on fait toûjours ce qu'on veut fortement & sérieusement, & l'on peut même dire en un certain sens, que c'est le faire que de le vouloir, parce que c'est, ou principalement, ou uniquement dans le cœur, que la Loi de Dieu s'accomplit. Mais quoi de plus propre à nous faire vouloir les choses que de nous y faire trouver un grand intérêt? Et quel plus grand intérêt que celui de nôtre salut?

C'est le fondement de cette pensée si hardie, mais aussi si solide de S. Chrysostome, qui soûtient qu'une des plus rares faveurs de Dieu, & une des plus grandes obligations que nous lui ayons, c'est l'enfer. Qui en peut douter, l'on considére qu'il en est une infinité que la crainte de l'enfer retient, & qui sans cela se porteroient aux derniers excés, & de cette façon perdroient Dieu, ce qui selon les Théologiens est ce que l'enfer a de plus terrible.

Il ne faut donc pas que cette difficulté nous rebute. On pourroit peut-être la mettre en quelque considération s'il ne s'agissoit que de se procurer un bien leger & de peu de prix, ou de se mettre à couvert d'un mal supportable. Mais lors qu'il s'agit d'éviter le plus grand des maux, l'enfer & la damnation, lors qu'il s'agit de se procurer le bien du monde le plus précieux,

cieux, le Ciel & l'Eternité, doit-on conter pour rien les plus terribles difficultez, pourvû seulement que ce ne soient pas des impossibilitez absoluës?

Il est difficile, disent les impiés, de faire tout ce que Jesus Christ exige de nous. Mais il est encore plus difficile de se passer de sa Gloire & de son Royaume. La chair ne s'accommode point de son joug, la chose est certaine. Mais la chair & l'esprit, les sens & la raison, s'accommoderont beaucoup moins encore des feux & des tourmens de l'enfer. Si les travaux inséparables de l'étude de la piété nous font peur, je consens que l'on y renonce, mais à condition qu'en voulant éviter quelques légéres incommoditez on n'en trouve pas de plus grandes. Car si en cherchant nos aises & nôtre repos nous nous exposons, non à quelques peines & à quelques fatigues, mais à des supplices & à des malheurs éternels, ne faut-il pas porter l'aveuglement au dernier excés pour acheter si chérement l'exemption de si peu de chose?

C'est une maxime de bon sens que tout le monde suit constamment, qu'en matiére de maux il faut préférer les plus petits. Choisir les plus grands est une erreur où les plus stupides ne tombent que parce qu'ils n'en apperçoivent pas la grandeur. Suivons cette régle, je ne demande rien davantage. Les soins qu'il

faut prendre pour se sauver déplaisent extrêmement à la chair, qui en peut douter? Ce sont donc en ce sens & à cet égard un mal facheux & incommode. Je le veux. Mais les supplices des damnez sont un autre mal encore plus facheux, qui oseroit me le contester! Il faut cependant choisir entre ces deux ordres de maux. Il faut de toute nécessité prendre les premiers, ou essuyer les seconds. Il n'y a point de milieu, & toute la prudence de la chair qui l'a cherché jusqu'ici l'a cherché inutilement. Qu'on choisisse donc, mais qu'on se souvienne que quelque parti que l'on prenne on aura toute une éternité pour se féliciter, ou pour se repentir de ce choix.

Mais comme je l'ai déja remarqué, personne ne se perd en voulant se perdre. C'est en ne voulant pas assez fortement se sauver. C'est en négligeant d'y travailler avec toute l'ardeur, & toute l'application nécessaire pour y réüssir. Que peut-on imaginer cependant de plus injuste que cette négligence? La raison consent qu'on néglige les choses qui ne sont, ni importantes, ni mal-aisées. Mais elle veut qu'on fasse tous ses efforts lors que d'un côté la chose le mérite, & que de l'autre il est impossible d'y réüssir en n'y travaillant point de tout son pouvoir. Ainsi n'y ayant rien de plus important que le salut, rien qui demande plus de soin & d'application que ce grand ouvrage, il est

clair

clair qu'il ne sçauroit y avoir rien où la négligence mérite moins de support.

Il y faut donc mettre tout son temps. Il y faut employer tout ce qu'on a de force & d'activité. Trop heureux encore si nous y pouvons réüssir de cette façon. On dira peut-être que si cela est il faut donc renoncer à toute sorte d'emplois, & de professions, n'y en ayant point qui ne demandent beaucoup de temps & beaucoup de soin. Mais je n'admets nullement cette conséquence. On peut exercer tous les emplois innocens, on peut même s'y appliquer sans détruire ce que j'ai posé. Tout consiste à bien diriger cette application, & à la faire servir au dessein même de nous sauver. C'est ce qui ne sera pas mal-aisé pourvû qu'on observe exactement les régles suivantes.

I. Que le desir de réüssir dans les affaires que nous entreprenons, & généralement dans les desseins que nous formons, ne nous porte jamais à faire quoi que ce soit qui mette quelque obstacle au dessein principal, & à l'affaire capitale, qui est celle de nous sauver.

II. Que ce même desir ne nous fasse jamais perdre aucune occasion de faire quelque bonne œuvre, ou de prendre quelque soin, qui tende directement à avancer l'ouvrage de nôtre salut.

III. Que lors qu'on travaillera aux affaires de la terre, on y travaille avec un esprit de

soûmission pour la volonté de Dieu, & dans la vûë d'executer l'arrêt qu'il prononça au commencement, lors qu'il condamna nôtre premier pere, & chacun de nous en sa personne, à tremper nôtre pain dans nôtre sueur.

IV. Qu'on se propose une fin légitime de son travail, & qu'on ait dessein d'en employer tout le fruit, non à flatter l'amour propre, non à contenter nôtre chair, mais à servir Dieu, à avancer sa gloire, & à assister nos prochains, ne souhaitant même de vivre que pour cela.

V. Qu'on attende le succés favorable de ce travail bien moins de son industrie que de la bénédiction de Dieu, & qu'on soit toûjours résolu à dépendre de sa Volonté, & à acquiescer aux ordres de sa Providence, lors même qu'il lui plaira de ne pas bénir nos soins, mais leur donnera des succés contraires à nos desirs.

Pourvû qu'on observe ces régles il n'est pas seulement permis de travailler, il est utile même de le faire, & rien n'est plus propre à nous conserver dans l'innocence, & à avancer l'ouvrage de nôtre salut.

SECOND DISCOURS.

De la Vigilance Chrêtienne.

IL est trés-peu de vertus plus nécessaires à l'enfant de Dieu que la Vigilance. Sans elle il ne sçauroit éviter ni le péché, ni l'enfer. Il succomberoit à chaque moment sous les efforts de ses ennemis spirituels, & il en seroit vaincu avant même que de se croire attaqué. C'est pourquoi il y a peu de choses que l'Ecriture nous recommande, ni plus souvent, ni plus fortement que ce grand devoir. *Veillez, & priez*, disoit le Sauveur du monde à ses Disciples. * *Soyez sobres & veillez*, nous dit son Apôtre, & la Parabole des Vierges, pour ne point faire d'autres citations, ne tend visiblement qu'à cela.

Cette vertu consiste à être toûjours attentif, toûjours appliqué; à prendre garde à tout, & principalement à ce qui peut avoir quelque relation à nôtre salut, soit pour le traverser, soit pour l'avancer; à se tenir toûjours en état d'agir ou de résister selon les occasions, & à ne souffrir jamais que ces occasions se presentent sans qu'on les remarque & qu'on les embrasse.

Le nom qu'elle porte lui vient de ce qu'un

* 1. *Pier.* 5. 8.

homme endormi n'est en état, ni de travailler pour se procurer ce qui lui seroit nécessaire, ni de se défendre contre ceux qui le voudroient attaquer. Dans cet état, ses armes, ses forces, son courage même, lui sont inutiles, & il n'y a point d'ennemi si foible qui ne soit assez puissant pour le vaincre, point de danger qu'il puisse éviter. C'est l'image du pécheur plongé dans le vice & dans la licence. Mille maux l'assiégent, mille ennemis l'environnent, mille nécessitez le pressent, & il ne fait rien, ni pour remédier à ces nécessitez, ni pour résister à ces ennemis, ni pour se garentir de ces maux, également incapable de faire rien pour soi-même, & de penser même qu'il doive s'y appliquer. Par la Vigilance au contraire on voit tout, on pourvoit à tout, on remédie à tout, au moins tout autant que nôtre foiblesse nous le peut permettre.

Elle tire sa nécessité de la facilité extrême avec laquelle nous tombons dans le péché, & du péché dans la mort. Pour pécher & pour se perdre il n'est pas nécessaire d'avoir un dessein formel & positif de le faire. Il suffit de ne faire point d'effort pour s'en empêcher. Il suffit de s'endormir, & d'abandonner le soin de soi-même. Il n'en faut pas davantage pour tomber insensiblement dans les plus effroyables excés, & dans le plus profond abîme de la damnation. La pente de la nature, nôtre pro-

propre foiblesse, l'adresse, la ruse, & le pouvoir de nos ennemis nous y porteront assez. Ainsi pour éviter ce malheur il faut être toûjours en action, il faut prendre garde à tout, se défier de tout, & agir toûjours avec précaution, avec soin, & avec diligence.

Cette application a trois principaux objets, les occasions de faire de bonnes œuvres, qu'il faut embrasser, pour éviter les péchez d'omission; les tentations qui nous sont livrées par nos ennemis spirituels, & qu'il importe de repousser pour ne pas tomber dans des fautes de commission; & le danger d'être surpris par la mort, & en suite par le jugement, sans nous être suffisamment préparez à les recevoir.

La plûpart des gens ne content les péchez d'omission pour rien. Il y en a peu qui ne soient frappez des fautes de commission. Il faut être profane achevé pour ne pas frémir à la vûë d'un parjure, d'un adultére, d'un empoisonnement, d'un assassinat. Mais la simple omission d'un devoir, quelque nécessaire qu'il soit, passe facilement sans allarmer personne, & le plus souvent même sans qu'on s'en apperçoive. C'est pourquoi il n'y a point de doute que cette sorte de péchez ne fasse la plus grande & la plus considérable partie de ces fautes cachées, qui font gémir les plus saints à l'exemple du Prophete Roi.

Il est certain en effet que quoi que le monde en

en penſe, c'eſt un malheur extrême que d'y tomber. L'Ecriture ne fait pas de moindres menaces contre cette ſorte de péchez que contre les autres. Elle nous aſſure que la juſtice Divine leur prépare à tous les mêmes ſupplices. Que l'on conſidére ſeulement cette terrible menace de S. Jean-Baptiſte : * *La coignée eſt déja miſe à la racine des arbres, & tout arbre qui ne porte point de fruit s'en va être coupé, & jetté au feu. Tout arbre*, dit-il, *qui ne porte point de fruit.* Ce ne ſont pas les méchans arbres, qui portent des fruits pourris, ou même des fruits venimeux. Ce ſont les arbres ſtériles, qui ne portent aucune eſpéce de fruit, ni bon, ni mauvais, ce ſont ceux-là qui doivent s'attendre, ſelon ce ſaint Homme, à être coupez & déracinez par le jugement de Dieu, & en ſuite brûlez éternellement du feu de l'enfer.

Qu'on ſe ſouvienne de même de la Parabole des talens. Qu'avoit fait ce malheureux ſerviteur qui fut condamné à être jetté dans les ténébres extérieures, dans ces affreuſes ténébres où il n'y a que pleur & que grincement des dents ? Avoit-il diſſipé le talent que ſon Maître lui avoit confié ? L'avoit-il employé à ſuborner des aſſaſſins contre lui ? S'en étoit-il ſervi à des uſages contraires à ſes intérêts ? Nullement. Il l'avoit enveloppé dans ſon mou-

* *Matt.* 3. 10.

mouchoir, il l'avoit enfouï sous la terre, & il pouvoit le lui rendre sans qu'il y manquât une obole. Voilà tout son crime. Ce crime pourtant suffit pour lui faire entendre cet épouvantable Arrêt. *Jettez dehors le serviteur inutile.*

Il est encore infiniment remarquable que dans cette admirable Description que Jesus Christ nous fait dans son Evangile de la pompe du dernier jour, & lors qu'il vient à parler de la Sentence de condamnation qu'il prononcera contre les impies, il ne la fonde que sur des péchez d'omission. Il n'allégue ni leurs injustices, ni leurs violences, ni leurs impuretez, ni leurs blasphémes, ni aucun autre de leurs excés. Il ne parle que de la négligence avec laquelle ils ont fait sa volonté. * *Allez maudits au feu éternel préparé au Diable & à ses Anges. Car j'ai eu faim, & vous ne m'avez point donné à manger. J'ai eu soif, & vous ne m'avez point donné à boire. J'ai été étranger, & vous ne m'avez point recueilli, malade & en prison, & vous ne m'avez point visité.*

§ S. Paul tout de même décrivant la sévérité de ce même Jugement, dit que Jesus Christ exercera sa vengeance sur ceux qui ne connoissent point Dieu, & qui n'obéïssent point à son Evangile. Il ne dit pas sur ceux qui outragent & qui blasphêment leur Créateur, qui

* *Matt.* 25. § 2. *Thess.* 1.

qui rejettent ſon Evangile, & qui perſécutent ceux qui l'annoncent & qui le profeſſent, mais ſeulement ſur ceux qui ne connoiſſent point ce Dieu, & qui n'obéïſſent point à cet Evangile, deux péchez d'omiſſion, comme chacun voit. Qui peut douter aprés cela que les péchez de cet ordre ne ſoient extrêmement dangereux?

Qu'on ne me diſe pas en effet que les péchez de commiſſion le ſont beaucoup plus. Car premiérement cela même n'eſt pas auſſi univerſellement véritable qu'on ſe l'imagine. Ce qui fait l'horreur du péché c'eſt principalement le mépris de l'autorité du Légiſlateur. Et n'eſt-il pas vrai que ce mépris n'eſt pas moins viſible lors qu'on ne fait pas ce que le Légiſlateur avoit commandé, que lors qu'on fait ce qu'il avoit défendu? Celui qui refuſe de donner l'aumône à un pauvre qu'il peut aſſiſter, a-t-il plus de reſpect pour Dieu qui le lui ordonne, que celui qui ravit à ſon prochain ce qui lui appartient? Cela me paroît aſſez égal, & s'il y a quelque différence elle n'eſt peut-être pas auſſi grande qu'on pourroit penſer.

Mais je veux qu'il en ſoit autrement. Qu'importe qu'il y ait des péchez plus dangereux que ceux d'omiſſion, ſi ceux d'omiſſion le ſont aſſez pour damner éternellement ceux qui les commettent, & pour leur faire ſouffrir tous les ſupplices & tous les tourmens de l'enfer?

Il est cependant certain que l'on commet tous les jours un trés grand nombre de ces péchez. Les plus régénérez, les plus saints même, n'en sont pas exempts. Qui est celui d'entr'eux qui fait tout le bien qu'il pourroit & qu'il devroit faire? Qui est celui qui n'en laisse jamais passer aucune occasion ? Ou pour mieux dire, qui est celui qui n'en laisse passer plusieurs, & qui ne trouve en cela de justes sujets de s'humilier & de s'anéantir devant Dieu?

Je n'ignore pas la maxime des Théologiens. Ils disent qu'il y a cette grande différence entre les défenses de la Loi de Dieu, & ses Préceptes affirmatifs, qu'il n'est point de moment dans la vie où l'on ne soit tenu de déférer aux défenses, parce qu'en effet, il n'est point de moment où il soit permis de les violer : Au lieu qu'on n'est tenu d'accomplir les préceptes affirmatifs qu'en certaines occasions qui ne se presentent que de temps en temps. Cette Doctrine est solide, & je n'ai garde de la contester. Je me contente de dire que si ces occasions ne se présentent pas toûjours, elles se presentent assez souvent, qu'elles sont fréquentes si elles ne sont pas perpétuelles, & que bien qu'il n'y ait point de moment où tous les préceptes obligent, je ne sçai s'il y en a beaucoup où quelqu'un au moins ne nous impose pas la nécessité de lui obéïr.

Les

Les devoirs que ces Préceptes affirmatifs nous prescrivent sont en trés-grand nombre. Il y a mille choses à faire, soit pour la gloire & le service de Dieu, soit pour l'utilité de nôtre prochain, soit pour nôtre propre salut. Il y a peu d'actions, il y a peu de choses, qu'on ne puisse employer à l'un ou à l'autre de ces usages. Il y a peu de momens où l'on n'y puisse travailler efficacement. Comme donc il y en a peu où l'on y travaille effectivement, on peut conclurre de là combien est prodigieux le nombre des péchez dont l'omission de ces devoirs soüille nôtre vie.

Je demande maintenant si l'on pourroit avoir assez d'yeux pour appercevoir toutes ces différentes occasions que Dieu nous presente de faire des bonnes œuvres? Et si n'en ayant que deux nous ne devons toûjours les tenir ouverts, & regarder sans cesse de tous côtez pour empêcher que ces occasions ne se cachent & ne se dérobent?

Personne n'ignore qu'on a toûjours attribué une rapidité extrême à l'occasion. Elle se presente lors qu'on n'y pensoit point, & si on tarde tant soit peu à l'embrasser elle se retire, & s'enfuit, quelquefois même pour ne revenir jamais. Ce qu'on en dit est trés-véritable pour les affaires de la terre; mais il ne l'est pas moins pour celles du Ciel. L'occasion d'y travailler utilement n'a ni des heures réglées

pour

pour venir, ni un certain espace de temps fixé & déterminé pour durer, & il arrive souvent qu'elle vient, qu'elle passe, & qu'elle disparoît avant qu'on s'en soit apperçû. Est-il donc jamais permis de dormir? Et ne faut-il pas toûjours tenir la tête levée & les yeux ouverts pour la voir venir, & en suite pour la prendre du bon côté?

On n'estime rien dans le monde ceux qui n'ont pas le talent de sçavoir profiter des occasions. Un Général d'Armée qui ne se prévaut pas du moyen qu'il a de battre son ennemi, un Médecin qui laisse passer un temps favorable de donner à son malade ce qu'on appelle les grands remédes; un Marchand qui perd l'occasion de faire un profit immense, tous ceux-là, dis-je, entendent trés-mal leur métier, & ils sont au moins bien loin d'y exceller. Pourquoi donc regarderoit-on comme de bons Chrêtiens ceux qui font chaque jour des fautes semblables, & qui trouvant des momens favorables pour travailler pour l'éternité, les laissent passer & s'évanoüir?

Mais d'où vient que cette négligence est si ordinaire? L'ignorance y contribuë sans doute beaucoup. Car comment pourroit-on prétendre que ceux qui ne connoissent ni leurs devoirs, ni les occasions où il est indispensablement nécessaire de s'en acquitter, ne manquassent jamais à prendre ces occasions lors qu'el-

qu'elles viennent à se presenter? Mais il faut avoüer que la principale cause de ce desordre est la dépravation du cœur, l'excés de son attache à la terre, & son indifférence pour le salut. Si nous desirions fortement de plaire à Dieu, & de nous sauver, si c'étoit-là nôtre grande affaire, il n'est pas possible que nous ne fussions toûjours en action pour trouver les moyens d'y travailler efficacement. Il n'est pas possible qu'on ne remarquât en nous le même empressement qu'on y voit pour les intérêts de la terre. Mais comme ce soin ne nous tient presque point au cœur, il ne faut pas s'étonner s'il nous occupe si peu, & si au lieu de la vigilance & de la contention que nous y devrions apporter, on ne voit que langueur & que nonchalance dans nôtre conduite.

Pour se guérir donc de cette langueur il faut se mettre fortement dans l'esprit que nous n'avons point de plus grand, ni de plus pressnt intérêt que celui de plaire à Dieu & de nous sauver, que tous les autres sont legers, ou pour mieux dire ne sont absolument rien en comparaison de celui-ci, & qu'ainsi il n'est rien qui nous importe davantage que d'y travailler avec le dernier effort. Il faut s'assurer que la perte d'une bonne œuvre est inestimable, & qu'on ne sçauroit prendre de soin plus légitime que celui d'empêcher que ce malheur

ne

ne nous arrive jamais, ou du moins qu'il ne nous arrive que rarement.

Mais il est bon de sçavoir qu'on ne manque pas seulement en négligeant les occasions de faire de bonnes œuvres. On manque encore en ne prenant pas ces occasions comme il faut; & c'est même une chose qui arrive en plusieurs façons. Premiérement, il est assez ordinaire de trouver en même temps l'occasion de faire deux bonnes œuvres, d'en faire même davantage: Et comme il arrive presque toûjours qu'on n'en peut faire qu'une à la fois, il est bon de sçavoir quelle est celle qu'on doit préférer. C'est ce que les régles suivantes nous apprendront.

I. On doit en premier lieu préférer pour l'ordinaire les meilleures œuvres, & si l'on peut, par exemple, faire du bien au corps & à l'ame du prochain, il faut se hâter davantage pour soulager l'ame que pour assister le corps.

II. Il faut courir tant qu'on peut à ce qui presse le plus, & le préférer à ce qu'on peut différer.

III. Les actions morales vont devant les cérémonielles. C'est une régle que Jesus Christ a observée trés-constamment, comme il paroît par divers endroits de son Evangile.

IV. Les actes de Justice vont devant ceux de Charité, & on doit bien se presser davantage à faire une restitution, par exemple, qu'à faire une aumône. V.

V. Il faut préférer les devoirs qui naissent des vocations particuliéres à ceux qui naissent des obligations générales. Par exemple, deux hommes courent danger de se perdre. Je puis en secourir l'un, & il dépend de moi de choisir. Je n'ai point de relation particuliére à l'un, mais je suis chargé de l'autre. Je dois donc donner la préférence au second.

En deuxiéme lieu les occasions de faire de bonnes œuvres ont d'ordinaire quelque étenduë qu'on peut partager en divers momens. Ces momens ne sont pas également favorables. Il en est de ceux où en faisant un bien je pourrai faire quelque mal. D'autres au contraire où en faisant du bien à quelqu'un je ne ferai du mal à personne. Il en est encore où le bien que je ferai sera plus grand, plus utile, & plus excellent que si je le faisois plûtôt ou plus tard. Qui peut douter que la vigilance ne s'occupe d'une façon trés-particuliére à distinguer ces momens, & à prendre toûjours le meilleur?

Cela peut suffire à l'égard du premier objet de la Vigilance. Le second comprend tout ce qui peut nous faire tomber dans des péchez positifs & de commission, & par conséquent nos inclinations, nos foiblesses, les tentations qui nous sont livrées, soit par le monde, soit par le démon, les occasions même de pécher, les objets de nos passions, & généralement

tout

tout ce qui contribuë directement ou indirectement, de sa nature, ou par nôtre faute, à nous jetter dans le crime.

On doit donc, en premier lieu, se persuader qu'on est environné d'ennemis, de piéges, & de dangers, qu'il n'est point de moment où l'on ne puisse en être vaincu, & qu'au reste on n'est jamais plus dangereusement attaqué que lors qu'on s'imagine de ne l'être point. Ainsi il ne nous est pas permis de rien négliger, pas même les moindres choses, n'y en ayant point de si petites & de si légéres, qui ne puissent nous faire pécher, & en suite nous faire périr.

Je ne vois point d'image qui ait plus de rapport avec l'état du Chrêtien que celle d'un Gouverneur de quelque Place assiégée. Pour rendre même cette image plus ressemblante, il faut y ajoûter quelques circonstances qui ne sont pas ordinaires. Il faut s'imaginer que l'ennemi qui assiége cette Place est également hardi, entreprenant, opiniâtre, laborieux, & infatigable, qu'il a d'ailleurs tout ce qu'il lui faut pour faire une attaque vigoureuse, soldats, armes, munitions, machines. Il faut s'imaginer que la Place a de grands défauts, que la Garnison en est foible, que les Habitans sont pour la plûpart mal intentionnez, qu'il y a parmi eux des Traîtres qui s'entendent secrettement avec l'ennemi. Il faut s'ima-

s'imaginer que le Gouverneur n'ignore aucune de toutes ces choses, & qu'il sçait d'ailleurs que son salut dépend de sa résistance, & que comme il sera secouru s'il fait son devoir, il est perdu sans retour s'il se laisse vaincre par sa négligence.

Dans cette supposition je demande s'il est permis à ce Gouverneur de dormir, de joüer, de se divertir, & de se reposer sur d'autres du soin des affaires, & de la défense de la Place. Je demande s'il y a un seul moment, ni dans le jour, ni dans la nuit, où il ne doive être en action. Je demande s'il y a quoi que ce soit de si petit qu'il puisse innocemment négliger.

C'est pourtant l'état où nous nous trouvons. Nôtre Ame est une Place assiégée, puis qu'il est vrai que le Démon l'attaque de toutes les forces. On ne peut douter, ni du pouvoir, ni des ruses, ni de la vigilance, ni de l'opiniâtreté de ce cruel ennemi. On sçait qu'il se fait une grande affaire du dessein de se rendre le maître de nôtre cœur, & que par quelque voye qu'il y réüssisse nous sommes perdus. On sçait qu'il commande à des Puissances formidables. On sçait que la plûpart des hommes, & tous les esprits malins, lui obéïssent aveuglément. On sçait qu'il a mille moyens de nous perdre, & que nous n'en avons que peu pour lui résister, que nous sommes foibles & imprudens, & qu'enfin nôtre propre chair est une

une infidéle qu. entre dans ses intérêts, & qui travaille conjointement avec lui à nous perdre. Peut-on aprés cela s'endormir, & se plonger dans le relâchement & dans la licence, que par une stupidité qui passe l'imagination ?

C'est de quoi l'on ne peut douter. Mais parce que nôtre esprit se dissipe par la multitude des soins qu'il se donne, & qu'en s'appliquant à trop de choses on n'en fait aucune comme il faudroit, il est bon de sçavoir à quoi c'est que nous devons faire le plus d'attention. C'est sur quoi l'on pourroit établir plusieurs régles. Pour moi je crois que les principales sont les suivantes.

I. On doit se défier des choses pour lesquelles on se sent le plus de penchant, & c'est de quoi l'on peut donner trois raisons solides. La premiére, que comme nôtre nature est trés-corrompuë, & que sa corruption s'étend généralement à tout, on a lieu de craindre que cette pente que l'on se sent pour de certaines choses, soit, ou un effet, ou même une partie de cette dépravation, & qu'ainsi en s'y laissant aller on affermisse, & on enracine de plus en plus ce qu'il faudroit tâcher d'arracher.

La seconde raison qui justifie cette régle, c'est que comme nos jugemens suivent d'ordinaire nos inclinations, ainsi qu'Aristote même l'a remarqué, nous avons lieu de croire que si ce qui nous plaît nous paroît innocent,

ce n'est pas parce qu'il l'est effectivement, c'est parce qu'il est plus conforme au goût de cette malheureuse chair, dont la prudence est une véritable inimitié contre Dieu, comme l'assure S. Paul.

Enfin, quand bien ce que nous aimons seroit innocent en lui-même, il pourroit devenir criminel & pernicieux par l'abus que nous en ferions. Nous pourrions nous y attacher avec excés, & cet excés est d'autant plus à craindre que la pente de nôtre cœur nous y porte avec plus d'effort & de violence.

Pour toutes ces raisons donc il est juste de nous défier de tout ce qui nous plaît le plus, & si nous n'en concluons pas positivement que c'est quelque chose de criminel, nous devons au moins en conclurre qu'il est suspect, & par conséquent qu'il est juste de s'en assurer, & d'attendre à en user jusqu'à-ce qu'on ait une certitude raisonnable qu'il est innocent.

Par ces mêmes raisons les opinions les plus relâchées doivent nous être suspectes. Nous devons craindre que ce qui leur donne quelque vrai-semblance & quelque couleur, soit plûtôt la conformité qu'elles ont avec la pente de la nature dépravée que leur vérité. Je ne dis pas que nous devons le croire positivement de la sorte. Je dis seulement que nous le devons soupçonner, ce qui emporte qu'avant que de les suivre il est juste de les examiner avec toute l'exacti-

l'exactitude & toute la précaution possible.

II. La seconde régle qu'on doit observer, c'est qu'il est juste de se défier, & par conséquent de se garder autant qu'on le peut, de tout ce qui nous a été funeste par le passé. Ce sera en effet la marque d'un étourdissement extraordinaire si une telle expérience ne nous inspire pas quelque précaution, & si nous allons heurter une seconde fois contre une pierre qui nous a déja fait tomber. On a dit qu'un homme est à plaindre la premiére fois qu'il fait naufrage, mais qu'il ne l'est point à la seconde, parce qu'en effet il ne devoit pas s'être remis sur la mer aprés être échappé du danger qu'il y avoit couru. On voit même que la plûpart des bêtes evitent les piéges où elles ont failli d'être prises, & l'on a toutes les peines du monde à faire repasser les chevaux dans les endroits où ils se sont enfoncez quelque temps auparavant. Quelle sera donc la stupidité des hommes, si ayant non seulement failli à être pris en de certaines occasions, mais l'ayant été effectivement, ils ne les évitent pas scrupuleusement dans la suite?

Je sçais par expérience que le commerce que j'ai eu avec tel & tel débauché m'a fait prendre part à ses excés. Je sçais que tels & tels aiment a médire, & bien loin d'avoir la force de les reprendre, je n'ai eu que trop de plaisir à les écouter. Le jeu m'a attiré des querelles, &

les pertes que j'y ai faites m'ont causé des chagrins qui n'étoient pas innocens. Ne dois-je pas présumer que les mêmes causes produiront toûjours les mêmes effets? Et s'il me semble maintenant que j'ai assez de force pour résister à ces tentations, n'avois-je pas alors la même opinion? Si j'y fus trompé, qui pourra m'assurer que je ne le serai pas à cette fois?

Il est donc juste de profiter de nos propres chûtes, & il est bon même de faire un semblable usage de celles des autres. Nous devons craindre, non seulement tout ce qui nous a perdus, mais encore tout ce qui a perdu les autres que nous connoissons. Il suffit à un Pilote de sçavoir que d'autres ont heurté contre quelque écueil pour l'obliger à s'en éloigner. Pourquoi ne nous suffiroit-il pas de sçavoir que de certaines choses ont causé la perte d'un, ou de plusieurs de nos prochains pour nous en donner de l'aversion?

III. J'ai dit qu'il y avoit des piéges par tout. La chose est certaine. Nul état, nul genre de vie n'en est exempt. Mais il est vrai aussi qu'on ne trouve pas par tout les mêmes piéges. Chaque état, chaque genre de vie a les siens. Les jeunes gens n'ont pas les mêmes dangers à craindre que les vieillards. Les femmes en ont d'autres à éviter que les hommes. Les grands & les petits, les riches & les pauvres, les sçavans & les ignorans ont chacun

chacun les leurs. Il y a des tentations inséparables de l'averſité, d'autres de la proſpérité. Chaque profeſſion particuliére a ſes rentations particuliéres, comme elle a ſes pechez particuliers, & c'eſt une vérité ſi conſtante que perſonne n'en peut douter. Il s'enſuit de-là que chacun doit connoître le plus diſtinctement qu'il pourra tous les périls ſpiritnels auſquels ſon ſexe, ſon âge, ſa complexion, ſon genre de vie, l'état de ſes affaires & les autres choſes ſemblables l'expoſent. Il doit s'en inſtruire en partie par ſon expérience, & en partie par l'obſervation des fautes où il voit tomber les autres perſonnes qui ſe trouvent à peu pres dans le même état que lui. S'en étant aſſuré il doit prendre tous les ſoins poſſibles pour ſe prémunir d'une façon plus particuliére contre cette eſpéce de dangers auſquels il ſe voit expoſé, & quoi qu'il ne lui ſoit pas permis de ſe négliger à l'égard d'aucun, il eſt certain qu'il doit prendre des précautions extraordinaires contre ceux-ci. Il doit ſe remplir l'eſprit des maximes les plus propres à lui faire ſurmonter cette eſpéce particuliére d'attaques, & chercher en un mot tout ce qui pourra lui être utile dans ce deſſein.

IV. Ce que je viens de dire regarde des états fixes & durables. Mais il y a outre cela de certaines conjonctures particuliéres qui ne viennent que rarement, & qui ne durent pas

 fort

fort long-temps; mais qui ne laissent pas de produire de grands effets, & de faire des impressions trés-vives & trés-profondes dans nôtre cœur. Tels sont les succés heureux ou malheureux de quelque dessein important, des sujets de joye ou d'affliction qu'on n'attendoit pas, certaines affaires qui surviennent de temps en temps, & le reste des choses semblables. Comme il est certain que chacune de ces choses porte toûjours avec elle quelque tentation particuliére il est juste de regarder tout incontinent à ces tentations, & d'en faire l'objet de ses premiéres & plus sérieuses pensées. Il faut les considérer de la même maniére qu'un homme de guerre considére un jour de bataille, je veux dire comme une occasion de ne rien négliger, & de faire ses derniers efforts.

V. Sur tout on doit rassembler toutes les forces de son esprit lors qu'il est question de choisir le genre de vie qu'on doit embrasser. Rien n'est plus important que ce choix, & peu de choses ont plus d'influence sur le salut & la damnation. Combien de personnes ne se perd-il pas tous les jours dans de certaines professions, & dans de certains genres de vie, qui auroient pû se sauver s'ils s'étoient appliquez à quelqu'autre chose? Quoi donc de plus juste que d'y penser fortement & sérieusement avant que de se déterminer, & que peut-on imaginer de plus brutal & de plus étourdi que
le

le procédé de la plûpart, qui se précipitent dans les emplois sans y avoir pensé, ou qui, s'ils y pensent ne font aucune attention à ce qui en pourra arriver par rapport à leur salut, & se bornent uniquement aux vains intérêts de cette misérable vie?

Pour se conduire judicieusement en ces occasions, il faudroit s'attacher principalement à considérer si le genre de vie qu'on a dessein d'embrasser facilitera ou traversera le grand dessein qu'on doit avoir formé déja auparavant de plaire à Dieu, & de se sauver. Il faut pour cet effet le considérer en premier lieu absolument en lui-même, & en suite par rapport à nous. Il est certain en effet qu'il est des genres de vie trés-dangereux en eux-mêmes, & de leur nature, & par rapport à qui que ce soit. Tels sont les grands emplois, tel est le grand commerce du monde, tel est le repos qui dégénére en oisiveté. Quelle multitude de piéges & de tentations n'y a-t-il pas dans chacune de ces choses? Et où sont ceux qui ne doivent trembler lors qu'ils pensent sérieusement qu'ils vont s'y exposer?

Il en est d'autres qui ne sont pas si dangereux en eux-mêmes, mais qui ne laissent pas de l'être pour de certaines personnes, qui ont précisément le tempérament, les inclinations, & le caractére d'esprit qui donne le plus de prise aux tentations particulieres qui sont attachées

à cette sorte d'états ou d'emplois. Il faut donc prendre garde si cet état, ou cet emploi dont il s'agit, nous convient par cette raison, & s'il n'y a pas quelque chose dans nôtre cœur qui fera que quoi qu'on s'en puisse aquitter avec quelque honneur selon le monde, on ne sçauroit le faire sans risquer extrêmement son salut.

VI. On sçait qu'il y a trois principaux ordres de péchez de commission, les péchez d'action, les péchez de parole, & les péchez de pensée. Chacun de ces trois ordres demande une attention particuliére pour les éviter, les uns parce qu'ils sont grands, les autres parce qu'il est aisé d'y tomber. Les péchez d'action sont d'ordinaire les plus atroces. Quel fond de malice & de dépravation ne faut-il pas avoir dans le cœur pour en former le dessein, pour y persister pendant quelque temps, & pour l'executer enfin, sans que pendant tout ce temps la crainte de Dieu, & les oppositions de la conscience soient capables de nous retenir? Il est certain aussi que cette sorte de péchez sont assez rares dans la vie des véritables enfans de Dieu, & que lors qu'ils sont assez malheureux pour en commettre quelqu'un il leur faut tant de larmes, tant de soûpirs, & tant de travaux pour en détruire tous les effets, & pour se remettre dans l'état d'où ils sont déchus, que ce malheur même leur inspire de la précaution, & les empéche d'y retomber de long-temps, &

le

le plus souvent même de leur vie. Quel soin donc n'est-il pas juste que l'on ait pour les prévenir, & ne doit-on pas avoir les yeux éternellement ouverts pour tout ce qui a quelque efficace particuliére pour nous y jetter?

Les péchez de parole sont de beaucoup plus ordinaires que ceux d'action. Je ne parle pas de tous sans exception. Car enfin les blasphêmes, les faux sermens, les calomnies, & les autres semblables horreurs, ne cédent en rien aux plus grands péchez d'action, & ne sont pas moins incompatibles avec la qualité de fidéle & d'enfant de Dieu. Je parle de quelques autres péchez de parole, qui sont moins atroces & plus communs, des mensonges qui n'intéressent personne, des railleries un peu fortes, des discours qui n'ont pas toute la douceur nécessaire, des paroles libres, & généralement des discours vains & inutiles. Tout cela est criminel selon la Morale de l'Evangile. Tout cela néanmoins est tel, qu'il est extrêmement difficile de l'éviter, & qu'à moins que de prendre des précautions infinies il est comme impossible de n'y pas tomber. Cette considération donc doit nous porter à redoubler nos soins, & par conséquent à parler si peu, & à peser si bien nos paroles, que nous puissions esperer de n'en proférer point de criminelles.

Je dis la même chose des pensées. Il est encore plus aisé de pecher de ce côté-là que du

côté du discours, & d'autant plus aisé que l'esprit va plus vîte que la langue. C'est un éclair qui dans un moment va de l'un des bouts du Ciel jusqu'à l'autre. C'est une source de pensées qui ne tarit point. Parmi ce nombre infini de pensées combien n'y en a-t-il pas de vaines, d'inutiles, & d'indignes de nous occuper? Combien encore de foles & d'extravagantes? Combien de mauvaises & de criminelles? On a dit, & on a eu raison de le dire, que le plus sage passeroit pour fou si l'on voyoit toutes ses pensées. Ne peut on pas ajoûter que dans cette même supposition de la visibilité des pensées, le plus grand Saint passeroit pour un scélérat? Ces pensées qui naissent dans nôtre esprit d'une maniére si imprévûë, ont leur venin particulier qui déplait à Dieu, & qui fait obstacle à nôtre salut. N'est-il pas donc juste de prendre d'autant plus de soin de les étouffer qu'il est aisé, à moins que de cela, qu'elles s'y forment & s'y affermissent.

VII. Il y a une autre précaution à prendre, & il importe extrêmement de ne la pas négliger. C'est que lors qu'il s'agit d'éviter un péché auquel quelque tentation nous porte, il ne faut pas s'arrêter à ce péché même, il en faut encore considérer attentivement les suites. Il est fort rare qu'un péché marche seul. Les embarras où chacun nous jette, le desir même de

le

le cacher, & cent autres choses, font très-souvent que chaque péché nous jette dans plusieurs péchez, & qu'on tombe d'abîme en abîme, sans qu'on puisse, ni s'arrêter, ni se relever. David ne pensoit d'abord qu'à un adultére. Mais pour cacher cet adultére il falut venir à un homicide, & pour cacher cet homicide il falut une trahison. Son fils Salomon épousa des femmes idolâtres contre la défense de la Loi de Dieu. Qu'en arriva-t-il? C'est qu'il tomba lui-même dans l'idolâtrie. Chacun a pû éprouver la même chose. Par conséquent, lors qu'on est sollicité à commettre un péché il faut en étouffer le desir, non seulement par la considération de l'horreur de ce péché même, mais encore par la considération des autres péchez que celui-ci pourroit entraîner. Il faut prévoir toutes les suites fâcheuses qu'il peut avoir, & se souvenir qu'il est plus aisé de se mettre entre les mains du Démon, que de s'en tirer. S'il est une fois le maître de nôtre cœur il nous conduira bien plus loin que nous ne pensons, & il ne faut pas s'imaginer qu'il nous soit facile de donner des bornes à sa tyrannie.

VIII. Mais ce n'est pas tout que de ne pas tomber dans le péché même qu'on nous propose. Il faut rejetter encore tout ce qui nous y conduit. Les préparations les plus éloignées nous doivent donner de l'horreur, & ce n'est

rien qu'elles soient innocentes en elles-mêmes. Il suffit qu'elles puissent nous conduire au mal, & que ce soient autant de degrez pour nous y élever. J'ai déja dit que rien n'a tant de rapport à l'état où nous nous trouvons que celui d'une Place que l'on assiége. Ceux qui la défendent, s'ils sçavent bien leur métier, ne se contentent pas de tâcher de conserver le corps de la Place. Ils en défendent les dehors les plus avancez. Ils ménagent jusqu'à un pouce de terre, & l'ennemi n'est jamais si éloigné qu'ils ne tâchent de l'éloigner encore davantage. Ils ont raison. Car les dehors étant une fois emportez, le corps de la Place ne sçauroit tenir. Il faut observer la même maxime si on veut résister efficacement au Démon. Il faut repousser ses attaques quelque éloignées, & quelque indirectes qu'elles paroissent. Il faut lui refuser tout ce qu'il demande, quoi que ce qu'il demande paroisse innocent. Il faut considérer qu'ayant une fois obtenu ce qui paroît innocent il trouveroit le moyen de nous engager à ne lui pas refuser ce qui est criminel, & qu'il vaut bien mieux de rompre d'abord avec lui que de lui laisser prendre le moindre avantage.

IX. Enfin, la derniére maxime de la vigilance que je toucherai pour ce coup, c'est qu'il y a incomparablement moins de mal à prendre quelque précaution inutile, qu'à man-

manquer à quelqu'une de nécessaire. D'où il est aisé de conclurre que l'excés de précaution n'est pas à beaucoup prés aussi dangereux que le defaut. Le defaut peut opérer nôtre perte, au lieu que l'excés ne fera tout au plus que nous fatiguer inutilement. Je ne sçaurois même croire que cet excés puisse être inutile. Comme il ne peut venir que d'un bon principe, je veux dire d'un desir violent d'être à Dieu, & de ne s'en séparer jamais, je suis persuadé que quand bien il ne nous profiteroit pas par lui-même, il nous deviendra trés-utile par le soin que Dieu prendra de récompenser celui que nous aurons pris de nous attacher à lui.

Mais quoi qu'on puisse prendre des précautions inutiles il n'est pourtant pas permis d'en prendre de criminelles. Il ne faut jamais éviter un mal par un autre mal, non pas même un plus grand par un plus petit. La même Loi qui nous défend de faire du mal afin qu'il en arrive du bien, nous défend de faire du mal pour empêcher qu'il n'en arrive quelqu'autre mal. Je sçai qu'entre deux maux il faut préférer le plus petit. Mais cela n'a lieu que lors qu'il en faut nécessairement prendre l'un. Car si on peut les laisser & les éviter tous deux, qui peut douter que ce ne soit le meilleur? C'est pourtant ce qui arrive toûjours sur le sujet des péchez. Il n'y en a point de nécessaire & d'inévitable,

évitable, & Dieu ne permet jamais qu'on se trouve dans l'obligation de l'offenser & de violer sa Loi.

Il ne me reste plus qu'à parler du dernier soin de la vigilance. C'est celui de n'être point surpris par la mort. L'Ecriture nous recommande trés-souvent cette vertu par rapport à ce seul objet, & cela sans doute avec beaucoup de raison. C'est ce que plusieurs choses justifient trés-évidemment. La premiére & la principale, c'est la grandeur du danger auquel on s'expose en se laissant surprendre à la mort. Qu'en arrive-t-il? C'est qu'on est perdu sans retour. Tous les autres maux ont quelque reméde. On revient de tout. Mais on ne revient point de ceci. Si la mort nous prend avant que nous soyons préparez à la recevoir, tout ce que nous pourrons faire aprés cela ne nous servira de rien. La repentance, je dis, la repentance la plus vive, la plus forte, & la plus sincére, les priéres les plus enflammées, les soins les plus appliquez, & les efforts les plus grands, tout cela, bien loin de nous empêcher de périr, ne rendra nôtre perte ni plus douce, ni moins accablante.

Qu'on se represente donc tout le malheur des damnez, toute la rigueur, & toute l'éternité des maux qu'ils endurent, & qu'on voye en suite si ce malheur ne mérite pas qu'on fasse quelque chose pour l'éviter. Les précautions

ne

ne sont blâmables que lors qu'elles ne tendent qu'à éviter des maux moins fâcheux que les fatigues même qu'elles causent. Mais c'est ce qui ne peut avoir lieu dans nôtre Sujet. Les plus grands soins de la Vigilance sont assez petits. Mais le mal qu'ils font éviter est un mal qui n'a point de bornes.

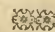
Mais ce malheur n'est pas seulement grand & redoutable en lui-même. Il peut encore arriver trés-facilement. La vie n'a point de moment où elle ne puisse être terminée. On peut mourir dans tous les jours de l'année, & à toutes les heures de ces jours. On ne sçait, d'ailleurs, ni quelle de ces heures, ni quel de ces jours doit finir les nôtres. Les plus éclairez ne l'ignorent pas moins que les plus stupides. Quoi donc de plus aisé que de s'y tromper!

Encore si nous pouvions ignorer ceci, si nous pouvions douter de l'impossibilité qu'il y a, soit à éviter la mort, soit à la prévoir avec certitude, l'erreur où cette ignorance nous jetteroit seroit en quelque façon supportable. Mais quelle excuse pouvons-nous avoir étant sans cesse avertis de l'une & de l'autre de ces deux choses par tout ce que l'on nous dit, & par tout ce que nous voyons arriver, & ce qu'il y a de considérable, en étant même trés-persuadez? Car qui doute ni s'il doit mourir, ni si le temps de sa mort lui est inconnu?

Mais

Mais que faut-il faire pour n'être point surpris par la mort? Il n'y a qu'une seule précaution à prendre. Puis qu'on peut mourir à chaque moment, il faut se mettre dans un tel état qu'en quelque moment que l'on meure on meure en la grace & en l'amour de Dieu. Il faut faire, il faut éviter, tout ce que nous voudrions avoir fait & évité si la mort venoit un moment aprés. Je ne sçais que ce seul moyen pour ne pas tomber dans le malheur dont je parle, & je suis même persuadé qu'il n'y en a point d'autre.

On dira, peut-être, qu'il seroit bon de le pratiquer, mais que la pratique en est difficile. J'avouë qu'elle l'est: Mais je soûtiens aussi qu'elle est nécessaire, & que cette nécessité est si pressante, que quand même la difficulté seroit incomparablement plus grande qu'elle ne l'est, il ne faudroit pas laisser de la surmonter. Il ne s'agit pas de moins que d'éviter toute une éternité de misére, & de se procurer toute une éternité de bonheur. Pour réüssir dans un tel dessein, y peut-il rien avoir de trop difficile?



TROI-

TROISIE'ME DISCOURS.

De quelques Circonstances qui aggravent l'horreur des péchez, & qu'il est bon de peser, soit pour les éviter, soit pour en avoir plus de douleur lors qu'on s'en repent.

IL importe extrêmement de connoître la grandeur particuliére de chaque péché. Car outre que cette considération doit redoubler nôtre vigilance, elle est encore trés-utile à exciter & à augmenter la douleur qu'on en doit avoir lors qu'on s'en repent. Car qui peut douter que l'on ne doive les détester à proportion que l'on est convaincu de leur atrocité? Il est cependant certain que l'atrocité particuliére de chaque péché ne dépend pas seulement de ce qui est essenciel à son espéce, mais aussi des circonstances qui l'accompagnent, & c'est là une chose dont tous les Théologiens & tous les Philosophes conviennent. Mais comme ces circonstances sont en grand nombre, & qu'elles peuvent être combinées presque à l'infini, il faudroit faire de gros volumes si l'on ne vouloit rien omettre de ce qu'on pourroit dire sur ce sujet. Cela fera que je me contenterai de toucher quelques-unes de ces Circonstances, choisissant celles qui me paroîtront, d'un

d'un côté les plus générales, & de l'autre les plus importantes.

PREMIERE CIRCONSTANCE AGGRAVANTE

Pécher avec une connoissance distincte de ce que l'on fait.

PArmi toutes les circonstances qui peuvent augmenter le mal qu'il y a dans chaque péché, je n'en vois guéres de plus terrible que la connoissance qu'on a de ce que l'on fait. Lors qu'on péche par ignorance on ne manque jamais à s'excuser là-dessus. On dit qu'on est plus à plaindre qu'à blâmer. On soûtient que si l'esprit s'est trompé, la volonté a été droite & innocente, & que comme le crime est principalement dans la volonté, on n'est presque point responsable des fautes qui viennent de quelque erreur. Mais lors qu'on est parfaitement bien instruit de son devoir, & de l'opposition qui se trouve entre ce devoir & ce que l'on fait, on n'a point d'excuse, ni bonne, ni mauvaise, & il faut nécessairement qu'on avouë que ce qui a jetté dans le crime c'est une malice desespérée.

Mais pour éclaircir un peu tout ceci, qui est trés-important, il faut premiérement remarquer qu'il y a trois divers ordres d'ignorance, qui peuvent tous contribuer quelque cho-

chose à nous faire manquer à nôtre devoir, l'ignorance invincible, l'ignorance crasse, & l'ignorance affectée. L'ignorance invincible consiste à ne pas sçavoir ce qu'il étoit impossible qu'on sçeût, quelque soin qu'on eût pû prendre pour s'en instruire. L'ignorance crasse consiste à ne pas sçavoir ce que l'on auroit pû connoître si l'on avoit fait ce que l'on pouvoit, & que l'on devoit, pour s'en informer: Mais comme on a négligé de faire les recherches ausquelles on étoit obligé, on est demeuré dans une ignorance blâmable, qu'on ne doit imputer qu'à sa nonchalance. Enfin l'ignorance affectée, qu'on appelle aussi ignorance malicieuse, consiste à ne pas sçavoir ce qu'on a souhaité d'ignorer, lors qu'on ferme volontairement les yeux à la vérité, & qu'on craint de la connoître de peur d'être contraint de la suivre.

On convient que cette derniére espéce d'ignorance ne diminuë en rien l'horreur du péché, & l'on n'excéderoit peut-être pas si l'on soûtenoit qu'au lieu de la diminuer elle l'augmente. Car enfin cette haine qu'on a pour la vérité, cette rebellion à la lumiére, comme parle l'Ecriture sainte, est quelque chose de si criminel & de si brutal que rien ne sçauroit l'être davantage. On aime les ténébres, c'est à dire qu'on recherche ce qu'on devroit fuïr & éviter de toute sa force. On hait & on apprehende

hende la vérité, la chose du monde la plus aimable, l'unique tresor de l'esprit, & la directrice fidele de nôtre vie.

Cet excés néanmoins est plus ordinaire qu'on ne s'imagine. Combien n'en voit-on pas tous les jours qui cherchent à se tromper sur les matiéres de la Religion? Combien qui lisent nos raisons avec un desir secret de les trouver fausses, & qui tout au contraire n'examinent celles du parti opposé qu'avec un penchant violent à leur attribuer plus de force & de vrai-semblance qu'elles n'en ont? En un mot, combien n'en voit-on pas, qui voulant se tromper, se trompent enfin en effet, & sont autant d'exemples sensibles & éclattans de cette terrible vérité qu'un * grand Apôtre nous apprend, que lors qu'un homme n'a point d'amour pour la vérité, Dieu lui envoye une efficace d'erreur, qui fait qu'il croit au mensonge?

Je dis la même chose de la Morale. On en voit une infinité qui entendant dire de certaines veritez qui les incommodent sont bien aises de n'y pas penser, & bien loin de prier ceux qui leur parlent de les éclaircir davantage, les interrompent, & les mettent sur d'autres matiéres. Ils disent qu'ils ne veulent point se remplir l'esprit de scrupules, au lieu qu'ils devroient dire qu'ils ne veulent pas connoître la vérité

* 2. *Thess.* 2. 10. 11.

vérité de peur de perdre cette fausse paix, ce calme trompeur qui les méne doucement & mollement dans l'enfer.

C'est donc une misérable excuse que cette troisiéme ignorance, qu'on nomme affectée. Il n'en est pas de même de la premiére, que l'on appelle invincible. Si ce nom lui convient véritablement, & à la lettre, elle ne diminuë pas seulement le péché, elle l'ôte absolument & sans réserve, non seulement lors que cette ignorance regarde le fait, mais même lors qu'elle concerne le droit. Car enfin, quelle obligation pouvons-nous avoir à observer une Loi, que non seulement nous ne connoissons point, mais qu'il est impossible que nous connoissions? N'est-ce pas pour cette raison qu'on tient communement que les Loix ne commencent d'obliger que lors qu'elles sont publiées?

Ce qu'il y a de constant sur ce sujet c'est, en premier lieu, qu'il est incomparablement plus ordinaire d'errer invinciblement sur le Fait, que sur le Droit, le Droit, au moins le Divin, qui est le seul dont il s'agit, étant tout autrement aisé à connoître que divers faits, sur lesquels la vérité est souvent cachée. Il est encore plus aisé d'errer invinciblement sur le Droit Divin positif, que sur le Droit naturel. En effet, le premier qui dépend uniquement de la volonté libre & indépendante

du Législateur, ne peut être connu si le Législateur ne s'explique. Mais comme il a mis les semences & les fondemens du second dans l'ame de tous les hommes, on ne peut en ignorer les décisions sans avoir étouffé criminellement ces semences, & détruit ces fondemens, comme S. Paul le fait voir dans le commencement de son Epître aux Romains.

Il ne me reste plus à parler que de l'ignorance crasse, & qui vient de paresse, & de négligence. Il y a deux choses constantes sur son sujet. La premiére, qu'elle n'ôte pas absolument le péché de l'action qu'elle fait commettre; la seconde, qu'elle le diminuë en quelque façon. Car pour le premier, l'ignorance n'ôte le péché qu'en le rendant involontaire. Mais cette ignorance même dont nous parlons, cette ignorance crasse, & de négligence, étant volontaire, si non expressément, directement, & formellement, au moins indirectement, & par conséquence, entant qu'on n'a pas voulu faire ce qu'on pouvoit, & qu'on devoit faire pour l'éviter, il est clair qu'elle n'ôte pas le péché, & qu'elle y laisse assez du libre & du volontaire pour faire que l'on soit coupable.

L'autre vérité n'est pas moins certaine. Celui qui se trompe de cette maniére n'est pas innocent, il faut l'avoüer, mais il n'est pas à beaucoup prés aussi coupable qu'il le seroit, si con-

connoissant distinctement son devoir il ne laissoit pas de le violer. C'est ce que deux Apôtres, S. Pierre & S. Paul, nous apprennent d'une maniére bien nette. Les Juifs qui rejettérent & qui crucifiérent le Fils de Dieu, & S. Paul qui persécuta son Eglise dans les premiéres années de sa vie, péchérent sans doute par ignorance. Cette ignorance pourtant n'étoit ni affectée, ni invincible. C'étoit une véritable ignorance crasse, qui ne venoit que de ce qu'ils n'avoient pas cherché la vérité avec assez de soin & de liberté d'esprit. Cependant S. Pierre l'allégue aux Juifs pour les consoler, & les empêcher de tomber dans le desespoir. * *Freres*, leur dit-il, *je sçai que vous l'avez fait par ignorance.* § S. Paul tout de même dit qu'il a obtenu miséricorde, parce que ce qu'il a fait il l'a fait par ignorance. Le sens de ces deux Apôtres n'est pas que cette ignorance excusât tout à fait les excés qu'elle fit commettre. Ils disent trés-nettement le contraire. Ils exagérent ces excés, & témoignent qu'ils leur font horreur. Ils ne veulent pas dire non plus que cette ignorance a mérité que Dieu leur fit grace. La grace & le mérite sont deux choses opposées & incompatibles, & les associer c'est une véritable contradiction. Leur sens est que sans cette ignorance ces crimes n'auroient jamais été pardonnez, & que Dieu auroit

* *Act.* 3. 17. § 1. *Tim.* 1. 13.

auroit abandonné ces misérables à la dureté de leur cœur, s'ils l'avoient fermé malicieusement à la lumiére de sa vérité.

Il faut ajoûter encore qu'aucune de ces trois espéces d'ignorance ne consiste dans un point indivisible, & que chacune d'elles a des degrez, ou pour mieux dire, un trés-grand nombre de degrez, qui font qu'il est mal-aisé de trouver deux hommes dont l'ignorance soit également criminelle. En effet, l'un a plus de talens naturels, & plus de moyens extérieurs pour s'instruire de la vérité que l'autre, & chacune de ces deux choses peut se diversifier, & en suite se combiner, presque à l'infini. C'est pourquoi il est si difficile, ou pour mieux dire si impossible, de prononcer avec certitude sur le salut ou la damnation de ceux qui suivent de fausses Religions. Il faudroit pour cela connoître, non seulement le degré précis de mal qu'il y a dans chaque erreur considérée absolument & en elle-même, ce qui déja n'est pas trop aisé, mais encore tous les moyens que chacun de ceux qui en sont prévenus a pour connoître la vérité, tout ce qu'il a fait, & tout ce qu'il a négligé pour s'instruire, & le degré précis de soin & de négligence qu'il y a apporté. Il faudroit enfin sçavoir les derniéres bornes qui séparent l'exercice de la Justice & de la Miséricorde de Dieu à l'égard de l'ignorance du second ordre. Et comme

ce sont-là tout autant de choses que les plus habiles ne connoissent point, il est clair qu'il est impossible de prononcer là-dessus sans une témerité insupportable.

Mais pour revenir à mon sujet, je dis que lorsqu'il n'y a aucune de ces trois espéces d'ignorance, mais qu'au contraire on sçait clairement & distinctement que ce que l'on fait est contraire à la volonté de Dieu, comme en effet cela arrive trés-souvent, & que nonobstant cette connoissance on ne laisse pas de le faire, c'est non seulement une circonstance aggravante, mais le caractére d'une malignité diabolique. Ce que je dis n'est pas une exaggération. C'est une vérité littérale. Car n'est-il pas vrai que lors que les Theologiens veulent rendre quelque raison de cette sévérité étonnante que Dieu a exercée contre les Démons, leur refusant la grace qu'il nous a accordée, ils n'en trouvent point de plus plausible que de remarquer que les Démons ont péché par pure malice, dans une lumiére trés-vive, & avec une connoissance claire & distincte de leur devoir? N'est-ce pas donc imiter ces Esprits malins, & prendre part à leur crime, que de pécher comme eux en connoissant ce qu'il y a de mauvais en ce que l'on fait?

On appelle communément ces péchez des péchez contre la conscience, & on les regarde avec raison comme les plus grands & les

 plus

plus déteſtables de tous. Ils produiſent plusieurs effets trés-funeſtes, un ſur tout qui est épouvantable. C'eſt qu'ils accoûtument insensiblement la conſcience à ſouffrir le mal. Ils étouffent ſes cris, ils émouſſent ſes aiguillons, ils éteignent inſenſiblement ſes lumiéres. Ils donnoient d'abord l'alarme à la conſcience, & ne pouvoient la vaincre qu'aprés de longs & de difficiles combats. Mais depuis qu'on l'a accoûtumée à céder, on en triomphe ſans peine, & l'on tombe enfin dans cet état d'endurciſſement, qui eſt le plus aſſuré caractére de la réprobation, & le dernier degré de la mort de l'ame. Il en eſt en effet de la conſcience comme du goût. Combien n'y a-t-il point de viandes qu'on trouve améres & deſagréables la premiére fois qu'on en mange, & auſquelles néanmoins on s'accoûtume de telle façon dans la ſuite, qu'on a de la peine à s'en paſſer? Combien n'en voit-on pas de même qui s'épouvantent de la premiére propoſition de certains péchez, avec leſquels néanmoins ils s'apprivoiſent de telle façon dans la ſuite, qu'ils en font les plus douces & les plus agréables de leurs habitudes?

On peut aiſément comprendre par-là avec quel ſoin on doit éviter cette eſpéce particuliére de péchez, & en même temps quelle douleur ils doivent cauſer à ceux qui ſont aſſez malheureux pour y être tombez. On peut

voir

voir combien ils demandent de larmes & de soupirs pour être effacez, sur tout lors que cette premiére circonstance se trouve jointe à une seconde qui n'est guéres moins aggravante, & qui l'accompagne ordinairement. C'est la délibération dont je vai parler dans l'article qui suit.

SECONDE CIRCONSTANCE.

Pécher aprés avoir eu le temps d'y penser.

IL y a de certains mouvemens indélibérez qui se soûlevent si promptement dans le cœur, qu'il est extrêmement difficile qu'on soit assez sur ses gardes pour les prévenir. La vûë d'un objet extraordinaire peut être si imprévûë, & faire une impression si vive sur nôtre esprit, que sans attendre le moindre examen, ni la plus légére réflexion le cœur prend brusquement & étourdiment son parti, & se porte sans balancer, soit à craindre, soit à desirer. Le trouble est même quelquefois si grand, qu'on passe tout d'un coup à l'action externe à laquelle ce mouvement intérieur nous porte. Et c'est ainsi qu'il arrive trés-souvent aux plus modérez de s'emporter; & de faire quelque chose de violent, lors qu'on leur fait une injure un peu forte, & à laquelle ils ne s'attendoient pas.

Tout cela sans doute n'est pas innocent. Nous devons être maîtres de nous-même & nos passions. Nous devons avoir subjugué de telle maniére la partie brutale & inférieure de l'ame, qu'elle attende à s'ébranler jusqu'à ce qu'elle en ait reçû les ordres de la supérieure. Et s'il lui arrive quelquefois de s'échapper, & de prévenir la raison, c'est un signe certain qu'elle n'est pas aussi assujettie qu'elle devroit être. Ainsi il en est de l'excuse que l'on en prend de même que de celle qu'on tire de l'ignorance. Elle n'ôte pas tout à fait le crime, mais il faut avoüer aussi qu'elle le diminuë d'une maniére trés-considérable.

En effet nous sommes naturellement fragiles, & nous avons trés-peu de force pour faire le bien. Le moyen donc de vaincre le penchant qui nous porte au mal lors que nous n'avons pas le temps de recueillir & de mettre en œuvre ce peu de forces que la grace nous a données? Le moyen qu'on soit toûjours prêt pour faire à point nommé tout ce que l'on doit? Le moyen d'être toûjours si tendu qu'on ne soit jamais surpris? Cela est bon à des Anges, qui ne sont que de purs esprits. Mais les hommes qui sont composez de chair & de sang, & dans les cœurs desquels le péché a jetté de si vives & de si profondes racines, peuvent-ils avec les secours ordinaires aller jusques-là? Au moins doit-on être surpris de ce que tous n'y vont point?

Mais

Mais il n'en est pas de même des pechez prévûs, deliberez, & résolus par avance, & de longue main. Lors que je vois un vindicatif qui ayant reçû quelque injure couve son ressentiment pendant quelques mois, & quelquefois même pendant des années, cherchant toûjours le moyen & les occasions de perdre son ennemi, & n'étant occupé pendant tout ce temps que de cette maligne pensée : Lors que je vois une ame interessée, qui ayant jetté des regards de convoitise sur le bien du prochain qui l'accommoderoit, cherche dans son esprit les moyens de le lui enlever, prépare sourdement ses machines pour y réüssir, & en vient enfin à bout à force de temps & de patience : Lors que je vois un impudique qui tend des piéges à la chasteté des personnes qui ont été assez malheureuses pour allumer ce feu criminel dans son cœur, & que sans se rebuter des résistances qu'il y trouve il s'affermit de plus en plus dans ce malheureux dessein ; lors, dis-je, que je vois un de ces pécheurs, je ne puis le regarder que comme un monstre de méchanceté, & comme l'un des esclaves les plus dévoüez du Démon.

Quoi ! avoir eu le temps de penser à ce que l'on fait, avoir pû peser les raisons qui doivent en détourner, en avoir fait une juste comparaison avec celles qui y portent, s'être souvenu que Dieu défend ce qu'on se propose de faire,

que sa sainte Loi le condamne, que sa col[ère] s'allumera infailliblement si on le fait, qu'e[lle] s'armera de tout ce qu'elle a de sévérité, n'a[-] voir pas oublié que Jesus Christ a répan[du] tout son Sang, & perdu sa Vie autant, si je l'o[se] le dire pour captiver nôtre cœur par ce prodig[e] étonnant de sa tendresse pour nous, que pour desarmer la juste colére de son Pere irrité con[-] tre nos excés, sçavoir, dis-je, toutes ces choses, y penser actuellement, & ne rien re[-] lâcher du dessein de faire le mal, il faut l'a[-] voüer, c'est le caractére d'une malignité plu[s] qu'humaine, & dont on croiroit que les seu[ls] Démons sont capables si l'on n'en voyoit tous les jours des exemples parmi les pécheurs.

Ce n'est pas la passion qui triomphe de la raison, c'est la raison elle-même qui est ga[tée] & possédée de l'amour du monde. Ce n'est pas le mouvement du sang & des esprits ani[-] maux. Ce n'est pas l'ébranlement de la ma[-] chine. C'est un excés de dépravation, & un degré de méchanceté, qui s'est rendu maître de l'esprit, qui y a éteint toutes les lumiéres naturelles & révélées, qui a subjugué, etouf[-] fé, & anéanti la conscience. C'est ce que l'Ecriture appelle le péché régnant, & qu'on doit se representer comme un Tyran redouta[-] ble, qui ne souffre rien qui ne lui soit entiére[-] ment dévoüé & assujetti.

Que reste-t-il en effet à une telle ame par où elle

elle puisse tenir à Dieu? Dira-t-on qu'elle l'aime, lorsque de sens froid, & de propos délibéré, elle se porte à l'offenser & à violer sa Loi? Dira-t-on qu'elle a de la foi, lors que les véritez révélées font si peu d'effet dans son cœur, qu'elle agit de la même maniére qu'elle agiroit si elle étoit assurée que ce ne sont que des fables & des visions? Dira-t-on qu'elle a quelque repentance? Et quelle des parties de la repentance paroît-il dans son procédé? Est-ce l'horreur du péché? Est-ce la douleur de l'avoir commis? Est-ce l'amendement? N'y voit-on pas des mouvemens tout contraires, un amour immense du vice, un mépris sensible de Dieu & de ses Loix, une attache invincible au mal, qui fait que non seulement on le resout, mais qu'on l'execute, & qu'on persiste pendant un espace considérable de temps dans cette funeste disposition?

TROISIE'ME CIRCONSTANCE.

Pécher dans l'espérance d'en obtenir le pardon.

IL arrive presque toûjours dans ces occasions une autre chose que je conte pour une nouvelle circonstance, qui fait le même effet que les précédentes, je veux dire qu'elle aggrave considérablement le péché. C'est que si la conscience n'est pas si absolument étoufée,

 qu'elle

qu'elle ne fasse quelque foible opposition au dessein qu'on a de pécher, & ne menace le pécheur de la colére de Dieu, il faut nécessairement ou qu'on défére à ses oppositions, ce qui n'arrive pas toûjours, ou qu'on les élude en se disant à soi-même que Dieu n'est pas inexorable, que sa bonté est infinie, & que pourvû qu'on s'en repente, & qu'on lui en demande pardon dans la suite, on l'obtiendra infailliblement, qu'ainsi il y a trés-peu de danger à commettre le péché dont on trouve l'occasion, & qui d'ailleurs paroît utile & avantageux.

Il n'est que trop vrai que c'est ici la plus ordinaire & la plus dangereuse illusion que nous fassions. C'est par-là principalement que le Démon & le péché triomphent de nous. Il est cependant étonnant qu'on ne s'apperçoive pas du peu de solidité de cette pensée, ou pour mieux dire du nouveau degré d'horreur qu'elle ajoûte de son chef au péché. Car premiérement cette imagination n'est pas moins ordinaire dans les péchez qui engagent à la restitution, & qu'on ne sçauroit effacer si l'on ne répare le mal qu'ils ont fait, que dans les autres. Les calomniateurs, les injustes, les ravisseurs, & les autres ordres de pécheurs semblables, se flattent des mêmes pensées, & s'en servent comme tous les autres pour éluder les oppositions de leur conscience. Mais con-

considerent-ils bien que cette repentance qui doit effacer le péché qu'ils veulent commettre, emportera nécessairement le dédommagement du prochain ? Se souviennent-ils qu'en se repentant de leurs calomnies il faudra publier à la face de toute la terre, ou du moins en presence de ceux dans l'esprit desquels leurs impostures auront fait quelque impression, que tout ce qu'ils ont dit étoit faux, & que celui qu'ils ont noirci étoit innocent ? Prennent-ils garde qu'en s'appropriant le bien du prochain, ou même en le lui faisant perdre sans en profiter, on s'oblige d'une maniére dont on ne sçauroit s'affranchir, non seulement à lui rendre ce qu'on lui enléve, mais à réparer tous les dommages & toutes les pertes qu'on lui cause par l'injustice qu'on lui fait?

Si on ne pense à rien de tout cela c'est une stupidité insupportable: Et si en y pensant on se résout à remplir tous ces devoirs, quel est le bon sens de cette conduite? Calomnier aujourd'hui pour se des-honorer demain, & pour consentir à passer desormais pour un scélérat. Prendre le bien d'autrui pour le rendre avec usure, & peut-être pour rendre dix fois plus que l'on n'a pris, quelquefois même ce qu'on n'a point pris. Quelle extravagance! Enfin, si pensant à toutes ces choses on a dessein de ne rien faire de tel, mais seulement de demander à Dieu le pardon du crime sans le réparer,

 n'est-

n'est-on pas bien abominable de s'imag
qu'une telle demande puisse être exauc
Quoi cet usurier, ce voleur public, qui s'
engraissé du sang & de la substance de la ve
& de l'orphelin, n'aura qu'à dire, *j'ai pech*
pour être sauvé, retenant toûjours dans
coffres, & laissant à ses héritiers le fruit de
crimes? Et où seroit en ce cas la Justice &
Sainteté de Dieu? Où seroit l'horreur qu'i a
pour l'iniquité? Où seroit enfin cette droitu-
re inflexible, qui fait une de ses plus haut
perfections, & un des plus justes sujets de
gloire?

J'ajoûte en deuxiéme lieu une chose qui re-
garde tous les pécheurs sans exception, de
quelque ordre qu'ils puissent être. C'est que
pour ne pas pécher contre le bon sens en rai-
sonnant de la sorte, il faudroit être assuré de
se repentir avant que de mourir. Car sans ce-
la quelle fureur n'est-ce pas de courir un si ter-
rible hazard pour aussi peu de chose qu'est le
motif qui porte à pécher? Où est cependant
celui qui est assuré de se repentir? Quel de tous
les hommes peut se promettre d'avoir seule-
ment assez de temps pour cela? Qui peut s'as-
surer d'avoir tous les secours intérieurs & ex-
térieurs qui sont nécessaires pour cet effet? En
particulier peut-on conter sur l'assistance d'un
Dieu qu'on outrage avec si peu de ménage-
ment? Et doit-on s'assurer qu'il n'abandon-
nera

nera pas ceux qui s'abandonnent eux-même de cette maniére, & qui ont si peu de soin de leur salut? Ne doit-on pas présumer qu'il laissera aller les choses leur train naturel, & que comme l'endurcissement est la suite ordinaire de cette sorte de crimes, il permettra que ceux qui les commettent avec si peu de remords tombent enfin dans ce déplorable état?

Mais voici quelque chose de plus important. Je soûtiens que cette pensée, *je puis pécher puis que Dieu est assez bon pour me pardonner*, je soûtiens, dis-je, que cette pensée est une pensée horrible, & qu'elle découvre un épouvantable fond de méchanceté & de dépravation. Qu'on se souvienne seulement que le peche est un outrage qu'on fait à Dieu, & que l'on considere en suite quelle horreur c'est de trouver dans la bonté de Dieu une raison qui nous détermine à lui faire une injure atroce. Quoi, misérable, cette bonté, cette miséricorde infinie, qui devroit charmer les plus obstinez, & qui desarmeroit même les Démons s'ils en pouvoient étre les objets, cette bonté, cette misericorde, ne lui attirera que des outrages de vôtre part? Quoi si Dieu étoit assez sevére pour ne relâcher jamais quoi que ce soit de ses Droits, vous ne voudriez pas l'offenser. Et parce qu'il a assez de clémence pour faire grace aux pécheurs, vous le voulez outrager? Quoi s'il étoit moins aimable vous l'aimeriez

 davan-

davantage? Car qu'eſt-ce qui le rend plus a-
mable que ſa clémence, que ſa bonté ?
qu'eſt-ce que pécher que ne l'aimer point ?

Il faut avoüer que le péché tourne étran-
ment les choſes, & les fait ſervir à des uſ
bien oppoſez à leur deſtination naturelle. D
s'eſt réſolu à faire grace aux pécheurs pour
engager plus fortement à l'aimer, & en effe
il faut avoüer qu'il n'y a point de moyen a
monde plus propre pour réüſſir dans ce deſſei
que l'eſt celui-ci. Car enfin, quel cœur faut-
il avoir pour demeurer inſenſible à de tels bien-
faits? Dieu, qui eſt ſi grand & ſi heureux en
lui-même, qui n'a aucun beſoin de pas une
de ſes créatures, & qui quand même il ne
pourroit pas s'en paſſer, pourroit en forme
de tout autrement nobles & excellentes que
nous, par un pur mouvement de miſéricorde
ſe porte à nous relever de nos chutes, & n'é-
pargne pas pour cela ſon Fils, mais l'expoſe à
la cruelle mort de la croix. Quel prodige d'a-
mour! Et quelle effroyable ſtupidité faut-il
avoir dans le cœur pour n'en point ſentir de
reconnoiſſance? Cependant, par le plus
étrange & le plus criminel de tous les abus le
pécheur trouve en cela une raiſon, non d'ai-
mer un Dieu ſi miſéricordieux & ſi charitable,
non de n'avoir que de l'indifférence pour lui,
mais de le haïr, mais de l'outrager. Peut-on
porter le déréglement plus loin? Et peut-on
pac

par consequent imaginer une circonstance plus aggravante?

QUATRIE'ME CIRCONSTANCE.

Petitesse des motifs qui nous font pécher.

J'En trouve une quatriéme dans les motifs qui nous portent ordinairement à offenser Dieu. Il est certain qu'il n'y en peut jamais avoir d'assez grands pour rendre le péché raisonnable. Il faudroit pour cela qu'ils fussent plus grands & plus considérables que ceux qui nous en détournent. Et où en trouvera-t-on de tels? Où trouvera-t-on quoi que ce soit qui surpasse la Grandeur, la Majesté, & la miséricorde de Dieu? Un malheur plus terrible que celui de la damnation? Une félicité plus parfaite que celle du Ciel? Les plus grands biens de la terre, la terre elle-même, avec tout ce qu'elle a d'honneurs, d'avantages & de plaisirs, ne s'anéantit-elle pas dans cette comparaison?

Aucun motif n'est donc suffisant pour nous porter à offenser Dieu. Mais quoi que cela soit si vrai il ne laisse pas d'être vrai qu'il y en a de plus insuffisans les uns que les autres. Ou pour mieux dire il y qn a de si legers & de si petits, qu'il y a non seulement de l'impiété, mais une extravagance sensible à en être touché.

Ren-

Rengeons les principaux dans l'ordre le plus naturel.

Le premier & plus grand de tous c'est l'amour de la vie, & l'appréhension de la mort, sur tout d'une mort accompagnée des circonstances qui la peuvent rendre plus affreuse, la honte, la douleur, &c.

Le second, c'est la perte de tout ce qu'on a dans le monde, & le danger de se voir réduit à la bassesse & à la pauvreté, sur tout lors qu'il y a un peu loin de l'état où l'on étoit à celui où l'on tombe.

Le troisiéme, est l'espérance certaine d'un bien disproportionné à nôtre naissance, & plus grand sans comparaison que tout ce que nous pourrions nous promettre de nôtre industrie, ou des autres moyens que nous pourrions employer.

Le quatriéme, est un bien commun & ordinaire, un leger profit, une dignité bornée, un plaisir court & passager.

Le premier, le second, & le troisiéme de ces motifs sont assez considérables en eux-même, mais ils perdent tout ce qu'ils ont de force lors qu'on les compare avec les motifs opposez. Que sera-ce donc du dernier, qui est si petit en lui-même, & si peu en état de contrebalancer les raisons que nous avons de ne pas pécher, qu'il faut un aveuglement extrême, & une profanation horrible pour y déférer.

Il

Il est pourtant vrai que les motifs de ce dernier ordre sont les plus communs, & que de cent péchez où les hommes tombent, peu s'en faut qu'ils n'en causent les quatrevingt-dix-neuf. Il est rare de ne pouvoir éviter la mort, ou la perte de tout son bien que par un péché. Il est rare de pouvoir faire quelque haute & éclattante fortune par un péché seul, même par plusieurs péchez. Mais il est fort ordinaire de voir que l'on péche pour trés-peu de chose. Je dis pour trés-peu de chose, non seulement en soi, & dans la vérité, c'est ce qui arrive toûjours, mais pour trés-peu de chose, au jugement même du monde tout aveugle & tout corrompu qu'il est. Or c'est-là ce que j'appelle une circonstance aggravante.

En effet, ceci marque un épouvantable fond de profanation. Il paroît qu'on fait peu d'état de Dieu & de sa volonté, puis qu'un motif si léger est capable de nous porter à faire les choses qui lui déplaisent. Il paroît qu'on ne tient guére à lui puis que si peu de chose nous en separe. S. Paul appelle Esaü profane, parce que pour un misérable repas il renonça à son droit d'aînesse, qui avoit quelque chose de Sacré, y ayant divers avantages spirituels qui y étoient annexez. La petitesse de l'avantage qu'il se procuroit est une des choses à quoi cet Apôtre regarde, & avec raison. Car enfin, plus un avantage est petit, plus il paroît qu'on mé-

méprise les choses à quoi on le prétére.

Judas par cette même raison commit un crime effroyable vendant son bon Maître pour trente deniers, & c'est-là peut-être une des raisons pour lesquelles Dieu l'abandonna à son desespoir, au lieu qu'il fit grace à S. Pierre. Ces deux Apôtres lui manquérent tous deux de fidélité. L'un le desavoüa, & l'autre le trahit. La faute paroît assez semblable, mais les motifs en étoient extrêmement différens. S. Pierre renia son Maître par l'appréhension de la mort, le plus grand de tous les motifs purement humains, au lieu que Judas le vendit pour trés-peu de chose. Faut-il aprés cela s'étonner si Jesus Christ abandonna ce traître à ses propres remords, & jetta sur S. Pierre un regard qui lui pénétra le cœur, & qui fit couler de ses yeux ces larmes améres qui effacérent son crime?

C'est ce que je voudrois que l'on eût pesé avant que de décider aussi affirmativement qu'on l'a fait qu'il est des péchez véniels par la petitesse de la matiére, par exemple un larcin de deux ou trois sols. On devoit considérer que ces deux ou trois sols né sont pas seulement la matiére de ce péché, mais qu'ils en sont aussi le motif, & que plus ce motif est petit, plus le mépris qu'on fait de l'autorité du Législateur dont ce motif fait transgresser les défenses, est criminel. L'erreur vient de ce qu'on ne

ne considére le larcin que par opposition à la charité qu'on doit au prochain, au lieu qu'il faloit aussi le considerer par rapport à Dieu dont il transgresse les Loix. J'avouë qu'au premier égard moins on dérobe, moins on chomque la charité. Mais il est évident qu'au second, plus ce qui nous porte à desobéïr à Dieu est petit, plus la desobéïssance est criminelle, plus le mépris que nous faisons de son Autorité est inexcusable.

Il importe donc à celui qui entre dans les voyes de la repentance d'examiner un peu les motifs qui l'ont porté à offenser Dieu, & d'en juger par les régles que j'ai posées. Quelque peu qu'il s'arrête sur cette pensée il sera surpris de l'excés de son aveuglement, qui l'a fait renoncer à l'amour de Dieu, au soin de lui plaire, à l'observation de ses Loix, enfin, à son propre salut pour si peu de chose, qu'assurément tout cela ne méritoit pas de le faire rompre avec le moindre de ses amis, bien loin de lui donner le droit d'outrager un Dieu si grand & si redoutable pour les méchans, si miséricordieux & si libéral pour ceux qui l'honorent.

Je suis aussi persuadé que cette considération est une des choses qui contribuent le plus au desespoir des damnez. Ils se portent aux derniers excés de rage & de fureur contre eux-mêmes, lors qu'ils viennent à penser que ce qui les a conduits dans ces tristes lieux c'est l'attache

exces-

excessive qu'ils ont eu pour les biens sensibles. Quel a été nôtre aveuglement, disent-ils, de renoncer au Ciel pour si peu de chose ? Pour un misérable intérêt, pour un peu de plaisir qui s'est évanouï comme un songe, nous souffrons des tourmens qui n'ont point de fin. Ou avions-nous l'esprit lors que des considérations si légéres nous ont déterminez à faire des fautes que nous ne sçaurions réparer ?

Il est bon de faire de bonne heure de ces reflexions pour s'épargner la douleur de les faire un jour inutilement.

Cinquiéme Circonstance.

Commettre des péchez qui non seulement offensent Dieu, mais encore causent quelque préjudice au prochain.

JE ne toucherai plus qu'une seule circonstance de nos péchez. Tous ont ceci de commun qu'ils offensent Dieu, & violent sa Loi. Mais il y en a plusieurs qui ont ceci de particulier qu'outre l'outrage qu'ils font à Dieu, ils font encore du mal au prochain, & lui causent quelque préjudice, plus ou moins considérable selon la nature du péché, & les diverses circonstances qui l'accompagnent. La calomnie lui ravit sa réputation, l'injustice lui enléve son bien, l'homicide lui ôte

ôte la vie, le scandale le jette dans le crime, & par conséquent le perd pour toûjours. Il est clair que plus le mal est grand, soit par la multitude de ceux qui en souffrent, soit par le préjudice que ce mal leur fait, plus le péché est atroce, & par conséquent plus on le doit éviter, plus il est juste d'en avoir de la douleur lors qu'on s'en repent. C'est ce qui ne souffre point de difficulté.

Mais si cela est, quelle est donc l'atrocité du scandale, qui de sa nature tend à ravir à nôtre prochain, non sa réputation, ses biens, ou sa vie, mais son innocence, & par conséquent son salut? En effet, le scandale consiste proprement à donner à nôtre prochain l'occasion de commettre quelque péché, à l'y faire tomber tout autant que la chose dépend de nous. Ainsi le péché étant le plus grand malheur qui puisse arriver à la créature, il est clair qu'un péché, qui outre sa malice particuliére à celle qui vient du scandale qu'il donne au prochain a par-là même un degré de malignité qui n'est pas commun, & qui mérite qu'on y fasse une réflexion particuliére.

Sur tout, cela a lieu lors que le scandale est donné par ceux qui avoient une obligation particuliére à édifier les autres par leurs bons exemples. Delà vient que les moindres péchez sont atroces en la personne des Pasteurs. Leur vocation les engage à faire tous leurs ef-

forts

forts pour avancer la gloire de Dieu & le salut des peuples qui leur sont commis. Comment donc pourroient-ils s'éloigner plus de leur devoir qu'en travaillant à perdre les hommes, & à flêtrir la gloire de Dieu? c'est pourtant ce qu'ils font toutes les fois qu'ils tombent dans quelqu'un de ces desordres grossiers qui ne sont pas même supportables dans le commun des fidéles. En effet, quelle autre conséquence en peuvent tirer ceux qui se reposent sur leur conduite, si ce n'est que ces péchez ne sont pas à beaucoup prés aussi grands que l'on s'imagine, puis que ceux que leur état engage à une pureté exemplaire en font si peu de scrupule. Et ceux qui vivent dans d'autres Communions, & qui n'ont pas assez de lumiére pour juger des choses par elles-mêmes, n'ont-ils pas quelque raison d'imputer à la Religion les excés de ceux, qui non seulement la suivent, mais encore l'enseignent aux autres? Tout autant donc qu'il y a de misérables, soit dans l'Eglise, soit hors de l'Eglise, que ces considérations éloignent du chemin du Ciel, tout autant ce Pasteur scandaleux qui leur donne lieu commet d'homicides spirituels, d'autant plus horribles que les corporels, que la mort de l'ame, soit spirituelle, soit éternelle, est plus terrible que la temporelle.

Voila donc cinq circonstances qui aggravent les crimes. Chacun, comme on l'a pû voir,

voir, produit cet effet. Chacune y ajoûte un degré particulier d'horreur & d'atrocité, qui n'est peut-être pas moindre que celui qui vient de la nature même de chaque péché. Que sera-ce donc lors que deux, ou plusieurs de ces circonstances se trouvent ensemble? Que sera-ce lors qu'on les y trouve toutes, comme cela n'arrive que trop souvent? N'est-ce pas une multiplication de mal qui approche de l'infini? Et pourroit-on être trop exact à démêler, & en suite à peser toutes ces circonstances, & tout ce que chacune d'elles contient de mal?

Si l'on en usoit de la sorte, & que lors qu'il se presente un péché à commettre on se donnât le loisir de le considérer attentivement, & de faire une analyse exacte de tout ce qu'il a de contraire à la volonté de Dieu & à nôtre devoir, on en commettroit sans doute beaucoup moins que l'on n'en commet. Ceux qui nous paroissent les plus supportables nous feroient horreur, & les tentations qui triomphent avec tant de facilité de nôtre résolution auroient de la peine seulement à nous ébranler.

Si d'ailleurs, lors qu'on a été assez malheureux pour en commettre quelqu'un on le tournoit de tous les côtez pour l'examiner sur ces mêmes régles, on en comprendroit mieux la grandeur, on le détesteroit tout autrement qu'on ne fait, & la repentance qu'on en auroit ne seroit pas aussi disproportionnée à ce

qu'el-

qu'elle devroit être pour être utile, qu'elle l'est ordinairement.

Voici en effet une observation que je crois importante. La douleur, qui est la premiere partie de la repentance, doit être en quelque sorte proportionnée à l'atrocité du péché, & si elle est foible & légére dans le temps que le péché est fort grand, il lui servira peu d'être sincére. Peut-il tomber dans l'esprit de qui que ce soit que David ait oublié de demander pardon à Dieu de son adultére & de son homicide jusqu'à-ce que Nathan lui en vint faire les reproches qu'on trouve dans l'Histoire Sainte? Quoi ce Prince qui s'étoit imposé la loi de prier Dieu trois fois chaque jour, aura passé un si long-temps sans faire un seul acte de dévotion? Et s'il en a fait quelqu'un il ne se sera pas avisé de mettre dans ses priéres un seul article sur deux péchez de cette importance. Cela se peut-il? Et se peut-il tout de même qu'il ait refléchi sur ses péchez, & qu'il en ait demandé le pardon à Dieu sans en avoir la moindre douleur? Pour moi je ne sçaurois me le persuader.

Je tiens pour constant que David ne tarda pas si long-temps à implorer la miséricorde de Dieu, & à sentir quelque repentance & quelque douleur, mais une douleur & une repentance trop légéres pour être acceptées aprés deux excés aussi terribles que ceux qu'il avoit commis. C'est pourquoi Dieu ne s'en contenta

tenta pas. Cette repentance & cette douleur, ces priéres & ces dévotions ne furent contées pour rien, & Dieu lui fit faire les mêmes reproches & les mêmes menaces qu'il lui auroit fait s'il eût été absolument obstiné & impénitent. D'où je conclus qu'il importe, non seulement de se repentir, mais encore de donner à la repentance le degré précis de véhémence qu'elle doit avoir, ce qu'on ne sçauroit faire à moins que de connoître le degré d'atrocité du crime dont on se repent, & par conséquent sans en peser bien les circonstances.

QUATRIE'ME DISCOURS.

De la Prudence Chrétienne.

UNe des plus éclattantes preuves de la Divinité de la Religion Chrêtienne est la sublimité admirable de sa Morale. On sçait que la Morale est de toutes les parties de la Philosophie celle qu'on a toûjours cultivée avec le plus de soin, & ce qu'il y a de considérable, avec le plus de succés. On sçait même que toutes les Sectes en ont fait leur principal, & en effet, rien ne paroît si achevé que ce qu'Aristote, Epicure, Ciceron, Seneque, Epictete, & quelques autres ont écrit sur ce sujet, & ceux qui se moquent de la Physique, & des autres Ou-

Ouvrages de ces grands hommes, ne peuv[ent]
s'empêcher d'avoir de l'estime pour leur M[o]rale.

Il se trouve pourtant que cette Morale est basse, grossiére, & extravagante, au prix de celle qu'un petit nombre de pécheurs ont ap[-] prise sur les bords des Lacs de la Galilée, & qu'ils ont en suite prêchée par tout l'Univers. Ces hommes grossiers qui n'avoient jamais manié que leurs barques & leurs filets, ont fait des découvertes admirables dans cette Science. Ils ont trouvé la source du mal qu'on avoit essayé si vainement de guérir. Ils ont indiqué les remédes les plus infaillibles pour arracher ce mal jusqu'à la racine, & ce qu'il y a de considérable, ils ont porté si haut toutes les vertus, qu'elles ne différent guéres moins des vertus communes, que les vertus communes différent des vices.

C'est ce qu'il me seroit aisé de faire voir sur la plûpart de ces vertus, & peut-être l'entreprendrai-je quelqu'autrefois. Pour ce coup je me contenterai de le montrer sur le sujet de la Prudence. On sçait combien cette vertu est estimée, même dans le monde. On sçait quelle vénération on a pour ceux qui ont la réputation de la posséder dans un degré un peu éminent. Cependant je soûtiens que cette vertu telle qu'elle est dans l'idée que la Philosophie & la Politique en donnent, & telle qu'on

la

la conçoit ordinairement dans le monde, n'est rien au prix de cette Prudence Chrêtienne, dont l'Evangile contient les maximes, & que les plus simples des enfans de Dieu peuvent posséder.

On n'aura point de répugnance à me l'avoüer si je puis établir clairement deux choses: L'une, que la Prudence Chrêtienne n'a aucun des défauts de la Prudence humaine; L'autre, que non seulement elle en a toutes les perfections, mais qu'elle les éléve à un degré incomparablement plus éminent que tout ce qu'on a pû, je ne dirai pas trouver, mais chercher même jusqu'ici. J'espére cependant de prouver fortement ces deux véritez.

Je commence par la seconde, & je dis d'abord que le dernier effort de la Prudence consiste à faire trois choses, à choisir un but excellent, & digne de nous occuper, à trouver & à mettre en œuvre les moyens les plus propres à nous conduire à ce but, à prévoir, & à surmonter, ou quoi qu'il en soit, à éviter les obstacles qui nous pourroient traverser.

Je soûtiens qu'il n'y a que la Prudence Chrêtienne qui fasse ces trois choses, & que la Prudence humaine n'en approche point. Un but pour mériter de terminer tous nos soins doit avoir deux qualitez principales. Il doit être excellent, & en état de payer toutes les peines où sa recherche nous engagera. Car si ce n'é-

toit qu'un faux bien, ou même qu'un bien leger, & de peu de prix, quand même ce seroit un bien véritable, ce ne seroit pas la peine de faire de grands efforts pour nous l'aquerir. Ce doit être d'ailleurs un bien qu'on puisse espérer de se procurer en y travaillant. Car nos efforts devoient être vains & inutiles, quelque excellent que ce bien peut-être en lui-même il y auroit de la folie à le rechercher.

Il est évident que le but de la Prudence Chrêtienne a l'une & l'autre de ces qualitez. Il est premiérement excellent, ou pour mieux dire il est infiniment excellent, & nul autre ne peut entrer en comparaison avec lui. Car que peut-on comparer avec le salut, qui emporte la rémission des péchez, l'exemption de l'enfer, & de la mort éternelle, l'amour de Dieu, l'immortalité du corps, & la gloire éternelle du corps & de l'ame dans le Paradis? C'est pourtant la fin que la Prudence Chrêtienne propose à nos soins. En pourroit-on imaginer une autre qui fût aussi digne de terminer nos desirs?

C'est d'ailleurs un but auquel on peut parvenir avec le secours de la grace, qui n'est jamais refusé à pas un de ceux qui le demandent avec zéle & avec humilité. Il a par conséquent les deux qualitez qu'on peut souhaiter.

Mais il n'en est pas de même du but de la Prudence mondaine. Il manque souvent de l'une

l'une ou de l'autre de ces qualitez, & quelquefois même de toutes les deux. S'il est possible à obtenir, l'excellence en est trés-bornée, & s'il est plus considérable, il est impossible à obtenir. Qu'est-ce que la Prudence mondaine peut faire de plus grand & de plus avantageux ? Elle peut nous attirer quelque estime, & quelque réputation dans le monde. Elle peut nous élever à quelque dignité, & à quelque degré de grandeur. Elle peut nous procurer quelque peu de bien, & en suite quelque repos, & quelque douceur dans la vie. Voilà tout ce qu'elle peut faire de plus grand. Encore a-t-on plus d'exemples de son impuissance à procurer ces choses, que de son pouvoir. Mais qu'est tout cela au prix des biens que la Prudence Chrêtienne procure infailliblement à ceux qui en observent les régles avec quelque soin ? Qu'est tout cela au prix du salut ? Tout cela se borne dans le court espace de cette vie, & le salut consiste en la possession des biens qui ne finiront jamais.

Il n'y a donc que la Prudence Chrêtienne qui remplisse le premier devoir de la Prudence prise en général. Je dis la même chose du second. Il consiste à bien choisir, & à bien mettre en œuvre les moyens qu'on doit employer pour parvenir à la fin qu'on s'est proposée. C'est ce que la Prudence humaine ne fait jamais. Car outre que les moyens qu'elle em-

ploye ne sont jamais infaillibles, elle en oublie toûjours un plus important & plus efficace que tous les autres. C'est de se procurer le secours & la bénédiction de Dieu, sans quoi tout le reste est inutile. Elle ne fait rien aussi pour surmonter le plus grand de tous les obstacles qui l'empêchent de réüssir, je veux dire, la Providence de Dieu qui se plaît à rompre tous ses projets. Tout au contraire la Prudence Chrêtienne prend toûjours les moyens les plus seurs & les plus propres à ses desseins, la vigilance, le soin de pratiquer toutes les vertus, & de faire toute sorte de bonnes œuvres. Elle s'assure d'ailleurs du secours & de la faveur de Dieu, non seulement par le soin qu'elle prend de lui plaire & de le servir, mais encore par des priéres ferventes & réïtérées.

Ce que je viens de toucher est ce que la Prudence Chrêtienne peut faire de plus merveilleux. Il y a quelques autres soins qu'elle prend, & qui ne sont pas à mépriser. Le premier est de connoître distinctement tous nos intérêts, & de sçavoir même au juste le rang où il les faut placer, quel est le premier, quel est le second, quel est le troisiéme. L'un & l'autre est nécessaire. Car si nous avons des intérêts que nous ignorions, il peut arriver trés-facilement que nous les négligerons, & que nous perdrons l'occasion de nous procurer des biens utiles & avantageux. Nous pourrons même

agir

agir contre ces intérêts inconnus, & nous faire par ce moyen du tort & du préjudice sans le sçavoir. Si d'ailleurs connoissant tous nos intérêts nous mettons devant celui qui va aprés, nous nous priverons d'un plus grand bien, en lui refusant les soins que nous donnerons à de plus petits. Il importe donc de sçavoir de combien l'un est plus grand, l'autre plus petit, pour donner à chacun le degré précis de soin & d'application qu'il mérite.

Mais faut-il attendre cette précision & cette exactitude de la Prudence mondaine, qui ne connoit point d'autre intérêt que ceux de la terre, & qui quand même elle pourroit avoir quelque soupçon de ceux du Ciel les placeroit bien bas au dessous des premiers? N'est-ce pas par cette raison que S. Paul disoit que la prudence de la chair est inimitié contre Dieu, & que S. Jaques l'appelloit une prudence terrienne, sensuelle, & diabolique?

C'est aussi l'effet d'une haute prudence de ne pas entreprendre trop de choses à la fois, parce qu'en effet on court autrement le danger de ne réüssir à pas une. Il faut sçavoir mépriser de certains avantages qui semblent s'offrir, pour n'en pas perdre de plus grands, que l'on se peut procurer, & il n'est peut-être rien où la force de l'esprit se fasse mieux remarquer. Mais quel autre que le Chrêtien sçait observer exactement cette régle. Lui seul sçait mépri-

ſer les intérêts de la terre lors qu'ils ſont contraires à ceux du Ciel. Lui ſeul ſçait réſerver ſes ſoins & ſes forces à ce qui mérite de l'occuper. Tous les autres, quelque ſages que le vulgaire ignorant les croye, font tout le contraire. Ils reſſemblent à Marthe, à qui le Sauveur du monde diſoit, *Marthe, tu te travailles aprés beaucoup de choſes, mais une ſeule eſt néceſſaire.*

Il eſt encore du devoir de la Prudence de voir venir & d'embraſſer à propos les occaſions de travailler à nous procurer quelque avantage que nous n'avons pas, & à nous conſerver ceux que nous avons. Manquer à cela c'eſt faire voir, ou qu'on n'a point du tout de prudence, ou qu'on n'en a que trés-peu. C'eſt auſſi à quoi le véritable Chrêtien ne manque jamais, & ce que j'ai dit en traitant de la Vigilance le prouve invinciblement. Mais nul autre que le Chrêtien ne le fait jamais. En effet, quelles occaſions plus favorables pourroit-on avoir de travailler pour ſoi-même que celles qui donnent le moyen de faire de bonnes œuvres? Le Chrêtien ſeul ſçait les embraſſer. Les autres quelque habiles qu'ils ſoient pour le monde, les négligent, ou quoi qu'il en ſoit les laiſſent paſſer. Peut-on douter aprés cela que la Prudence des premiers ne ſoit tout autrement exquiſe que celle des ſeconds?

C'eſt encore une des occupations de la Prudence

dence de tâcher de découvrir tous les malheurs, soit grands, soit petits, qui peuvent nous arriver, & en suite de les détourner absolument si cela se peut, ou tout au moins de les éloigner, & de les diminuer autant qu'on pourra. C'est à quoi la Prudence Chrêtienne réüssit admirablement. Elle prévoit les malheurs qui nous menacent, soit dans le temps, soit dans l'éternité, nos propres péchez, la colére de Dieu qu'ils irritent, ses châtimens temporels, sa condamnation & sa punition éternelle. Elle apperçoit trés-distinctement ce que ces malheurs ont de redoutable, & ce qu'il y a d'admirable elle les prévient. Les mondains au contraire, sans en excepter ceux qui passent pour le plus habiles, n'ont point d'yeux pour appercevoir tous ces grands objets, bien loin d'avoir l'adresse & la précaution nécessaire pour les éloigner.

Un homme prudent tâche de n'avoir point d'ennemis, parce qu'il sçait qu'il n'y en a point de si foible qui ne puisse nuire, & qu'en effet, il est incomparablement plus aisé de faire du mal que du bien. Mais lors qu'il ne peut empêcher qu'il n'ait des ennemis, comme en effet la chose n'est pas possible, il prend garde à leur donner le moins de prise qu'il pourra, & c'est ici l'une des fonctions les plus essencielles de la Prudence. La Chrêtienne s'applique encore avec un soin trés-particulier à l'une & à

l'autre de ces deux choses. Non seulement l'enfant de Dieu tâche de n'avoir point d'ennemi, mais il n'en a point du tout en un certain sens, puis qu'il n'y a personne qu[i] n'aime. Pour ceux qui le haïssent injustement il fait ce qu'il peut pour les adoucir, non par foiblesse, & par des vûës basses de timidité & d'intérêt, mais par un effort de charité & de tendresse pour eux, étant beaucoup plus touché du mal qu'ils se font à eux-même que de celui qui lui en pourroit arriver. Par ce Principe il évite tout ce qui pourroit nourrir & fortifier leur aversion. Mais le principal objet de sa précaution c'est le mal qui lui peut venir [de] ses ennemis spirituels. Il ne néglige rien de ce qui lui peut servir à repousser leurs attaques. Sur tout il prend garde à ne faire quoi que ce soit qui leur donne le moyen de prendre quelque avantage sur lui.

La Prudence profite de tout, même de ses fautes, & de ses mauvais succés. Elle en devient plus précautionnée, & trouve le moyen non seulement de se relever de ses chutes, mais aussi de les faire servir à s'élever encore plus haut. Cela paroît difficile, & l'est en effet. Néanmoins la Prudence humaine le fait quelquefois, & la Chrêtienne presque toûjours. Les afflictions les plus sensibles la purifient. Les mauvais succés de ses plus justes desseins lui apprennent à se soûmettre à la volonté de Dieu.

Dieu. Et quoi que les péchez soient de leur nature infiniment pernicieux ils servent par accident à l'humilier, à redoubler ses précautions, & à lui faire prendre tous les soins nécessaires pour s'affermir de telle sorte dans la pieté qu'elle n'ait plus à craindre des malheurs semblables.

Enfin, le dernier soin de la Prudence est celui de bien peser nos paroles, & de prendre garde qu'il ne nous en échappe jamais aucune dont nous puissions avoir lieu de nous repentir. Comme il est mal aisé que cela n'arrive, & qu'en effet on manque trés-souvent & trés-facilement de ce côté-là, les personnes sages prennent des précautions extraordinaires contre cette sorte de danger. Ils n'ouvrent jamais la bouche qu'aprés avoir examiné toutes les conséquences qu'on peut tirer de ce qu'ils vont dire, & généralement tout le bien & le mal qui en peut naître, soit pour eux-même, soit pour les autres. D'où vient que d'ordinaire ils parlent trés-peu.

Cette précaution est juste, mais l'enfant de Dieu la porte encore plus loin. En effet, la Prudence humaine ne regarde qu'au bien & au mal que nos paroles peuvent opérer par rapport à la vie presente, & à ses intérêts, qui sont si bornez. Mais la Prudence Chrêtienne, qui ne négl ge pas ces intérêts même, quoi qu'elle ne les mette qu'à leur juste prix, regarde

principalement à ce que nos discours peuven[t]
opérer par rapport à la gloire de Dieu, à l'édi[-]
fication du prochain, & à nôtre propre sal[ut.]
De là vient que des discours, qui seroient ass[ez]
indifférens selon les maximes de la Pruden[ce]
humaine, sont souvent criminels selon les ma[-]
ximes de la Prudence Chrêtienne & Evangéli[-]
que. Témoin les paroles inutiles dont le Sau[-]
veur du monde nous apprend qu'il nous fau[-]
dra rendre compte.

Il paroît par tout ce que je viens de dire que
la Prudence Chrêtienne fait absolument & sans
exception tout ce que la Prudence humaine
peut faire de plus merveilleux, & le fait mê[-]
me plus exactement, plus noblement, & plus
purement. Par conséquent elle en a toutes les
perfections, & les a même dans un degré plus
sublime & plus éminent. J'ajoûte qu'elle n'en
a pas les défauts. L'humaine a cinq défauts
considérables, qui font voir qu'elle ne mérite
pas toute l'estime & toute l'admiration que
l'on a pour elle. Elle est comme incompatible
avec la sincérité. Elle est trés-difficile à aque[-]
rir, irrésoluë dans ses projets, incertaine dans
ses maximes, & souvent malheureuse dans ses
succés.

Ce sont autant de véritez certaines & indu[-]
bitables, car pour la premiére, la Prudence
ne fait ses plus grands coups que par deux
moyens, en cachant ses desseins, & en dé[-]
couvrant

couvrant ceux des autres. Et le moyen de faire ni l'une, ni l'autre de ces deux choses, sur tout de les faire toûjours, constamment, & ordinairement, sans blesser la sincérité? Le moyen de cacher ses intentions, & d'arracher les secrets des autres en ne disant que ce que l'on pense? N'a-t-on pas assez de peine à le faire avec le secours même du mensonge & de la dissimulation? Qu'on ne me dise pas en effet que le silence suffit pour cela. Premiérement, le silence ne peut servir tout au plus qu'à cacher nos propres pensées, & il est assez inutile pour pénétrer dans le secret de ceux avec qui l'on traite, sur tout lors que ceux avec qui l'on traite ont eux-même quelque habileté. Mais j'ajoûte que le silence ne cache mème nos pensées que fort imparfaitement. Le silence a sa signification, comme le discours, & cela est si vrai qu'on a fait des régles pour déterminer cette signification, & l'on en trouve même quelques-unes dans les Collections du Droit Canonique. De sorte qu'il est de certaines occasions où c'est découvrir ce qu'on veut cacher que de ne rien dire, & par conséquent un homme sincére n'est nullement en état de porter la Prudence humaine aussi loin que ceux qui ne font pas difficulté de mentir. C'est pourquoi la plûpart des Politiques le permettent dans les occasions où l'intérêt de l'Etat le demande nécessairement, & Platon mê-

me, qui étoit si sage & si modéré, ne s'é[illegible]gne pas de cette pensée.

Que l'on considére aprés cela ce que c'[illegible] qu'une vertu sans probité, sans sincérité, sans bonne foi, qui ment & qui trompe d[illegible] les occasions, & qui n'ayant égard qu'à s[illegible] intérêt met indignement sous les pieds tou[illegible] les Loix de la nature & de la grace, & tou[illegible] Droits Divins & humains. Que l'on co[illegible]dére même de quel usage peut être cette h[illegible]leté qu'on nous vante tant, & qui par [illegible] seule maxime perd jusqu'aux moyens même [illegible] tromper. Car qui peut se fier à ceux qui ti[illegible]nent qu'il leur est permis de ne pas dire la v[illegible]té, & qui sera jamais trompé par ceux dont [illegible] se défie ?

Voilà donc déja un défaut terrible. Le s[illegible]cond l'est à la vérité un peu moins, mais il ne laisse pas d'être bien fâcheux. C'est que la Prudence est trés-difficile à aquérir. Il faut tant de choses pour faire un homme prudent, qu'il est extrêmement rare de les rencontrer ensemble. Il faut que la nature, l'art, & le hazard même s'accordent en quelque façon pour cela. Il faut une heureuse naissance, une application sans relâche, & des occasions qui donnent le moyen de faire valoir les talens que l'on a reçûs. Il faut du côté de la nature un esprit vif & pénétrant, qui découvre d'une seule vûë tout ce qui peut arriver; un esprit fe-cond,

cond, qui fournisse à point nommé des moyens, des expédiens, des remédes, des biais, des accommodemens, des adoucissemens, des prétextes, selon le besoin qu'on en peut avoir; Un esprit juste, qui entre les divers moyens, expédiens, remédes, biais, accommodemens, adoucissemens, prétextes qui se presentent sçache choisir précisément les meilleurs; Un esprit solide qui ne se laisse point ébloüir par les apparences, ni par les fausses lueurs; Un esprit vaste, que la multitude des objets qu'il faut embrasser ne confonde point; Un esprit grand & élevé, qui sçache mépriser de petits intérêts lors qu'ils sont obstacle à d'autres plus grands; Un esprit ferme, que ni les difficultez, ni la grandeur du travail, ni sa longueur, ne rebutent point, & que les événemens les plus imprévûs & les succés même les plus tristes ne déconcertent jamais. Il faut outre tout cela de l'expérience. Car enfin, les affaires ont tant de faces différentes, & il y a tant de replis dans le cœur des hommes avec qui il faut traiter, qu'à moins que d'un long usage, il n'est point de génie si heureux qui n'y soit trompé, & qui ne prenne quelquefois les choses du mauvais côté. En un mot, il faut quantité de choses dont la plûpart ne dépendent nullement de nous, & qui sont, ou des presens de la nature, ou des effets du hazard. Que feront donc ceux à qui

la

la nature ou le hazard a refusé l'un ou l'autre de ces avantages ? Que feront ceux qui n'ont aucun des secours nécessaires pour cultiver ce qu'ils peuvent en avoir reçû ? Que feront par conséquent la plûpart des hommes, car à peine en voit-on un seul entre mille qui ait tout ce qu'il faut, je ne dis pas pour être prudent, mais pour le pouvoir devenir ? Qu'ils s'y appliquent de toute leur force. Qu'ils ne négligent rien de ce qui dépendra d'eux. Il est certain qu'ils n'y sçauroient réüssir.

L'un a un esprit court, qui ne sçauroit voir à deux pas de lui, l'autre un esprit confus, qui broüille les choses les plus différentes, le troisiéme, un esprit faux qui ne prend jamais les choses du bon côté. Il y a des esprits superficiels, qui ne sçauroient pénétrer dans le fond des choses ; des esprits légers, qui ne peuvent poursuivre un dessein, & des opiniâtres, qui ne sçauroient le quitter. Il y a des étourdis qui se précipitent, & des irrésolus qui ne se déterminent jamais. On en voit qui outrent tout en bien & en mal. Il y en a qui ne voyent pas dans les choses ce qui y est, & d'autres qui y voyent ce qui n'y est point. Le moyen de corriger ces défauts s'ils sont naturels ? Et le moyen de faire un homme prudent sans les corriger ?

Voilà quelque chose de bien facheux, mais ce n'est pas tout. Imaginons-nous un homme

me qui ait reçû de la nature, de l'éducation, & de l'occasion tout ce qu'il lui faut pour se rendre habile. Imaginons-nous qu'il le soit effectivement. Il aura toutes les peines du monde à se résoudre sur des affaires qui seront tant soit peu importantes & délicates. Plus même il sera habile, plus il y trouvera de difficulté. Les petits esprits qui ne voyent pas la centiéme partie de ce qui peut arriver, se déterminent d'abord, & ne sont jamais embarrassez sur quoi que ce soit. Mais ceux qui sont véritablement éclairez découvrent tant de raisons pour & contre, & voyent tant d'inconvéniens de tous les côtez, ces raisons même & ces inconvéniens ont tant d'égalité, qu'ils ne sçavent de quel côté se déterminer. Il leur semble qu'ils ne voyent jamais assez clair dans aucune affaire, & de-là vient la timidité qui accompagne ordinairement la Prudence. Car comme les personnes habiles connoissent plus distinctement que les autres tout ce qu'ils hazardent, & tout ce qui peut arriver si le parti qu'ils prennent n'est pas le meilleur, ils n'en prennent jamais aucun qu'en tremblant.

Ce troisiéme défaut de la Prudence humaine vient du quatriéme. C'est qu'elle n'a point de maximes certaines & infaillibles. Il n'y en a point de si constante qu'on ne puisse combattre, & par des maximes contraires, & par des exemples incontestables. Il est ordinaire de réüssir

réüssir en les méprisant, & d'avoir de mau
vais succés en les observant, ce qui vient de
deux causes principales. La premiére est
multitude infinie des circonstances qui di
sifient les actions & les occasions, & qui fa
qu'à peine est-il possible d'en trouver deux q
soient absolument semblables. Il n'en fa
qu'une pour changer une affaire du blanc
noir, & pour rendre pernicieux ce qui par
soit nécessaire. Le moyen cependant de s'a
surer qu'on les connoît toutes? Ne se peut il
pas qu'il y en ait quelqu'une que nous igno-
rons, & qui sera une exception à toutes les
régles que nous aurons établies.

L'autre cause de cet effet est la bizarrerie de
l'esprit humain, qui se conduit souvent bien
plus par caprice que par raison. On sçauroi
souvent ce qu'on devroit faire si l'on sçavoit ce
que les autres feront, car de-là dépend la dé-
cision de la plûpart des affaires. Mais le moyen
de sçavoir avec certitude ce que feront des gens
qui le plus souvent ne sçavent ni ce qu'ils doi-
vent faire, ni ce qu'ils font?

De-là vient que la Prudence la plus consom-
mée n'est jamais seure de réüssir. Comment
le seroit-elle en effet si les régles qu'elle suit ne
sont pas certaines, & si au lieu de la conduire
elles l'égarent? Aussi a-t-on vû mille fois
échoüer des desseins trés-judicieusement con-
certez, & conduits avec la derniére régulari-
té.

té. Tant il est vrai que pour réüssir il faut quelque chose de plus que de la Prudence. Il faut un concours de choses extérieures qui ne sont pas en nôtre pouvoir. Il faut du bonheur en un mot, & il n'est pas sans exemple que les plus fols réüssissent quelquefois mieux que les plus habiles. Il arrive même qu'on se perd par des voyes qui selon toutes les apparences devroient avancer, & qu'on s'avance au contraire par des moyens qui devroient perdre si les regles étoient infaillibles.

Je ne fais qu'indiquer ces choses, qui en effet ne demandent pas de plus grands discours, tant elles sont certaines & incontestables. Je me contenterai d'en conclurre qu'une vertu qui a tant de défauts, & des défauts si grands & si essenciels, est une vertu bien petite, & peu digne des éloges qu'on lui donne, & de l'estime qu'on en fait. Cette estime & ces éloges n'appartiennent de droit qu'à la Prudence Chrêtienne, qui bien loin d'avoir aucun de ces cinq défauts a toutes les perfections qui leur sont opposées.

Premierement, elle n'a aucune opposition avec la sincérité & la bonne foi. Tout au contraire cette bonne foi & cette sincérité sont essencielles à la Prudence Chrêtienne, n'y ayant rien qui fasse mieux réüssir son grand dessein, qui est celui de plaire à Dieu, & de se sauver. C'est pourquoi Jesus Christ veut qu'on joigne toute

toute la ſimplicité de la colombe à la prudence du ſerpent, & il eſt certain en effet qu'on ne ſera jamais véritablement prudent ſi on n'eſt ſincére. On pourra bien être fin & ruſé. Mais la ruſe & la fineſſe ne ſont que les ſinges de la Prudence. Elles peuvent contrefaire quelqu'une de ſes démarches, mais elles ne ſçauroient l'imiter en tout.

En deuxiéme lieu, la Prudence Chrêtienne eſt tout autrement aiſée à aquérir que l'humaine. Il ne faut pour cela ni tous les dons de la nature, ni tous les raffinemens de l'art qui font les prudens de la terre. Les plus ſimples, les plus ignorans, peuvent non ſeulement l'aquérir, mais l'aquérir au plus haut degré; Un trés-petit nombre de maximes claires, aiſées, & connuës de tout le monde, ſuffiſent pour aller incomparablement plus loin que ces habiles & ces prudens de la terre qu'on écoute comme des oracles, & qu'on regarde comme des hommes d'une autre eſpéce que ceux du commun.

On n'aura point de peine à comprendre cette vérité ſi l'on conſidére que la Prudence Chrêtienne eſt au fond la même choſe que la piété. Je n'entends en effet par cette prudence aucune autre choſe que l'adreſſe de l'homme de bien à éviter tout ce qui le pourroit éloigner de Dieu, & à employer, & à mettre en œuvre tout ce qui nous peut approcher de lui. Et cette adreſſe qu'eſt-elle autre choſe que la piété?

Auſſi

Aussi voyons-nous que l'Ecriture Sainte nous dit tantôt que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, tantôt qu'elle en est la perfection & le plus haut poinct. Il est donc tout aussi facile d'être véritablement prudent, qu'il l'est d'être homme de bien. Ainsi tous les hommes, même les plus simples & les plus grossiers, pouvant devenir gens de bien, pourvû qu'ils le veüillent fortement & sérieusement, il est clair par là même qu'ils peuvent parvenir au plus haut poinct de la véritable Prudence; au lieu que quelques efforts qu'ils y fissent ils ne sçauroient jamais aquérir celle qui fait le partage & l'admiration des mondains.

Qu'on juge de ce que je dis par l'événement. Combien ne voit-on pas tous les jours de gens qu'on tâche de rendre habiles, qu'on charge de préceptes & de maximes, qu'on instruit avec tout le soin dont on se peut aviser, qui y travaillent eux-même de toute leur force, & qui avec cela demeurent toûjours stupides & étourdis? Tant il est vrai que pour se rendre habile il faut quelque chose de plus que de le vouloir. Mais a-t-on jamais vû depuis la naissance du monde jusqu'à maintenant qu'un homme ait souhaité fortement & sérieusement d'être homme de bien, & qu'il y ait travaillé avec application & avec soin, je dis avec la même application & le même soin qu'on employe

ploye ordinairement pour se rendre habile, & qu'il ne le soit point devenu ? C'est ce qu'on ne vit jamais. Par conséquent la Prudence Chrêtienne, qui est dans le fond la même chose que la Piété, est incompatablement plus aisée à aquérir que la Prudence mondaine, & ce second avantage ne souffre point de difficulté.

Le troisiéme n'est pas moins sensible. La Prudence Chrêtienne est tout autrement hardie & déterminée que celle du monde. Elle prend d'abord son parti, & il est assez rare qu'elle délibére. Cette différence vient d'une autre, qui est considérable. C'est que la Prudence humaine a pour but les événemens qui sont incertains, au lieu que la Prudence Chrêtienne s'attache aux devoirs qui sont immuables. Un homme habile selon le monde se propose principalement de réüssir, & quelque soin qu'il y prenne, il n'est pas seur de le faire. Il a toûjours lieu de craindre que ce qu'il employe dans ce dessein fasse un effet tout contraire à son intention. De-là viennent ses doutes, ses irrésolutions, ses incertitudes. Mais un homme de bien ne conte pour rien ni un succés heureux, par des moyens criminels, ni un mauvais succés lors qu'on a fait ce qu'on devoit pour en avoir un plus favorable. Ainsi ne se mettant point en peine des événemens, & en laissant la direction aux soins de la Providence,

dence, il se réduit à choisir les moyens les plus innocens & les plus conformes à la volonté de Dieu. Et comme ceci n'a presque point de difficulté, & que le plus souvent il n'y en a pas tant soit peu, il est aisé de comprendre qu'elle se détermine d'abord & sans hésiter.

On dira peut-être que la Prudence Chrêtienne regarde aussi aux événemens, au moins au salut pour y parvenir, & à la damnation pour l'éviter. Je l'avouë. Mais j'ajoûte que ces événemens sont tout aussi certains que les devoirs même, puis qu'ils dépendent nécessairement de l'observation ou de l'inobservation des devoirs. Par conséquent cette exception confirme la régle, bien loin de la renverser.

L'effet dont je parle vient encore d'une autre cause. C'est que comme les inconvéniens que la Prudence humaine appréhende sont de même nature que les avantages qu'elle cherche, & que les uns & les autres sont également temporels, souvent même assez égaux, & dans une espéce d'équilibre, il est aisé de comprendre que la crainte des uns, & l'espérance des autres doit tenir l'esprit dans une irrésolution qui l'empêche de prendre parti. Mais les inconvéniens que la Prudence Chrêtienne compare avec les avantages qui la font agir sont non seulement beaucoup moindres que ces avantages, mais tellement moindres qu'ils sont hors de toute comparaison. Les avan-

avantages sont spirituels & éternels, & les inconvéniens sont presque toûjours temporels, attachez au corps, & renfermez dans le court espace de cette vie. Faut-il aprés cela s'étonner si l'on ne balance point entre des objets qui ont si peu de proportion, & si on se détermine d'abord & sans hésiter?

La quatriéme différence est encore plus considérable que la troisiéme. Les maximes de la Prudence Chrêtienne sont incomparablement plus seures & plus infaillibles que celles de la Prudence humaine. Ces derniéres sont trés-souvent démenties par l'expérience, & tout ce qu'on peut prétendre de plus favorable c'est qu'il est un peu plus ordinaire de voir qu'on rencontre en les suivant qu'en s'en éloignant. Combien de fois, par exemple, n'a-t-on pas manqué de grandes affaires en suivant ces maximes, qui passent pour les plus constantes; *Dans les choses douteuses il faut se tenir toûjours au plus seur. Des causes semblables produiront des effets semblables. Les autres feront ce que nous ferions si nous étions en leur place. Ceux avec qui nous avons des affaires à démêler feront ce que leur intérêt demande qu'ils fassent. Il ne faut point faire joüer de machines dont on ne puisse, en cas de besoin, arrêter l'effet.* Y a-t-il personne qui n'ait dans sa mémoire cent exemples contraires à ces maximes, qui sont néanmoins celles que la Prudence humaine suit le plus souvent? Mais

Mais il n'en est pas de même des maximes de la Prudence Chrêtienne. Elles ne sont pas seulement plus seures que celles de la Prudence mondaine. Elles sont absolument infaillibles, & il n'y a point d'exemple qui fasse voir qu'elles ayent trompé. Parcourons quelques-unes de ces maximes, au moins celles que nous n'avons pas touchées en parlant de la Vigilance. Car comme ces deux vertus ont beaucoup de conformité elles ont diverses choses qui leur sont communes, & quoi qu'il en soit elles suivent les mêmes maximes.

Voici la premiére. *Il ne faut jamais préférer, ni un plus petit bien à un plus grand, ni un plus grand mal à un plus petit.* Rien n'est plus clair, rien n'est moins contesté que cette maxime. Cependant la Prudence Chrêtienne ne consiste presque qu'à l'observer. Quelle faute, en effet, pourroit-on commettre si l'on préféroit toûjours le Créateur à la Créature, le Ciel à la Terre, le bien spirituel au bien temporel, & ce qui peut être utile pour le salut à ce qui peut servir à toute autre chose! Pourquoi péche-t-on que parce que par la plus grossiére de toutes les erreurs on s'imagine qu'il y a des maux plus grands que le crime, & des biens plus solides que la piété?

II. La seconde maxime est une suite & un éclaircissement de la précédente. Elle porte que *le plus grand de tous les intérêts de la terre doit*

doit céder au moindre de ceux du Ciel. S
cette maxime le Christianisme veut qu'on
de plûtôt la vie, c'est à dire le plus grand &
plus excellent de tous les biens temporels, q
de commettre le moindre péché. C'est
qui a fait les Martyrs. Ils ont préféré la m
la mort même la plus cruelle, à des actions
différentes de leur nature, mais qui pouvo
être regardées comme un desaveu de la ve
Et ils ont eu raison d'en juger ainsi. Car
moindre péché pouvant nous bannir du Ciel,
& nous jetter dans l'enfer, il est clair que n
le desir de conserver nôtre vie, ni aucun a
semblable motif, n'est pas assez fort pour mériter de nous porter à le commettre.

III. La troisiéme maxime a beaucoup de conformité avec la seconde. Elle porte q
le plus grand de tous les malheurs est celui de réüssir dans ses desseins aux dépens de son innocence. C'étoit le sentiment de David. Dieu lui avoit donné le Royaume d'Israël. Il l'avoit même fait Sacrer par le Ministére de son Prophete. Mais il faloit attendre la mort de Saül pour en prendre la possession. Cependant Saül se met en mauvaise humeur contre lui. Il veut le perdre. Il léve des Troupes pour le poursuivre. Il ne néglige rien pour s'en assurer. Mais quoi qu'en le poursuivant Saül même tombe deux diverses fois entre les mains de David, & qu'ainsi il soit aisé à
David

David non seulement de se defaire sans aucun danger d'un si redoutable ennemi, mais encore de terminer une longue & funeste guerre, & de monter sur le Trône pour l'occuper avec plus de gloire que son Prédécesseur, il aime mieux s'exposer à de nouveaux dangers & à de nouvelles miséres que de le tuër. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que je mette la main sur son Oint.*

IV. *C'est s'égarer que de ne pas aller à Dieu, quelqu'autre part que l'on aille, & par quelque chemin qu'on y aille.* Dans le monde on est quelquefois heureux de ne pas aller à son but. On alloit peut-être où il ne faloit pas aller, ou bien on trouve en chemin quelque chose de mieux que ce qu'on cherchoit. Mais qu'on trouve tout, & qu'on perde Dieu on ne peut être que misérable.

V. *Si l'on veut éviter les péchez il en faut fuir les occasions.* Cette maxime est fondée sur l'excés de nôtre fragilité. Nous avons une pente extrême pour le mal. Nous y tombons trés-souvent au milieu même des choses qui nous appuyent, & qui nous devroient soûtenir. Que sera-ce donc lors que nous nous serons jettez témérairement dans le danger? En effet, sur quoi contons-nous? Est-ce sur nos propres forces? Si cela est, nous sommes déja vaincus. L'orgueil nous a déja soûmis à nôtre ennemi. *Celui qui présume*, dit S. Augu-

F stin,

ſtin, *eſt défait avant que d'avoir combatu*. Eſt-ce ſur le ſecours de Dieu? Si cela eſt nous ne ſommes pas ſeulement tentez, nous entreprenons encore de tenter Dieu. Quoi qu'il en ſoit, & quelle que puiſſe être nôtre penſée nous devons craindre l'effet de la menace du Sage, *Celui qui aime le danger, y périra.*

VI. *Il ne faut jamais s'expoſer à un danger, non ſeulement ſans néceſſité, mais ſans une néceſſité plus preſſante que le danger n'eſt à craindre, en ſorte que toutes choſes peſées & balancées, il ſe trouve qu'il y a moins de mal à s'expoſer au danger qu'à l'éviter.* C'eſt une maxime qu'on viole toutes les fois que l'on péche. Car en péchant on s'expoſe au plus grand de tous les dangers, je veux dire à celui de ſe perdre éternellement. Et quelle néceſſité y peut-il avoir qu'on puiſſe mettre en parallele avec ce danger? La plus preſſante qu'on ait jamais vûë eſt celle où les Martyrs ſe ſont trouvez lors qu'ils n'ont pû éviter la mort qu'en deſavoüant la vérité. Mais qu'étoit le mal auquel ils s'expoſoient au prix de celui dont ils ſe mettoient à couvert? Qu'étoit la mort temporelle, qui ne pouvoit les faire ſouffrir que quelques momens au prix de la mort éternelle à laquelle ils s'aſſujettiſſoient en abandonnant la profeſſion de la vérité?

Ce ſont-là des maximes conſtantes & infaillibles, & l'on peut s'aſſurer qu'on ne manque-

ra jamais en les suivant exactement, comme on manque souvent en observant celles de la Prudence mondaine. Il y a bien plus. C'est que les maximes même qui sont incertaines lors que la Prudence humaine les suit, deviennent certaines & assurées entre les mains de la Prudence Chrêtienne. Ceci paroît surprenant, mais il est trés-véritable, & il est aisé de le justifier par plusieurs exemples.

J'ai déja remarqué qu'une des maximes de la Prudence mondaine, c'est que dans les choses douteuses il faut se tenir toûjours au plus seur. La maxime est bonne, mais elle n'est pas infaillible. Mille gens ont péri pour ne la pas suivre, mais aussi on a bien manqué de grandes affaires pour s'y être attaché. Il n'y a que la Prudence Chrêtienne qui ne s'y trompe jamais. Le plus seur est ce qui est le plus agréable à Dieu & le plus propre à avancer le salut. Peut-on manquer jamais en s'y attachant par préférence à toute autre chose ?

Des causes semblables produiront des effets semblables. Cela arrive souvent dans le monde, mais il n'y arrive pas toûjours, & l'on voit souvent le contraire. Mais dans les choses du Ciel cette maxime a plus de certitude. Un péché offense Dieu. Donc un autre péché l'offensera. Une bonne œuvre lui est agréable. Donc une autre bonne œuvre ne lui déplaira pas. Un tel & un tel se sont perdus par l'im-

l'impenitence, par la vanité, par la débauc
Un tel & un tel se sont sauvez par l'humili
par l'abnégation. Donc la même chose m'
rivera si je me conduis comme eux. Ce
là des conséquences certaines & infaillibl

*Il ne faut pas renvoyer à demain ce qu'on
faire aujourd'hui.* C'est encore une des
leures maximes des Sages du monde. M
combien de fois n'est-il pas arrivé qu'on s'
bien trouvé de n'avoir pas fait ce qu'on po
voit faire? Combien de fois n'a-t-on pas trou-
vé quelque chose de mieux qu'on auroit per
Mais sur le sujet du salut cette maxime ne trom-
pe jamais. On ne perd jamais rien en y tr
vaillant avec trop de soin, d'empressement,
de diligence. On ne sçauroit se hâter par tr
mais il est facile de trop attendre.

Les Anciens ont dit qu'il faut se garder
pécher avec un hameçon d'or. Cela veut dire,
qu'en tâchant de gagner & d'aquérir quelque
chose il ne faut pas s'exposer au risque d'en per-
dre quelqu'autre qui vaille plus. Mais qui tom-
be plus visiblement dans ce défaut que ceux qui
passent pour les plus sages, & qui perdent ce
qu'ils ont de plus précieux, leur temps, leur
soin, leur application, les consumant à se
procurer des biens temporels? Ce temps, ce
soin, cette application, étoient des choses
trés-précieuses, puis qu'elles pouvoient ser-
vir à leur salut, c'est à dire, à l'acquisition
d'un

d'un bien d'un prix infini. Quel est donc le bon sens de ceux qui les dissipent aprés des biens périssables?

Il est donc vrai que non seulement la Prudence Chrêtienne a des maximes plus seures que celles de la Prudence mondaine, mais qu'elle trouve même le moyen de rendre infaillibles celles qui étoient les moins assurées. Qui peut douter aprés cela qu'elle ne soit incomparablement plus heureuse dans ses projets? La Prudence humaine, comme je l'ai déja remarqué, échoue trés-souvent, quoi qu'elle n'ait rien à se reprocher. Mais la Prudence Chrêtienne réüssit toûjours infailliblement. Elle cherche à plaire à Dieu. Elle desire de le posseder, & elle obtient toûjours l'une & l'autre. Peut-on douter aprés tout ce que je viens de dire qu'elle n'ait le même avantage sur la Prudence du monde, que la Prudence du monde a sur l'imprudence & sur la stupidité?

Mais aussi en même temps peut-on douter que cette vertu étant si excellente, & faisant de si grands miracles, on ne doive tâcher de l'aquérir, comme j'ai fait voir qu'on le peut? Peut-on négliger innocemment un soin aussi juste que celui-ci? Et ne doit-on pas s'y appliquer de toute sa force, quand même on ne le pourroit qu'en négligeant tout le reste?

CINQUIE'ME DISCOURS.

De la Condescendance Chrêtienne.

LA Prudence Chrêtienne, dont on a parlé dans le Discours précédent, n'a point de fonction plus ordinaire, ni peut-être plus délicate, que celle de donner de justes bornes à la Condescendance que nous devons avoir pour nos freres. Cette Condescendance est un des plus considérables effets de la charité, & par conséquent un des plus indispensables devoirs du Chrêtien. Mais comme il est aisé de n'en avoir pas assez, il ne l'est pas moins d'en avoir plus qu'il ne faudroit, & rien n'est plus difficile que de trouver ce juste milieu qui est également éloigné du trop, & du trop peu. Car outre que l'intérêt & le faux zéle nous font en cela de terribles illusions, la chose est d'elle-même assez difficile.

Il faut bien qu'elle le soit puis qu'on en juge si diversement. On ne s'accorde jamais là-dessus. L'un appelle une fermeté nécessaire ce qui paroît à l'autre une dureté insupportable, & il n'est rien de plus ordinaire que de voir qu'une même action passe parmi les uns pour l'effet d'une Condescendance Chrêtienne, & parmi les autres pour la marque d'une com-

complaisance lâche & criminelle. Les plus éclairez même peuvent s'y tromper, & c'est de quoi l'on ne peut douter si l'on considére les contestations que cela seul excita parmi les Apôtres. Ces hommes si saints, & si remplis de l'Esprit de Dieu, eurent des peines terribles à s'accorder sur ce sujet. Il s'agissoit de sçavoir jusqu'où il faloit porter la Condescendance qu'on devoit avoir pour les Juifs, qui d'un côté paroissoient extrêmement attachez aux cérémonies de Moïse, & de l'autre étoient fort éloignez de s'unir avec les Gentils. Ce que S. Paul faisoit ne paroissoit pas assez indulgent à S. Pierre, & ce que S. Pierre pratiquoit sembloit excessif à S. Paul. L'Assemblée même de Jerusalem ne se tint, à parler proprement, que pour cela, & les disputes qui selon le témoignage de S. Luc partagérent les esprits avant qu'on pût convenir de la décision qu'on fit dans la suite, font assez voir que la matiére ne manquoit pas de difficultez, & qu'ainsi il n'est pas aisé de sçavoir jusqu'où la Condescendance Chrêtienne doit aller, & où elle doit s'arrêter.

On comprend par-là qu'il seroit à souhaiter qu'on peut ôter ces difficultez, mais il semble aussi qu'il y ait de la témérité à l'entreprendre, & qu'il faudroit pour cela s'imaginer de voir plus clair dans cette matiére que les Apôtres. Mais comme ces Apôtres même ont applani

ces difficultez aprés les avoir excitées, & nous ont donné dans leurs saints Ecrits les principes les décisions que nous devons suivre, & les vers principes qui nous peuvent servir à en former de semblables, & à déterminer ce qu'ils n'ont pas traité si expressément, il est clair qu'on peut entreprendre sans témérité de donner quelque jour à cette matiére. C'est aussi ce qu'on se propose de faire dans ce Discours.

S'il étoit permis à l'enfant de Dieu de ne travailler que pour son salut, la Condescendance Chrêtienne lui seroit assez inutile. Dans cette supposition il pourroit dire tout ce qu'il pense, & faire tout ce qui lui paroît raisonnable, sans se mettre en peine de ce que les autres en penseront. Mais à qui est-il permis d'ignorer que nous devons être aussi soigneux du salut de nôtre prochain que du nôtre même? Nous devons d'un côté travailler de toutes nos forces à l'avancer, & de l'autre nous garder avec tout le soin possible d'y mettre le moindre obstacle. C'est pourquoi, lors que nous jugeons qu'une vérité que nous allons dire, ou une action que nous allons faire, & que je suppose innocente de sa nature, éloignera nôtre prochain de la voye du Ciel, ou l'empêchera même de s'y avancer, il est de nôtre devoir de taire cette vérité, & d'omettre cette action, & la Loi de la charité change de telle façon la nature de l'une & de l'autre, que d'in-

nocentes

nocentes & d'utiles qu'elles étoient originairement, elle les fait devenir mauvaises & pernicieuses.

Le cas que je pose n'est pas un cas impossible. Ce n'est pas même un cas extraordinaire. C'est une chose qu'on voit tous les jours. Comme on juge des choses beaucoup moins par lumiére que par prévention, il n'est point de verité si constante qui ne paroisse insupportable à des esprits imbus d'un sentiment opposé. D'où il arrive que lors que l'on s'apperçoit que cette vérité qu'on ne peut souffrir est liée avec quelqu'autre vérité plus importante dont on est un peu plus instruit; l'aversion qu'on a pour la premiére a plus de pouvoir pour faire rejetter la seconde, que l'attache qu'on avoit pour la seconde n'en a pour faire recevoir la premiére.

Lors qu'on trouve des esprits ainsi disposez, faut-il leur aller proposer indiscrettement ces véritez qui les choquent? Faut-il s'empresser à leur faire voir la liaison qu'elles ont avec celles qui sont plus conformes à leurs sentimens? Ne seroit-ce pas le moyen infaillible de gâter tout? Et n'est-il pas bien plus à propos de taire pour un temps ces véritez odieuses, & moins nécessaires, jusqu'à-ce qu'on ait affermi ces esprits flottans dans la persuasion des autres veritez plus utiles & plus importantes, qu'ils commencent déja de goûter, & qui ou-

tre leur utilité & leur efficace particulier, pourront servir dans la suite à leur faire recevoir celles-là même qu'ils ne peuvent encore souffrir.

Je dis la même chose des actions. Il en est de trés-innocentes qui paroissent, non seulement criminelles; mais abominables, à des esprits préoccupez de certaines opinions, & qu'on ne sçauroit faire en leur presence sans les porter à des excés extrémement dangereux. Si ces actions innocentes ne sont pas d'ailleurs nécessaires, n'est-il pas de la Charité Chrêtienne de les omettre, au moins pour un temps, & ne doit-on pas regarder comme un grand malheur d'être la cause, même innocente, de la perte d'une personne dont les intérêts nous doivent être si chers?

En un mot, toutes les fois que ce que nous avons dessein de dire, ou de faire, peut mettre quelque obstacle au salut de nôtre prochain, il ne nous est permis, ni de le dire, ni de le faire, s'il n'y a d'ailleurs quelqu'autre raison plus forte qui nous y oblige. C'est-là ce qu'on appelle la Condescendance Chrêtienne, qui n'est autre chose qu'un heureux mélange de Prudence & de Charité, qui fait éviter tout ce qui peut causer quelque préjudice à nôtre prochain, & qui trouve toûjours les moyens les plus propres pour empêcher que ses maux n'augmentent lors qu'on ne les peut guérir tout à fait.

fait. C'est une humeur douce & accommodante, qui sçait supporter ce qu'elle ne peut corriger, & qui travaille même plus efficacement à le corriger en le supportant, que le zéle indiscret en tâchant de l'arracher mal à propos & à contre-temps.

Cette vertu trouve de la matiére pour s'exercer dans toutes sortes de choses, mais sur tout dans la Religion. C'est-là principalement ce qui l'occupe, mais c'est en cela aussi qu'elle trouve les plus grandes difficultez. En effet, il n'y a pas beaucoup de danger à se contraindre dans les choses qui ne regardent que la vie civile, mais rien n'est plus délicat que la Religion. Rien n'est plus aisé que de la blesser, & il y a de grandes précautions à observer pour ne le pas faire. Cela fera que je ne m'attacherai qu'à cette seule fonction de la Condescendance Chrêtienne, & j'en ferai d'autant moins de difficulté, que ce que je dirai sur ce sujet pourra s'appliquer sans peine à tous les autres de quelque nature qu'ils soient.

Je dis donc, que pour accomplir la Loi de Jesus Christ, qui est une Loi d'amour & de charité, il faut nécessairement s'accommoder à la foiblesse de nos prochains, & nous garder de dire & de faire mal à propos devant eux des choses qui puissent leur inspirer de l'aversion pour la vérité, quelque innocentes que ces choses soient en elles-mêmes. Nous devons

agir avec eux comme on agit avec les mala[des]
& avec les enfans, à qui l'on ne donne po[int]
de certaines viandes qui seroient bonnes pour
d'autres, lors qu'on voit qu'ils ne les [sçau]
roient digérer.

C'est ce que Jesus Christ a pratiqué trés-
exactement pendant tout le cours de sa vie. [Il]
a caché à ses Apôtres même plusieurs vér[itez]
importantes, parce qu'il voyoit qu'elles ne
serviroient qu'à ébranler leur foi. Témo[in]
ce qu'il leur disoit un jour : * *J'ai à vous dire
beaucoup de choses, mais vous ne les pouvez
porter maintenant.* Ainsi il ne leur parla que
tard du dessein qu'il avoit de souffrir la mo[rt].
Il leur parla trés-peu de la nature spirituelle de
son régne : Et lors qu'on lui vint demand[er]
les § dix Drachmes, il avertit ses Apôtres qu'il
seroit fondé à les refuser, mais il ajoûta qu'il
étoit résolu à les payer pour ne scandaliser per-
sonne.

Ses Apôtres imitérent parfaitement son
exemple. Il y avoit un trés-grand nombre de
Juifs qui avoient quelque disposition à embras-
ser l'Evangile, mais ils étoient terriblement
entêtez des cérémonies de Moïse, que Jesus
Christ avoit abrogées. Tous ceux qui les né-
gligeoient leur paroissoient des impies, & s'ils
étoient Juifs de naissance ils les considéroient
comme de véritables Apostats. Que faire
dans

* *Jean 16. v. 12.* § *Matt. 16. v. 25. 26. &* 2[7]

dans ces occasions? Faloit-il se prévaloir de la liberté que Jesus Christ avoit procurée à ceux qui croiroient en lui? Faloit-il violer sans scrupule les Loix de Moïse? Quand les Apôtres l'auroient fait ils n'auroient fait autre chose qu'user de leurs droits. Mais s'ils l'avoient fait aussi ils auroient éloigné pour toûjours les Juifs de la vérité. Ils les auroient empêchez d'en écouter les Prédicateurs, ils auroient mis un obstacle invincible à leur conversion. Cela fit qu'ils ne firent aucun scrupule d'observer eux-mêmes toutes les cérémonies de l'ancienne Loi. Ainsi S. Paul circoncit Timothée. Ainsi il se fit raser la tête à Cenchrée parce qu'il avoit un vœu. Ainsi il contribua avec quelques autres à Jerusalem pour offrir quelque Sacrifice.

Ils firent bien plus. Ils obligérent les autres fidéles à les imiter. Ils ordonnérent dans l'Assemblée de Jerusalem que les Gentils même, qu'on ne pouvoit assujettir à tout le joug de la Loi, s'abstinssent au moins des choses étouffées & du sang. Et outre cela, ils ne perdirent point d'occasion de dire qu'il faut éviter tout ce qui peut scandaliser les infirmes. Qu'on lise tout le chapitre 14. & le commencement du 15. de l'Epître aux Romains. On verra que tout ce que S. Paul y dit ne tend qu'à cela. *Je sçais*, dit-il, *& suis persuadé par le Seigneur Jesus que rien n'est souillé de soi-même;*

même; Mais si ton frere est contristé pour viande tu ne chemines plus selon la charité. détruis point par la viande celui pour lequel Christ est mort. Il est bon de ne manger point de chair, & de ne boire point de vin, & de ne rien faire en quoi ton frere choppe ou se scandalise, ou soit affoibli. De même * aux Corinthiens: *Si quelqu'un te voit, toi qui as de la connoissance, être à table au Temple des Idoles, la conscience de celui qui est foible ne sera-t-elle pas induite à manger des choses sacrifiées à l'Idole? Et ainsi ton frere qui est foible, pour lequel Christ est mort, périra par ta connoissance. Or quand vous péchez ainsi contre vos freres, & blessez leur conscience qui est foible, vous péchez contre Christ. Pour cette cause si la viande scandalise mon frere, je ne mangerai jamais de chair, de peur que je ne scandalise mon frere.*

Voici encore ce qu'il dit sur ce sujet dans le chapitre suivant. *Quoi que je sois en liberté à l'égard de tous, je me suis assujetti à tous afin de gagner plus de personnes. Je me suis fait aux Juifs comme Juif, afin de gagner les Juifs; à ceux qui sont sous la Loi comme si j'étois sous la Loi, afin de gagner ceux qui sont sous la Loi; à ceux qui sont sans Loi comme si j'étois sans Loi, afin de gagner ceux qui sont sans Loi. Je me suis fait comme foible aux foibles, afin*

* 1. Cor. 8. v. 10.

afin de gagner les foibles. Je me suis fait toutes choses à tous, afin qu'absolument j'en sauve quelques-uns.

Je pourrois ajoûter un grand nombre d'endroits semblables. Mais ceux-là suffisent pour mettre cette vérité dans son jour. Elle est d'ailleurs assez évidente si l'on s'arrête à la considérer dans une idée un peu générale. Car qui peut douter qu'il ne soit bon de faire tout ce que l'on peut pour faciliter le salut de nos prochains? Qui peut douter qu'il n'y ait de la justice à s'abstenir des choses les plus permises, & à renoncer à des droits certains & incontestables, lors qu'on ne peut s'en prévaloir sans éloigner nos freres du chemin du Ciel? Quelle charité a-t-on si on le refuse? Et qu'est-on si on n'a point de charité?

Qu'on explique comme l'on voudra le souhait de S. Paul, qui desiroit d'être fait anathême pour ses freres. Qu'on choisisse le sens le plus foible qu'on puisse donner à ses paroles. On verra que la charité portoit cet Apôtre à quelque chose de bien plus difficile & de bien plus grand que tout ce que la Condescendance Chrêtienne exige de nous. Que l'on considére encore ce que dit S. Jean, que nous devons être prêts à perdre la vie pour le salut de nos freres. Aprés cela on ne soupçonnera point que ce soit faire trop pour eux que de faire ce que je viens d'indiquer.

On

On ne peut donc pas contester cette véri[té.] Mais est-ce-là une régle générale & sans excep-tion ? N'est-il donc jamais permis de dire ou de faire des choses dont on a lieu de croire que quelque foible sera choqué ? Il l'est sans diffi-culté, & ce seroit une Loi bien dure s'il faloit toûjours se régler sur le goût des autres. Il ne faudroit jamais dire la vérité, ou du moins il ne faudroit la dire presque jamais. Car il n'e[st] rien de plus rare que de voir qu'elle ne choque personne. Il faudroit s'abstenir des meilleu-res choses. Car en est-il de si bonnes dont quelqu'un ne se scandalise ?

Aussi ce même S. Paul, qui a porté si loin les droits de la Condescendance Chrétienne, s'est conduit tout autrement en diverses occa-sions. Il déclare dans son Epître aux Galates qu'il n'avoit pas cédé, pas même un moment aux faux freres qui s'étoient glissez parmi les Chrêtiens pour tendre des piéges à leur liberté, & que quelque instance qu'ils en peussent fai-re, il ne voulut point souffrir que Tite fût cir-concis. Il résista même en face à S. Pierre, qui mollissoit un peu sur cela. Et quoi que les Juifs & que les Gentils eussent tant d'aver-sion pour la croix de Jesus Christ, il ne cessa ja-mais de la prêcher aux uns & aux autres com-me le chef-d'œuvre de la Sagesse & de la puis-sance de Dieu.

Il y a donc des occasions où il faut user de Con-

Condescendance, & d'autres où il ne le faut pas. Mais quelles sont ces occasions? C'est à quoi toute la difficulté se réduit. Je crois qu'on la peut ôter par les réflexions suivantes.

Premiérement, on doit prendre garde à ne se faire point d'illusion, imputant à une Condescendance charitable ce qui dans le fond est l'effet d'une complaisance basse & intéressée. Voici ce que c'est. On se trouve avec des personnes puissantes qu'on veut ménager, parce que quelque intérêt temporel le demande de la sorte. On voit que leur dire de certaines véritez dont on est persuadé, & faire en leur presence de certaines choses que l'on croit justes, c'est le moyen de les aigrir contre nous, & on ne le veut pas, parce qu'on appréhende de leur déplaire, & de perdre des avantages purement temporels qu'on se promet de leur bonne volonté. C'est à quoi la cupidité ne peut consentir. Qu'arrive-t-il donc? On prend le parti de taire ces véritez que l'on croit solides, & de ne pas faire ces choses qu'on estime justes & raisonnables. Et parce qu'on n'est pas bien aise de sentir les reproches que la conscience en fait, on tâche de se tromper par le beau prétexte de la Condescendance Chrétienne. On se dit à soi-même, & on tâche de faire comprendre aux autres, qu'on n'en use de la sorte que pour ne pas éloigner ces personnes de la vérité ou de la piété, quoi que dans

le

le fond on ne se conduise que par des vûës pu-
rement temporelles, & par des considérations
de chair & de sang.

Si l'on a tant soit peu de bonne foi on con-
viendra avec moi de deux choses sur ce sujet.
La premiére, que c'est à ce principe qu'il faut
imputer la plûpart des effets de nôtre Condes-
cendance, & que la cupidité y a incompa-
blement plus de part que la charité. On n'en
disconviendra pas si l'on considére qui sont
ceux pour lesquels on en use de cette façon. En
effet, qui sont ceux qu'on appréhende le plus
de choquer? Sont-ce des pauvres, des petits,
& des misérables? Ne sont-ce pas plûtôt les
grands & les puissans de la Terre, & généra-
lement ceux de qui nôtre repos & nôtre fortu-
ne dépendent? Qu'on voye encore ce qu'on
craint le plus, ou le mal qu'on est en état de
faire à celui qu'on craint de choquer, ou celui
que nous appréhendons qui nous arrive à nous-
même. Qu'on fasse quelque attention à tou-
tes ces choses. On verra que ce que nous im-
putons à la Charité ne vient d'ordinaire que
d'un attachement excessif à nôtre intérêt.

La seconde chose que j'espére qu'on ne me
contestera pas sur ce sujet, c'est qu'il n'y a rien
de plus lâche, ni de moins Chrêtien que ce
procédé. On trahit les intérêts de la vérité &
de la piété. On les abandonne par des vûës
basses & honteuses, & en suite on tâche de
faire

faire comprendre aux autres, & de se persuader à soi-même, qu'on n'agit que par des principes de charité. Cela veut dire qu'on ajoûte tout ce que l'hypocrisie a de plus détestable, à ce qu'il y a de plus honteux dans la lâcheté.

Il faut donc prendre garde à ne se pas faire une si dangereuse illusion. Mais ce n'est pas tout. Il importe de faire attention à une autre chose. C'est qu'on se trompe si l'on s'imagine que ce qui fait de la peine à la Condescendance Chrêtienne, & ce qu'elle tâche avec tant de soin d'éviter, ce soit le malheur de déplaire à ceux qu'on souhaite de ménager. Ce n'est pas cela. Ce qui lui fait peur c'est de mettre quelque obstacle à leur salut. C'est de leur inspirer du dégoût pour la vérité. C'est d'être cause qu'ils la haïssent, ou qu'ils fassent quelqu'autre chose qui leur ferme la porte du Ciel. Voilà ce qui lui paroît un grand mal. Voilà ce qu'elle craint toûjours, & qu'elle tâche toûjours d'éviter. Le reste n'est rien en comparaison, & il est même de certaines occasions où rien ne convient mieux, si non à la Condescendance elle-même, au moins à la Charité qui en est le principe, que de s'étudier à troubler & à inquiéter nos freres, parce qu'en effet il leur importe extrêmement d'être troublez & inquiétez, & de perdre ce repos funeste dont ils joüissent.

Imaginons-nous un orgueilleux préoccupé d'une grande idée de ses perfections. Qui peut douter que tout ce qu'on lui dira pour le détromper ne lui paroisse insupportable? Faut-il pour cela le laisser dans cette erreur, qui fait un obstacle si terrible à son salut? Et vaut-il mieux de le laisser périr en l'abandonnant à l'illusion qui le flatte, que de le sauver par des moyens qui ne lui seront pas agréables?

Imaginons-nous un pécheur plongé dans la sécurité & dans la licence. Faut-il douter qu'il ne se fâche si on le vient menacer du juste Jugement de Dieu? N'est-il pas certain qu'un objet de la nature de celui-ci ne lui plaira point? Il ne faut pas cependant laisser pour cela de lui mettre devant les yeux. Que l'on considére en effet de quelle maniére les Saints se sont conduits dans ces occasions. Que l'on prenne garde à ce que S. Pierre & S. Etienne dirent aux Juifs qui venoient de crucifier Jesus Christ. Que l'on voye la force avec laquelle ces Saints hommes leur reprochérent le crime horrible qu'ils avoient commis. On verra clairement par-là qu'il est quelquefois permis de dire des choses dures & facheuses, & par conséquent que la charité doit avoir un tout autre but que celui de ne pas déplaire à nôtre prochain. Le plus excellent qu'elle puisse se proposer c'est sans difficulté leur salut, qu'elle a dessein d'avancer, si elle le peut, ou tout

au

au moins de ne le point traverser, & ce n'est que par rapport à cela que les choses lui paroissent bonnes ou mauvaises, utiles ou pernicieuses.

Lors donc qu'on s'imagine d'avoir une occasion d'exercer la Condescendance Chrêtienne, il faut voir si on ne se trompe pas en cela. Il faut voir si effectivement il y a du danger qu'en usant de la liberté que le Seigneur Jesus nous a aquise, nous fassions quelque préjudice à ceux qui s'en choqueront. Mais cela même ne suffit pas. Il faut voir quelle est leur véritable disposition. Dans tous les endroits où S. Paul nous recommande la Condescendance Chrêtienne il dit expressément, ou du moins il instituë, que ceux à l'égard de qui l'on en doit user sont des foibles. * *Nous devons*, dit-il, *nous qui sommes forts, supporter les infirmitez des foibles. Ton frere qui est foible perira par ta connoissance. Quand vous péchez ainsi contre vos freres, & que vous blessez leur conscience, qui est foible, vous péchez contre Jesus Christ.* Ceci est important, & il n'y a peut-être rien qui donne plus de jour à cette matiére.

En effet, quels sont ces foibles que S. Paul entend. Ce sont visiblement ceux qui connoissent déja une partie considérable de la vérité, & dont on a lieu d'espérer qu'avec le temps, &

* *Rom.* 15. v. 1.

& peu à peu, ils viendront à la connoître dans toute son étenduë. Ce sont en deuxiéme lieu ceux qui ne la connoissant pas encore sont trés-disposez à la connoître, & qui, pour me servir de l'expression du Sauveur du monde, ne sont pas loin du Royaume des Cieux. Ce so t encore de certaines consciences tendres, remplies de scrupules, dont il feroit à desirer qu'el les peussent s'affranchir, mais qui n'en sont travaillées que parce que manquant de lumiere elles ont beaucoup de crainte de Dieu.

Ce sont là les foibles dont S. Paul nous parle. Car pour ce qui regarde les ennemis déclarez de la verité, les opiniâtres, & les entetez, pour ce qui regarde encore les impies de profession, les méchans & les vicieux, & generalement ceux qui ne donnent aucune espérance d'amendement, ceux même qui n'en donnent pas une espérance prochaine, il est clair que ce ne sont pas des foibles qu'il faille épargner, mais des puissans ausquels il faut résister. Ce ne sont pas des freres que nous devions conserver, mais des ennemis qu'il est nécessaire de combattre.

Qu'on voye, en effet, de quelle maniére Jesus Christ & S. Paul en ont usé avec ces gens-là. Qu'on voye, par exemple, de quelle maniére le Fils de Dieu a traité les Scribes & les Pharisiens, ces ennemis déclarez de l'Evangile. Bien loin de les ménager il leur a prédit les

les choses du monde les plus dures, & les plus propres à les aigrir. Témoin tant de vives censures, & tant de sanglans reproches qu'il leur fait en diverses occasions. Témoin encore cette espéce d'anathême, ce, *Malheur*, qu'il prononce si souvent contr'eux. S. Paul, tout de même, qui prenoit tant de formes différentes pour s'accommoder aux infirmes, ne laissoit pas de se roidir, & de faire paroître toute la force & toute la fermeté Apostolique lors qu'il avoit en tête quelqu'un de ces faux freres qui dressoient des embûches à la liberté des fidéles, & ne leur cédoit pas un moment, comme il le déclare lui-même aux Galates.

Avant donc que de se résoudre à pratiquer la Condescendance Chrêtienne, il faut examiner avec soin si ceux à l'égard de qui on a quelque desir d'en user sont effectivement foibles, s'ils ont quelque chose de bon dans l'ame, & quelque disposition à embrasser la vérité & la piété dans toute leur étenduë. Car si cela n'étoit pas, & si au lieu d'une telle disposition on avoit lieu de croire qu'ils ont une égale aversion pour toutes les parties de la vérité, & pour toutes les Loix de la piété, il est clair qu'il n'y a point de Condescendance à pratiquer avec eux, & qu'au contraire on est appellé à mettre en œuvre tout ce qu'on a de force & de fermeté pour leur résister.

Il y a une quatriéme réflexion à faire qui a beau-

beaucoup de conformité avec la précedente. C'est qu'il importe d'examiner si la suppression d'une vérité odieuse, ou l'omission d'une action permise & innocente ne fera pas un effet aussi facheux dans l'esprit de ceux là même qu'on veut ménager, qu'une confession ouverte de cette vérité, ou que la pratique de cette chose permise. Car si cela étoit, & s'il y avoit des inconvéniens à craindre de tous côtez, il ne faudroit pas se déterminer d'abord en faveur de la Condescendance, & il y auroit bien d'autres réflexions à faire, comme on le verra dans la suite.

La véritable occasion de pratiquer la Condescendance, c'est lors que le silence & l'omission ne peuvent point faire de mauvais effet. Alors, je l'avouë, il faut y avoir recours. Mais lors que l'une ou l'autre de ces deux choses peut nuire, il est clair que la pratiquer n'est autre chose qu'éviter un mal par un autre mal, & quelquefois même se jetter dans un mal plus grand pour ne pas tomber dans un plus petit.

Si dans de certaines occasions je soûtiens des véritez odieuses, je cours danger de choquer ceux à qui je parle, parce que je sçais qu'ils sont prévenus contre ces véritez. Mais aussi si je me tais j'ai lieu de croire qu'on imputera mon silence, ou à la honte que j'ai de ces véritez, ou à la foiblesse des raisons que je puis employer pour les soûtenir. Si

Si je combats des erreurs dont ceux à qui je parle sont prévenus je les soûleverai contre moi. Mais aussi si je les laisse passer sans en rien dire, si même en parlant je les exténuë, & m'empresse à dire qu'elles sont légéres & supportables, je prévois qu'on en conclurra que ce ne sont pas des erreurs, & qu'on prendra tous mes adoucissemens pour autant d'aveus du contraire de ce que je pense.

Si je fais une chose permise, ceux qui la croyent mauvaise en seront scandalisez. Mais aussi si je ne la fais pas ils se confirmeront dans la fausse opinion qu'ils ont qu'elle est criminelle.

Voilà donc du mal de part & d'autre. Voilà des dangers par tout. Que faut-il faire dans ces occasions? Il faut voir premiérement s'il n'y a pas quelque biais ou quelque milieu qui donne le moyen d'éviter l'un & l'autre de ces deux maux que l'on appréhende. Car si cela est qui peut douter qu'il ne faille le prendre? Qui peut même douter qu'il ne soit bon de le chercher, & que ce ne soit ici l'une des plus délicates occasions d'exercer la Prudence Chrêtienne & Evangélique?

Il faut voir en deuxiéme lieu si au défaut de ces biais & de ces milieus, qui en effet ne se trouvent pas toûjours, on ne peut pas faire une autre chose qui en approche. C'est de prendre des devants contre les deux inconvéniens

niens que l'on appréhende, & de travailler également pour les prévenir l'un & l'autre. Cela se peut quelquefois, & lors qu'on le peut il n'y a point de doute qu'il ne soit bon de le pratiquer.

Mais si ni l'un, ni l'autre de ces expédiens ne peut avoir lieu, & s'il faut de toute nécessité tomber dans l'un des dangers que l'on appréhende, il n'y a point de doute qu'il ne faille préférer le moindre, ou pour mieux dire éviter le plus grand.

Il est vrai qu'il n'est pas toûjours aisé de décider quel est le plus grand ou le plus petit. Mais on trouvera quelque secours pour cela dans les régles suivantes. 1. Le mal qu'on nomme Physique ou temporel, quelque grand qu'il soit, n'est jamais comparable au plus petit mal moral ou spirituel. Cela veut dire que c'est un plus grand malheur de commettre le moindre de tous les péchez, que de souffrir le plus cruel de tous les supplices. 2. S'il s'agit de choisir entre deux péchez, dont l'un doive être commis par mon prochain, & l'autre par moi, je dois moins craindre le premier que le second, & je dois laisser pécher mon prochain si je ne le puis empêcher qu'en péchant moi-même, quand même le péché que je pourrois épargner à mon prochain seroit incomparablement plus grand que celui qu'il me faudroit faire pour cet effet. Car comme il n'est

n'est jamais permis de faire du mal afin qu'il en arrive du bien, il l'est tout aussi peu de faire un mal pour empêcher qu'il n'arrive quelque autre mal. 3. S'il s'agit de choisir entre deux péchez où l'on appréhende que le prochain tombe, il faut prendre garde à trois choses. La premiére est le plus ou le moins de probabilité qu'il y a que nôtre prochain tombera dans l'un ou dans l'autre. Car si cette probabilité est inégale, il n'est pas probable, mais il est certain qu'il faut se déterminer en faveur de la plus petite. La seconde chose à laquelle il faut regarder, c'est l'atrocité même du péché. Car si l'un de ces péchez où l'on appréhende que le prochain tombe, est plus grand que l'autre, il est clair qu'il faut s'appliquer sur tout à lui faire éviter le plus grand. Enfin, il faut prendre garde aux sujets qu'on a de présumer que le prochain se relévera plûtôt, ou plus tard de l'un de ces péchez que de l'autre. Car il est certain que toutes choses étant égales, il faut s'appliquer davantage à éviter ce qui peut avoir des suites plus facheuses. Je ne m'arrête point à prouver ces régles. Elles sont si évidentes qu'on ne les sçauroit contester.

Les réflexions que je viens de faire me conduisent à une cinquiéme, qui est trés-importante. C'est que d'ordinaire on ne se porte à user de condescendance que parce qu'on ne regarde qu'à une seule personne, ou à un seul

ordre de perſonnes qu'on appréhende de ſcandaliſer en uſant de ſes droits. Il eſt cependant certain que cela ne ſuffit pas. Il faut voir ſi ce qu'on fait pour ne pas ſcandaliſer un de nos prochains n'en ſcandaliſera pas un autre, dont le ſalut doit nous être autant ou plus cher que celui du premier. Car ſi cela eſt il n'eſt pas à beaucoup prés auſſi ſeur qu'on ſe l'imagine, que ce ſoit une occaſion d'exercer la Condeſcendance.

Ce fut-là préciſément la faute de S. Pierre. Il craignit de choquer les Juifs en converſant avec les Gentils. Mais en ſe ſéparant des Gentils il ne choqua pas moins ces Gentils, dont il quittoit la communion, qui choquoit les Juifs en la recherchant, & ainſi il ne tâchoit de plaire aux uns qu'en déplaiſant aux autres.

C'eſt auſſi ce que font la plûpart de ceux qui portent leur Condeſcendance trop loin. Ils appréhendent de ſcandaliſer ceux qui ne ſont pas de leur Communion, & ils ſcandaliſent en effet leurs propres freres, ne remédiant de cette maniére à un mal que par un autre mal.

Mais dira-t-on, que faut-il faire en ces occaſions? Il faut obſerver la plûpart des régles que j'ai touchées dans la réflexion précédente, & y ajoûter celles-ci. 1. Il y a bien moins de mal à ne ſcandaliſer qu'une perſonne, qu'à en ſcandaliſer deux, ou pluſieurs. 2. Si de deux perſonnes qui auront connoiſſance de ce que je fais

fais il faut nécessairement que j'en scandalise l'une, & que l'une me soit plus proche que l'autre, soit spirituellement, soit temporellement, je dois éviter plûtôt ce qui peut choquer celui qui m'est plus proche, que ce qui peut scandaliser celui qui l'est moins. 3. Si je n'ai pas plus de liaison avec l'un qu'avec l'autre, je dois préférer les intérêts de celui des deux à qui ce que je dirois ou ferois pourroit faire plus de mal. 4. S'il y a même en cela de l'egalité je dois suivre la vérité & la raison, & faire ce que je ferois si je ne scandalisois personne, soit en faisant ce qui se presente à faire, soit en l'omettant. En effet, les deux scandales mettent les choses dans l'équilibre, & c'est aux raisons que l'on a d'ailleurs pour agir ou pour n'agir pas à faire pancher la balance.

S. Pierre n'eut égard qu'à la seconde de ces régles. Il crut qu'il ne devoit regarder qu'aux Juifs, soit parce qu'il étoit Juif lui-même, soit parce qu'il étoit l'Apôtre des Juifs. Mais il viola les trois autres, sur tout la premiére. Car son action tendoit à éloigner de la vérité bien plus de personnes qu'elle n'y en pouvoit attirer. Il faisoit d'ailleurs un préjudice irréparable aux Gentils, leur fermant pour toûjours la porte de l'Eglise, & s'il faisoit quelque bien aux Juifs en ne leur mettant pas devant les yeux une chose qui leur faisoit de la peine, il leur faisoit un grand mal en les con-

firmant dans l'erreur dont ils étoient prévenus sur le sujet de la nécessité des cérémonies. Enfin, si toutes choses eussent été égales il eût fallu se déterminer pour ceux qui avoient raison dans le fond ; & c'est ce que S. Pierre ne faisoit pas, puis que les Gentils étoient fondez à ne pas observer la Loi cérémonielle, & que les Juifs ne l'étoient point à refuser de converser avec ceux qui ne la vouloient pas observer.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici appartient également aux deux maniéres générales de pratiquer la Condescendance, qui consistent d'un côté à taire ce qu'on pourroit dire, & à omettre ce qu'on pourroit faire, & de l'autre à dire & à faire, ce qu'on ne diroit ou ne feroit pas sans cela. Mais il est bon de faire encore quelque réflexion sur chacun en particulier.

Pour la premiére, on comprend sans peine que tout ce que la Condescendance peut faire de plus fort sur le sujet de la vérité, c'est de la taire. Car pour la nier, ou pour la combattre, c'est ce qui n'est jamais permis, non pas même quand on pourroit par ce moyen sauver tout le monde. Cela au reste n'a pas lieu seulement sur le sujet de la vérité salutaire. Il n'y a point de vérité de quelque nature, & de quelque ordre qu'elle soit, legére ou importante, naturelle ou révélée, qu'il soit permis de desavoüer pour quelque raison que ce soit, puis qu'on ne sçauroit la desavoüer sans mentir, &

que

que mentir est un mal qu'il n'est jamais permis de faire, non pas même afin qu'il en arrive du bien.

Ainsi, tout ce qu'on peut faire de plus sur le sujet de la vérité, c'est de la taire en de certaines occasions. Encore faut-il voir si l'on peut la dire en usant de tous les ménagemens & de tous les adoucissemens dont on se pourra aviser. Il est certain qu'il y a trés-peu d'occasions où cela ne suffise. La plûpart des hommes sont bien plus choquez des maniéres séches, rudes, & desagréables de ceux qui leur proposent la vérité, que de la vérité elle-même, & cette vérité n'est jamais si contraire aux préjugez de ceux à qui on parle, qu'on ne puisse trouver le moyen de la leur proposer sans les irriter, pourvû qu'on ait quelque adresse & quelque douceur.

C'est de quoi l'on ne sçauroit donner un plus grand exemple que la maniére en laquelle S. Paul propose la rejection des Juifs dans son Epître aux Romains. C'étoit en ce temps-là la vérité du monde la plus odieuse. S. Paul néanmoins l'exprime assez nettement. Mais il l'adoucit aussi de telle sorte que bien loin d'en être choqué on en est attendri. Qu'on lise ce qu'il en dit, & l'on sera contraint d'avoüer que la charité n'est pas moins ingénieuse que la cupidité à trouver des adoucissemens pour tout ce qu'il y peut avoir de plus rude.

Lors qu'on peut trouver ce secret il n'y a point de doute qu'on ne le doive employer. Car il est toûjours beau de soûtenir les intérêts de la vérité, sur tout d'une vérité aussi Sainte & aussi Divine qu'est celle que la Religion enseigne. Mais imaginons-nous que cela ne se puisse point, & qu'il n'y ait point de milieu entre le silence, & la nécessité de scandaliser quelqu'un. Il reste à examiner l'importance de la vérité à laquelle on peut rendre témoignage. Car si c'est une de ces véritez capitales, qu'on ne peut, ni combattre, ni ignorer même sans se perdre, il faut la publier hautement, quand même toute la terre devroit s'en scandaliser. Et c'est ce que S. Paul observe exactement, comme il paroît par ce que j'ai déja remarqué. Rien ne choquoit tant, soit les Juifs, soit les Gentils de son temps, que le Mystére de la Croix. Mais comme il n'y a rien de plus nécessaire pour le salut que la foi explicite de ce grand Mystére. S. Paul ne s'arrêta pas pour cela, & malgré le scandale des Juifs, & le mépris des Gentils, il s'obstina saintement à ne prêcher aux uns & aux autres que Jesus Christ crucifié.

Il n'y a qu'un cas où il soit permis de taire ces véritez capitales. C'est lors qu'on prévoit que ceux à qui on les dévroit proposer bien loin de les embrasser se mettront en fureur, soit contre ces véritez même, contre lesquelles ils

ils vomiront des blasphêmes, soit contre ceux qui les leur proposeront, les persécutant & les outrageant. Alors la prudence veut qu'on se taise, & Jesus Christ le permet par ces paroles célébres, * *Ne donnez point les choses Saintes aux chiens, & ne jettez point les perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent à leurs pieds, & que se tournant vers vous ils ne vous déchirent.*

Hors de-là il ne faut pas laisser de publier ces grandes véritez *en temps & hors temps*, comme parle S. Paul. Imaginons nous-même qu'il s'agisse d'une vérité qui ne paroisse pas si importante en elle-même, mais qui soit nécessaire à celui avec qui on se trouve par rapport à quelque disposition, ou à quelque conjoncture particuliére où il se trouve. Il est certain que cela se peut. Cela posé il est clair encore qu'il faut la lui proposer en faisant en même temps ce qu'on peut pour l'obliger à la recevoir.

Mais lors qu'il s'agit de certaines véritez dont la connoissance n'est pas nécessaire, il est bon de les supprimer si l'on voit que bien loin de produire quelque bon effet en les soûtenant on n'en pourra produire que de facheux. En effet, rien n'est plus irrégulier que la conduite de ceux qui sans aucune nécessité s'empressent à dire de certaines choses trés-véritables en el-

* *Matt. 7. v. 6.*

les-même, mais aussi trés-propres à cho[...] ceux qui ne les comprennent pas, & que [leur] prévention empêche d'en bien juger.

Je fremis toutes les fois que je pense au co[mp]te terrible qu'auront à rendre certains Do[c]teurs, qui s'étant mis dans la tête que qu[el]ques sentimens communément reçûs dans l'E[glise] n'étoient pas véritables, n'ont fait aucu[n] scrupule de les combattre publiquement & avec éclat, quoi qu'ils fussent trés-fortement convaincus, & qu'ils avoüassent même dans les occasions, que ces sentimens n'avoient rien qui fit obstacle au salut, & qu'ils ne pussent douter que ce qu'ils faisoient pour les attaquer ne deût exciter mille troubles, & ébranler la foi des veritez les plus importantes. Je pourrois faire voir que ces sentimens étoient beaucoup mieux appuyez que ces Docteurs ne s'imaginoient, & qu'il y avoit trés-peu de solidité dans tout ce qu'ils disoient pour les combattre. Mais je me contenterai de soûtenir que quand même ils auroient eu raison dans le fond, ils n'auroient pas laissé d'avoir grand tort de faire naître tant de scandales pour des choses qui selon eux-mêmes étoient de peu d'importance. Je voudrois seulement qu'ils eussent médité avec quelque soin cette parole terrible du Fils de Dieu qui m'a fait trembler une infinité de fois en ma vie, *Malheur à celui par qui scandale avient.*

Cela

Cela suffira sur le sujet de ce qu'on peut faire. A l'égard de ce qu'on peut omettre il faut remarquer qu'il est trois ordres d'actions, les bonnes, les mauvaises, & les indifférentes. J'entends par les bonnes toutes celles que Dieu a commandées, de quelque nature que soient les Loix qu'il en a données. J'entends par les mauvailes toutes celles qu'il a défenduës, & par les indifférentes toutes celles qu'il a laissées à nôtre liberté sans nous en donner ni commandement, ni défense.

Pour les mauvaises il n'est jamais permis de les faire, & il n'y a point de raison assez forte pour nous y engager. Ni nôtre intérêt, ni celui de nos prochains, non pas même celui de leur salut, ne suffit pas pour cela. Car il n'est jamais permis de faire du mal, non pas même afin qu'il en arrive du bien.

Il n'en est pas de même des bonnes œuvres. Il y a sur leur sujet une distinction importante à faire. On sçait qu'il y a cette difference entre les défenses de Dieu & ses préceptes affirmatifs, qu'il n'y a point de moment dans la vie où les défenses ne tiennent de telle sorte qu'il n'est jamais permis de faire ce qu'elles condamnent. Au contraire les préceptes affirmatifs n'obligent qu'en de certaines occasions. Ainsi il n'est jamais permis de tuër, de dérober, de mentir. Mais on n'est pas tenu de donner l'aumône, de prier Dieu, & d'écouter sa parole

role à tous les momens. Il suffit de le faire l[...] qu'on en a l'occasion. Cette occasion même a quelque étenduë, & comprend quelquef[o]is, non seulement des momens, mais même d[e]s jours.

Imaginons-nous donc qu'on peut fa[ir]e quelque bonne œuvre, mais qui choq[ue]ra ceux qui la verront. Il faut voir si elle se p[eu]t différer sans violer le précepte qui nous y ob[li]ge. Si cela est il est bon d'attendre quelques momens, puis qu'en agissant ainsi on rem[pli]t le précepte & on ne blesse point la cha[ri]té. Mais si le précepte presse, il faut le r[emplir] & ne faire point d'état du scandale [...] qu'on en pourra prendre. C'est ce que [le Fils] de Dieu pratiquoit ordinairement. Il guéri[s]soit les malades le jour du Sabat, quoi qu'il n'ignorât pas que les Juifs, sur tout les Scribes & les Pharisiens le trouvoient mauvais.

Mais la plus ordinaire occasion d'us[er] de Condescendance, c'est la pratique des choses indifférentes, & qui sont tellement permises qu'elles ne sont point commandées. Ce sont-là principalement celles dont il se faut abstenir lors qu'on ne les peut pratiquer sans scandaliser le prochain. C'est aussi par rapport à cet ordre de choses que S. Paul disoit, * *Toutes choses me sont licites, mais toutes choses ne sont pas expédientes. Toutes choses me sont licites, mais*

* 1. Cor. 10. v. 23.

mais toutes choses n'édifient point. Il seroit même facile de faire voir que toutes les preuves que cet Apôtre a données de sa Condescendance Chrêtienne, il les a données sur des choses indifférentes. Il semble donc qu'il y auroit quantité de chosesà dire sur ce sujet. Mais comme toutes les questions que l'on pourroit faire là-dessus se trouvent éclaircies par les réflexions générales qu'on vient de faire dans ce discours, il n'est pas nécessaire de s'y arrêter davantage.

Je dis la même chose de ce que la Condescendance Chrêtienne nous oblige à dire. Tous les scrupules qu'on pourroit avoir là-dessus se trouvent levez par les remarques que je viens de faire. Il n'en est pas de même de ce que cette vertu nous oblige à faire, ce qui fait le dernier ordre des choses où la Condescendance paroit. Il est certain que comme on doit omettre celles qui pourroient scandaliser le prochain, on doit faire, au moins ordinairement, toutes celles dont l'omission pourroit produire le même effet. Il en faut seulement excepter celles qui étant indifférentes de leur nature sont employées par un usage public à en signifier de mauvaises. Il est certain qu'il n'y a point de raison qui puisse nous autoriser à les pratiquer, au moins dans des circonstances qui donnent lieu de les considérer comme signes.

Jetter

Jetter quelques grains d'encens dans le feu est sans doute quelque chose d'indifférent, & lors qu'on le fait dans le seul dessein de se parfumer, & dans des occasions où personne ne peut douter qu'on n'ait uniquement cette intention, il est certain qu'il n'y a point de mal à le faire. Mais comme les anciens Payens n'exigeoient que cela seul pour témoigner que l'on abjuroit le Christianisme, il est clair qu'on ne pouvoit le faire innocemment dans les circonstances où l'on avoit lieu de croire qu'on le faisoit dans cette intention.

J'ajoûte que l'innocence de cette sorte d'actions ne dépend pas seulement de l'intention de celui qui les fait, mais aussi de l'intention de celui qui les exige. J'avouë qu'une action indifférente devient mauvaise lors qu'elle est faite avec une mauvaise intention. Mais elle n'est pas innocente, quoi que faite avec une bonne intention, si celui qui l'exige en a une mauvaise. Les premiers Chrêtiens ne faisoient aucune difficulté de saluër les Statuës des Empereurs qu'on trouvoit dans les coins des ruës, quoi qu'ils refusassent de rendre un semblable honneur à celles des fausses Divinitez, parce qu'ils regardoient la premiére de ces actions comme un honneur civil que des Sujets doivent à leur Prince, & la seconde comme un acte d'idolatrie. Julien l'Apostat pour les embarrasser s'avisa de cette ruse, qu'il fit mettre

la

la Statuë de quelque faux Dieu tout auprés de toutes les siennes, espérant que si les Chrêtiens continuoient de saluër ses Statuës, on pourroit dire qu'ils saluoient aussi celles des faux Dieux, & que s'ils le refusoient on auroit quelque prétexte de les punir comme des gens qui refusoient à leur Prince un honneur que personne ne lui contestoit. Les Chrêtiens aimérent beaucoup mieux s'exposer à cette derniére accusation toute injuste qu'elle étoit, que de donner le moindre soupçon qu'ils adoroient des Idoles. Ils passoient donc devant ces Statuës sans les saluër, & ils avoient raison de le faire. Car ils ne pouvoient douter que l'intention de Julien ne fût de les engager à des actions qu'il pût interpréter comme des démonstrations d'idolâtrie.

C'est sur ce fondement que nos Synodes Nationnaux de France défendirent autrefois si étroitement d'ôter le chapeau lors qu'on rencontroit sur la ruë un Prêtre qui portoit l'Hostie à quelque malade. Plusieurs s'imaginoient qu'on le pouvoit faire innocemment en dirigeant leur intention à rendre cet honneur au Prêtre. Mais comme l'intention de ceux qui vouloient nous y obliger étoit de faire rendre cet honneur à l'Hostie, & non pas au Prêtre, c'est avec raison que nos Synodes s'y opposoient.

Il ne suffit pas même d'avoir égard à l'intention

tion de ceux qui exigent cette sorte d'action. Il faut regarder encore au jugement que d'autres en pourront faire. Car s'il y en a qui s'en scandalisent on est obligé à s'en abstenir. C'est la décision de S. Paul. * *Si quelque Infidele vous invite, & si vous y voulez aller, mangez de tout ce qui est mis devant vous sans vous en enquerir pour la conscience. Mais si quelqu'un vous dit, cela est sacrifié aux Idoles, n'en mangez point à cause de celui qui vous en a averti, & à cause de la conscience, je dis la conscience, non la tienne, mais celle de l'autre.*

Je pourrois appliquer ces principes à bien des choses dont on dispute. Mais comme je ne sçaurois le faire sans tomber dans le malheur que je tâche de faire éviter, qui est celui de choquer quelqu'un de mes freres, j'espere qu'on ne trouvera pas mauvais que je m'en abstienne.

SIXIE'ME DISCOURS.

De l'Intention.

IL n'est peut-être rien qui contribuë davantage à rendre les actions bonnes ou mauvaises que l'Intention avec laquelle on les fait. On commet une infinité de péchez, qui ne sont pe-

* 1. *Cor.* 10. *v.* 27. & 28.

pechez que par-là, & qui seroient tout autant d'actions de vertu si on les faisoit par de bons motifs. Ainsi ce n'est pas peu de chose que de bien diriger l'Intention, & quoi que cet art soit trés-décrié par l'abus que les nouveaux Casuistes en font pour autoriser les plus grands excés, il n'est pas à dire que la chose en elle-même ne soit de la derniére importance pour la conduite de nôtre vie. Elle l'est d'autant plus que la plûpart de nos peuplès sont prévenus de diverses erreurs sur cette matiére, dont il est bon de faire connoître la fausseté & le venin. C'est ce que je me propose de faire dans ce Discours.

L'Intention n'est proprement autre chose que cet acte de nôtre esprit, qui destine ce que l'on va faire à une fin qu'on s'est proposée. En effet, il est naturel à l'homme d'avoir une fin dans tout ce qu'il fait. Agir au hazard, & sans sçavoir, ni ce qu'on fait, ni pourquoi on le fait, c'est ne pas agir en homme, mais en bête, c'est au moins ne suivre ni les régles de la sagesse, ni les lumiéres de la raison. La raison, & la sagesse qui en est la plus heureuse assiette, & la plus haute perfection, veulent également qu'on ait quelque but dans tout ce qu'on fait. Mais ce n'est pas tout. Ce but doit être digne de nos soins & de nos desirs. Il doit être véritablement utile & avantageux, & s'il est nuisible, s'il est criminel, si c'est même

me quelque chose de vil, de leger, & de méprisable, qui ne vaille pas la peine qu'on se donne pour y parvenir, il est clair qu'il n'est nullement légitime, & que c'est agir avec beaucoup d'irrégularité que de se le proposer pour fin de ses actions.

C'est pourtant ce qui n'arrive que trop souvent. La plûpart du temps nous courons aprés des objets défendus, souvent aprés des choses nuisibles, & presque toûjours aprés des choses qui ne méritent pas de nous occuper. Quel est le principe secret de la plûpart de nos actions? C'est ou la vanité, ou l'intérêt, ou le dessein de nous procurer du plaisir, ou la malignité, ou le desir de vangeance. Qu'on retranche de la vie des hommes toutes les actions qui viennent de l'un ou de l'autre de ces motifs. Ce qui restera se réduira à si peu de chose, que ce ne sera presque rien.

Il est pourtant vrai que la plûpart de ces motifs sont trés-criminels. La vanité, la malignité, & la vangeance le sont essentiellement. L'intérêt & le plaisir le sont d'ordinaire, & personne n'ignore combien ces deux motifs causent de péchez. Par-là-même ils sont pernicieux, puis qu'ils nous attirent la haine & la colére de Dieu, & font un terrible obstacle à nôtre salut. Ils remplissent nôtre vie de trouble & d'inquiétude, & nous causent mille peines, & mille sujets de douleur. Enfin, le peu

peu qu'il y peut avoir d'utilité dans les moins mauvaises de toutes ces choses ne mérite pas que nous donnions tant soit peu de peine pour nous les procurer.

J'avouë que nos actions ne sont pas fort considérables d'elles-mêmes. Mais il est vrai aussi qu'à considérer l'usage que l'on en peut faire elles sont en quelque sorte d'ũn prix infini. Ne peuvent-elles pas nous sauver, & nous aquerir le Ciel? Pouvant donc être employées si utilement il est juste de les ménager, & de n'en être pas aussi prodigues que nous le sommes lors que nous les consumons aprés les choses dont il s'agit.

Qu'y a-t-il, par exemple, de plus ridicule que de se gêner comme on fait pour s'attirer l'estime, le respect, & l'approbation du reste des hommes? C'est le véritable principe de la plûpart de nos actions. C'est ce qui nous occupe sans cesse. Triste & misérable occupation! Car premiérement, il est trés-difficile, & presque impossible d'y réüssir. Il y a trop de malignité dans le cœur de ceux dont nous recherchons l'estime pour pouvoir espérer raisonnablement qu'ils nous l'accordent. La plûpart sont trop prévenus contre nous. Ils ont même trop d'intérêt à nous traverser dans nos prétentions pour nous laisser croire qu'ils nous y assistent. En effet, ils prétendent aussi bien que nous à cette même estime que nous re-

recherchons, & ils sont d'ailleurs préoccupez de cette pensée qu'il en est de l'estime comme du reste des choses, où chacun a d'autant moins de part, qu'il faut la partager avec plus de concurrens: Ce qui fait que les plus avides d'honneur & de gloire sont d'ordinaire les plus malins, parce qu'en effet, ils regardent tous les autres comme des rivaux importuns qui viennent leur enlever ce qui leur appartient.

L'approbation universelle est donc la pierre philosophale, que tant de gens cherchent, & que personne ne trouva jamais. Mais je veux qu'on la trouve. Je veux qu'on soit estimé. Qu'est tout cela dans le fond? L'estime d'un tas de personnes que nous méprisons, le jugement avantageux que des aveugles, des ignorans, des injustes peuvent prononcer en nôtre faveur, est-ce une chose qui mérite qu'on s'en mette en peine? Je dis bien plus. Quel grand bien nous fait l'approbation des plus éclairez? Nous rend-elle dans le fond ni plus loüables, ni plus heureux? Je sçais bien en quoi consiste ce sel qui nous y fait trouver tant de goût. C'est qu'elle flate agréablement nôtre orgueil, c'est qu'elle nourrit & berce cet amour propre qui nous posséde. Elle nous confirme dans l'opinion avantageuse que nous avons de nous-même en nous faisant remarquer que ceux qui passent pour les plus habiles & pour les meilleurs connoisseurs en jugent de même que nous.

Mais

Mais bien loin que ceci justifie l'état que nous faisons de l'approbation des autres, rien n'en découvre si clairement le venin, l'orgueil que nous cherchons à nourrir & à fortifier par-là etant le plus grand de tous nos défauts, celui que Dieu regarde avec le plus d'aversion, & qui fait le plus grand obstacle à nôtre salut.

Je pourrois dire la même chose du plaisir & de l'intérêt. Mais comme ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matiére, je me contenterai de remarquer que tous ces divers motifs que j'ai indiquez ont ceci de commun qu'ils tirent leur origine de l'amour propre, je dis de cet amour propre aveugle & déréglé, qui ne s'occupe qu'à rechercher de faux biens, & qui ne prend pas même les meilleures routes pour les trouver. En effet, on comprend sans peine que l'attache qu'on a pour la vaine gloire, pour l'intérêt, pour le plaisir, que la malignité & le desir de vangeance ne sont que les branches de cet arbre dont l'amour propre est le tronc.

Il est donc vrai que par tous ces divers motifs l'homme agit, ou du moins prétend agir pour lui-même, & qu'il s'établit lui-même sa derniére fin. Ce n'est pas tout. Comme il tâche de faire servir tout à ses usages, de profiter de tout, de gagner sur tout, il ne tient pas à lui qu'il ne soit la derniére fin de toutes choses. Mais cela est-il supportable? Est-il juste que ce ver de terre s'approprie une qualité qui n'ap-

n'appartient qu'à Dieu seul? Qui ne sçait que comme Dieu est le premier principe de toutes choses il en est aussi la derniére fin. *De lui, par lui, & pour lui sont toutes choses,* nous dit son Apôtre. L'homme, comme le reste des créatures, n'a été fait que pour lui. Pourquoi donc doit-il sortir du rang de simple moyen où Dieu l'a mis lors qu'il l'a créé, pour se mettre en la place de Dieu lui-même, cette place qui ne lui appartient point, & qu'il ne sçauroit remplir?

Il est, aprés cela, facile de voir quelles sont les bonnes & les mauvaises Intentions. Les bonnes sont celles qui ont Dieu pour but. Par conséquent tout ce qui tend à lui plaire & à lui obéïr, tout ce qui sert à nous unir à lui, & même à lui unir le reste des hommes, par conséquent tout ce qui est utile à nôtre salut, & au salut de nos prochains, tout cela, dis-je, fait tout autant de bonnes Intentions, qui doivent être le principe & le motif de tout ce qu'il nous arrive de faire.

Tout au contraire, les mauvaises Intentions sont celles qui ne tendent à Dieu, ni médiatement, ni immédiatement. D'où il est aisé de conclurre qu'elles sont toutes bonnes ou mauvaises, & qu'il n'y en a point d'indifférentes. Car ou elles tendent à Dieu, & si cela est elles sont bonnes, ou elles tendent ailleurs, & par-là elles sont nécessairement mauvaises.

Voyons

Voyons maintenant quelles sont les actions que les bonnes Intentions doivent diriger. Il en est de trois ordres, de bonnes, de mauvaises, & d'indifférentes, dont les premiéres sont commandées de Dieu, les secondes sont défenduës, & les troisiémes laissées à nôtre liberté sans commandement ni défense.

Les bonnes actions doivent nécessairement être faites par de bons motifs. Quelque excellentes qu'elles soient en elles-mêmes & de leur nature, elles deviennent trés-criminelles dés qu'on les fait avec de mauvaises Intentions. Qui ne sçait, par exemple, ce que Jesus Christ dit dans l'Evangile sur le sujet des Pharisiens, qui n'observoient tant de jeûnes, & ne faisoient tant d'aumônes & tant de priéres que pour s'attirer l'estime & l'admiration du peuple? Peut-on imaginer quoi que ce soit de plus fort que les reproches & les menaces qu'il leur adresse sur ce sujet?

Lors donc qu'il se presente des occasions de faire quelque bonne œuvre, il ne faut pas se contenter de la faire, mais il faut prendre tous les soins possibles pour empêcher que rien ne lui manque. Il faut prendre garde qu'il ne s'y mêle aucun de ces défauts qui en altérent ordinairement la bonté. Sur tout il faut regarder à l'Intention dans laquelle nous la faisons. Il ne suffit pas que cette Intention ne soit pas mauvaise. Il faut qu'elle soit bonne & loüa-

loüable. C'eſt à dire, comme je l'ai d... re-
marqué, que nous devons regarder à Die...
ſoit en ſouhaitant d'avancer ſa gloire, ſoit e...
deſirant de nous approcher de lui, ou d'en ...
procher nos prochains.

Je dis la même choſe des actions indiffe...
tes. Une bonne Intention y eſt neceſſa...
non à la vérité pour les laiſſer dans l'indifferen...
ce qui leur eſt naturelle, mais pour les rendre
bonnes, & même pour les empêcher de deve-
nir mauvaiſes. Il eſt certain en effet qu'une
bonne Intention peut rendre bonne une actio...
indifférente de ſa nature. Par exemple, c'eſt
une choſe indifférente de marcher, & d'entrer
dans une maiſon. Mais ſi j'y vai par un princi-
pe de zéle ou de charité, pour y inſtruire un
ignorant, pour y conſoler un affligé, ou pour
y aſſiſter un miſérable, cette action qui étoit
indifférente de ſa nature deviendra bonne par la
bonté de mon Intention, comme au contraire
elle deviendra mauvaiſe ſi je vai dans cette mai-
ſon pour y dérober, ou pour calomnier mon
prochain.

Cela étant, je ſoûtiens qu'il n'eſt point d'a-
ction ſi indifférente de ſa nature qui ne puiſſe
devenir loüable étant faite à propos, & par
une bonne Intention, & par conſéquent il eſt
facile de voir combien Dieu nous a donné de
moyens pour nous ſanctifier, & pour nous
avancer dans la voye du Ciel. Sans parler des
autres,

autres, il nous en a donné tout autant qu'il y a d'actions indifférentes que nous pouvons rendre bonnes en les faisant par de bons principes. C'est à dire, qu'il y en a une infinité. Car qui ne sçait la multitude innombrable de cette sorte d'actions? Qui ne sçait qu'elles occupent, non pas les trois quarts de la vie, mais la vie presque toute entiére? Par conséquent ce moyen tout seul suffit à sanctifier toute nôtre vie, & à en faire la vie d'un enfant de Dieu.

Qu'un artisan se propose pour but de son travail, non de gagner ce qu'il lui faut pour fournir à ses débauches, mais de se procurer ce qui lui est nécessaire pour élever sa famille, & pour se mettre en état d'assister les pauvres. Qu'un homme de lettres s'applique à l'étude, non pour satisfaire sa curiosité, & pour flater son orgueil, mais pour connoître la vérité, & pour le mettre en état de la faire connoître aux autres. Qu'un Magistrat soit assidu à faire sa Charge, non pour s'enrichir & pour se faire honorer, mais pour protéger l'innocence, & pour rendre les peuples heureux. Que chacun dans sa profession ait des vûës semblables, & travaille pour de bonnes fins. Tout ce qu'il fera deviendra saint, loüable, agreable à Dieu, tout ce qu'il fera avancera considérablement son salut.

Quelle est donc l'imprudence de ceux qui par cette seule omission perdent la meilleure

partie de leur vie, & se mettent hors d'é
pouvoir rendre compte à Dieu en son
ment? Que lui répondront-ils en effet, lors q
leur demandera quel usage ils ont fait
de moyens qu'il leur avoit mis entre les m
pour les faire servir à sa gloire & à leur
Que se répondront-ils à eux-mêmes,
qu'ouvrant tout d'un coup les yeux à leu
rêt ils se reprocheront de l'avoir si honteu
ment négligé, & de n'avoir rien fait pou eux,
lors qu'ils y pouvoient travailler si utilemen
Tant de peines, tant de fatigues qu'ils ont es-
suyées, & dont ils pouvoient faire un si bon
usage, seront autant de peines & de fa
perduës, & ne leur serviront qu'à les conf
dre & à les accabler.

Mais que dis-je? Non seulement on ne ga-
gne rien en n'agissant pas par de bonnes inten-
tions, on se perd par-là, & on offense Dieu.
Car c'est une vérité indubitable qu'il suffit
qu'une action n'ait pas une bonne fin non seu-
lement pour n'être pas bonne, mais pour etre
mauvaise, & digne de blâme. C'est la do-
ctrine constante de S. Augustin*. *Tout ce
que l'homme*, dit-il, *fait de bien*, & *qu'il ne
fait pas en vûë de ce que la véritable sagesse pres-
crit, quelque bon qu'il paroisse au dehors, est un
péché pour cela-même qu'on ne le fait pas pour
une bonne fin. Ipso non recto fine peccatum est.*
Le

* *Aug. Cont. Jul. lib. 4. cap.* 3.

Le fondement de cette Doctrine est ce que j'ai déja remarqué dans un autre endroit, qu'il n'y a que la gloire de Dieu qui soit la derniére fin légitime de toutes choses. Tout ce qui ne tend pas à ce but s'égare nécessairement, & par conséquent mérite beaucoup plus de blâme que de loüange. Pour agir donc réguliérement il faut se proposer cette fin. C'est S. Paul * qui nous l'apprend nettement. *Soit*, dit-il, *que vous mangiez, soit que vous bûviez, ou que vous fassiez quelqu'autre chose, faites le tout à la gloire de Dieu.* Par conséquent boire, manger, faire quelqu'autre chose quelle qu'elle soit, & ne la pas faire pour la gloire de Dieu, c'est pécher, puis que c'est ne pas donner à ses actions une fin qu'elles doivent nécessairement avoir, & leur en donner une qu'il seroit juste qu'elles n'eussent point, c'est dérober à Dieu ce qui lui appartient légitimement, & donner à la créature ce qu'il faloit réserver au seul Créateur.

Quelle effroyable multitude de crimes vient-il de l'omission de ce seul devoir? Toute la vie n'est qu'un tissu d'actions indifférentes de leur nature. On veille, on dort, on travaille, on fait travailler, on mange, on se promene, on voyage, on écrit, on lit, on fait des visites, on en reçoit, on parle, on raisonne, on fait cent autres choses semblables qui ne sont d'el-

* 1 Cor. 10.

les-mêmes ni commandées, ni défendues par la Loi de Dieu. On ne fait guéres que ceux seul, & qui retrancheroit cette sorte d'a[illegible] de la vie n'y laisseroit presque rien. Ma[illegible] quelle vûë les fait-on? Quelle est la fi[illegible] q[illegible] l'on s'y propose? Est-ce la gloire de Dieu? Est-ce le desir de lui plaire? Le plus souvent, ou pour mieux dire presque toûjours, on regarde ailleurs, & on ne se souvient pas seulement qu'il faille penser à Dieu. Ce ne sont donc que des égaremens perpétuels, ce ne sont que des péchez, qui nous rendent coupables devant Dieu, & qui nous jettent dans le danger d'éprouver éternellement sa vangeance.

C'est un desordre qu'on ne sçauroit assez déplorer. Il ne faudroit, comme je l'ai deja dit, que donner une fin légitime à toute la masse de nos actions. Il ne faudroit que les diriger à la gloire de Dieu pour les rendre bonnes, & pour les mettre en état de lui plaire, & d'être utiles à nôtre salut. Au lieu de cela nous en faisons une destination qui les rend toutes mauvaises & criminelles, & fait qu'elles ne sont propres qu'à provoquer la colére de Dieu, & à nous rendre éternellement misérables. Peut-on imaginer un aveuglement plus prodigieux?

Mais, dira-t on, faut-il donc éternellement penser à cela? Je réponds que quand même il le faudroit de la sorte nous ne devrions pas le

le trouver mauvais. Mais en effet la chose n'est pas nécessaire. Il suffit d'y penser de temps en temps, & sur tout lors qu'on forme quelque nouveau dessein. Il suffit de ne révoquer jamais ces destinations que nous faisons de nôtre travail par d'autres actes contraires. Pourvû que cela soit, le premier projet subsiste toûjours, & son influence se repand sur chacune des actions particuliéres qui nous occupent.

Il y a cependant quelques précautions à observer dans ce que je dis. La premiére, qu'il faut être bien assuré que l'action qu'on prétend justifier par une bonne intention est tout au moins indiférente de sa nature. Car comme nous le verrons dans la suite, si elle étoit mauvaise une bonne intention n'y pourroit être que mal appliquée. Et c'est ici, pour le dire en passant, la principale source des égaremens des Casuistes sur ce qu'ils appellent la direction de l'intention. Ils présupposent que de certaines actions sont indiférentes, & sur ce fondement ils soûtiennent qu'on peut les faire avec de bonnes intentions. Mais comme en effet ces actions sont mauvaises, l'intention ne les sçauroit rendre bonnes.

Par exemple, un homme outragé veut tuër son ennemi, & on le lui permet pourvû qu'il dirige bien son intention, & qu'il ait dessein, non de se vanger, mais de recouvrer son honneur. On présuppose que tuër est une action in-

indifférente de sa nature, sous prétexte q[illegible]
est innocente dans une guerre juste, &[illegible]
gard d'un criminel qu'un Juge condam[illegible]
perdre la vie. Mais si cette action est i[illegible]
rente dans cette idée générale, elle ne l'e[illegible]
dans les circonstances particuliéres où l'on[illegible]
permet. On tuë alors de son autorité p[illegible]
ce qui ne se peut sans pécher. Ainsi l'ac[illegible]
n'étant point indifférente, on ne peut la f[illegible]
avec une bonne intention.

La seconde précaution qu'il faut obs[illegible]
c'est que l'intention qui conduit cet[illegible]
indifférente doit être certainement bonne. C[illegible]
si elle est mauvaise elle gâtera l'action au lieu[illegible]
la rectifier. C'est pourtant ce qu'on peut[illegible]
marquer dans la décision que je viens de r[illegible]
porter. Car enfin, cet honneur qu'on [illegible]
recouvrer en tuant celui par qui l'on est ou[illegible]
gé, est un faux honneur, qui consiste dans[illegible]
réputation de ne rien souffrir, c'est à d're, d'ê-
tre un trés-mauvais Chrêtien; rien n'étant pl[illegible]
essenciel à un véritable Chrêtien que la ch[illegible]té,
la douceur, & la patience.

Je dis la même chose d'une décision sem[illegible]
ble. Un Ecclésiastique souhaite un B[illegible]
que le Collateur ne veut lui donner que [illegible]
de l'argent. Un Casuiste commode lui [illegible]
ne le moyen de le faire sans Simonie. C[illegible]
en dirigeant son intention, & lui conse[illegible]
de donner la somme qu'on lui demande, no[illegible]

co[illegible]

comme le prix du Bénéfice, mais comme un motif qui porte le Collateur à le lui donner. On presuppose que donner de l'argent pour servir de motif à conférer un Bénéfice, est le donner avec une intention innocente, & on se trompe. C'est une intention Simoniaque, & la veritable Simonie ne consiste proprement qu'en cela. Quelle apparence que Simon lui-même ne pensâ: à aucune autre chose qu'à obtenir de S. Pierre qu'il lui donnât le pouvoir de conférer le S. Esprit par l'imposition de ses mains! Et d'ailleurs s'il faloit avoir d'autres pensées pour être Simoniaque, le moyen de convaincre personne de l'être? Le moyen par conséquent de punir ceux qui commettent ce grand peché?

En troisiéme lieu, ces actions indifférentes ausquelles on applique de bonnes intentions doivent être propres à conduire à la fin à laquelle cette intention les destine. Car si elles n'y servoient de rien il seroit ridicule de les faire dans ce dessein. Je dis bien plus. Quand même ces actions seroient des moyens propres à conduire à la fin prochaine & immédiate que l'on se propose, si d'ailleurs elles sont contraires à la fin derniére & principale que l'on doit avoir, je veux dire à l'avancement de la gloire de Dieu, & au desir de lui plaire, il faut les omettre & s'en abstenir.

Enfin, il faut remarquer que c'est un ren-

versement terrible de commencer par réso
l'action, & aprés l'avoir résoluë cherch
son esprit une intention que l'on y pu
quer. L'ordre de la nature selon tous le
losophes est de commencer par l'intention,
se proposer d'abord une bonne fin, & cel
de chercher les moyens les plus propres
parvenir. Cet ordre est d'autant plus r
nable que la bonté des moyens ne con
que dans l'utilité qu'ils ont pour nous co
re à la fin, il est impossible de les bien c
sans regarder à cette fin, & par conséqu
se l'être déja proposée. Agir autrem
une témérité extrême, & s'exposer à un dan-
ger inévitable de faire de mauvais choix.

C'est encore une remarque qu'on peut ap-
pliquer aux deux décisions que j'ai rappor
Les personnes à qui on les donne ne délib
pas pour sçavoir s'il faut rechercher un Bén
ce qu'on ne peut avoir que pour de l'argent,
s'il faut tuër cet homme qui a donné un so
flet. C'est une résolution qu'ils ont deja pri
Mais ils cherchent des intentions pour faire in-
nocemment l'un & l'autre. Quoi de plus ir-
régulier? Il faloit commencer par un desle
sincére de plaire à Dieu, & de se sauver.
faloit ensuite chercher les moyens de réü
dans ce dessein. Tenant cette voye on ne s'a-
visera jamais d'acheter des Bénéfices, ni de
tuër les gens, n'y ayant point d'esprit si déré-
glé

gle qui puisse s'imaginer qu'acheter des Bénéfices, & tuër des Chrêtiens soient des moyens propres à se procurer l'amour de Dieu, & à avancer son salut.

Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois permis de changer cet ordre. On le peut, & on le doit même lors que la résolution est prise, & qu'il n'est pas possible de la changer, comme lors qu'on a embrassé un genre de vie qu'on ne peut quitter. Alors il faut se réduire à tâcher d'en faire le meilleur usage que l'on pourra, & reparer de cette maniére la faute qu'on a fait en se déterminant témérairement.

Il ne me reste plus qu'à considérer le pouvoir des bonnes intentions par rapport aux actions mauvaises. La plûpart de ceux qui n'ont pas fait une étude particuliére de la Theologie s'imaginent que l'efficace d'une bonne intention est telle, qu'elle peut rectifier le desordre qui se trouve dans l'action. Ils ne peuvent se persuader qu'il y ait du mal à faire un petit péché qui peut produire quelque bon effet, & lors qu'on leur dit, par exemple, qu'il ne faut jamais mentir, non pas même pour sauver la vie à un homme, & que quelque innocent & quelque vertueux que cet homme soit, quelque obligation même qu'on lui ait, il vaut mieux le laisser périr, que de le tirer du danger par un mensonge purement officieux, & qui ne fasse du mal à personne,

 Ils

ils regardent cette vérité comme une de ces
ximes outrées, qui ne sont bonnes qu'à j
les gens dans le desespoir, & qu'à leur inspi
de l'aversion pour la Religion Chrêtienne.

Comme cette erreur est dangereuse, &
qu'elle est d'ailleurs fort commune, il n
pas mal d'en faire voir la fausseté le plus d
ctement qu'on pourra, & de montrer combi
elle est opposée aux maximes de l'Evangile.

C'est d'abord un grand préjugé contr'
que tous les Théologiens de toutes les Sectes
s'accordent pour la combattre. On sçait de
quelle maniére ces Théologiens s'éloignent les
uns des autres. On sçait qu'il n'est rien de si
constant que quelqu'un d'entr'eux n'ait entre-
pris de détruire & de renverser. On sçait en
particulier avec quelle hardiesse les nouveaux
Casuistes ont corrompu la Morale de Jesus
Christ, & jusqu'où ils ont porté leurs relâche-
mens. On sçait qu'ils ont autorisé les plus
grands excés, & qu'à peine est-il aucun crime
qu'ils n'ayent trouvé le moyen de faire paroître
innocent. Ils avoüent tous néanmoins qu'il
ne faut jamais faire du mal dans un bon dessein,
& qu'en particulier il n'y a point de cas où il
soit permis de mentir. J'en ai consulté plu-
sieurs sur cette matiére. Je me suis particulié-
rement attaché aux plus relâchez, tels que sont
ordinairement les Jésuites. Mais j'ai trouvé
qu'ils s'accordent tous, sans en excepter San-
chez

cher ni Escobar, à reconnoître cette verité.

J'ai bien trouvé dans leurs Livres diverses décisions qui semblent présupposer le contraire, comme ce que j'ai déja rapporté sur le sujet de la Simonie & de l'homicide, qu'ils s'imaginent de justifier par une direction d'intention. Mais, en effet, ils ne se portent à ces excès que parce qu'ils présupposent faussement que ces actions sont indifférentes de leur nature, & qu'il n'y a que l'intention qui les puisse rendre bonnes ou mauvaises.

J'en ai trouvé encore qui disent que ce n'est qu'un péché véniel à un Religieux de calomnier ceux qui tâchent de le décrier, ou de décrier tout son Ordre. Mais je n'en ai point vû qui ayent soûtenu positivement que la chose ait permise & innocente.

Enfin, j'en ai trouvé plusieurs qui approuvent les équivoques & les réservations mentales. Mais pour ce qui regarde les mensonges avoüez & reconnus pour tels, je n'ai vû personne qui les soûtint, dans quelque dessein, & avec quelque intention qu'on les puisse dire. N'est-ce pas une forte présomption que la chose doit être bien évidente, puis que cette sorte de gens, qui contestent tout, n'ont osé douter de ceci ?

L'autorité de S. Augustin fait un second préjugé en faveur de ce sentiment. On sçait que l'antiquité n'a point eu de Théologien de

la force de ce grand homme, ce qui f
les Docteurs ont tant de déférence po
pensées, & se font un honneur de marcher
ses pas, & de s'attacher à ses décisions.
cependant traité cette matiére avec beauc
de soin & d'exactitude dans ses deux Ou
contre le mensonge. Il a décidé en gé
que quoi qu'il importe beaucoup de sç
pour quelle cause, à quelle fin, & avec
intention on fait ce qu'on fait, il n'est p
permis de faire des choses qui sont con
ment mauvaises pour quelque cause, à qu
que fin, & avec quelque intention que ce s
Il a recherché en particulier tous les cas où
pourroit s'imaginer le plus vrai-sembl
ment que l'on peut mentir, & il a fait vo
qu'il n'y en a pas un où il soit permis de le fa
Il soûtient qu'il faut s'en garder quoi qu'on
puisse autrement conserver ses biens, sa r
tation, ou sa vie, la vie, les biens, ou la ré
putation du prochain. Il donne en parti
trois décisions qui font voir combien il e
ferme sur ce sentiment. La premiére, que si
tout le genre humain devoit être exterminé, &
qu'il fût possible de le sauver par un mensonge,
il faudroit éviter le mensonge, & laisser perir
tout le genre humain. La seconde, que lors
qu'en disant un mensonge on peut empêcher
un ou plusieurs de nos prochains de pécher,
il vaut mieux les laisser pécher que de mentir.
La

La troisiéme, que lors qu'en mentant on peut empêcher un de nos prochains d'être damné éternellement, comme il est aisé d'imaginer plusieurs cas où la chose seroit trés-possible dans les principes de S. Augustin, il vaut mieux le laisser périr, que de le sauver aux dépens de la vérité. Il n'est pas possible d'aller plus loin, ni de dire rien de plus fort sur ce sujet: Ainsi l'on ne peut douter que ce grand homme qui s'est expliqué de la sorte ne fût trés-éloigné de croire qu'on pût faire le mal avec de bonnes intentions.

Mais ce ne sont-là que des préjugez. Voici quelque chose de plus convaincant. C'est la décision nette, précise, & formelle du grand S. Paul. * *Mais plûtôt*, dit-il, *selon que nous sommes blâmez, & selon que quelques-uns assurent que nous disons, que ne faisons nous des maux afin qu'il en arrive du bien? Desquels la condamnation est juste.* Qu'on fasse tomber cette condamnation sur ce qu'on voudra, ou sur ceux qui débitent cette maxime, qu'on peut faire du mal afin qu'il en arrive du bien, ou sur ceux qui l'imputent mal à propos, soit aux Apôtres, soit aux Chrêtiens, c'est une preuve convaincante que la maxime doit être fausse, puis que si elle étoit véritable on ne pourroit condamner avec justice ni ceux qui l'enseignent eux-mêmes, ni ceux

* *Rom.* 3. 8.

ceux qui l'attribuent aux défenseurs de la vérité.

Que si la maxime est fausse nôtre question est vuidée. Il n'est pas permis de faire du mal afin qu'il en arrive du bien. Il n'est donc pas permis de faire des choses que Dieu a défenduës quoi qu'on les fasse avec de bonnes intentions. Car n'est-ce pas avoir de bonnes intentions que de desirer qu'il en arrive du bien? Rien donc n'est plus net que cette décision.

Ce que Jesus Christ dit à ses Apôtres que le temps viendra auquel ceux-là même qui les feront mourir croiront faire service à Dieu, fait voir encore la même chose. Car enfin, servir Dieu & avancer son Régne est une excellente chose. Par conséquent agir dans ce dessein c'est avoir la meilleure intention qu'il soit possible d'imaginer. Si donc il ne faloit qu'une bonne intention pour justifier une action mauvaise, il ne faudroit que ceci pour faire mourir innocemment les Prédicateurs de la vérité. C'est néanmoins ce que Jesus Christ ne dit point. Il ne dit pas que ceux qui feront mourir ses Disciples rendront effectivement du service à Dieu, mais seulement qu'ils croiront lui en rendre, ce qui emporte visiblement qu'ils se tromperont.

L'exemple de S. Paul éclaircit admirablement tout ceci. Il étoit prévenu de l'erreur dont Jesus Christ parle. Il s'imaginoit d'avancer

r... considérablement la gloire de Dieu en persécutant les Chrêtiens. Il déclare lui-même qu'il ne les persécutoit que par un mouvement de zéle. *Quant au zéle*, dit-il, *persécutant l'Eglise*. Voilà donc une trés-bonne intention. Mais cette intention suffit-elle pour le justifier ? Qu'on s'en rapporte à ce qu'il en dit lui-même en divers endroits de ses saints Ecrits. Il exagére par tout ses emportemens, & reconnoit qu'il a mérité les supplices les plus rigoureux, & que si aprés de tels excés Dieu lui a fait grace, c'est la preuve du monde la plus eclattante des merveilles de sa clémence & de sa miséricorde infinie. * *J'étois*, dit-il, *un blasphémateur, un persécuteur, & un oppresseur, mais miséricorde m'a été faite afin que Jesus Christ montrât en moi le premier toute clemence pour un exemplaire à ceux qui viendroient à croire en lui à vie éternelle.*

Le Roi Saül auroit mieux fait s'il avoit reconnu sa faute comme S. Paul, que de chercher, comme § l'Histoire Sainte l'assure, à s'excuser sur son intention. Dieu lui avoit commandé d'executer l'anathême prononcé long-temps auparavant contre les Amalekites, d'exterminer absolument tout ce peuple, & de n'epargner pas même le bêtail. Saül néanmoins touché d'un faux zéle, & d'une fausse compassion, épargna le Roi Agag, & réserva une

* 1. *Tim.* 1. § 1. *Sam.* 15.

une partie du plus beau bêtail pour en fai[re] u
Sacrifice à Dieu, qu'il vouloit remercier d'u
ne si belle victoire. *Le peuple*, dit-il à Sa
muël, *le peuple a pris des bœufs, & des bre-
bis pour les sacrifier à l'Eternel ton Dieu en
Guilgal.* Voilà une trés-bonne in[tention].
Mais qu'est-ce que le Prophete répond? *L'E-
ternel*, dit-il, *prend-il plaisir aux holoc[austes]
& aux sacrifices comme à ce qu'on o[béï]sse à [sa]
voix? Voici, obeïr vaut mieux que sacri[fice], [&]
se rendre attentif vaut mieux que graisse de mou-
tons. Car c'est péché de devinement que rebel-
lion. D'autant donc que tu as rejetté la paro-
le de l'Eternel, il t'a aussi rejetté afin que tu ne
sois plus Roi.*

On dira peut-être que Saül mentoit, & que
ce n'étoit pas son intention de sacrifier à Dieu
ce bêtail, mais de le retenir pour lui-mê[me],
& d'en profiter. Mais outre qu'il n'est p[as]
permis d'imputer à qui que ce soit des cri[mes]
dont on ne peut pas les convaincre, il d[oit]
nous suffire que Samuël ne lui reproche point
de mentir, & ne rejette pas son excuse comme
contraire à la vérité, mais seulement comme
insuffisante pour sa justification. Il ne nie [p]as
que Saül n'ait eu l'intention qu'il dit, mais il
lui soûtient que cette intention ne lui sert de
rien, parce que le sacrifice quelque excellent
qu'il soit n'est nullement comparable à l'obeïs-
sance, & qu'il vaut mieux se tenir soûmis à la
vo-

volonte de Dieu, en faisant ce qu'il nous ordonne, que de prétendre de nous en dispenser sous quelque prétexte, & pour quelque dessein que ce soit.

Je ne sçaurois laisser cet exemple sans y faire encore deux réflexions. La premiére, que le commandement que Saül viola étoit un commandement positif & cérémoniel. L'ordre qu'il reçut d'exterminer les Amalekites n'étoit pas une de ces Loix naturelles, dont Dieu ne dispense jamais personne, & qui sont fondées sur la justice des devoirs même qu'elles prescrivent. C'étoit une Loi arbitraire, & qui tiroit toute sa force de la volonté libre & indépendante du Législateur. Si donc il n'est pas permis de violer même ces sortes de Loix pour de bonnes intentions, comment sera-t-il permis de manquer à celles qui sont de droit naturel, telles que sont la plûpart de celles dont Dieu a chargé les Chrêtiens, & telle qu'est en particulier celle qui défend le mensonge?

La seconde réflexion que je fais sur ceci, c'est que la réponse de Samuël, & la rigueur avec laquelle Dieu même traite Saül pour le punir de sa desobéïssance, font bien voir que rien n'est plus faux que ce qu'on nous dit qu'une bonne intention peut rendre véniels des péchez qui seroient mortels sans cela. Si cela étoit Saül n'auroit péché que véniellement. Mais Samuël en jugeoit d'une autre maniére trai-

traitant sa desobéïssance de Magie & d'Idolatrie, & Dieu même, qui pour cette seule raison le rejette, & le dépoüille de sa dignité, fait voir qu'il regarde son action comme un grand péché, non pas comme une faute venielle.

Mais voici un autre exemple qui a quelque chose encore de plus éclattant. Dieu avoit défendu à tout autre qu'aux Sacrificateurs de toucher l'Arche, ce glorieux Symbole de sa présence*. Lors que David la fit transporter à Jerusalem, on la mit sur un chariot, qui étoit conduit par Huza. Ce chariot étant venu à un endroit glissant fut sur le point de verser, ce qui ne pouvoit arriver sans que l'Arche tombât à terre, & par conséquent sans un grand scandale. Huza frappé de la crainte de ce scandale, avança sa main, & soûtint l'Arche & le chariot. Son intention étoit bonne, qui en peut douter? Dieu cependant ne se paya pas de la bonté de son intention. Il le fit mourir sur le champ, & fit voir clairement par-là que lors qu'on a sa Loi il n'y a point d'autre parti à prendre que de s'y conformer le plus exactement que l'on peut. Si cette preuve n'est demonstrative, je ne sçai où l'on en pourra trouver pour quoi que ce soit.

J'avouë que ceci paroît un peu dur lors qu'on n'y regarde pas d'assez prés. Mais en effet,

* 2 Sam. 6.

effet, si l'on y fait quelque attention, on verra que cette Doctrine n'a rien que de raisonnable. Premierement, c'est une maxime constante dans la Morale qu'il y a cette différence entre le bien & le mal, qu'un seul defaut suffit pour faire le mal, au lieu que plusieurs perfections ne suffisent pas pour faire le bien s'il y en manque une seule. Le mal est d'une nature si contagieuse, qu'il gâte & infecte tout ce qu'il touche, & le bien au contraire d'une nature si délicate, que le plus petit defaut le détruit. Que toutes les parties du corps, à la reserve d'une seule, soient en bon état, on ne pourra pas dire qu'on se porte bien, & le desordre de l'une de ces parties aura plus de pouvoir pour rendre un homme malade, que l'état favorable de toutes les autres pour le rendre sain. Qu'une action tout de même ait non seulement une des conditions qui lui sont nécessaires pour être bonne, mais plusieurs. Ce n'est rien s'il y en manque une seule. L'absence de cette seule fera plus d'effet que la presence de toutes les autres.

Il est pourtant vrai que l'intention n'est qu'une de ces conditions. Il y en a plusieurs autres qui ne sont pas moins nécessaires. Par exemple, la conformité de l'action à la Loi de Dieu, la maniére en laquelle on agit, la promptitude en de certaines actions, en d'autres la persévérance, l'ardeur avec laquelle on

s'y

s'y porte, & cent autres choses semblables dont le defaut ne sçauroit être couvert par l'intention.

D'ailleurs, faire du mal avec une bonne intention c'est faire voir qu'on a une trés-petite idée de la sagesse & de la puissance de Dieu. C'est présupposer que Dieu ne sçauroit faire réüssir les choses à sa gloire, & selon sa volonté si nos crimes ne viennent à son secours. Il faut avancer cette gloire tant que l'on pourra, je l'avouë. Mais c'est en se tenant dans les bornes que sa Loi nous prescrit. Car violer sa Loi pour avancer sa gloire c'est un déréglement d'autant plus étrange, que l'observation de la Loi de Dieu est de toutes les choses du monde celle qui est la plus propre à avancer sa gloire, & qu'au contraire rien ne l'obscurcit autant que la transgression de cette Loi.

C'est ce qui paroît en particulier dans l'occasion où l'on se permet le plus ordinairement d'agir selon ce principe, je veux dire en tâchant de défendre & de soûtenir la Religion qu'on professe, & de la faire triompher de ce qu'on regarde comme des erreurs. Ce dessein paroît si beau qu'on se croit tout permis pour y réüssir. Mais que ce procédé est injurieux à la puissance de Dieu ! Croit-on donc cette puissance si bornée qu'elle manque de moyens pour faire connoître sa vérité, & que sans nos excés il lui faille abandonner un dessein que l'on

l'on presuppose qu'elle a fort à cœur? Et ne sçait-on pas que tout lui est aisé, & qu'il ne lui faut que vouloir les choses les plus difficiles pour faire qu'elles s'exécutent?

D'ailleurs, sommes-nous bien assurez que les intérêts de la gloire de Dieu demandent que sa vérité soit connuë dans un tel Royaume, ou dans une telle Province? Quoi, ne sçavons-nous pas que tout ce que Dieu fait il le fait pour sa gloire, même pour sa plus grande gloire! Pouvons-nous douter que sa gloire ne soit avancée lors qu'il transporte le chandelier de son lieu, pour me servir des termes de l'Ecriture, c'est à dire lors qu'il laisse éteindre quelque part la lumiére de sa connoissance, aussi bien que lors qu'il l'y allume? Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il procure lui est glorieux. Mais tantôt il veut être glorifié d'une façon, & tantôt d'une autre. Et comme nous ne sçavons pas dans chaque occasion quelle est la maniére particuliére en laquelle il veut être glorifié, nous devons craindre de nous opposer à ses desseins en suivant nos caprices & nos fantaisies. Nous devons appréhender de lui ôter la gloire qu'il cherche en lui donnant celle qu'il rejette & qu'il ne veut point.

Pour nous conduire réguliérement il faut nous proposer pour but, non en général la gloire de Dieu, mais en particulier la gloire qui est l'objet present de sa volonté. C'est la seule

ſeule que nous devons tâcher de lui proc
Que ſi l'on me demande par quel moy
pourra connoître une choſe qui paroi
élevée au deſſus de nôtre petite capacité,
pondrai que cela n'eſt pas à beaucou pre
difficile qu'il paroît d'abord. Dieu a to
ſes voyes pour faire connoître ſa volon
hommes. Il ne ſe ſert plus pour cela des reve-
lations immédiates, comme il faiſoit aſſez ſou-
vent dans les premiers temps. Il a deux autres
voyes qui ſont plus communes & plus ordinai-
res. L'une c'eſt l'événement, car tout ce q
arrive eſt conforme à ſa maniére à la volonté
Dieu. L'autre conſiſte dans les ouvertures
que ſa Providence nous fait pour de certaines
choſes, à quoi l'on peut dire qu'elle nous ap-
pelle par les conjonctures particuliéres où el-
nous met, & rien n'eſt plus propre que cette
voye à nous faire connoître ſa volonté.

En effet, lors que Dieu a conduit les choſes
de telle maniére, & nous a mis dans un tel état
que nous ne pouvons nous empêcher de fai
de certaines actions ſans pécher, nous pou-
vons tenir pour tout aſſuré que c'eſt la volonté
de Dieu que nous les faſſions: Comme tout
au contraire lors que nous ſouhaitons d'en fai-
re d'autres qui nous paroiſſent utiles & néceſ-
ſaires, s'il ſe trouve que nous ne les pouvons
faire ſans pécher, nous devons tenir pour tou
aſſuré que ce n'eſt pas la volonté de Dieu que
nous les faſſions.

Plu-

Plusieurs sont en peine de sçavoir si Dieu les appelle au Martyre. Mais ils peuvent s'en assurer fort facilement par la voye que j'indique. Peuvent-ils éviter la persécution sans commettre le moindre peché, sans desavoüer la vérité, sans cesser même de la confesser dans les occasions où l'intérêt de la gloire de Dieu, & le bien de nôtre prochain le demandent? Si cela est, ils peuvent s'assurer que Dieu ne les appelle point au Martyre. Mais si les choses sont dans un tel état qu'on ne puisse éviter la mort que par un péché, quelque petit qu'il paroisse, & de quelque nature qu'il soit, on ne doit point douter qu'on ne soit appellé à souffrir, & l'on doit regarder la scituation où l'on se trouve comme une vocation expresse, & comme une voix trés-intelligible de la Providence qui nous fait connoître sa volonté.

Je dis la même chose sur mon sujet. Je suis en peine de sçavoir par quelle voye Dieu veut que j'avance sa gloire dans les occurrences où je me trouve. Pour m'en assurer, je n'ai qu'à considérer quelle de ces voyes est la plus innocente. Car s'il en est quelqu'une de criminelle, je puis tenir pour certain que ce n'est pas celle que Dieu veut que je suive presentement, quoi que rien n'empêche que dans d'autres occurrences, où cette voye, qui est maintenant criminelle par des circonstances que je n'en puis séparer, deviendra innocente par l'absen-

ce

ce de quelqu'une de ces circonstances, je puisse, & je ne doive même l'embrasser.

Ce fut ainsi que David raisonna dans la caverne de Henguedi. Il ne doutoit pas qu'il ne fût plus propre que Saül à occuper le Trône d'Israël, puis que Dieu lui-même le lui avoit fait entendre. Il ne doutoit pas que quand qu'il y seroit monté il n'y travaillât d'une autre maniére à avancer la gloire de Dieu, & à procurer la félicité de ses peuples. Il lui étoit aisé de se mettre en la place de Saül. Il ne faloit pour cela que le tuër, comme il le pouvoit sans danger. Il sembloit que la Providence le lui eût mis entre les mains dans ce dessein, & que ce fût mal répondre à ses intentions que de laisser passer une si belle occasion de terminer cette longue guerre, & de se mettre en état de faire les grandes choses qu'on vit dans la suite. C'est de quoi il n'auroit pas douté si ce moyen eût été innocent. Mais comme il étoit criminel il ne pût se persuader qu'il fût dans l'ordre de Dieu, & conforme à sa volonté, & il aima mieux s'exposer lui-même à de nouvelles traverses, & laisser les affaires publiques dans la confusion où la mauvaise administration de Saül les avoit jettées, que d'y remédier par une voye qui ne lui paroissoit pas approuvée de Dieu.

C'est ainsi que nous devrions toûjours raisonner. Nous devrions nous persuader que

Dieu

Dieu ne veut pas que nous fassions ce que nous ne pouvons faire sans l'offenser, & d'ailleurs il seroit juste de considérer que sa bénédiction est tout autrement nécessaire que nos efforts pour faire réüssir les choses d'une maniére qui soit tant soit peu avantageuse. Pouvons-nous cependant nous imaginer que nos crimes soient des moyens fort propres à attirer la faveur & la bénédiction de Dieu ? Ne devons-nous pas plûtôt craindre qu'ils irritent sa colére, & qu'il confonde des pensées si contraires à ses volontez !

Qu'on s'ôte donc ces vaines imaginations de l'esprit, & qu'on se persuade que la meilleure de toutes les intentions est celle de faire la volonté de Dieu, & de se tenir exactement dans les bornes qu'il nous a prescrites. Qu'on se contente de faire son devoir, & qu'on laisse le choix des événemens à la disposition de la Providence.

SEPTIEME DISCOURS.

De la nécessité d'agir & de se conduire conséquemment.

ON pardonne sans peine aux plus grands génies de s'être trompez, mais on ne pardonne pas même aux plus petits de se contredi-

re. Ne tomber jamais dans aucune erreur es[t] une perfection qui passe la portée de l'esprit de l'homme, & qu'on n'exige de qui que ce s[oit]. Mais il n'est personne qui ne soit tenu de s[ça]voir ce qu'il dit & ce qu'il pense, & comm[e] on fait voir qu'on ne le sçait pas lors qu'on [dit] des choses qui se choquent & qui se detruisent les unes les autres, c'est avec raison que ce de-sordre est estimé si honteux & si flêtrissant.

Il faut cependant remarquer que ce defaut ne consiste pas seulement à dire des choses in-compatibles. Il consiste encore à en faire d'op-posées, & c'est-là une espéce de contradiction réelle, qui n'est pas moins insupportable que la verbale.

Il y doit avoir de la liaison & de la corres-pondance, non seulement entre les diverses parties du discours, mais encore entre les di-verses actions de la vie. Ces actions prises en-semble doivent faire un Systéme suivi & lie. Elles doivent s'aider & se secourir les unes les autres, & tendre toutes ensemble à un même but. Si au lieu de cela il se trouve que l'on de-truit par les unes ce qu'on a élevé par les autres, on tombe dans un déreglement qui ne sçauroit être ni plus grossier, ni plus contraire au bon sens. *Si je rétablis de nouveau les choses que j'ai détruites, je me rends moi-même prévari-cateur*, disoit en ce sens l'Apôtre S. Paul. *

* *Gal.* 11. 18.

La

La sagesse est un principe d'uniformité & de constance, & rien ne lui est plus opposé que cette légéreté qui passe dans un moment d'un contraire à l'autre. La piété n'en est pas moins éloignée que la sagesse. S. Jaques remarque * que l'*homme double de cœur*, ou comme d'autres traduisent, l'*homme qui a l'esprit partagé*, *est inconstant en toutes ses voyes.* Le Prophete Elie faisoit un reproche semblable aux Israëlites de son temps. *Jusques à quand*, leur disoit-il †, *clocherez-vous des deux côtez? Si l'Eternel est Dieu suivez-le, mais si c'est Baal suivez-le.* C'est pourquoi, lors que Dieu promet § à ses enfans de leur donner un seul cœur & un seul chemin, il est des Theologiens qui l'entendent, non de la concorde, mais de cette uniformité de conduite, qui fait qu'on agit toûjours par un même principe, & qu'on suit une même régle dans tout ce qu'on fait.

L'esprit conçoit très-peu de pensées, le cœur ne sent presque point de mouvement, & l'on ne fait peut-être point d'action extérieure qui ne fasse naître quelque engagement pour la suite, & qui n'ait quelque relation de conformité ou d'opposition avec les engagemens précédens. C'est dans la parfaite correspondance qui se trouve entre ce qu'on fait & ce qu'on s'oblige à faire, que consiste tout l'ordre, & toute la regularité de la vie.

* *Jaq.* 1. 8. † 1. *Rois* 18. 21. § *Jer.* 32. 39.

I. Lors qu'on se persuade quelque chose soit vraye, soit fausse, on s'oblige à agir conformement à cette persuasion. Rien n'est si naturel que de suivre ses propres lumiéres, & de se conduire par ce que l'on sçait, ou même par ce que l'on pense. Rien n'est si ordinaire, soit dans la vie naturelle, soit dans la vie civile. Les bêtes même n'en usent pas d'une autre maniére, & on ne les voit jamais aller contre la direction de leurs sens.

Il n'y a que les pécheurs qui se croyent dispensez de cette obligation naturelle. J'en excepte à la vérité les profanes, dont il faut avoüer que le Systême est tout autrement suivi que celui des autres pécheurs, & qui ne croyant rien ne se gênent jamais, & ne suivent point d'autre loi que l'inclination aveugle de la nature. Je ne parle que du commun des pécheurs, qui croyent en quelque maniére toutes les veritez qu'on leur prêche, & ne s'avisent jamais de les révoquer en doute, qui trouvent même fort mauvais que les impies les contestent, & qui cependant demeurent toûjours esclaves du vice & de leurs passions.

Je soûtiens que rien n'est moins suivi que leur conduite. Car enfin, il ne leur arrive jamais de pécher qu'ils n'agissent directement contre leurs lumiéres, & ne fassent un desaveu réel & incontestable de leur créance. Ils pechent, & sçavent que le péché est non seulement

ment la chose du monde la plus injuste, & la plus digne d'être détestée, mais encore la chose du monde la plus pernicieuse, & la plus contraire à leur véritable intérêt. Ils pèchent sans vouloir se perdre, quoi qu'ils sçachent que rien ne les peut perdre que le péché. Ils pèchent pour se procurer des avantages, dont ils font profession de croire qu'ils n'ont point du tout de solidité.

Quel est le vindicatif qui ne sçache qu'en se vangeant il met Dieu même dans le parti de son ennemi, qu'il s'attire la haine de ce redoutable Juge, & qu'il ne sçauroit faire de si léger prejudice à celui qui l'a offensé, qu'il ne s'en fasse à lui-même d'irréparables? Quel est l'injuste qui ne sçache que s'il fait le moindre tort à son frere sans le réparer, il est absolument impossible que sa faute lui soit jamais pardonnée. Quel est l'avare qui ne sçache que les biens de la terre ne valent pas ceux du Ciel? Quel est l'orgueilleux qui ne soit trés-persuadé que la vanité l'expose & à la haine de Dieu, & au mépris des hommes?

Quoi donc de plus opposé que ce qu'ils pensent & ce qu'ils font? Et ce qui résulte de l'un & de l'autre n'est-ce pas une contradiction inexplicable, un caos plus confus & plus broüillé que celui des Poëtes, où le chaud & le froid, le sec & l'humide se trouvoient ensemble?

II. On dira, peut-être, que ces gens-là

font voir clairement par leurs actions qu'ils ne croyent pas ces véritez qui sont si contraires à leur conduite, & que c'est dans cette incrédulité que consiste l'injustice & l'irrégularité de leur procédé. Mais quel est l'objet de leur incrédulité? Est-ce tout l'Evangile sans exception ? N'y a-t-il aucune de ses véritez qu'ils admettent ? Si cela est j'avouë qu'ils ne tombent pas dans le defaut particulier que je viens de leur reprocher, mais il est vrai aussi qu'ils tombent dans un autre tout semblable, & qui n'est pas moindre. Car enfin, s'ils ne croyent rien, pourquoi font-ils profession de croire? Pourquoi blâment-ils ceux qui ne croyent point? Pourquoi les détestent-ils, comme ils font? Pourquoi font-ils aucune fonction de la Religion ? Pourquoi s'abstiennent-ils de plusieurs péchez ausquels l'inclination de la nature les porte ? D'où viennent leurs desirs, leurs craintes, & leurs espérances? D'où viennent les remords qui les déchirent aprés le péché? Car enfin, on voit toutes ces choses dans ceux dont je parle, & que j'ai déja distinguez des profanes & des impies, soit découverts, soit cachez. Cela tout seul ne fait-il pas voir avec la derniére évidence qu'ils se contredisent, & que leur conduite n'a rien de suivi?

III. Ce n'est pas cela, dira-t-on. Ces gens-là croyent en quelque façon les véritez spéculatives de l'Evangile. Ils admettent ses dogmes

&

& ses mystéres, mais ils ne croyent point ces véritez pratiques, qui sont la régle immédiate des actions. Je veux que cela soit. Dans cette supposition ils ne peuvent point se laver de la faute dont je les accuse, & c'est une vérité incontestable qu'agissant de la sorte ils n'agissent point conséquemment. Est-ce agir de cette maniére, que d'admettre une partie des veritez que Dieu nous révéle, & de rejetter les autres? Si Dieu les a toutes révélées, s'il les a toutes marquées de son sceau, si ce sceau est également visible & reconnoissable dans les unes & dans les autres, pourquoi ne les pas recevoir toutes également? Pourquoi mettre une si grande difference entre des choses si semblables? Si l'autorité de Dieu, si la certitude infaillible de son témoignage, doit captiver nôtre esprit sur le sujet des véritez dogmatiques, pourquoi cette même autorité, & ce même témoignage, ne nous imposeront-ils une semblable nécessité à l'égard des véritez de pratique? Sur tout si l'on considére que ces véritez pratiques sont révélées avec une tout autre clarté que les dogmatiques, ce qui fait que les dogmatiques sont si contestées, au lieu que tout le monde convient des pratiques.

IV. Mais j'ajoûte en deuxiéme lieu que quoi que l'on puisse dire, ceux dont je parle croyent en quelque façon ces véritez même qu'ils choquent par leur conduite. Ils en ont quelque

persuasion, comme il paroît, non seulement en ce qu'ils ne les rejettent jamais, ni intérieurement, ni extérieurement, lors qu'elles leur sont proposées, comme elles le sont toujours, non seulement en ce qu'ils ne les violent jamais sans quelques remords, mais principalement en ce qu'ils les suivent, & qu'ils les observent exactement en diverses occasions. Comme je l'ai déja remarqué, ils s'abstiennent de plusieurs péchez, même de péchez utiles & agréables. Ils pratiquent plusieurs devoirs génans & incommodes. Ils se contraignent en plusieurs façons, & font diverses violences à la nature. Ils font tout cela, non pas tant pour être estimez du monde, que pour plaire à Dieu, & pour suivre les mouvemens de leur conscience. Car s'il ne faloit mettre au rang des pécheurs, & effacer de l'ordre des enfans de Dieu, que ceux qui ne font conscience de rien, le nombre des élûs seroit tout autrement grand que celui des réprouvez, & la voye étroite qui méne à la vie seroit incomparablement plus battuë que la voye large qui conduit à la mort.

Ceux dont il s'agit ont donc quelque persuasion de ces véritez practiques dont j'ai parlé. Mais si cela est que ne les observent-ils toujours & sans exception ? Pourquoi les violent-ils sur le sujet des péchez particuliers dont ils sont esclaves ? Ces péchez dont ils sont esclaves ne sont-ils pas aussi contraires à ces véritez que les autres

autres dont ils s'abstiennent? N'ont-ils pas la même opposition à la volonté de Dieu & à leur devoir? S'ils en sont persuadez, pourquoi les violent-ils lors qu'ils péchent? Et s'ils s'en moquent, pourquoi y déférent-ils en une infinité d'occasions? N'est ce pas-là une inégalité ridicule & insupportable?

V. Mais cette inégalité ne paroît pas seulement à l'égard de ces véritez Divines & révélées. Elle paroît encore sur le sujet des maximes même de bon sens, que la raison toute pure apprend aux plus grossiers & aux plus barbares de tous les hommes, & sur lesquelles ils réglent tous leur conduite. Les pécheurs eux-mêmes les observent réguliérement dans la vie naturelle, & dans la vie civile. Cependant ils les violent tous les jours dans la vie religieuse.

Ces maximes dont je parle sont les suivantes. *Qu'il faut toûjours préférer un bien plus grand à un plus petit, & tout au contraire un mal plus petit à un plus grand. Qu'il faut préférer le certain à l'incertain. Qu'il ne faut jamais s'exposer à un danger sans nécessité, & même sans une nécessité égale & proportionnée au mal que le danger peut causer. Qu'on doit se priver d'un petit bien lors qu'en le perdant on en peut aquerir un plus grand. Qu'on doit de même s'exposer à un petit mal pour en éviter un plus rude. Qu'il faut se défier de ceux qui nous* ont

ont trompez. Qu'on peut quelquefois risquer de petits intérêts, mais qu'on ne doit jamais basarder le principal.

Ce sont-là des régles que nous observons tous les jours, & la plûpart ne les violent presque jamais, ou s'ils y manquent, ce n'est pas qu'ils les croyent fausses, c'est qu'ils ne les appliquent pas comme il faut. Mais dans la vie religieuse il n'est personne qui les observe. En effet, si on les observoit exactement on ne pecheroit jamais, n'y ayant point de péché qui ne soit une infraction visible de l'une ou de l'autre de ces maximes, ou pour mieux dire de toutes ensemble. Car enfin, toutes les fois que l'on péche on préfére la créature au Créateur, la terre au Ciel, le temps à l'éternité, un plaisir d'un moment à une félicité immense & infinie. Toutes les fois que l'on péche on sacrifie le salut, le plus infaillible de tous les biens, à des avantages qu'on ne possédera peut-être jamais, ou quoi qu'il en soit qu'on peut perdre un moment aprés les avoir aquis. Toutes les fois que l'on péche on s'expose sans nécessité au plus grand de tous les dangers, qui est celui d'offenser Dieu, & d'être éternellement l'objet de sa haine. Toutes les fois que l'on péche on se procure un trés-petit bien en se privant d'un autre, ou pour mieux dire, de plusieurs autres, incomparablement plus grands, l'innocence, la tranquilité de l'esprit,

le

le repos de la conscience, l'amour de Dieu, sa grace & sa gloire. Toutes les fois que l'on péche on se fie au monde dont on a été mille fois trompé. Toutes les fois que l'on péche on hasarde son plus grand & plus précieux intérêt, qui est sans difficulté celui du salut.

Ce que je viens de dire est si véritable, que pour faire un Chrêtien il ne seroit peut-être pas necessaire de le charger de nouveaux préceptes, & de lui faire, soit apprendre, soit pratiquer de nouvelles régles. Il suffiroit qu'il observât exactement dans la vie religieuse les maximes les plus communes & les plus triviales qu'il observe dans la vie civile, que le sens commun dicte à tous les hommes sans étude & sans réflexion, & dont on voit des vestiges dans les actions mêmes des animaux.

Quoi qu'il en soit, ceux dont je me plains observent scrupuleusement toutes ces maximes en une infinité d'occasions où il importe trés-peu de les observer, & où les fautes que l'on peut faire en les négligeant sont assez légéres, & peuvent être réparées trés-facilement ; au lieu qu'ils les violent dans la grande affaire de leur salut, qu'on ne peut manquer sans se perdre. N'est-ce pas-là une inégalité insupportable? Que peut-on dire pour excuser une conduite si ridicule? Si ces maximes sont seures, pourquoi s'en départ-on si souvent? Et si elles sont fausses, pourquoi les observe-t-on tous

les jours? Avant que d'en faire les regles de nôtre conduite il faloit les examiner avec soin. Si aprés un examen sérieux & appliqué on les trouve fausses, il ne faut jamais les suivre, mais en chercher de plus seures. Si tout au contraire on les trouve solides & infaillibles, il ne s'en faut jamais départir. Mais les suivre & les violer dans un même jour, & peut etre dans tous les jours de la vie, c'est quelque chose de si bizarre qu'on n'y comprend rien.

VI. Les considérations que je viens de toucher étoient toutes prises de la correspondance qu'il y doit avoir entre nos pensées & nos actions. Il en est d'autres que l'on peut prendre de la liaison qui doit se trouver entre ces mêmes actions, & les mouvemens de nos cœurs. On a remarqué dans un autre endroit qu'il y a toujours de la subordination dans ces mouvemens, qu'il y a toûjours un principe dominant, une cause générale & universelle, qui détermine les autres, qui les remuë, les conduit, & les fait agir. Cela n'est pas mal, & pourvû que ce principe soit tel qu'il doit être, il n'y a rien en cela qui ne soit dans l'ordre & dans le bon sens. Le desordre ne consiste pas en ce qu'il y a un tel principe, mais d'un côté, en ce que ce n'est pas celui qui devroit remplir cette place, & de l'autre, en ce qu'on agit quelquefois contre l'impulsion de celui qui l'occupe véritablement.

Pour

Pour bien faire, il faudroit que ce principe dominant fût l'amour de Dieu, & il l'est même en un sens dans tous ses enfans. Dans les autres c'est l'amour d'eux-mêmes, & rien n'a tant de part dans toute la masse de leurs actions. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner lequel des deux est le plus légitime. Je dis seulement que quel que ce soit des deux quel'on établisse, il faudroit toûjours agir suivant son impression, & d'une maniére conforme aux mouvemens qu'il inspire. Cependant on voit souvent le contraire.

Toutes les fois que l'on péche on agit d'une maniére directement opposée à l'amour de Dieu. L'amour de Dieu nous porte naturellement à lui obéïr, à faire sa volonté, à tâcher de lui plaire, & même de lui ressembler. Cependant on fait le contraire. On lui desobéït, on lui déplaît, on efface sa Divine image que le S. Esprit avoit tracé dans nos cœurs, & on met en sa place la ressemblance affreuse du Démon, sa malice, sa rebellion, son impureté.

Ceci est déplorable, mais il n'est pas surprenant. L'amour de Dieu n'est pas si absolu, même dans les justes, qu'il n'y ait toûjours d'autres principes qui les partagent. Mais il n'en est pas de même de l'amour propre dans les pécheurs. Ils en sont absolument possédez, & il n'y a rien en eux qui ne soit soumis à ce pre-

premier & plus inamiſſible de nos ſentimens. Cependant, il n'eſt que trop ordinaire de voir qu'on agit d'une maniére directement opposée à la maniére en laquelle l'amour propre voudroit qu'on agit.

L'inclination la plus naturelle & la plus immédiate de l'amour propre, c'eſt celle qui nous porte à ſouhaiter & à rechercher le bonheur, à fuir & à éviter la miſére. Que fait-on cependant toutes les fois que l'on péche? On ſe ferme la porte du Ciel, on rejette outrageuſement les ſoins charitables que Dieu prenoit pour nous rendre heureux, on ſe prive de ſa protection & de ſon amour, on ſe jette entre les bras du Démon, le plus dangereux & le plus implacable de nos ennemis, on ſe précipite brutalement dans l'abîme. Agir de la ſorte eſt-ce s'aimer ſoi-même? Eſt-ce au moins ſe conduire par cet amour? N'eſt-ce pas le choquer directement & de front?

VII. Il eſt malaiſé de pécher plus groſſiérement contre le bon ſens qu'en formant des deſſeins directement oppoſez, qu'en y perſiſtant, qu'en travaillant en même temps à les faire réüſſir les uns & les autres. Agir de la ſorte, c'eſt travailler en même temps à les avancer & à les traverſer, c'eſt faire & défaire une même choſe, conduite ſi inſenſée, que peu s'en faut qu'elle ne paroiſſe impoſſible. Cependant, elle n'eſt pas ſeulement poſſible, elle eſt trés-com-

commune, & il est trés-peu de pécheurs qui n'en fournissent l'exemple.

La plûpart forment des desseins contraires, & se proposent tout à la fois deux diverses fins, deux fins opposées & incompatibles, voulant en même temps se sauver, & joüir de tous les avantages, & de tous les plaisirs de la terre. On a déja remarqué dans un autre endroit, que quoi qu'il n'y ait dans le monde que trop de profanes, il y en a incomparablement moins que de ces demi-Chrêtiens, qui bien loin de renoncer positivement au salut, ont un desir véritable, & même beaucoup d'espérance d'y parvenir, & font diverses choses pour cet effet. Ils se proposent donc cette fin, mais ce n'est pas la seule qu'ils se proposent. Ils veulent encore plus fortement contenter leurs passions. Ils veulent s'enrichir, s'avancer, se faire honorer, goûter les plaisirs des sens, & posséder en un mot tout ce qui fait le partage des hommes du monde.

Cela tout seul ne fait-il pas voir le déréglement de leur esprit? Car ne sont-ce pas-là des choses contraires & incompatibles? Peut-on se sauver en contentant ses passions? N'est-ce pas d'elles que viennent nos plus criminels excés? Ne sont-ce pas elles qui mettent les plus grands obstacles à nôtre salut? C'est à les réprimer, c'est à les dompter, c'est à se mortifier soi-même qu'il faut s'appliquer, si l'on a

un dessein sincére de se sauver, bien loin qu'on puisse les contenter.

D'ailleurs, qui ne sçait que lors que la sagesse éternelle fit le partage des biens, elle assigna ceux du Ciel à ses enfans, & abandonna ceux de la terre aux enfans du Siécle? Depuis ce temps-là il est impossible de les posséder tous ensemble. Il faut nécessairement renoncer aux uns ou aux autres. Il faut avoir, ou le destin du Lazare, qui n'eut que misére, que souffrance, & que pauvreté sur la terre, pour trouver sa joye & sa consolation dans le Ciel, ou celui du mauvais riche, qui aprés avoir eu ses biens dans la vie, trouva ses maux aprés sa mort dans l'Enfer. *Vous êtes excessivement délicat, mon frere*, disoit S. Jerôme à son Heliodore, *Si vous voulez vous réjoüir sur la terre avec le monde, & régner dans le Ciel avec Jesus Christ.* Il faut marcher dans la voye étroite si l'on veut entrer dans le Royaume de Dieu, & se résoudre à en être éternellement banni, si l'on veut tenir la voye large, & suivre ses inclinations.

VIII. Mais ce n'est pas la seule chose qui fait voir l'irrégularité de la conduite de ceux dont je parle. Elle paroît encore bien clairement en ce qu'aprés avoir formé ces deux desseins, ils ne font pas tout ce qui seroit nécessaire, je ne dis pas pour les faire réüssir tous deux, cela ne se peut, mais pour en faire réüssir un seul.

Pour

Pour se sauver il faut une piété solide, une forte attache à Dieu, & à sa volonté, un desir violent de lui plaire, un soin toûjours appliqué à faire ce qu'il ordonne, un mépris sincére pour les biens du monde, & une aversion invincible pour le péché. C'est de quoi l'on ne peut douter quelque illusion qu'on se fasse. Mais n'en doutant point, à quoi pense-t-on lorsqu'on ne veut ni pratiquer aucune de ces choses, ni renoncer au dessein que l'on a formé d'éviter l'Enfer & de se sauver ?

Ce n'est pas tout. On ne néglige pas seulement ce qui seroit le plus nécessaire pour conduire le premier de ces deux desseins à une heureuse fin. On fait encore ce qui n'est propre qu'à le traverser. On travaille avec bien plus de soin & d'application à le ruïner qu'à l'avancer, & si l'on pouvoit faire une juste comparaison entre tout ce qu'on fait pour se sauver, & tout ce qu'on fait de propre à se perdre, on verroit que le premier n'est quelquefois pas le centieme du second. On verroit tant de pechez, tant de fautes positives, & d'omissions criminelles, tant de négligences & de distractions, & en même temps si peu d'actions saintes, & de mouvemens de foi, de piété, & de charité, qu'il n'y a presque point de comparaison à faire entre ces deux ordres de choses, & que les bonnes œuvres sont autant au dessous des péchez, que les péchez devroient être au dessous des bonnes œuvres. Mais

Mais sans nous arrêter à cela, peut-on me nier que ceux dont je parle ne commettent divers péchez, & que s'ils font quelquefois leur devoir, ou pour mieux dire s'ils semblent le faire, ils n'y manquent aussi trés-souvent ? Mais en user ainsi est-ce agir conséquemment ? N'est-ce pas travailler en même temps à bâtir & à ruïner? N'est-ce pas condamner par ce qu'on fait dans le present, une bonne partie de ce qu'on a fait par le passé? Et si l'on a raison de faire ce que l'on fait, peut-on nier qu'on n'eût tort lors que l'on faisoit le contraire ? En un mot, un prévenu qui se contredit ne donne pas plus de prise à son averfaire, que nous en donnons au Démon nôtre accusateur par une conduite si inégale.

Lors qu'on se propose une fin on s'oblige tacitement, mais fortement, & indispensablement, à deux choses, à ne rien négliger de ce qui peut y conduire, & à ne rien faire qui en puisse éloigner. Car qu'y peut-il avoir de plus insensé que de vouloir fortement & sérieusement une chose, & ne pas vouloir ce qui est absolument nécessaire pour l'obtenir ? Quoi de plus extravagant encore, que de vouloir cette même chose, & de faire tout ce qu'il faut pour ne l'avoir point? N'est-ce pas la vouloir & ne la pas vouloir à la fois ? N'est-ce pas une espéce de contradiction ridicule & insupportable?

Quel

Quel est donc le bon sens des pécheurs, lesquels voulant se sauver refusent opiniâtrement de pratiquer tout ce qu'il y peut avoir de plus necessaire pour cet effet, & font au contraire tout ce qui ne peut servir qu'à les perdre? Ainsi à cet égard leur conduite n'a rien qui se suive. Elle n'est pas plus réguliére par rapport à l'autre dessein dont j'ai parlé, & qui leur tient tout autrement au cœur que le précédent. Ils aiment le monde, & les biens trompeurs. Ils veulent les posséder à quelque prix que ce soit, & cependant ils s'avisent de faire profession de la verité dans les lieux où elle n'est soufferte qu'avec peine. Ils s'appliquent à l'observation de certains devoirs assez gênans, & assez incommodes pour des gens disposez comme on les suppose, & laissent passer plusieurs occasions de commettre des crimes utiles & agréables, y renonçant par cette seule raison que ce sont des crimes, & par la crainte d'offenser Dieu & de se damner.

Si cela leur fait de la peine, que ne font-ils donc tout ce qu'il faut pour ne pas déplaire à Dieu, & pour éviter l'Enfer? Que n'arrachent-ils de leur cœur cet amour déréglé des biens périssables, cette attache injuste aux vains objets de leurs passions? Que ne pratiquent-ils tout ce que la pieté nous prescrit? Et s'ils font céder le desir de plaire à Dieu & de se sauver à celui de posséder ces biens trompeurs qu'ils

qu'ils adorent, pourquoi perdent-ils aucune occasion de les aquerir, & que ne se défon[t]-ils des scrupules qui les retiennent & les in[]commodent?

Les profanes sont sans doute bien abominables. La dépravation de leur cœur ne sçauro[it] aller plus loin qu'elle va. Mais il faut avouer que leur esprit a quelque droiture qu'on ne voit pas dans ceux dont je parle. Ils veulent g[oû]ter les douceurs & les plaisirs de la vie. [Ils] n'en veulent laisser passer aucune occasion. Ce[la] la est brutal, qui en peut douter? Ma[i]s c[el]a posé n'ont-ils pas quelque espéce de raison [de] renoncer absolument à la piété, de se de[faire] de tout ce qu'ils regardent comme des ser[upu]les, & de s'ôter de l'esprit toutes les pen[sées] de l'éternité, qui sans les rendre meilleurs ne serviroient qu'à les inquiéter? Agissant de [la] sorte, n'agissent-ils pas plus conséquemme[nt] que ceux qui ayant dans le fond le même desse[in], ne laissent pas de prendre de temps en tem[ps] quelque misérable soin de leur salut, qui sans les y faire réüssir, ne sert qu'à leur faire perdre ce qu'ils cherchent principalement & par dessus tout?

Il y a sans doute bien de l'imprudence, & bien de l'aveuglement, à balancer entre Dieu & le monde, mais il y en a encore bien davantage à rompre avec tous les deux, comme font ceux dont nous parlons. En effet, par leur pro-

profession & par leurs scrupules ils perdent la faveur du monde, & par le refus qu'ils font de se donner tout entiers à Dieu ils se privent de son amour. Ils perdent tout voulant avoir tout. Ils se rendent misérables dans le temps, & plus misérables encore dans l'éternité.

Les profanes renoncent à l'éternité, mais au moins ils gagnent en quelque sorte le temps. Au contraire, ceux dont il s'agit perdent également l'un & l'autre. Pourroient-ils donc se conduire plus étourdiment?

IX. L'irrégularité de cette conduite n'a jamais paru d'une maniére plus sensible, qu'elle paroît depuis quelque temps. On a vû un trés-grand nombre de personnes, qui pouvoient vivre doucement & tranquillement chez eux, joüissant de leurs biens & de leurs emplois, & possédant tranquillement tous les avantages où leur naissance leur permettoit de pretendre. Ils n'avoient pour cela qu'à abjurer leur Religion, & ils ont mieux aimé perdre tout, se séparer pour toûjours de leurs amis, de leurs femmes, & de leurs enfans, s'exposer à la nécessité de passer leur vie parmi les incommoditez de l'exil, & courir même le danger des galéres ou de la potence, que de commettre ce seul péché. Mais venant de donner cette grande preuve de leur zéle, & du desir qu'ils avoient de se sauver, persistant même dans cette résolution, & n'ayant pas la moin-

moindre tentation de l'abandonner, ne laissent pas d'être aussi orgueilleux, aussi vindicatifs, aussi emportez, aussi médisans, aussi impurs, aussi débauchez, & pour tout dire en un mot aussi esclaves de leurs passions, que ceux qui n'ont fait aucun scrupule d'abandonner leur Religion, & de trahir leur conscience.

C'est-là une de ces choses qu'on ne comprend point, & qu'on croiroit impossibles, si l'on n'en voyoit tous les jours des exemples, qui ne sont que trop éclattans. Qui ne croiroit en voyant tout ce que ces gens ont fait & souffert, qu'ils aiment véritablement Dieu, & qu'ils ont un desir sincére de se sauver? Cependant s'ils aiment Dieu, pourquoi l'offensent-ils? S'ils le préférent de bonne foi à toutes choses, comment lui peuvent-ils préférer les objets de leurs passions, & les lui préférer constamment, & persévéramment, par des péchez d'habitude, d'où ils ne reviennent jamais, & où ils retombent à tout moment? S'ils veulent sérieusement se sauver, pourquoi font-ils cent choses, dont l'Ecriture Sainte dit si souvent & si fortement qu'aucun de ceux qui les pratiquent n'entrera dans le Royaume des Cieux? Pourquoi ont-ils abandonné leurs biens & leur repos s'ils vouloient se perdre? Et pourquoi persistent-ils dans leurs vices s'ils ont un desir sincére de se sauver?

A voir

A voir la conduite de ces gens-là, on diroit qu'ils croyent avec l'Eglise Romaine que nos bonnes œuvres peuvent satisfaire pour nos péchez, & qu'ils s'imaginent que les sacrifices qu'ils ont faits, & qu'ils font tous les jours à Dieu en souffrant quelque chose pour la vérité, effacent les outrages qu'ils lui font par les péchez qu'ils commettent. Mais outre que l'Eglise Romaine elle-même ne le croit qu'avec bien des restrictions, qui détruisent absolument l'imagination dont je parle, outre cela, dis-je, ne seroit-il pas bien étrange qu'on n'eût refusé de faire profession de la Religion Romaine, que pour embrasser l'une de ses plus grossiéres & plus insupportables erreurs?

Mais en effet, ce n'est pas-là leur pensée. Leur erreur consiste en ce qu'ils se sont accoûtumez à regarder avec horreur de certains péchez, & que la pente que la nature leur donne pour quelques autres leur inspire une espéce de complaisance pour ces derniers, qui les leur fait trouver supportables. De-là vient qu'ils surmontent les plus fortes tentations qui tendent à leur faire commettre les excés de ce premier ordre, & tombent presque sans scrupule dans ceux du second.

Ils devroient considérer qu'il y a tel péché qui leur paroît leger, & qui ne laisse pas d'être insupportable en lui-même, & aux yeux de Dieu. Qu'y a-t-il, par exemple, que Dieu déte-

déteste plus que l'orgueil? Et qu'y a-t-il d[e]
la plûpart se fassent moins de reproches? [...]
fremit à la simple pensée d'un assassinat, & [...]
compte pour rien une médisance, qu[...]
fasse profession de croîre que la répu[...]
que la médisance flêtrit, est quelque cho[se]
plus précieux que la vie. On regarde co[...]
un grand péché le desaveu des véritez les [...]
spéculatives de l'Evangile, lors même qu'o[n]
ne le fait que par des paroles, & on rega[rde]
comme rien l'abnégation réelle de toute la Mo-
rale de Jesus Christ qu'on fait par le vice.

Sur tout on devroit prendre garde qu'il i[m-]
porte peu de sçavoir quels péchez sont plus [...]
moins grands, lors qu'on sçait qu'ils fe[...]
tous également la porte du Ciel. Que ce[...]
par l'Apostasie, par la vanité, par la médi-
sance, ou par la débauche que l'on se perde,
qu'importe, si effectivement on se perd? Peut-
on cependant douter qu'on ne se perde par q[uel-]
que ce soit de tous ces péchez, lors qu'on [...]
prend pas le soin de s'en corriger? N'est-ce
pas une chose que l'Ecriture Sainte a mille fo[is]
décidée?

Ceux dont je parle pourroient peut-être [se]
desabuser, s'ils vouloient comprendre [ce]
qu'on leur a déja dit dans le commen[cement]
de ce Volume, & qu'on espére de pro[uver]
plus évidemment dans un autre, que p[...]
re à Dieu, & pour se sauver il faut néce[ssai-]
n[...]

ment l'aimer plus que tout, par dessus tout, & qu'à moins que de remplir ce devoir capital & essentiel, on ne sçauroit ni se mettre en etat de grace, ni avoir aucun droit à la possession de la gloire. Mais peuvent-ils se vanter de remplir ce devoir? Ils diront peut-être qu'ils ont fait voir par ce qu'ils ont fait, qu'ils aiment plus Dieu que leur vie, que leurs biens, & que leurs enfans. Je veux que cela soit. Mais ceux d'entr'eux dont l'orgueil est si insupportable, l'aiment ils plus que leur gloire? Les vindicatifs l'aiment-ils plus que leurs ressentimens? Les débauchez le préférent-ils à leur plaisir? C'est ce qu'on ne peut dire. Ils préférent donc quelque chose à Dieu. Par consequent ils ne sont ni ses enfans, ni ses serviteurs, puis que pour soûtenir ces deux qualitez il faut préférer Dieu, non à quelque chose, mais à toutes choses.

X. Ce que j'ai dit jusqu'ici fait voir que les pecheurs prennent trés-mal leurs mesures pour reüssir dans le dessein général de se sauver Mais ils ne sont pas plus heureux, ou plus judicieux en ce qu'ils font pour reüssir dans les desseins particuliers qu'ils conçoivent. Ils employent des moyens, qui bien loin de les approcher de leur but, les en éloignent. Quel est par exemple le but de l'orgueil? On veut être estimé, aimé, respecté. Dans cette pensée on fait tout ce qu'on peut pour persuader les autres de sa

 nais-

naiſſance, de ſon mérite, de ſon eſprit, & autres qualitez par leſquelles on prétend ſe valoir. Mais eſt-ce là la voye qu'il faut pr dre pour reüſſir dans un tel deſſein? N pas préciſement le contraire? Car qu'y a de plus propre à attirer le mépris, la haine, & l'averſion générale que la vanité? Faut-il beaucoup d'expérience, ni un grand uſage monde pour avoir remarqué que les plus gra ſcélérats, les voleurs des grands chemins, empoiſonneurs, ne ſont pas à beaucoup p ni auſſi mépriſez, ni auſſi haïs, que les orgue leux? Il n'eſt pas même difficile d'en déco la raiſon. Premiérement, les autres pechez vent être plus pernicieux à la ſociété, ma ne ſçauroient être plus ridicules. Par co quent, quand même on les haïroit davantage, on ne les mépriſeroit pas à beaucoup prés ta Mais j'ajoûte qu'on les haït moins. Les pl grands ſcélérats ne font du mal qu'à peu de per ſonnes. Les autres n'ont point d'intérê per ſonnel & particulier à les haïr. Mais l'orgue leux eſt un ennemi public, qui veut s'ap prier à lui ſeul l'honneur & l'eſtime à laqu chacun prétend auſſi bien que lui.

Ce n'eſt donc pas par l'orgueil qu'on reüſſi dans le deſſein de ſe faire aimer, & de ſe faire e mer. C'eſt bien plûtôt par la modeſtie. Par co ſequent, rien n'eſt plus mal conçû que le deſſ de ceux qui ſe laiſſent conduire par ce grand de fa

faut. Les médisans ne reüssissent pas mieux, & leurs projets ne sont pas plus judicieux. Ils ne s'empressent à ruïner la reputation des autres que pour établir la leur. Mais bien loin de reüssir dans ce dessein, ils font connoître leur malignité, & s'attirent toute l'horreur qu'ils meritent.

Les intemperans recherchent le plaisir, mais à force de le rechercher ils abrégent leur vie, ruïnent leur santé, & s'attirent de trés-cruelles maladies, & de trés-vives douleurs.

Les vindicatifs ne repoussent les injures qu'on leur fait que pour se rendre redoutables, & pour empêcher qu'on ne les offense plus. Cependant, le plus souvent en se vangeant ils se perdent, & se jettent dans des malheurs incomparablement plus grands que ceux qu'ils vouloient éviter.

Est-il quoi que ce soit de plus ordinaire que de voir qu'on se ruïne par avarice, & qu'on gâte ses affaires, tantôt en ne voulant pas faire des dépenses utiles & nécessaires, & tantôt en s'empressant trop à faire de grands profits? Combien de fois a-t-on perdu sa fortune par ambition? Combien de fois est-on tombé dans la derniére bassesse en voulant s'élever trop haut? N'est-il pas arrivé mille fois que la peur a fait périr des gens qui se seroient sauvez avec un peu de hardiesse.

Ce que j'ai dit jusqu'ici fait voir clairement

que rien n'est moins suivi, & plus mal [illegible] la vie des hommes. Leurs actions sont c[illegible] traires les unes aux autres, & toutes enlem[illegible] aux lumiéres de leur esprit, & aux mouveme[illegible] de leur cœur. Bien loin d'être d'accord av[illegible] les autres ils ne le sont pas avec eux-mêmes, & il n'est pas nécessaire de comparer leur jeu[illegible] avec leur vieillesse pour trouver de la divers[illegible] dans leur conduite. Il n'est point de mom[illegible] où cette conduite ne rassemble des contrarié[illegible]

D'où vient tout cela dira-t-on peut-être, [illegible] quelle est la cause d'un effet si bizarre & [illegible] prenant? Je suis persuadé qu'on en pourro[illegible] leguer plusieurs, mais je croi que voici le[illegible] efficaces. La premiére, que quoi que l'h[illegible] soit essentiellement raisonnable, il est ass[illegible] qu'il se conduise par la raison. C'est la pa[illegible] qui le fait agir le plus souvent, & presque [illegible] jours. C'est au moins ce qui arrive à la pl[illegible] part des hommes, qui n'ayant pris aucun [illegible] de se rendre maîtres de leurs passions en sont de[illegible] venus les esclaves, & ne sont plus en état de leur resister. Cela fait que non seulement l[illegible] grands objets, mais les choses mêmes les plus légéres, leur causent d'assez grands transpo[illegible] pour éblouïr leur raison, & pour les porte[illegible] juger des choses, non selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais selon que la passion les leur représente.

On sçait pourtant que ces passions sont en gné[illegible]

grand nombre. On sçait qu'elles sont contraires les unes aux autres. On sçait combien l'amour est opposé à la haine, la crainte à l'espérance, le desir à l'aversion. On sçait même la difference qu'il y a entre celles qui ne sont pas opposées, & personne n'ignore ce qui distingue l'amour, par exemple, du desir, & de l'esperance. D'ailleurs on comprend que chacune de ces passions peut avoir plusieurs objets differens. Cela fait qu'à peine les sens nous font appercevoir quoi que ce soit, à peine l'imagination ou la mémoire nous font penser à aucune chose qui n'excite dans nôtre cœur quelqu'un de ces mouvemens. Ainsi ceux qui s'y abandonnent, comme font ordinairement la plûpart des hommes, sont presque toûjours agitez, & même agitez bien diversement. Aujourd'hui ce sera le desir qui les fera agir, demain ils seront retenus par la crainte. Aujourd'hui ils courront aprés un objet, demain aprés un autre. En un mot, un vaisseau abandonné à la violence des vents & des flots, sans pilote & sans gouvernail, ne change pas plus souvent de route, que le pécheur assujetti à la tyrannie de ses passions. Faut-il aprés cela s'étonner si sa conduite est si peu suivie, & si ce qu'il fait a si peu de regularité & de liaison?

Pour agir judicieusement il faudroit se demander de temps en temps à soi-même pourquoi on est dans le monde, ce qu'on prétend

y faire, à quoi on veut s'y occuper. Si l'on faisoit cette demande, quelque distrait & dis- pé que l'on soit, on ne tarderoit pas long-temp à se répondre, qu'on n'y est, ni pour se di- r, ni pour s'enrichir, ni pour se procurer des em- plois, qu'on y est pour servir Dieu, & pour se mettre en état de le posséder éternellem- On demeureroit convaincu que c'est là le f- qu'on puisse former raisonnablement, & q- n'y a point de comparaison à faire de celu- avec tous les autres. Cela posé, on jug- avec raison qu'on ne sçauroit s'appliquer ni avec trop d'ardeur, ni avec trop de persévé- ce, à faire réüssir ce grand & important dess- on ne penseroit qu'à cela, on ne travaill- qu'à cela, & quelque innocent, quelque ag- a- ble, quelque utile même que peut paroître ce qui pourroit nous distraire de cette pré- e- re, & plus nécessaire occupation, on le re- teroit avec horreur. Enfin toutes nos a- adressées à cette unique fin, & partant toutes d'un même principe, seroient plus uniformes qu'elles ne sont, & auroient toutes une con- nexion admirable les unes avec les autres.

Mais c'est ce qui n'arrive point. La pl- part agissent au hazard, sans dessein & sans d- libération, selon que la passion, ou l'im- l- sion des autres les determinent. Ceux qui o- quelque vûë se prescrivent l'usage qu'ils doi- vent faire de quelques heures, ou de quelques jours,

jours, tout au plus de quelques années. Mais presque personne ne pense au but général de toute la vie, bien loin de l'employer effectivement comme l'on devroit.

C'est là, si je ne me trompe, la premiére cause de l'irrégularité de nôtre conduite. La seconde consiste en ce qu'on ne fait point de reflexion sur cette irrégularité même. Nôtre esprit se repend incessamment sur les objets extérieurs. Nous pensons à tout, excepté à nous-même. Si nous examinions nôtre propre conduite comme nous examinons celle des autres, si nous en jugions par les lumiéres du bon sens & de la raison, nous ne tarderions pas long-temps à nous appercevoir combien peu elle est judicieuse. Nous en aurions honte, nous la changerions. Mais combien peu y en a-t-il qui s'avisent de s'observer eux-mêmes, & de faire des reflexions sérieuses sur tout ce qu'ils font?

Enfin, la derniére, & peut-être la principale cause de ce desordre, c'est qu'on n'a presque point de foi. On ne rejette pas positivement les véritez du salut, il faut l'avoüer. On ne se dit pas déterminément à soi-même qu'il n'est pas vrai que Dieu les ait révélées, moins encore que ce qu'il a révélé puisse n'être pas assuré. Mais la persuasion qu'on en a est si foible, si légere, & si chancelante, l'esprit en est si peu penetré, on s'arrête à des idées si confuses &

ſi générales, & on entre ſi peu dans le d'
de ce qui y eſt contenu, on y fait enfin ſi p
d'attention, que c'eſt preſque la même cho
ſe que ſi l'on ne le croyoit point du tout

Ainſi, le véritable moyen de remédier à
grand deſordre, ſeroit à mon ſens de s'impri
profondement dans l'eſprit la certitude imm
ble des véritez révélées, & l'obligation où n
ſommes d'en être plus fortement perſuadez q
de ce que nous voyons de nos propres yeu
Ce ſeroit en ſuite de s'accoûtumer à ſuivre ce
lumiéres dans les moindres choſes, à jug de
tout par la foi, à ſe conduire par la foi, à vi re
en un mot de la foi, en ſorte que cette ver u ne
fut pas une qualité oiſive, cachée, & rel
dans un coin de l'ame, où elle demeurât
action & ſans mouvement, mais un princ e
général & univerſel, qui ſe mêlât à tout, qui
dirigeât tout, & qui ne laiſſât rien échapp r,
ni à nos eſprits, ni à nos cœurs, ni à nos bou-
ches, ni à nos mains, qui ne fût conforme
à ce qu'elle enſeigne. Ce ſeroit alors que cette
unité qui eſt ſi eſſentielle à la foi ſe répandr
ſur toute la vie qu'elle conduiroit, & que nous
ſerions tous ſemblables en toutes choſes & à
nos prochains, & à nous-mêmes.

DIS-

DISCOURS HUITIE'ME.

De la Retraite.

IL ne faut, ni beaucoup de pénétration, ni beaucoup d'application d'esprit pour s'appercevoir que l'homme a été fait pour la société. Cette société se forme & se conserve par la parole, & l'homme a de lui-même tout ce qu'il faut pour parler & pour entendre parler. Mais ce n'est pas tout. Il a des inclinations trés-conformes à cette destination, & il est trés-peu de personnes qui n'aiment la compagnie, & à qui la solitude ne soit ennuyeuse, & insupportable.

Cependant, comme le péché a fait que les choses les plus naturelles, & même les plus utiles à l'homme innocent, deviennent les plus pernicieuses à ce même homme depuis qu'il est criminel, il est arrivé que rien ne contribue plus à nous perdre que cette pente que nous avons pour la société, & que rien au contraire ne nous est plus utile que la retraite, qui choque si fortement nos inclinations. C'est ce que je me propose de faire voir dans ce Discours.

Mais comme il y en a plusieurs qui ont porté trop loin la nécessité & les bornes mêmes de

la retraite, aprés en avoir étalé les utilitez,
tâcherai de faire connoître jusqu'où on la d
porter, & quand c'est qu'il est permis, o
même qu'il est nécessaire d'en sortir pour
trer dans le commerce & la société.

La retraite a trois principaux avantages q
doivent la faire estimer de tous ceux qui ont
desir sincére de se sauver. Elle arrête & pr
vient nos dissipations en nous donnant
moyen de nous recueüillir. Elle nous pré
ve de la contagion qui est inséparable du gran
commerce du monde. Elle nous procure tou
les biens du silence, & nous met à couvert de
dangers ausquels on s'expose en parlant trop
comme on fait ordinairement. Ce sont-là
choses qui méritent qu'on s'applique à
éclaircir.

Je dis premiérement, que le commerce qu'o
a avec le monde n'est propre qu'à nous diff
& j'entens par cette dissipation dont je parle,
grand nombre de vaines occupations qui co
sument tout nôtre temps, qui épuisent to
nôtre activité, & qui nous appliquant à
objets inutiles, nous empêchent de travailler
des choses plus nécessaires, & particulie
ment à la grande & importante affaire de nôt
salut.

On a pû recueüillir souvent de ce que j'ai d
dans les Discours précédens qu'il est difficile de
se sauver, & que pour réüssir dans ce grand
dessein

dessein, il y faut travailler d'un côté avec la derniere contention, & de l'autre, avec une persévérance qui ne se lasse ni ne se rebute jamais. J'ai fait voir qu'il faut être incessamment en action pour s'oppoler aux inclinations de la nature dépravée, qui nous portent au mal de tout nôtre poids, & aux efforts perpétuels d'une infinité d'ennemis qui travaillent continuellement à nous perdre. J'ai fait voir que pour peu qu'on se relâche on se perd, puis qu'on s'abandonne par là à la pente qui nous entraîne avec rapidité dans le précipice.

Mais si tout cela est véritable, comme il ne l'est que trop, que peut-on imaginer de plus pernicieux que ces dissipations perpétuelles où nous vivons? Qu'on prenne le soin de séparer tout le temps qu'on employe à travailler pour le Ciel, de celui que d'autres occupations nous enlevent. Que l'on compare en suite ces deux portions de la vie l'une avec l'autre. On sera épouvanté de leur inégalité & de leur disproportion.

Le sommeil, les repas, les visites, les divertissemens, les affaires, l'oisiveté, emportent, non une partie de la vie, mais absolument la vie toute entiére de la plûpart des hommes, & presque toute la vie des autres, qui ne donnent à leur salut qu'un trés-petit nombre de momens, & qui consument des années entiéres aprés d'autres choses. Il y a même cette

différence entre ce peu de momens qu'on donne au dessein de travailler à se sauver, & tout ce que l'on perd ailleurs, que lors qu'on s'occupe au reste des choses on y est tout entier, on ne fait que cela, on ne pense qu'à cela, au lieu qu'en travaillant au salut on n'y travaille que foiblement & languissamment, on n'y pense même qu'avec distraction, parce qu'en effet, les vains fantômes dont on s'est rempli l'imagination pendant la plus grande partie de la vie reviennent dans ces momens-mêmes qu'on croyoit donner à des choses plus importantes, & occupent presque entiérement l'esprit. De sorte que ces momens-mêmes ne sont pas exempts de dissipation.

Ainsi, toute la vie n'est autre chose qu'un tissu d'amusemens, qu'un amas de distractions, qu'une application sans relâche à ce qu'il faudroit négliger, & qu'une négligence perpétuelle de la seule chose qui mériteroit de nous occuper depuis la naissance jusqu'à la mort. Ainsi l'on se perd, car le moyen de ne se pas perdre lors qu'on ne fait pas pour se sauver la centiéme partie de ce qui seroit nécessaire pour cet effet.

Les dissipations font deux effets que j'ai deja indiquez, mais qu'il est bon de marquer plus distinctement. Elles emportent nôtre temps, & elles épuisent nos forces. Nôtre temps est court, & c'est de quoi nous sçavons nous plain-

plaindre. Mais s'il est court il le faudroit ménager. Cependant, on le prodigue par les dissipations qui l'enlevent. Nos forces de même sont trés-petites; le sentiment même nous en convainc. Nous n'en avons que peu, & nous consumons ce peu aprés des choses vaines & inutiles. Comment, aprés tout cela, nous resteroit-il, ni assez de forces, ni assez de temps pour nous sauver, puis qu'à peine le pourrions nous en ne travaillant qu'à cela, & en y employant d'un côté toute nôtre vie, & de l'autre, tout ce que nous pouvons avoir de vigueur & d'activité?

Qu'on juge par là s'il y a beaucoup de solidité dans la réponse de ceux, qui lors qu'on leur reproche l'attache qu'ils ont à leurs divertissemens, s'imaginent de se bien défendre en soûtenant que ce sont des divertissemens innocens. Je n'examine pas maintenant si ce qu'ils disent est véritable. On pourroit, peut-être, leur faire voir le contraire, mais la chose n'est pas de ce lieu. Je n'examine pas si ces divertissemens, quoi qu'innocens en eux-mêmes ne sont pas des causes, ou tout au moins des occasions de pécher, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres. C'est encore une considération qui n'est pas à négliger, mais qui n'est pas de mon sujet. Je veux que ce qu'ils disent soit véritable, & qu'il le soit même en tout sens. Je veux que ces divertissemens ne soient

soient criminels, ni dans leur usage, ni dans leurs suites. C'est tout ce qu'ils peuvent prétendre. Mais n'est-ce pas assez qu'ils nous divertissent, c'est à dire, qu'ils nous détournent de nos véritables & légitimes occupations? N'est-ce pas assez qu'ils nous empêchent de travailler à nôtre salut? Ne compte-t-on cela pour rien? Pour moi je soûtiens qu'il faudroit le compter pour tout.

C'est donc un grand malheur que celui d'être dissipé. On l'est cependant presque tout le temps qu'on est avec les autres. Car quoi de plus rare que de voir qu'on y soit pour travailler à se sauver? quoi de plus ordinaire que de voir qu'on n'y est que pour des affaires, pour des plaisirs, ou pour éviter l'ennui de la solitude?

La retraite au contraire nous donne le moyen de nous recueüillir, & par conséquent de faire deux choses également difficiles & nécessaires, l'une de connoître distinctement l'etat present de nôtre ame, l'autre d'en reformer les déréglemens, & de fortifier ce que la grace y a mis de dispositions pour le bien.

Nous vivons pour la plûpart dans une perpetuelle ignorance de nôtre état. Il y a dans nôtre cœur mille secrettes inclinations, mille foiblesses differentes, dont les autres apperçoivent quelque partie, mais que nous ignorons presque absolument. Nous ne sçavons quel est le principal motif de nos actions. Nous ne

sçavons ni ce que nous cherchons, ni pourquoi nous le cherchons, & quoi que tout cela se passe au dedans de nous, nous en sommes tout aussi peu instruits que des choses les plus éloignées.

Qu'il seroit utile à tous les hommes sans exception de se bien observer, de se bien étudier eux-mêmes, & de sçavoir certainement & distinctement tout ce qui se passe en leur cœur! Qu'il leur importeroit de n'avoir aucune pente, aucune sensibilité, aucun goût, aucune aversion particuliére qu'ils ne connussent! Qu'il seroit nécessaire d'entrer dans le dernier détail de ces choses, & de ne laisser rien quelque petit qu'il soit qu'on ne pénetrât! Outre que des maux connus sont d'ordinaire à demi guéris, outre cela, dis-je, cette connoissance toute seule seroit un moyen presque infaillible pour s'en affranchir, car ces sentimens ont tous quelque chose de si bas & de si honteux, qu'il est difficile qu'on n'en rougît, & qu'on ne s'en corrigeât pas d'abord si on ne trouvoit le moyen de se les cacher, & de se les déguiser à soi-même.

Il seroit donc utile de se connoître. Mais le moyen de se connoître sans s'étudier? Qui ne sçait combien nôtre cœur a de replis, de détours, & d'obscuritez? Qui connoît d'ailleurs les illusions de l'amour propre? Jugeons de nous par les autres. Nous connoissons une infinité de personnes qui s'imaginent d'être

exempts

exempts de certains défauts, qui non seulement se trouvent en eux, mais qui s'y trouvent au plus haut degré. Nous déplorons leur aveuglement. Mais ne doutons pas qu'ils ne déplorent à leur tour le nôtre, & que nous ne leur paroissions aussi ridicules qu'ils nous le paroissent.

Ainsi, c'est quelque chose de trés-difficile que de se connoître, je dis même en prenant tout le soin possible pour y réüssir. Que sera-ce donc si on ne s'y applique que légérement? & le moyen de s'y appliquer fortement & constamment que dans la retraite? Quand on est avec les autres on est trop occupé de ce qu'on entend & de ce qu'on voit. Nôtre ame est, si je l'ose dire, toute hors de nous, & c'est beaucoup de la pouvoir resléchir & concentrer en nous-mêmes dans la solitude.

En effet, cette occupation n'est guéres moins dégoûtante que salutaire. Nous avons une repugnance extrême à penser à nous, & comme l'experience nous convainc assez de cette verité, on ne s'est point appliqué à la prouver, on s'est seulement occupé à rechercher la cause de cet effet, qui est tout d'un coup assez surprenant. Car comme il est également naturel de penser à ce que l'on aime & d'en parler, il semble que comme nous nous aimons avec tant d'excés, & que nous avons tant de plaisir à parler de nous, nous en devrions avoir beaucoup à y penser.

Cependant on voit le contraire. Nous avons une peine extrême à réfléchir sur nous-mêmes, & c'est de quoi l'on a donné une raison qui me paroît fort solide. C'est qu'il est si difficile de se considérer attentivement soi-même, sans y appercevoir de trés-grands défauts, & par conséquent sans être tenté de se mépriser, que l'orgueil à qui ce mépris est insupportable, & qui est cependant le maître de nôtre cœur, nous fait rechercher avec empressement d'autres occupations, qui quelques desagréables qu'elles soient en elles-mêmes, le sont beaucoup moins que la vûë de nos manquemens.

Il ne faut donc pas espérer de vaincre ces répugnances sans de grands efforts. Et où pouvons-nous faire ces efforts que dans la retraite, où rien ne nous empêche de recueillir nos forces, au lieu que par tout ailleurs on trouve tant de choses qui les partagent? Il faut même que cette retraite soit un peu longue. Car outre qu'il y a tant de choses à démêler pour se bien connoître, que quelque temps qu'on donne à cette recherche on ne lui en donne jamais assez, outre cela, dis-je, les impressions que les objets extérieurs ont fait sur nos esprits sont si vives & si profondes, & les fantômes en reviennent si opiniâtrément dans l'imagination lors même qu'on tâche de les éloigner, qu'il faut beaucoup de temps pour y réüssir, & pour se mettre en état de penser un peu fortement à soi-mê-

même. Ainsi on ne sçauroit en venir à bout, si on ne prend pour cela que quelques momens, & si on ne s'y applique qu'en revenant du tumulte & de l'embaras du monde où on est plongé.

Mais aussi si l'on prend des espaces considerables de temps pour se recueillir, si l'on s'y applique sérieusement & de bonne foi, on sera surpris des progrés qu'on fera dans la connoissance de soi-même. On y découvrira chaque jour de nouveaux manquemens & des nouvelles foiblesses, par conséquent de nouveaux sujets de s'humilier, & une nouvelle matiere pour travailler. Et voilà encore à quoi la retraite nous peut être utile. Car où peut-on travailler plus efficacement à se corriger, que dans un lieu où on est moins distrait, & où rien ne partage, ni nos forces, ni nôtre attention? Où peut-on espérer de guérir plus facilement ses anciennes playes, que dans un lieu où l'on n'est pas en danger d'en recevoir de nouvelles? Dans ce tumulte du monde on est assez occupé du soin de repousser les attaques qui nous sont livrées par la plûpart des objets qui frappent nos sens, & ce n'est pas trop de tout le repos & de tout le silence de la retraite pour réüssir dans le dessein de remédier à nos anciens maux.

Mais ce n'est pas tout que de se guérir. Aprés avoir recouvert la santé il faut penser à la con-

conserver, & se souvenir toûjours que les premiéres maladies ne sont pas à beaucoup prés aussi dangereuses que les rechutes. Il faut par conséquent éviter tout ce qui les pourroit causer, & c'est encore à quoi la retraite est extrêmement utile, car comme je l'ai déja dit, son second usage c'est de nous préserver de la contagion à laquelle on s'expose dans le commerce du monde.

Il ne faut étre ni bigot, ni misantrope, pour demeurer convaincu que le monde est dans un état pitoyable. Le débordement y est extrême, & si l'on en voit peu qui se rendent coupables de tous les péchez sans exception, il est certain au moins qu'il n'est point de péché quelque abominable qu'il soit, qu'on ne voye commettre à un trés-grand nombre de personnes. On voit par tout, je l'avouë, beaucoup d'entêtement & de faux zéle, mais presque point de sanctification & de pieté. C'est dequoi tout le monde se plaint, & par malheur ces plaintes ne sont que trop véritables.

Cela étant, que peut faire l'homme de bien dans le monde que s'y corrompre? Et qui peut douter qu'il ne soit pour le moins aussi difficile de se conserver dans l'innocence en vivant dans un monde si dépravé, que de demeurer sain dans des lieux infects, où l'on ne respire que de mauvais air? Premiérement, il y a du danger à voir trop souvent le crime. On s'y ac-

coûtume insensiblement, & l'on vient peu à p
à n'en être plus si choqué qu'on l'etoit d'ab
On le regarde comme quelque chose de
portable, ce qui est deja une dispos
chaine à le commettre dés qu'on en sera p
un peu fortement.

Sur tout, cela arrive lors que ce crime e
commis par ceux qu'on estime le plus. Ca
alors cette estime se répand en quelque manie
sur les crimes-mêmes qu'on leur voit comm
tre, & l'on se persuade sans peine qu'ils ne doi-
vent pas être aussi grands que d'autres ve
le faire comprendre, puis que des person
si universellement approuvées n'en sont pa
exemptes.

Il y a d'ailleurs dans le fond de la nature
secrette pente pour l'imitation. On se porte
naturellement à faire ce qu'on voit que les a
tres font Non seulement les enfans appren-
nent de cette façon à parler, mais les person-
nes faites prennent le style, les maniéres, les
habits de ceux avec qui elles vivent, & il faut
se tenir sur ses gardes, & se faire de la violence
pour s'en empêcher. Comment donc pour-
roit-on ne pas devenir méchant lors qu'on est
toûjours avec des méchans, puis qu'on n'y est
déja que trop porté par la dépravation de la na-
ture, & se peut-il que cette pente aidée & for-
tifiée de toute l'autorité de l'exemple, ne triom-
phe d'une vertu qui est encore bien loin d'être
consommée.

Ce

Ce n'est pas tout. On se remplit dans le monde de fausses maximes. On y entend dire si souvent qu'il est glorieux de se vanger, de s'élever, de s'agrandir, on y voit si universellement estimer la fausse valeur, la fausse gloire, les richesses, la duplicité, & cent autres choses qui ne valent pas mieux, qu'on vient enfin à se persuader que ce sont des biens excellens, qui méritent qu'on n'épargne rien pour les aquerir, & chacun comprend assez de soi-même qu'il n'en faut pas davantage pour nous faire perdre nôtre innocence, & pour nous porter même aux derniers excés.

Il faut ajoûter à toutes ces choses les tentations perpetuelles ausquelles on s'expose pour peu que l'on entre dans le commerce du monde. Ce ne sont de tous côtez que des piéges & des embuches où nôtre innocence court mille dangers. Tantôt un discours flatteur ataque nôtre humilité: Tantôt un mépris, ou un outrage réel ou apparent nous inspire de la colére, de la haine, & du desir de vangeance. Souvent on nous tient des discours si libres, ou si malins, que nous ne pouvons ni les laisser passer sans offenser Dieu, ni les réprimer sans facher ceux qui nous parlent, & sans attirer leur ressentiment, ce qu'on n'est pas bien aise de faire. Quelquefois nous sommes pressez de découvrir de certaines choses qu'il nous importe de tenir cachées, & on nous fait des interrogations

terrogations si pressantes que nous ne sça
nous en débarrasser sans mentir. En un mo
l'homme de bien ne sçauroit guéres quiter
maison sans s'exposer en quelque danger de p
dre son innocence.

Un soldat qui monte sur une brêche, & qui va essuyer le fer & le feu de toute une garnison résoluë à la bien défendre, ne fait pas d'ord naire une action plus hazardeuse par rapport à la vie presente, que celle que fait trés-souvent un homme qui sort de sa maison, & qui se va mê dans le monde par rapport à l'éternité. Il va soûtenir les attaques d'un plus grand nombre d'ennemis. Il va recevoir leurs coups. Il court danger d'en être percé, & s'il est assez malheureux pour l'être, il est trés-possible qu'il n'en guérira jamais.

D'où vient donc qu'il n'est point de solda quelque brave ou quelque brutal qu'il pui être, qui ne soit émû, & n'ait le cœur serré lors qu'il va à l'assaut, où il ne risque que cette vie misérable qu'il fait profession d'estimer peu, & que non seulement un ou deux cheurs, mais généralement tous les homm sans en excepter même les gens de bien, o l'esprit si tranquile lors qu'ils vont s'expos des dangers incomparablement plus grands D'où vient qu'ils montent de sang froid & émotion à cette espéce d'assauts? La cause n'en est pas obscure. C'est qu'ils ne sçavent pas a qu-

quoi ils s'exposent, & que leur ignorance les empêchant d'appercevoir le danger qu'ils courent, les empêchent en même temps d'en être effrayez.

Mais cette ignorance elle-même ne tient-elle pas du prodige? Combien ont-ils fait d'épreuves de ce danger? Combien de fois leur est-il arrivé de se retirer dans leur maison tous couverts de playes mortelles que le Démon leur avoit faites depuis leur départ? Je sçai qu'il en est plusieurs qu'ils n'ont point senties. Mais il est impossible qu'ils n'en ayent senti quelqu'une. Comment donc se peut-il que leur propre expérience ne les rende pas plus timides, sans parler maintenant des autres moyens qu'ils ont de connoître le danger auquel ils vont s'exposer?

Quoi qu'il en soit, rien n'est plus dangereux que la société, & par conséquent il n'est guéres d'asyle plus seur, ni plus inviolable que la retraite. On y est & moins attaqué, & plus secouru. On y trouve & moins de tentations à vaincre, & plus de facilité à les repousser. On n'est retenu ni par la fausse honte, ni par la complaisance, ni par la crainte des hommes, ni par la plûpart des autres considérations, qui nous empêchent si souvent de remplir des devoirs que nous n'ignorons pas. On peut implorer le secours de Dieu. On peut se remplir l'esprit de maximes solides, dont la lumiére

nous

nous éclairera dans tout le cours de la vie. On peut s'affermir dans l'amour de Dieu, & dans la pratique des vertus, & se mettre en état d'avoir moins à craindre lors qu'on sera appellé à essuyer quelque tentation.

Outre ces utilitez générales, la retraite en a encore une plus particuliére, mais considérable. C'est qu'elle nous procure tous les biens du silence, qui convient si bien à l'humilité & à la modestie, ces deux qualitez si essentielles à l'enfant de Dieu, & qui d'ailleurs nous met à couvert de ce grand nombre de péchez où l'on tombe, soit en parlant trop, soit en ne parlant pas assez, soit en parlant mal, & dont il est si difficile de se garder, que S. Jaques assure qu'un homme qui les évite est parvenu à la perfection.

Rien, en effet, n'est plus ordinaire que ces trois ordres de péchez. Trois vertus différentes entreprennent de corriger le premier. La Prudence s'occupe à empêcher qu'on ne découvre ce qu'il nous importe de tenir caché, & qu'il ne nous échappe de dire des choses qui peuvent nous nuire, & nous causer quelque préjudice. L'honnêteté civile prend garde à ce qu'on ne choque personne, & qu'on ne le rende, ni incommode, ni importun par des discours desagréables, ni même par de longs discours. Mais la vigilance Chrêtienne va plus avant. Elle retranche absolument tous les discours inutiles, & qui ne sont pas propres à produire

duire quelque bon effet. Car enfin personne n'ignore cette parole terrible du Fils de Dieu. *Il nous faudra rendre compte, même d'une parole inutile.*

Je ne croi pas qu'il y ait dans tout le reste de l'Ecriture un autre mot si propre que celui-ci à nous effrayer. Car enfin, combien échappe-t'il, je ne dirai pas de paroles, mais de discours vains & inutiles aux plus retenus? Et si chaque parole perduë est un péché particulier, de quelle multitude, bon Dieu? De quelle effroyable quantité de crimes sommes-nous chargez.

Cependant la chose est certaine. Jesus Christ l'assure, & lors qu'il parle il n'est permis, ni de contredire, ni de douter. On péche, on offense Dieu, on hazarde son salut par une simple parole inutile. Qu'est-ce donc que le commerce du monde qu'une tentation perpetuelle? Car enfin le moyen d'y être un moment sans être en danger de commettre un de ces péchez. Le moyen de conduire de telle sorte sa langue, qu'il ne lui échappe jamais un seul mot qui n'ait quelque utilité?

Quand la retraite ne nous apporteroit point d'autre avantage que celui de nous garantir contre ce danger, cela seul nous en devroit donner une grande idée. Ce n'est pas cependant le seul bien qu'elle nous procure. Il en est un second qui n'est pas moins grand. On

ne péche pas ſeulement lors qu'on parle trop,
mais auſſi lors qu'on ne parle pas aſſez. Le ſi-
lence eſt quelquefois criminel, ou pour mieux
dire il l'eſt trés-ſouvent. Car enfin il y a une
infinité d'occaſions où les intérêts de la gloire
de Dieu, & l'utilité du prochain veulent que
l'on parle, & où cependant on ne l'oſe faire,
ſoit par la crainte de choquer ceux qu'il faut
contredire, & reprendre même quelquefois,
ſoit par l'apprehenſion de paſſer pour bigot ou
pour hypocrite. Tous ceux qui connoiſſent
un peu leur devoir, & qui ont quelque deli-
cateſſe de conſcience ſçavent que c'eſt ici l'un des
plus ordinaires reproches qu'ils ont à ſe faire, &
l'un des plus juſtes ſujets qu'ils ayent de gemir
& de s'humilier devant Dieu.

Voila donc encore un ſecond ordre de pé-
chez dont la retraite nous met à couvert. Car
comme on n'y tombe que parce qu'on ſe tait
dans les occaſions qu'on a de parler, & que
ces occaſions ne ſe préſentent d'ordinaire que
dans le commerce de la ſocieté, il eſt extrême-
ment rare qu'un homme retiré péche pour ſe
taire, parce qu'il n'eſt pas ordinaire qu'il ſe
trouve dans l'obligation de parler. Mais le
troiſiéme ordre de péchez que la retraite nous
fait éviter eſt beaucoup plus conſiderable que
le précedent, car il comprend tous les pechez
où l'on tombe en parlant mal, c'eſt à dire, non
ſeulement une infinité de péchez particuliers,
mais

mais plusieurs espéces de péchez, les blasphémes, les faux sermens, les sermens inutiles, les sermens téméraires, les paroles sales, les médisances, les calomnies, les rapports indiscrets, les injures, les railleries piquantes, les termes de mépris, les flatteries, les mensonges, les jugemens téméraires, & généralement tous les discours qui choquênt la Verité, la Religion, la Charité, & la Pureté.

On dira peut-être que la retraite serviroit de peu à un homme sujet à la plûpart de ces péchez, & que s'il ne les évite que parce qu'il n'a pas l'occasion de les commettre, son innocence ne vaut guéres mieux que les péchez mêmes où il ne tombe point. Je l'avouë. Mais outre qu'il est de certaines occasions, & des tentations si violentes & si imprévûës pour ces péchez mêmes, que les plus justes ont lieu de craindre d'y succomber, il importe de remarquer que chacun de ces péchez a divers degrez, & que comme il faut être abandonné de Dieu pour les commettre dans un certain degré, il faut aussi une grace bien particuliére pour ne les pas commettre dans un autre. Par exemple, il faut être bien méchant pour confirmer par un serment une chose qu'on sçait être fausse, ou pour inventer malicieusement un faux crime dont on accusera un innocent. Mais ne peut-il pas arriver qu'un homme qui a de la probité & de la conscience atteste une chose fausse,

qu'il croit véritable, mais qu'il ne croit tel que parce qu'il n'a pas pris toutes les précautions nécessaires pour s'en assurer ? Ne peut-il pas de cette maniére se rendre coupable & d'un faux serment, & d'une calomnie, quoi qu'il soit incapable de commettre ni l'un, ni l'autre de ces péchez par pure malice, & en sçachant avec certitude qu'il les commet ?

Il n'y a donc aucun de ces péchez contre lesquels les plus justes ne doivent se précautionner. Mais il en est quelques-uns où ils ne tombent que trop souvent. En est-il aucun à qui il n'arrive jamais de blesser la vérité, si ce n'est pas malicieusement, & dans le dessein de nuire au prochain, au moins par cette espece de mensonge qu'on nomme officieux, & si ce n'est pas en disant des choses qu'on sçait être fausses, au moins en disant de celles dont on n'est pas seur qu'elles soient véritables ? En est-il aucun à qui il ne soit jamais arrivé de faire quelque jugement téméraire, quelque rapport indiscret, quelque raillerie un peu forte ? En est-il qui n'ait jamais ni flatté tant soit peu, ni choqué le moins du monde aucun de ses freres.

J'ai de la peine à croire qu'il y en ait un seul. Mais si cela est, à combien de dangers n'est on pas exposé dans le commerce du monde, où il est difficile de ne pas tomber dans quelqu'un, ou pour mieux dire dans plusieurs de ces manquemens ? Et que peut-on imaginer de plus utile

utile que la retraite, où l'on est heureusement à couvert de tous ces dangers ?

Plusieurs l'ont appellée un port tranquille & assuré, & je ne voi point d'épithéte qui lui convienne mieux que celle-ci. Le commerce du monde est une mer d'une trés-vaste étenduë, semée d'écueils, agitée sans cesse de mille tempêtes, & fameuse par une infinité de naufrages. Rien n'est plus ordinaire que d'y périr, rien plus difficile que de s'y sauver. Mais ce que cette mer a d'avantageux, c'est qu'elle n'a point d'endroit si écarté d'où l'on ne puisse gagner le port en peu de momens, puis qu'il n'y a ni aucun lieu dans le monde, ni aucun moment dans la vie, où l'on ne puisse trouver la retraite.

Mais en quoi consiste cette retraite ? Ce n'est en premier lieu ni un Convent, ni un Hermitage. Les Hermites portent leur retraite trop loin, comme on le comprendra par la suite de ce discours, & ceux qui se disent Moines, & qui se vantent d'être separez du monde, ne le sont pas en effet. Car outre qu'ils vivent en Communauté, ils sont aussi mêlez que qui que ce soit dans les intrigues des affaires les plus séculiéres, & personne n'est plus avant plongé dans le monde que ces gens-là.

Je passe même plus avant. Je soûtiens que la retraite n'est pas un genre de vie affecté à quelque Ordre particulier de Chrétiens. C'est

 l'état

l'état de tous les véritables Chrêtiens que qu'ils soient. Ils doivent tous se retirer & se séparer du monde le plus qu'ils pourront, chacun selon son emploi & sa vocation. Et de là vient que l'Ecriture ne contient point de précepte particulier pour les solitaires, comme elle n'en manqueroit pas si ces solitaires étoient un Ordre particulier de Chrêtiens. Elle en a pour tous les autres Ordres sans exception. Elle en a pour les Princes & pour les Sujets, pour les Pasteurs & pour les Troupeaux, pour les maris & pour les femmes, pour les peres & pour les enfans, pour les maîtres & pour les serviteurs, pour les jeunes & pour les vieux. Elle en a pour les Magistrats, pour les soldats, pour les Peagers mêmes. Pourquoi négligeroit-elle les solitaires si non seulement ils faisoient un Ordre particulier de Chrêtiens, mais l'Ordre le plus exquis, & le plus considérable de tous, la plus pure portion de l'Eglise, la fleur & l'élite des enfans de Dieu.

Cela fait voir, ce me semble, que tous les Fidelles sans exception sont appellez à la retraitte. Il est cependant impossible qu'ils y demeurent tous en tout temps. Il faut par conséquent y mettre des restrictions qui donnent le moyen de la pratiquer. Premiérement; on comprend assez qu'il est & plus aisé & moins dangereux, de ne pas rechercher ceux qui ne pensent point à nous, que de fuïr ou de repousser ceux qui nous

nous recherchent. Il est assez difficile de nous desfaire de ceux qui viennent à nous sans les choquer, ce que nous devons éviter avec tout le soin possible, non pas tant par un principe de civilité & d'honnêteté mondaine, que par un mouvement de charité, le plus saint, & le plus indispensable de nos devoirs. D'autant plus qu'il est trés-possible qu'ils nous recherchent parce qu'ils ont besoin de nous, & que nous pouvons leur faire du bien, ce qu'il ne nous est pas permis de leur refuser.

On comprend encore qu'on ne doit pas s'éloigner également de toute sorte de personnes quelles qu'elles soient. Comme le commerce des méchans est tout autrement dangereux que celui des gens de bien, il n'est pas à beaucoup prés aussi nécessaire d'éviter les premiers, qu'il l'est de fuïr ces derniers. C'est pourquoi David qui proteste dans un de ses Pseaumes * qu'il est resolu de chasser d'auprés de lui les fourbes, les malins, & les orgueilleux, declare là-même qu'il y veut appeller des gens de bien, & de probité : & dans un autre endroit † il assure qu'il fréquente ceux qui craignent Dieu, & qui gardent ses Commandemens. Par conséquent, lors que nous trouvons des personnes de pieté, avec qui nous espérons de profiter, soit pour l'instruction de nos esprits, soit pour la consolation de nos cœurs, soit pour la dire-

* *Ps.* 101. † *Ps.* 119.

ction & la reformation de nôtre vie, il n
est permis de les rechercher, pourvû que l
se souvienne qu'il n'est personne avec qui n
ne devions être sur nos gardes, ni en ay
cun dont le commerce ne puisse être l'occa
de quelque péché.

En gros, la retraite n'est pas un état où le fi
delle puisse, ou doive demeurer dans tous le
momens de la vie. C'est son élement, je l'avo
C'est le lieu de son repos. Mais il doit le q
lors que Dieu lui en présente les occasions. C
occasions mêmes sont assez fréquentes, & il
est au moins quatre qui sont trés-communes.

La premiére c'est la nécessité d'assister aux
Assemblées de l'Eglise pour y invoquer le n
de Dieu, pour y chanter ses Loüanges, pour
écouter sa Parole, & pour y participer à ses Sa-
cremens. Il n'y a ni retraite, ni quoi q
soit, qui nous puisse dispenser de la prat
de ce devoir, que l'Ecriture recommande
expressement, & il y auroit de l'orgueil, pour
ne pas dire de l'extravagance, à s'imaginer
travailler plus utilement, soit à servir Die
soit à avancer nôtre salut, dans la solitude q
dans la société sainte de ses enfans.

La seconde, c'est lors que nous avons besoin
du secours des autres. Il y auroit de la fo
mourir de faim plûtôt que d'aller acheter ou de-
mander du pain à ceux qui en ont. Mais l'ex-
travagance seroit encore plus insupportable
l'on

l'on aimoit mieux laisser mourir spirituellement son ame faute d'instruction, de consolation, de conseil, ou de quelque secours de cet Ordre, que d'abandonner sa retraite pour l'aller demander à ceux qui le peuvent donner.

En troisiéme lieu, on doit se mêler parmi le reste des hommes toutes les fois qu'on a lieu de se persuader qu'en le faisant on pourra travailler efficacement à avancer la gloire de Dieu, comme cela se peut en plusieurs façons que chacun peut imaginer, & qu'il n'est pas nécessaire de désigner en particulier. Le zéle pour la gloire de Dieu, pour la défense & l'éclaircissement de sa vérité, pour l'avancement de son Régne, pour l'observation de ses Loix, doit être la premiere & la plus forte de nos passions, & les occasions d'y travailler ne se doivent jamais presenter que nous ne les embrassions avec chaleur.

Enfin, toutes les fois qu'on a le moyen de faire quelque bien, soit spirituel, soit temporel, à ses freres, il y faut courir, & si l'on ne le fait, on fait voir clairement qu'on n'a point de charité, & par conséquent, qu'on n'a rien, les qualitez qui paroissent les plus éclattantes n'ayant aucune utilité, ni aucune solidité sans cette vertu.

Je ne dis rien des affaires temporelles, des nécessitez de la vie, des professions & des emplois

plois qu'on exerce. Ce sont, je l'avouë, des raisons suffisantes pour nous tirer de la solitude. Mais ce ne sont pas des raisons distinctes de celles que j'ai touchées. Si nous nous y appliquons saintement & innocemment nous les rapporterons ailleurs, à la gloire de Dieu, au bien de nos freres, ou à nôtre propre salut. Nous n'y travaillerons que dans cette vûë. Car comme on l'a vû dans le discours précedent, il n'y a point d'autre but qu'il nous soit permis de nous proposer.

Je ne croi donc pas qu'il y ait d'autres occasions qui nous dispensent de la retraite que celles que j'ai indiquées. Mais aussi celles-là sont trés-légitimes; Et toutes les fois qu'elles se sont présentées, les plus grands Saints dont l'Ecriture nous propose les actions pour nous servir de modelles, les Patriarches, les Prophetes, les Apôtres, les Martyrs, & ce qui est incomparablement davantage, Jesus Christ lui-même, en un mot, tout ce qu'il y a jamais eu de plus pur & de plus accompli dans le monde, n'a fait aucun scrupule de se joindre au reste des hommes, & de se mêler parmi eux.

Il faut seulement remarquer qu'on se trompe trés-souvent dans le discernement de ces occasions, & qu'on s'imagine de les voir là où elles ne sont pas. Il ne suffit pas d'appercevoir quelque desordre pour croire qu'on doit travailler à la réformer. Il ne suffit pas de voir

quel-

quelque nécessité du prochain pour se persuader qu'on doit y pourvoir. Il faut premiérement que nous ayons quelque pouvoir & quelque vocation pour cela, & d'ailleurs il faut avoir quelque espérance d'y réüssir. En effet, le mal est quelquefois si grand que les remédes ne servent qu'à l'irriter & qu'à l'augmenter. C'est pourquoi il est des occasions où le zéle même fait rechercher la retraite & la solitude pour y gémir en secret des maux qu'on ne peut guerir. Ainsi lors que Dieu demanda au Prophete Elie pourquoi il s'étoit retiré dans le desert, ce saint homme n'en allegua point d'autre raison que le zéle dont son cœur brûloit. * *J'ai été*, dit-il, *émû à jalousie pour l'Eternel des armées, d'autant que les enfans d'Israël ont delaissé ton Alliance.*

Ceux qui sont engagez dans l'erreur & dans l'ignorance auroient un besoin extrême de connoître la verité. Ils sont cependant quelquefois si mal disposez à la recevoir qu'il y auroit de l'imprudence à leur en parler. Et c'est dans ces occasions qu'il faut pratiquer le précepte de Jesus Christ, § *Ne donnez point les choses saintes aux chiens, & ne jettez point les perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent à leurs pieds, & que se jettant sur vous ils ne vous déchirent.*

Ceux qui commettent quelque faute auroient

L 6

* 1. Rois. 19. 10. § Matt. 7. 6.

roient besoin d'en être repris par tous ceux qui en ont connoissance. Il faut aussi les en reprendre lors qu'on le peut. Mais il y a de certaines gens qu'on ne sçauroit reprendre, sur tout en de certaines occasions, sans les jetter dans des excés & dans des emportemens incomparablement plus grands que ceux dont on les voudroit censurer, & alors la charité même que l'on a pour eux oblige à se taire.

Enfin il est des occasions où nôtre prochain auroit à la vérité besoin de nôtre secours, mais où nous ne pouvons nous mettre en état de le lui donner sans nous exposer nous-mêmes à un danger pareil à celui dont nous voulons le tirer. On a lieu par exemple d'espérer qu'allant en de certains lieux, & fréquentant de certaines personnes on fera quelque chose pour leur salut. Mais on a d'un autre côté tout autant de sujet de craindre qu'ils nous entraineront dans leurs desordres, que nous en avons d'espérer de les en tirer. Dans ces occasions il est hors de doute qu'on doit penser premiérement à soi-même, & ne pas risquer son propre salut pour travailler à celui d'autrui.

C'est de quoi l'on ne peut douter si l'on fait attention à deux choses, qui sont également constantes. L'une qu'absolument parlant nous devons préférer nos propres intérêts à ceux du prochain, comme j'espére de l'expliquer plus distinctement dans un autre endroit. Par conséquent,

séquent, lors qu'il s'agit d'exposer nôtre salut & celui de nôtre prochain, à un même péril, chacun de son côté doit le fuïr de tout son pouvoir, & ce seroit une charité trés-mal entenduë de s'y jetter pour en mettre son frere à couvert.

L'autre vérité qui n'est pas moins constante, que la premiére, c'est qu'en gros il ne faut jamais faire du mal afin qu'il en arrive du bien, & qu'il n'est jamais permis de commettre un péché quelque petit qu'il soit pour faire que nôtre prochain en évite un autre, quand même cet autre seroit incomparablement plus grand. Ainsi n'y ayant que les péchez qui puissent traverser, soit nôtre salut, soit le salut du prochain, il est clair que nous ne devons jamais risquer nôtre propre salut en nous exposant au danger de commettre quelque péché, par l'espérance de détourner un danger semblable de la tête de nôtre frere.

Il paroît par tout ce que je viens de dire que la vie du Chrétien n'est ni une solitude perpetuelle, ni un commerce sans interruption. C'est un mêlange & un composé de ces deux élémens de la vie reduits à un juste tempérament par les loix de la charité & du véritable intérêt, qui s'accordent si heureusement entre elles. Le Chrétien est seul lors qu'il peut se dispenser d'être avec les autres. Il est avec les autres lors qu'il ne lui est pas permis d'être seul. Il travaille pour lui, mais c'est sans négliger son pro-

prochain. Il travaille pour son prochain, mais c'est sans abandonner le soin qu'il doit avoir de lui-même.

Que si l'on veut comparer ces deux états l'un avec l'autre, je croi qu'on ne hazarde rien à soûtenir que la retraite a quelque chose de plus naturel & de plus conforme à l'esprit du véritable Chrêtien que la société. L'Esprit du Christianisme est un esprit de silence, de recueillement, d'abnégation, de mortification, d'humilité, & l'on voit assez la liaison & la convenance de toutes ces choses avec la retraite. D'ailleurs les raisons qu'on a de chercher le monde & la société se présentent plus rarement sans comparaison que celles qui nous obligent à l'éviter. On peut dire même que comme il faut avoir des raisons pour parler, mais il n'en faut point avoir pour se taire, il faut de même quelque nécessité particulière pour être appellé à se mêler avec le monde, mais il n'en faut aucune pour s'en séparer. Enfin, la retraite est ordinairement plus seure & plus avantageuse que la société, au moins dans cet état de péché & de corruption où nous nous trouvons, & tout ce que j'ai dit jusqu'ici l'a fait voir assez clairement, ce me semble. Par conséquent, on ne peut douter qu'il ne soit plus naturel de trouver l'enfant de Dieu dans son cabinet que dans le grand monde, & qu'il soit plus souvent avec Dieu & avec lui-même qu'avec les autres.

NEU-

NEUVIE'ME DISCOURS.

De la Connoissance de soi-même.

DAns le Discours précedent j'ai dit quelque chose de la nécessité de se connoître soi-même, & de sçavoir précisément quel est le véritable état de son cœur. Mais comme je n'en ai parlé qu'incidemment, & par rapport à un autre sujet, il sera bon de nous y arrêter un peu plus, d'autant plus qu'il y a dans la Morale Chrêtienne trés-peu de choses plus importantes que celle-ci.

On peut se connoître soi-même en deux differentes maniéres : par rapport à ce qu'on a de commun avec tous les autres hommes, & par rapport à ce qu'on a de plus personnel. Cette premiére connoissance de soi-même est assez utile, & il est bon de sçavoir la nature, les propriétez, l'origine, les devoirs, les avantages, & les imperfections de l'homme. Mais comme les livres sont tous remplis de reflexions sur chacune de ces choses, mon dessein n'est pas de m'y arrêter maintenant. Je ne veux parler que de l'obligation où nous sommes de connoître ce que nous avons de plus personnel, nos inclinations, nos goûts, nos aversions, nos foiblesses, nos mœurs, nos coûtumes,

&

& cela non par rapport au monde & à les rêts, mais par rapport à Dieu & au pour sçavoir par ce moyen si nous sommes la voye du Ciel, ou dans le chemin de l'Enfer & quels progrés nous pouvons avoir fait l'une ou dans l'autre de ces deux routes.

Cette connoissance est trés-importante, c'est un fort grand malheur, non seulement s'y tromper, mais même de n'en rien sçavoir. Le moyen, premiérement, de se corriger de fautes & de ses foiblesses si on les ignore, ou on les prend pour des perfections? Quelle apparence y a-t-il qu'on travaille à se procurer qu'on s'imagine de posséder, ni qu'on de se relever d'un abîme d'où l'on se figure d'être sorti? Etre d'ailleurs du nombre des ent de Dieu, & se mettre dans l'esprit que l'on ne l'est pas, c'est passer sa vie dans l'état du mo de le plus accablant. Car qu'est-ce que ne souffre pas un cœur qui en effet aime Dieu, & qui s'imagine d'être l'objet de sa haine & de sa vangeance?

Je dis bien plus. Je soûtiens que le doute même sur ce sujet a quelque chose d'insupportable, & je ne comprens pas comment il est possible d'y demeurer sans tomber dans le desespoir. Quelle affreuse incertitude! Entendre sans cesse parler de l'Enfer & du Paradis, y penser quelquefois, concevoir en quelque façon ce que c'est, être au moins assuré que l'on est

est un lieu de supplices, & de tourmens infinis, & l'autre un séjour de gloire & de félicité, & de satisfaction, & ne sçavoir quel des deux on doit avoir en partage. Etre éternellement balancé entre l'espérance & la crainte. Sçavoir qu'on doit nécessairement craindre ou espérer, & ne pouvoir se déterminer pour l'un ni pour l'autre. N'est-ce pas l'état du monde le plus gênant.

Rien donc n'est plus important que de sçavoir avec certitude le véritable état où l'on est. Mais peut-on trouver le moyen de s'en assurer? Il y a sur cela deux erreurs extrêmes. Les uns disent qu'il est absolument impossible de se connoître avec certitude. Les autres s'imaginent que c'est la chose la plus aisée. Mais il est certain qu'ils se trompent tous.

Il est premiérement hors de doute qu'on peut se connoître. Si on ne le pouvoit S. Paul nous auroit-il dit, * *Examinez-vous vous-mêmes si vous êtes en la foi. Eprouvez-vous vous-mêmes. Ne vous reconnoissez-vous point vous-mêmes, sçavoir que Jesus-Christ est en vous? si ce n'est qu'en quelque sorte vous fussiez reprouvez.* Est-il concevable que cet Apôtre eût voulu nous engager dans un travail inutile, & nous obliger à chercher une chose qu'on ne peut trouver? Mais aussi d'un autre côté le grand nombre de ceux qui se trompent sur

* 2. Cor. 13. 5.

sur ce sujet fait bien voir que la vérité n'y
toute l'évidence que quelques autres s'im
nent.

Ce qu'on peut dire de plus certain
qu'on peut reduire tous les hommes a tr
vers ordres. Le premier est de ceux dont
piété a quelque chose d'éminent & de d
gué. Le second, de ceux dont la méchance
& la dépravation est extrême. Le troisi
enfin, comprend ceux qui ne sont ni bons,
méchans que médiocrement, & dans la
desquels l'on peut remarquer des vestige
quelques vertus, & des caractéres de quel
vices. Ceux du premier & du second or
peuvent se connoître sans peine. Mais c
du troisiéme y trouveront de plus grandes
cultez.

Ces difficultez viennent de trois sources. La
premiére est la nature de la chose-même. Car
enfin, l'état des moins méchans, des reprouvez,
& celui des moins avancez des élûs, quoique
différens dans le fond, sont neanmoins si sem-
blables, ou pour mieux dire, la difference en
est telle, qu'il y a bien des choses qui passent
pour imperceptibles, & qui ne sont pas de
beaucoup plus difficiles à appercevoir.

La seconde cause de ces difficultez est la re-
pugnance que tous les hommes du monde ont
à s'observer & à s'étudier eux-mêmes. On a
des peines horribles à s'y resoudre, & plus en-
core

core à s'y appliquer, ce qui fait aussi que presque personne ne s'y applique, & que la vie se passe sans y penser que légérement.

La troisiéme est le pouvoir de l'amour propre, qui nous fait de perpétuelles illusions, grossissant nos perfections jusqu'à l'infini, & nous en donnant même que nous n'avons pas, exténuant & aneantissant nos défauts, & portant même quelquefois les choses jusqu'à cet excés que de nous persuader que nous possédons de certaines vertus, dans le temps que bien loin de les posséder nous avons les vices contraires.

Ce qu'il y a de constant & de consolant, c'est que ces obstacles ne sont pas si grands qu'on ne puisse les surmonter, & pourvû qu'on s'y prenne comme il faut on peut espérer d'y réüssir. J'ai dessein de marquer dans ce Discours la méthode que je croi la plus seure pour y travailler avec succés.

Personne ne peut douter qu'il ne faille commencer par implorer le secours de Dieu, & qu'on ne doive le lui demander avec toute l'ardeur, & toute l'humilité dont on est capable. Que peut-on faire sans ce secours? Et qu'y a-t-il de si aisé qui n'excède les forces & le pouvoir de nôtre misérable nature? De nous-mêmes nous sommes incapables de penser seulement une bonne chose, dit un Saint Apôtre. Comment donc pourrions-nous, je ne dirai

pas

pas résoudre, mais entreprendre, mais a[illegible]
ver, un travail aussi difficile qu'est celui [illegible]
connoître soi-même, si Dieu ne nous [illegible]
dans ce dessein? Et comment pouvon[illegible]
espérer qu'il le fasse, si nous ne daignon[illegible]
le lui demander?

Il faut donc commencer par-là, & il f[illegible]
même que cette priére ait toutes les q[illegible]
que je marquerai dans un autre endroit. M[illegible]
tout cela ne suffit pas, & comme la dem[illegible]
que nous faisons à Dieu du pain quotid[illegible]
nous dispense pas de l'obligation où nous [illegible]
mes de travailler à l'aquerir, il ne faut [illegible]
même s'arrêter à le prier qu'il nous fass[illegible]
noître le fond de nos cœurs, il faut trav[illegible]
de toutes nos forces à pénétrer dans cet abi[illegible]

Ce travail même doit avoir deux différen[illegible]
qualitez. Il doit être violent & opiniâtre. [illegible]
faut premiérement, beaucoup d'applicati[illegible]
& beaucoup d'effort, & c'est une grande er-
reur de s'imaginer qu'il ne faille que quelque
legére réflexion pour y réüssir. C'est une af-
faire trop difficile pour ne pas demander [illegible]
la contention de nôtre esprit, & il y a tan[illegible]
choses à examiner, tant de confusions à deme-
ler, tant d'illusions à dissiper, que si l'on ne
se recueille & ne s'applique de toute sa force [illegible]
est certain qu'on ne sçauroit en venir a bou[illegible]

La raison en est, qu'on ne se connoît pas [illegible]
par sentiment que par réflexion. S'il ne fau[illegible]

qu-

que sçavoir si on a quelque foi, quelque repentance, quelque crainte de Dieu, ou quelque autre de ces mouvemens semblables, le seul sentiment suffiroit pour nous en instruire, & c'est en ce sens que Saint Augustin disoit que personne n'a rien qui lui soit plus connu que sa propre foi. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Il s'agit de sçavoir si cette foi, si cette repentance, si cette crainte de Dieu, si toutes les autres dispositions du même ordre, sont la foi, la repentance, la crainte de Dieu, & les autres dispositions des véritables Chrêtiens, si ce sont les effets de la grace sanctifiante & régénérante, ou de simples vices déguisez par les divers tours de nôtre amour propre. Pour s'assurer de ceci il faut quelque chose de plus que du sentiment. Il faut de la réflexion, non seulement sur ce que nous sentons en nous-mémes, mais encore sur ce que nous faisons dans les occasions. Et comme ce que nous faisons dans les occasions est mêlé de bien & de mal, il faut faire une juste comparaison de tout ce bien & de tout ce mal, & peser exactement toutes les conséquences qu'on peut tirer de l'un & de l'autre.

Il faut même y revenir plusieurs fois de suite. Car outre qu'une seule recherche, quelque appliquée qu'elle soit, ne sçauroit nous découvrir tout ce qu'il nous importe de sçavoir, il est encore certain que nous changeons

à tout moment d'inclinations & de goûts, & par conséquent il faut s'obſerver long-t[illegible] pour trouver quelque choſe de fixe, & p[illegible] découvrir le principe général de nôtre co[illegible] te, & le ſentiment ſecret qui domine dans [illegible] tre cœur.

Il faut tout au moins s'examiner par rappo[illegible] à un eſpace conſidérable de temps, & ne [illegible] pas contenter de regarder à l'état où l'on [illegible] trouve dans le moment que l'on s'examine mais conſidérer celui où l'on ſe trouve depu[illegible] quelque temps. En effet, ſi l'on ſe borne à un moment on court danger d'y être trompé, & de juger ou trop avantageuſement, ou trop deſavantageuſement de ſoi-même. La vie [illegible] l'enfant de Dieu n'eſt pas ſi uniforme que [illegible] les momens en ſoient abſolument ſemblab[illegible] Il y en a de ceux où l'eſprit triomphe glorieuſe-ment de la chair, d'autres au contraire où la chair n'a que trop d'avantages ſur l'eſprit. L[illegible] pécheurs mêmes ne ſont pas également p[illegible] cheurs en tout temps, & comme les pl[illegible] [illegible] rieux ont d'ordinaire quelque intervalle lu[illegible] les plus inſignes ſcélérats ont de tem[illegible] [illegible] temps des momens où ils paroiſſent aſſez g[illegible] de bien. Ainſi à n'en juger que par ces mo-mens on s'y tromperoit.

Il eſt certain même qu'il n'y a point de mo-ment où tout le bien & le mal qui eſt dans n[illegible] tre cœur ſe puiſſe manifeſter. L'un & l'au[illegible]

ſe

se découvre principalement par les actions, & les actions ne se produisent que dans les occasions, qui ne reviennent que de temps en temps. Il faut même que ces occasions ayent quelque chose d'un peu pressant pour donner lieu de juger des dispositions intérieures en considérant si on les embrasse, ou si on les laisse passer. On ne sçauroit donc se connoître à moins que de s'examiner par rapport à un espace de temps assez grand pour renfermer un nombre considérable de cette sorte d'occasions, & par conséquent par rapport à un espace de temps qui ait quelque étenduë.

J'avouë que tout cela augmente les difficultez de cet examen, & par conséquent fortifie la répugnance horrible que nous avons à nous y appliquer. Mais il faut tâcher de vaincre cette répugnance par la considération de la nécessité indispensable de cet examen. Il faut se representer quel malheur c'est de ne se pas connoître, & considérer d'ailleurs qu'il n'est pas difficile, mais absolument impossible de se connoître sans s'étudier avec la derniére application.

Pour en venir plus facilement à bout, je voudrois qu'on ne se contentât pas de se résoudre d'une maniére vague & générale à s'y appliquer quelquefois, ni même à s'y appliquer souvent. Chacun peut avoir appris par son expérience combien il est ordinaire que cette

sorte

ſorte de réſolutions s'évanoüiſſent & dem[illegible]
rent ſans execution. Il faut quelque choſe [illegible]
plus déterminé & de moins abſtrait. Il [illegible]
s'impoſer la néceſſité d'y travailler pendant [illegible]
de jours, & à telles & telles heures. Il [illegible]
s'y obliger expreſſément & formellement [illegible]
la plus forte réſolution qu'on en puiſſe pren-
dre.

Lors qu'on s'y appliquera il faut prendre un
certain eſprit de ſévérité, de ſoupçon, & de
défiance, qui nous donne plus de pente à nou[s]
condamner qu'à nous abſoudre, & qui n[ous]
éloigne un peu plus du danger de nous fl[at]te[r]
que de celui de nous faire tort. Deux ch[oſ]es
font voir la néceſſité de cet avis. La prem[i]ére
eſt, le panchant naturel que tous les homm[es]
ont à ſe flatter. C'eſt l'effet immédiat & n[é]-
ceſſaire de l'amour propre, c'eſt à dire du ſen-
timent le plus général, le plus violent, & l[e]
plus inamiſſible de nôtre cœur. Comme nous
nous aimons tous avec excés, & qu'il eſt na[tu]-
rel à toutes les paſſions de chercher, non ſeu-
lement à s'entretenir, mais encore à cro[îtr]e
& à ſe fortifier, nous ne négligeons rien [de]
ce qui peut confirmer l'opinion avantag[euſe]
que nous avons de nous-mêmes, & l'on de[it]
tenir pour certain que tout ce qui peut ſerv[ir à]
cela ſera toûjours reçû avec un préjugé favora-
ble qui nous diſpoſera ſecrettement à le croi[re;]
& que tout au contraire, ce qui peut nou[s] d[é]-
ſabuſ[er]

s'abuser nous trouvera préparez à le rejetter. Le moyen donc de se bien connoître si l'on ne se défie de soi-même, & si l'on ne tâche de corriger par un petit excés de sévérité volontaire, l'excés naturel de l'inclination qui nous porte à juger favorablement de nous.

L'autre considération qui justifie cet avis, c'est que l'erreur qui nous persuade que nous avons plus de mérite que nous n'en avons en effet est incomparablement plus dangereuse que la contraire. Quand nous aurons un peu plus mauvaise opinion de nous-même qu'il ne nous seroit permis de l'avoir, qu'en arrivera-t'il? C'est que nous travaillerons avec un peu plus de soin à nous corriger que nous n'aurions fait. C'est le pis qui en peut arriver. Heureux inconvenient, & qui mérite peu qu'on l'évite! Je ne croi pas en effet que cette pensée jette personne dans le desespoir. Ce n'est là nullement un danger qu'on ait lieu de craindre dans nôtre siécle. La sécurité, la profanation, l'impiété font aujourd'hui le caractére le plus commun, & la route la plus battuë qui méne à l'Enfer. Ainsi l'avis que je donne n'est guére en état de produire de mauvais effets; au lieu qu'il en peut produire un trés-grand nombre d'avantageux. Tout au contraire l'erreur opposée, qui consiste à s'imaginer qu'on est dans un meilleur état qu'on n'est en effet, est infiniment pernicieuse, puis qu'elle nous ôte jus-

qu'à la penſée de nous corriger.

Voici encore un autre avis qui eſt très [illegible] portant. Ce qui contribuë le plus à no[illegible] pêcher de nous connoître c'eſt une malheu[illegible] ſe coûtume que nous avons priſe de nous [illegible] ter à des idées vagues, confuſes, & gén[illegible] ſans entrer dans aucun détail, & ſans d[illegible] dre à quoi que ce ſoit de précis. Nous m[illegible] enſemble le vrai & le faux, & de cette m[illegible] re nous recevons abſolument ce qui n'eſt vr[illegible] qu'à certains égards, & nous ne laiſſon[illegible] d'en tirer à nôtre avantage des concluſions [illegible] préciſes que ſi le principe d'où nous les [illegible] étoit véritable dans toute ſon étenduë.

C'eſt ce qui paroîtra plus clairement p[illegible] exemple. Il eſt aſſez ordinaire aux plus g[illegible] pecheurs de ſe faire quelque reproche. [illegible] leur eſt ordinaire auſſi de s'étourdir eux [illegible] en ſe diſant, je ſuis pécheur, il eſt vrai, [illegible] Dieu eſt miſéricordieux. Par conſé[illegible], [illegible] dois croire qu'il me fera grace. Ce rai[illegible] ment eſt pitoyable. Son illuſion con[illegible] quement en ce qu'on s'arrête à un[illegible] confuſe & fort générale, qui m[illegible] le vrai [illegible] le faux. Dieu eſt miſéricordieux, d[illegible] Mais comment entend-on qu'il l'eſt? S'im[illegible] ne-t'on qu'il l'eſt aſſez pour faire grace à to[illegible]te ſorte de pécheurs ſans exception, mê[illegible]e aux impénitens, même aux incrédules? O[illegible] n'eſt pas aſſez extravagant pour cela. Entend-on

donc

donc qu'il est assez misericordieux pour pardonner aux fidelles & aux repentens? Tout aussi peu. Si on l'entendoit de la sorte on verroit tout le ridicule de ce faux raisonnement. Car y a-t'il d'esprit assez déreglé pour raisonner de cette maniére; Dieu est assez misericordieux pour pardonner aux croyans & aux repentans. Donc il me pardonnera quoi que je ne croye ni ne me repente point? Comment donc l'enten-don? On ne descend point dans ce détail. On ne distingue point ces deux sens. On les mêle ensemble, & on se dit simplement que Dieu est miséricordieux, pour pouvoir en suite se dire qu'on peut prétendre à la grace.

Il en est d'autres qui font quelque pas de plus, & qui démêlant cette équivoque ne laissent pas d'en former une autre, qui fait un semblable effet. Il est vrai, disent-ils, que la miséricorde de Dieu ne va pas jusqu'à cet excés que de faire grace aux incrédules & aux impénitens. Il ne pardonnera qu'à ceux qui croyent & qui se repentent. Mais il est vrai aussi que je croi, & que je me repens. Il est donc certain que je ne périrai point. Autre confusion. Car ce qu'on dit que Dieu pardonnera aux croyans & aux repentans est bien vague. Il y a une double foi, & une double repentance. Une foi vive, & une foi morte: Une repentance sincére & véritable, & une repentance fausse & in-

M 2 utile.

uile. Entend-on qu'il n'y a point de f
point de repentance, bonne ou mauvaise, v
ou fausse, dont Dieu ne se contente? Po
du tout. On sçait assez le contraire. Entend
qu'il pardonnera à ceux qui ont une foi vi
& une repentance sincére? Tout aussi pe
Car comme la foi & la repentance qu'on a
sont pas de cet ordre, on s'appercevroit d
bord qu'on a tort de s'appuyer là-dessus. O
s'arrête donc à l'idée générale de foi & de re
pentance, sans descendre, comme il le f
droit, aux idées particuliéres de foi vive, &
de repentance sincére.

Quelques-uns même démêlent cette secon
de équivoque, mais ils ne laissent pas de
tromper par une troisiéme. Il est vrai, disen
ils, que Dieu ne fera grace qu'à ceux qui on
une foi vive, & une repentance sincére. Mai
est vrai aussi que j'ai lieu de croire que ma f
& ma repentance sont de cet ordre. La foi vi
ve est celle qui produit de bonnes œuvres, &
la repentance sincére celle qui est suivie de l'a
mendement. Et n'est-il pas vrai que je fais
bonnes œuvres, & que je m'abstiens de pl
sieurs péchez où je suis tombé autrefois?
foi donc est vive. Ma repentance est sincé
Et par conséquent je puis espérer que Die
me pardonnera.

Mais tout ceci n'est pas moins confus que l
reste. En effet, toute sorte de bonnes œuvre
ne

ne font pas voir que la foi qui les produit soit une foi vive. Pour cela il faut, premiérement, que ces œuvres soient bonnes, non seulement dans leur fond & dans leur substance, comme le sont toutes celles qui sont commandées de Dieu, mais encore dans leur maniére, ayant dans quelque degré toutes les conditions qui sont nécessaires pour les rendre bonnes. Il faut en deuxiéme lieu que cette foi ne produise pas seulement quelque ordre particulier de bonnes œuvres, mais généralement & sans exception toutes celles que Dieu nous a commandées, au moins dans les occasions où il nous les a commandées. Ce qu'on dit aussi que la repentance est sincére lors qu'elle est suivie de l'amendement, n'est vrai qu'en ce sens, c'est à condition que cet amendement soit général & universel, en sorte qu'il ne laisse aucun péché régnant dans nôtre ame. Hors de là ces deux propositions sont fausses: Et par conséquent, pour raisonner juste, il ne faut pas les exprimer ainsi vaguement & confusément. Il faut dire; La foi est vive lors qu'elle produit des œuvres véritablement bonnes, & qu'il n'en est aucune qu'elle ne produise. La repentance est sincére lors qu'elle est suivie d'un amendement général & universel. Qu'on voye en suite si on peut se vanter d'avoir une telle foi, & une telle repentance. Car si on ne le peut, tout ce qu'on se dit ne consiste qu'en des sophis-

mes, & des sophismes mêmes si grossiers q
est étonnant qu'ils nous trompent.

Je soûtiens donc qu'une des choses au
les il faut prendre garde avec le plus de soi
d'application lors qu'on se veut connoitre
même, c'est d'éviter ces pensées vagues c
me des sources d'illusions, & de ne se dire
à soi-même sans examiner, non seulemen si
ce qu'on se dit est vrai ou faux, mais encore s
est vrai absolument, généralement, & sans ex-
ception, ou seulement en de certains cas, &
à de certains égards, pour ne l'employer q
dans le sens, & à l'égard auquel on aura l
de se persuader que cela est véritable.

On dira, peut-être, que tout le monde n'e
pas en état d'observer cette régle, & qu'elle
mande une pénétration & une exactitude q
n'est pas commune. Je l'avouë. Mais ce d
n'est pas tel qu'on ne puisse le suppléer p
secours d'un ami fidelle, habile, & judicieux
On peut trouver dans les autres ce que l'on n'a
point, & un homme qui a tant soit peu de cha-
rité ne refusera jamais ses avis & ses assistances
à ceux qui les lui demanderont. Tout consi-
ste à bien choisir. Car enfin les qualitez néces-
saires pour pouvoir être consulté utilement sur
cette sorte de choses, ne sont pas si ordinaires
qu'il n'y ait quelque difficulté à les trouver.
Mais si la chose est difficile, elle n'est pas au
moins impossible.

Les

Les avis que j'ai donnez jusqu'ici sont un peu géneraux, & il est temps de descendre à quelque chose de plus particulier. Il y a mille recherches à faire pour se bien connoître; mais les trois principales sont celles-ci. On doit tâcher de connoître ses défauts, ses vertus, & son état present par rapport au salut & à la damnation. Je me bornerai à ces trois articles pour n'être pas long.

Nous avons deux sortes de défauts, Les uns nous empêchent de tirer tout le parti que nous pourrions des affaires de la terre, les autres nous empêchent de nous sauver. Les uns nous ôtent l'estime des hommes, & les autres nous font perdre l'amour de Dieu. Les premiers ne sont pas proprement de mon sujet. Il est pourtant bon de les connoître pour nous humilier, car il est certain que rien ne nous inspire tant de vanité que l'erreur où nous sommes en nous imaginant de posséder les qualitez opposées.

J'aurois bien des choses à dire sur cette matiére. Mais comme elles n'appartiennent qu'indirectement au sujet que je traite, je me contenterai de remarquer qu'on s'abuse en cela comme en tout le reste, & que les qualitez qui paroissent les plus éclattantes ne sont d'ordinaire rien moins que ce que l'on pense. Si l'on voyoit tout ce qui se passe dans le cœur de ceux qui passent pour braves lors qu'ils se trouvent

dans le péril on rabattroit assûrement beaucou
de l'opinion qu'on a de leur fermeté. Les
sages sont sujets à une foiblesse que d'autre
remarquée. C'est de se déterminer par
motifs trés-petits dans les déliberations de
plus grande importance. La paresse de m
est un défaut beaucoup plus général qu'on
s'imagine. J'ose dire que personne n'en
exempt. On peut être soigneux & infatig-
ble pour de certaines affaires dont on s'est en
têté. Mais il n'est personne qui ne soit né
gent pour d'autres affaires qui ne sont pas m
importantes, & l'on ne se tromperoit pe
être pas si on disoit qu'il entre un grain d p
resse dans la composition des plus laborieux &
des plus actifs.

Mais le principal est de connoître nos d
fauts par rapport à nôtre salut. Je crains qu'on
ait de la peine à les découvrir si l'on se cont
simplement de se refléchir sur soi-même. L'a-
mour propre est en état de rendre cette sorte
d'efforts inutiles. Il faut user de quelque adres-
se pour se garantir de ses illusions, & je s
persuadé que le meilleur est de chercher d'abord
ces défauts, non pas en nous-mêmes, mais
dans les autres.

Il faudroit même s'accoûtumer à une chose,
qui devroit durer autant que la vie. C'est de ne
penser jamais aux défauts des autres sans exa-
miner dans le moment même, si on en est
exempt.

exempt. Il faut se résouvenir de cette régle que Jesus Christ nous donne dans son Evangile, & que les Philosophes mêmes n'ont pas ignorée, qu'avant que d'ôter le fêtu de l'œil de nôtre prochain, nous devons prendre garde s'il n'y a pas quelque chose de semblable, ou même de plus facheux dans le nôtre. En effet, rien n'est plus insupportable que de condamner dans nôtre prochain ce que nous pratiquons nous-mêmes; & cette injustice est si grossiére qu'on ne la remarque jamais dans les autres qu'on n'en soit choqué. Pourquoi donc n'éviterions-nous pas d'y tomber.

Voici donc un moyen trés-innocent de profiter du mal même. Toutes les fois que nous remarquerons quelque irrégularité dans la conduite, dans les discours, ou dans les sentimens de nôtre prochain au lieu de nous amuser à le condamner, pensons seulement à deux choses; L'une s'il ne nous est jamais arrivé de faire rien de semblable, l'autre si presentement même nous ne pouvons pas nous reprocher le défaut qui en est le principe. Cela est trés-aisé, & comme d'ailleurs c'est une chose qui revient souvent, c'est un moyen admirable, non seulement pour se connoître, & se corriger, mais encore pour se procurer trois vertus qui sont toutes d'un prix infini, l'Equité, la Charité, & l'Humilité.

On peut même dans ces occasions faire une au-

autre chose que je regarde comme le plus gr
de tous les secrets pour se bien connoître,
en particulier comme le moyen le plus effi
ce pour dissiper toutes les illusions de
amour propre. C'est de ne se pas cont
de remarquer le défaut du prochain, & d'ex
miner si on en est exempt, mais de prendre
de à ce qui nous fait connoître ce défaut dans
prochain, & de se faire à soi-même cette que
stion intérieure, *D'où sçai-je que mon procha
a tel, & tel défaut? Qu'il est orgueil
qu'il est médisant, qu'il est envieux*, &c. Si
se fait cette question, on ne manquera pa
se répondre, je le connois à telle, & à te
chose que je lui vois faire. Il faut donc, di
t-on ensuite, que faire telle ou telle cho
soit la marque de tel ou de tel défaut. Et p
conséquent, si je fais ces mêmes choses,
je conclus qu'il a ce défaut, je puis & je d
me persuader que je l'ai aussi bien que lui. C
comment se pourroit-il que ce qui est une m
que seure & infaillible de ce défaut dans les au
tres ne le fût pas en moi seul?

Voilà le moyen de déconcerter l'amour pro
pre. Car il faut remarquer que quoi qu'il no
fasse une infinité d'illusions, il ne nous en f
pas sur toute sorte de choses. Il y en a de
dentes, qu'il ne nous empêche pas de les v
telles qu'elles sont. Peut-il, par exemple,
nous empêcher de sçavoir que nous faisons t

ou telle action, que nous disons telle ou telle chose, que nous avons telle ou telle pensée, lors que nous le faisons, le disons, & le pensons en effet? Nullement. Quelque prévenu qu'on soit en faveur de soi-même, on ne peut pas ignorer ceci. Si nôtre amour propre nous trompe c'est en d'autres choses. C'est en nous persuadant que nous avons des vertus & des perfections dont nous sommes trés-dépourvûs, & que nous sommes exempts de certains défauts que nous avons en effet.

Il y a même de certains défauts qu'il ne nous empêche pas de sentir. Un blasphêmateur, un impie, un calomniateur, un menteur, un homicide, un adultére, un injuste, ne peut douter qu'il ne soit engagé dans tous ces desordres. Mais il y a d'autres défauts plus cachez, dont personne ne se croit taché, par exemple, l'orgueil, la médisance, l'inconstance, l'opiniâtreté, l'envie, la malignité, l'ingratitude, la perfidie, & quelques autres semblables. Ce sont là des défauts que l'amour propre nous cache, & que la méthode que je propose peut nous faire sentir trés-facilement.

Prenons pour exemple celui de tous ces défauts que l'on sent le moins. C'est sans difficulté l'orgueil. Les plus vains & les plus superbes de tous les hommes, ceux mêmes dont la vanité se porte aux derniers excés, ne s'imaginent pas de l'être. Car s'ils le croyoient, ils

ne le feroient pas long-temps. En effet, ce de
faut est si ridicule, il est si contraire à ses pro
pres intentions, & si propre à faire haïr & me
priser ceux qui en sont possédez, & qui ne l
sont que parce qu'ils desirent avec trop d'ardeu
d'être aimez & estimez de toute la terre, qu
est impossible de sçavoir qu'on en est attei
sans en avoir honte, & en suite sans s'en cor
riger.

C'est donc de tous les défauts celui que l
sent le moins. Il est cependant trés-facile
s'assurer si on en est taché. En effet, tout auta
qu'il est difficile de le sentir en soi-même, to
autant est-il aisé de l'appercevoir dans les au
tres. Il n'y en a peut-être pas un qui se décou
vre davantage, qui ait plus de marques, n
des marques plus assurées. Les plus ignoran
mêmes sçavent quelles sont ces marques, à
pourvû qu'il ne s'agisse pas d'eux-mêmes,
est rare qu'ils y soient trompez, ce qui fait qu
y a si peu d'orgueilleux qui n'ayent la repu
tion de l'être.

Pour sçavoir donc si on l'est on n'auroit qu'
faire ce raisonnement; Tel & tel ont sans d
te de la vanité. Mais à quoi connois-je qu
en ont? C'est que l'un de ceux-là publie
cesse ses propres loüanges, d'où je conclus n
seulement qu'il a de la vanité, mais encor
qu'il a peu d'esprit, & qu'il n'a point d'
cation. L'autre dont l'orgueil n'est pas tout

fait aussi grossier, ne se louë pas à la vérité lui-même, mais il rapporte les loüanges que d'autres lui ont données. Le troisiéme ne fait ni l'un, ni l'autre; mais il affecte de dire des choses d'où l'on peut conclurre qu'il a quelque bonne qualité. Le quatriéme parle toûjours de lui-même, quoi qu'il n'en dise que des choses indifférentes, ce qui fait voir un terrible fond d'amour propre. Le cinquiéme publie jusqu'à ses defauts pour donner lieu de croire qu'il est sincére & de bonne foi. Le sixiéme ne paroît jamais si content que lors qu'on l'encense. Le septiéme affecte d'aller du pair avec ceux qui sont plus que lui, & recherche des honneurs, des prérogatives, & des emplois qui ne lui appartiennent point. Tous ceux-là ont donc de l'orgueil. Je n'en puis douter. Mais ne fais-je jamais aucune de toutes ces choses! Si je les fais, sur tout, si je les fais souvent, & sur tout encore si j'en fais plusieurs, comment puis-je douter de ma vanité? Et ne dois-je pas présumer que les autres, qui ont d'aussi bons yeux que moi, le remarquent & s'en moquent, comme je le remarque & m'en moque dans les autres?

On peut appliquer la même méthode aux autres defauts, au moins à ceux qui sont plus cachez, & il n'en est aucun qu'on ne découvre sans peine de cette maniére. Mais voici un autre avis, qui selon moi ne céde à pas un de

ceux

ceux que l'on vient de lire. Il est certain qu'il y a toûjours de la subordination parmi les vices qui nous dominent. Les uns obéïssent aux autres, & d'ordinaire ils se soûmettent tous à un seul, qui a la direction principale de nôtre vie. On voit rarement qu'il y en ait deux qui soient indépendans l'un de l'autre, & plus rarement encore qu'il y en ait davantage. D'ordinaire c'est un état Monarchique, ou pour mieux dire une véritable tyrannie.

On se trompe si l'on s'imagine qu'il y ait dans le cœur de chaque homme une égale pente pour tous les crimes. Il y en a plusieurs où personne ne tomberoit si quelque autre vice n'y portoit. Les voleurs ne tuent pas pour tuer, mais pour avoir la bourse de celui qu'ils assassinent, & par conséquent leur cruauté obéït à leur avarice. Le mensonge, le parjure, & la tromperie, sont des péchez où l'on ne se porte d'ordinaire que par intérêt, ou par vanité. Et pour ce qui regarde les autres pechez, qui semblent plus conformes aux inclinations de la nature dépravée, comme la vangeance, la malignité, l'envie, l'avarice, l'ambition, l'intempérance, & quelques autres semblables, si l'on y regarde de prés, on verra que le plus souvent ce ne sont pas tant des maîtres que des valets, & qu'ils ne commandent que parce qu'ils sont commandez par d'autres. L'avarice est fort souvent l'effet de

la

la vanité, & plus souvent encore de l'amour du plaisir. L'envie, la malignité, la vangeance, naissent ordinairement de l'orgueil, & je suis persuadé, en un mot, que quoi que les caractéres des hommes soient infinis, le principe dominant de leur conduite, & le ressort principal de toutes leurs actions est, ou la vanité, ou l'amour du plaisir. Que chacun s'examine un peu là-dessus. On trouvera que ce que je dis est véritable.

Il importe beaucoup plus qu'on ne sçauroit croire de connoître cette subordination, & de faire, si je l'ose dire, l'analyse de nos sentimens. Il importe de sçavoir pourquoi on tombe dans chaque péché, & de se demander souvent à soi-même par quelle raison, & par quel motif on a fait telle ou telle faute que l'on se reproche. Si on néglige ceci, & que l'on considére tous ses defauts comme indépendans les uns des autres, il est trés-difficile qu'on vienne jamais à bout de s'en corriger. Comment s'y prendra-t'on? Les entreprendra-t'on tous à la fois? Il en arrivera comme de cette celébre queuë de cheval que les plus vigoureux ne pûrent arracher en la prenant toute entiére, & qu'un enfant emporta en ne prenant qu'un poil à la fois. S'attachera-t'on à chacun à part? Mais quand aura-t'on achevé? D'ailleurs ce sera vainement qu'on tâchera de réprimer un defaut dont on n'ôtera pas le principe. Il reviendra

viendra toûjours malgré qu'on en ait, au lieu que si l'on applique d'abord tous ses soins à ce défaut dominant, on peut espérer de l'arracher du cœur, aprés quoi tous les autres tomberont d'eux-mêmes.

Cette recherche est importante. Mais en voici une autre qui l'est beaucoup plus. Lors qu'on aura trouvé de cette maniére un ou plusieurs péchez dans son cœur, il faut examiner avec soin s'ils sont de l'ordre de ceux que l'Écriture appelle des péchez régnans, & que nous appellons ordinairement des péchez d'habitude. On entend par-là des péchez, qui pendant un espace considérable de temps, possédent de telle façon le cœur de celui qui les commet, qu'il en est esclave, & qu'il y demeure assujetti. Cet état se fait connoître ordinairement par la multitude des rechutes. En effet, tous ceux qui retombent dans un péché toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, ou du moins toutes les fois que quelque tentation les y porte ; ceux même qui résistent quelquefois à ces tentations, mais qui n'y résistent que par des motifs temporels, & non pas par un mouvement de crainte de Dieu ; ceux encore qui les surmontant quelquefois par ce dernier motif succombent souvent, & de temps en temps ; ceux, enfin, qui demeurent volontairement dans les occasions prochaines de les commettre, tous ceux-là peuvent regarder

ces

ces péchez comme de véritables péchez d'habitude.

Il est même des occasions où il ne faut qu'un seul acte, pourvû qu'il ne soit pas révoqué, pour faire un péché de cet ordre. Tels sont les péchez d'injustice que l'on ne répare point. En effet, un homme qui s'est approprié injustement le bien du prochain, ou qui sans en profiter le lui a fait perdre mal à propos, un calomniateur qui lui a ravi sa réputation, & les autres pécheurs de même ordre, sont des pécheurs d'habitude pendant tout le temps qui se passe depuis ces actions injustes jusqu'au moment qu'ils se mettent en état de les réparer, quoi que pendant ce temps-là ils ne soient jamais retombez dans la même faute. Je dis la même chose des haines & des animositez qui durent pendant quelque temps, & dont on refuse de se défaire en se réconciliant avec ceux que l'on haïssoit.

Je ne dis rien du venin de ces péchez. J'en parlerai dans un autre endroit. Je n'examine pas même ce qu'on doit faire sur le sujet, soit de ces péchez, soit de tous les autres qu'on aura trouvez dans son cœur. Ce sera la matiére d'un autre discours. Je passe donc à la seconde recherche que nous devons faire pour nous connoître. C'est celle de nos vertus, sur lesquelles je remarque d'abord que pour les trouver on ne sera pas dans la même peine où l'on

a été

a été pour s'appercevoir de ses manque[illegible]
Ce même amour propre qui nous a cach[illegible]
defauts, nous étalera de lui-même nos p[illegible]
ctions, & ne nous permettra pas d'en p[illegible]
une seule que nous ignorions. Le dang[illegible]
qu'il nous fasse voir en nous-mêmes des [illegible]
qui n'y sont pas en effet.

Il faut donc tâcher de s'assurer si ce q[illegible]
prenons pour de véritables vertus ne so[illegible]
des defauts fardez, & des imperfections [illegible]
guisées. Il y a divers Ouvrages qui ne tr[illegible]
que de cela, & il est bon de les lire pourvu[illegible]
ce soit, non pour y apprendre à mépriser [illegible]
autres, mais pour y trouver les moyens d[illegible]
connoître soi-même.

Peut-être même que cela n'est pas néce[illegible]
re. Peut-être peut on appliquer ici la m[illegible]
de que j'ai déja indiquée dans un autre en[illegible]
C'est de nous appliquer à nous-mêmes ce q[illegible]
nous pensons sur le sujet des vertus que nou[illegible]
voyons attribuer à nôtre prochain. En eff[illegible],
personne n'ignore que la malignité est la com-
pagne inséparable de l'amour propre, qu[illegible]
nous sommes tout aussi sévéres, & tout a[illegible]
difficiles pour les autres, que nous sommes i[illegible]
dulgens pour nous, & que tout autant q[illegible]
nous avons de pente à nous attribuer de[illegible]
fections que nous n'avons pas, tou[illegible]
avons-nous de répugnance à reconnoitre c[illegible]
que nôtre prochain posséde. C'est pour[illegible]
[illegible]

lors que nous lui voyons faire quelque action de vertu, nous sommes ingénieux à imaginer des motifs secrets, que nous ne faisons pas [illegible] de lui attribuër, pour lui ravir la gloire qui lui en revient. S'il paroît dévot, nous soupçonnons que ce n'est pas une véritable piété, mais une superstition qui vient de la foiblesse de son esprit, ou même une véritable hypocrisie. S'il pardonne quelque outrage qu'on lui a fait, nous disons que c'est l'effet de sa foiblesse, de sa stupidité, & de son insensibilité. S'il fait des aumônes nous soûtenons qu'il ne les fait que par vanité. En un mot, il n'est point d'action de si grand éclat où nous ne trouvions quelque chose à dire.

Cette adresse que nous avons à découvrir les défauts secrets des actions qui paroissent être les meilleures, peut être de trés-grand usage pourvû que nous l'appliquions comme il faut, & que nous nous en servions, non à l'égard des autres, mais pour nous-mêmes. Ainsi toutes les fois que nous nous sentons portez à subtiliser de cette maniére sur les actions de nôtre prochain nous n'avons qu'à nous demander à nous-mêmes si celles de nos actions dont nous sommes les plus contens, seroient absolument à l'épreuve d'une semblable Critique, & si en effet nous n'avons pas eu en les faisant quelqu'un de ces mauvais motifs qu'il nous plaît d'attribuër aux actions des autres. Si nous observons

ſervons cette méthode nous ne tarderons long-temps à nous connoître, & en f... nous mépriſer.

S'il y en avoit de ceux à qui cette mét... ne plût pas, ils pourroient examiner leurs ... tus par les caractéres qui en font conno... ſincérité. Mais comme chaque vertu a ſes ca-ractéres particuliers, cette recherche ſera ex-trêmement longue, à moins qu'on ne ſe con-tente des caractéres généraux & commu... toutes les véritables vertus. M. Claude ... ramaſſez daus ſon excellent traité de l'exa... de ſoi-même. Ce ſont les ſuivans. I Un re-gard à Dieu comme au motif principal q... nous porte à faire les actes de ces ve... II. Une joye ſolide qui les accompagne. III La conſtance de ces actes, qui fait qu'au l... que les fauſſes vertus n'agiſſent que rarement, & plus rarement que les vices oppoſez, les ... tables vertus ſe produiſent toutes les fois qu'... les en trouvent les occaſions. IV. Les fauſſ... vertus ſont mêlées d'un ou de pluſieurs vic... dominans, au lieu que les véritables vertus n'en ſouffrent aucun avec elles. V. Les fau-ſes vertus ſont toûjours accompagnées de beau-coup d'orgueil, au lieu que l'humilite ne qu... te jamais les véritables. VI. Enfin les ve... bles vertus laiſſent toûjours dans l'ame un d... violent de les augmenter, & de les approch... de la perfection.

O...

On peut se contenter d'examiner la plûpart de ses vertus par ces caractéres. Mais il en est trois qui méritent qu'on s'applique à les connoître un peu plus en particulier, la Repentance, la Foi, & la Charité.* Tout l'état du Chrétien en dépend. Ainsi l'on ne sçauroit prendre trop de soin pour s'assurer si on les possède véritablement. Je n'en donne pas maintenant les caractéres, mais j'espére de les donner dans la suite de cet ouvrage.

Cependant ces deux recherches étant ainsi faites, la troisiéme ne nous sçauroit occuper long-temps. En effet un homme qui connoît ses bonnes & ses mauvaises dispositions, qui sçait quelles sont ses vertus & quels sont ses vices, ne peut ignorer s'il est du nombre des enfans de Dieu, ou s'il ne l'est pas. Car enfin, cette qualité ne consiste qu'à être véritablement converti & regénéré, qu'à être affranchi de la tyrannie du peché, qu'à avoir une Repentance sincére, une Foi vive, & une Charité sans déguisement. Par conséquent celui qui trouve ces trois vertus dans son cœur, & qui se sent delivré du pouvoir du vice, peut s'assurer qu'il est du nombre des enfans de Dieu; Comme au contraire il peut tenir pour indubitable qu'il ne l'est pas s'il se trouve dans des dispositions opposées.

Quelle joye pour ceux qui aprés s'être examinez avec soin ont trouvé des marques certaines

nes de leur adoption & de leur régéne[illegible]
dans leur cœur! Mais aussi quel sujet de [illegible]
& d'accablement pour ceux qui auront [illegible]
de se persuader qu'ils sont encore les escla[illegible]
péché & du Démon, & qu'ils n'ont [illegible]
droit de prétendre à la qualité glorieuse d'[illegible]
fans de Dieu! Que les premiers doivent [illegible]
de reconnoissance pour les bontez de ce [illegible]
dont la grace seule les a mis dans ce favor[illegible]
état! & que les seconds au contraire d[illegible]
travailler avec application à changer & à re[illegible]
mer le leur, & à passer de l'esclavage du [illegible]
la liberté des enfans de Dieu!

Mais tous ceux qui s'apliqueront avec [illegible]
que soin à cette recherche ne la term[illegible]
pas par une conclusion aussi précise sur l[illegible]
état. Il y en a plusieurs qui trouvant en [illegible]
mêmes du mal & du bien, des sujets de c[illegible]
dre, & des raisons d'espérer, ne sçaur[illegible]
quoi se déterminer. S'il y en a de ceux à qui [illegible]
la arrive, je n'ai qu'un avis à leur donner. C[illegible]
de tâcher de se tirer d'une situation auss[illegible]
commode que celle-là, non en se déterm[illegible]
brusquement pour l'un & pour l'autre d[illegible]
partis, qui leur paroissent à peu prés [illegible]
ment appuyez, rien ne seroit plus cont[illegible]
la droite raison que ce procédé; Mais en [illegible]
de leur cœur tout ce qui leur donne des [illegible]
de craindre, & en tâchant d'y mettre tout [illegible]
qui leur manque pour avoir lieu d'esperer. [illegible]

l[illegible]

le doivent quand ce ne seroit que pour s'affranchir de ces cruelles incertitudes qui ne peuvent que leur déchirer le cœur. Mais ils le doivent encore par cette considération, que les raisons qu'ils ont de craindre & d'espérer ne pouvant être toutes bonnes & solides, il faut nécessairement que les unes soient vrayes, & les autres fausses. Que seroit-ce donc si par malheur c'étoit les raisons de craindre qui fussent les bonnes, & celles d'espérer les mauvaises? Que seroit-ce si n'ayant encore rien fait pour leur salut, ils n'y travailloient pas plus efficacement dans la suite? Leur perte en seroit-elle moins assurée, que s'ils avoient couru déterminément à l'Enfer.

Tout donc se reduit à s'avancer dans la piété. C'est le soin le plus utile que l'on puisse prendre, & en même temps le fruit le plus excellent qu'on puisse recueillir de la connoissance de soi-même.

DIXIE'ME DISCOURS.

De la Confiance Chrêtienne.

IL n'y a peut-être point de vertu qui soit en même temps plus utile aux hommes & plus agreable à Dieu, que la Confiance Chrêtienne. Mais il faut avoüer aussi qu'il n'y en a peut-

être

être pas une qu'on connoisse moins, & sur [illegible] quelle la plûpart du monde se fasse de [illegible] dangereuses illusions. Il y a plusieurs sent[illegible] trés-irréguliers & trés-vicieux qu'on p[illegible] pour la confiance des enfans de Dieu, ce q[illegible] fait que non seulement on y est trompé, [illegible] qu'on se perd à force de s'imaginer qu'on ne se peut perdre. Il faut donc tâcher de la c[illegible] noître le plus distinctement qu'il sera poss[illegible] C'est à quoi ce Discours est destiné.

Il importe d'abord de sçavoir qu'il y a p[illegible] sieurs espéces de confiance. Il y a une co[illegible] ce qu'on peut appeller d'ignorance, [illegible] qu'en effet elle ne se forme que parce qu'[illegible] connoît pas les difficultez de ce qu'on e[illegible] ou de ce qu'on entreprend. Telle est [illegible] naire la confiance des jeunes gens, qui [illegible] mettent de réüssir à tout, parce qu'ils ne [illegible] vent pas combien il y a de difficultez dans [illegible] moindres choses, au lieu que les vieillar[illegible] struits par l'expérience sont extrêmement [illegible] des & défians.

Il y a une confiance de présomption, [illegible] bien qu'elle connoisse les difficultez de l[illegible] s'assure d'y réüssir en les surmontant, [illegible] qu'elle s'imagine d'avoir des forces [illegible] pour en venir à bout. Mais comme ces [illegible] sont d'ordinaire beaucoup moindres qu'[illegible] s'imagine, il se trouve enfin que cette co[illegible] ce n'est autre chose qu'une vaine & fole [illegible] somption.

Il y a une confiance de temperament. Car il est ordinaire de voir que les personnes qui ont le sang chaud, & les esprits animaux, vifs, prompts, & impétueux, entreprennent tout, & s'assurent de réüssir à tout, de sorte qu'aprés mille succés malheureux ils ne relâchent presque rien de leur confiance, & se promettent toûjours que tout ira bien. Au contraire on voit tous les jours que les mélancoliques & les phlegmatiques n'osent se promettre de réüssir à quoi que ce soit, non pas même aux choses les plus aisées & les plus petites.

Il y a une autre confiance qui n'a point de nom, mais que j'appellerai une confiance de desir, parce qu'en effet elle ne consiste qu'à s'assurer de voir ce que l'on souhaite un peu fortement. On sçait que toutes les passions corrompent nos jugemens, & que les objets prennent toûjours la teinture de la passion qui prédomine dans nôtre cœur. On regarde les raisons qui tendent à nourrir & à fortifier cette passion avec un préjugé favorable qui dispose fortement à s'en laisser persuader. Tout au contraire on ne considére les raisons opposées qu'avec une inclination secrette à les trouver fausses. On s'applique également à considérer ce que les premiéres ont de plus plausible, & ce que les secondes ont de plus foible, & de moins propre à persuader: Et de cette façon il arrive peu à peu qu'on vient à croire positive-

 ment

ment ce que l'on desire. Il seroit a sou[illegible]
qu'on vit un peu moins d'exemples de c[illegible]
je dis qu'il n'en paroît depuis quelque tem[illegible]

Il y a une confiance de sécurite, par la[illegible]
on s'assure que Dieu nous fera grace, & [illegible]
recevra dans son Ciel, quoi que nous ne [illegible]
sions aucune des choses qui sont les plus [illegible]
saires pour l'obtenir, & qu'il ait decl[illegible]
fois qu'il n'y a rien à attendre pour ceux q[illegible]
suseront, ou qui négligeront de les pratiq[illegible]

Toutes ces diverses espéces de confiance, &
peut-être encore quelques autres qu'on y p[illegible]
roit ajoûter, sont trés-différentes de la con-
fiance Chrêtienne. Celle-ci a quatre pri[illegible]
paux caractéres qui la distinguent de tou[illegible]
autres. Le premier qu'elle est absolum[illegible]
faillible, & que non seulement il ne lu[illegible]
jamais de déchoir de ses pretentions, m[illegible]
est impossible même que cela soit. L'Ecriture
Sainte le dit nettement & expressement. * *Ceux
qui se confient en l'Eternel sont comme la Mon-
tagne de Sion, qui n'est jamais ébranlee,* [illegible]
qui se maintien à toûjours. † *Quiconque* [illegible]
en Dieu ne périra jamais. § *L'espéran*[illegible]
confond point. D'où il faut conclure que [illegible]
te confiance qui a été trompée n'étoit pas [illegible]
confiance Chrêtienne. Tout homme qui [illegible]
mort d'une maladie dont il s'étoit promis de
guérir, tout homme qui est tombé dans u[illegible]

* *Ps.* 125. 1. ‡ *Ps.* 34. § *Rom.* 5.

affliction dont il s'étoit assuré que Dieu le garantiroit, tout homme qui a mal reüssi dans un dessein dont il s'étoit promis un heureux succés, tout homme qui s'est perdu aprés avoir esperé que Dieu lui feroit grace, tous ceux-là, dis-je, n'avoient eu qu'une vaine & fausse confiance, trés-différente de celle des véritables enfans de Dieu.

Son second caractére, c'est qu'elle est sage & éclairée. Si elle espére de reüssir ce n'est pas qu'elle n'apperçoive point les difficultez de ce qu'elle entreprend, ce n'est pas qu'elle ne découvre les obstacles qu'il faut surmonter. C'est qu'elle employe des forces proportionnées à la grandeur du dessein, & que ne trouvant point ces forces en elle-même, elle va les chercher en Dieu, dans sa puissance, & dans sa bonté, où il y en a de reste pour faire les choses les plus difficiles.

Cette même sagesse paroît encore en ce qu'elle n'applique point cette bonté & cette puissance de Dieu à toute sorte de choses indifféremment, mais à celles-là seulement ausquelles elle a lieu de croire que Dieu lui-même les appliquera. Cela fait qu'elle ne s'arrête pas à la bonté & à la puissance de Dieu. Elle recherche encore sa volonté, & elle la trouve dans sa parole. Avec un tel guide elle ne sçauroit s'égarer.

Le troisiéme caractére, c'est qu'elle est active & diligente. Elle ne se repose pas de telle

sorte sur le secours de Dieu, qu'elle [illegible] qu'elle n'agisse de son côté de toute sa f[illegible]. Elle sçait que Dieu a trouvé à propos de [illegible]cier en quelque façon les causes secondes d[illegible] la production des plus grands effets, ce [illegible] fait dire à S. Paul que nous sommes ou[illegible] avec Dieu. Elle sçait que comme nôtre [illegible]vail est inutile sans la Benediction de Dieu, aussi la Benediction de Dieu ne tombe qu[illegible] nôtre travail, & qu'elle ne fera rien si n[illegible] lui laissons tout à faire.

Enfin le dernier caractére de cette vertu c'est qu'elle est humble & modeste. El[illegible] tend les succés heureux qu'elle se promet [illegible] le les attend, dis-je, non d'elle-même [illegible] ses forces, de son adresse, de ses lumi[illegible] mais de Dieu, & de sa faveur. Elle est [illegible] persuadée que cette faveur est absolument [illegible] tuite, & nullement méritée. Ainsi to[illegible] tant qu'elle a de défiance d'elle-même, [illegible] autant a-t-elle d'assurance en la bonté & au [illegible]cours de Dieu.

Mais il faut tâcher de la connoître [illegible] plus distinctement. L'occasion qui l'a [illegible]tre c'est le sentiment de nôtre indigence, [illegible] nôtre foiblesse, & de nôtre fragilité. M[illegible] choses nous sont nécessaires, & nous en manquons. Mille maux nous affiégent, & nous n'avons pas la force qu'il faudroit avoir pour les repousser. Mille dangers nous menacent, & nous

nous ne sommes point en état de nous en mettre à couvert. Que faire pour remédier à tant de necessitez? La négligence s'endort, & tâche de n'y pas penser, au lieu d'y pourvoir. La présomption s'imagine d'avoir tout ce qu'il lui faut pour y remédier. Mais la confiance qui connoît egalement sa foiblesse & son indigence cherche au dehors ce qu'elle ne trouve point en elle-même. Mais où peut-elle le trouver qu'en Dieu?

Les biens qui nous sont les plus nécessaires ne nous peuvent venir d'ailleurs que de Dieu. Il n'y a que Dieu qui nous puisse délivrer des maux que nous avons le plus de sujet de craindre. Quel autre peut nous garantir, ni du péché, ni de la mort, ni de l'enfer? Quel autre peut donner la lumiére à nôtre esprit, la pureté à nôtre cœur, le repos à nôtre conscience, la gloire, l'immortalité, & la félicité à nôtre ame & à nôtre corps Quel autre peut benir nôtre travail, & donner un heureux succés à nos entreprises? Où pourrons-nous par conséquent trouver un objet aussi légitime à nôtre confiance?

D'autant plus qu'il n'a pas seulement tout le pouvoir nécessaire pour nous assister. Il a encore assez de bonté pour vouloir bien déployer sa puissance en nôtre faveur. Quoi que nous ne soyons rien de nous-mêmes, quoi que par le peché nous soyons moins encore que le néant, quoi qu'au lieu de l'inviter à nous secourir, nous lui ayons fait mille outrages capa-

bles de l'irriter contre nous, il a assez de c
mence, non seulement pour nous épargn
mais pour nous accorder les plus grands &
plus précieux de ses biens, sa grace, son s
cours, & son assistance. De qui donc no
pouvons nous attendre toutes ces choses que
lui seul?

C'est aussi pour cette raison que l'Ecri
ne nous ordonne pas seulement de nous fier
Dieu, mais elle nous défend encore de nous
fier en aucun autre qu'en lui. Elle ma
l'homme qui se fie en l'homme, & qui fait s
appui du bras de la chair. Elle represente tou
les vains objets de la confiance des homme du
monde comme des roseaux fragiles, qui ne
seulement viennent à se rompre, mais encore
à percer la main de ceux qui en faisoient l
appui. Mais elle promet tout à ceux qui n
seulement s'attendent à Dieu, mais qui ne t-
tendent qu'à lui seul, & ne mettent leur con-
fiance qu'en son secours. C'est ce qu'elle dit, &
qu'elle inculque en mille endroits differens. Et
il ne faut pas trouver étrange qu'elle s'empre e
de cette maniére à recommander une chose q
est d'ordinaire si mal observée. Car il est c
que le plus ordinaire appui de la confiance d s
hommes c'est tout autre chose que la bon &
la puissance de Dieu. Que chacun s'examine
soi-même sur cet article. Il ne trouvera que
trop de sujets de se condamner.

M

Mais peut on se promettre absolument & sans exception tout ce qui n'excéde pas le pouvoir de Dieu? Nullement. Outre son pouvoir il faut connoître encore sa volonté. Car il est certain que Dieu peut une infinité de choses qu'il ne veut pas. Si donc on venoit à s'en promettre quelqu'une qu'il eût resolu de ne pas faire, cette confiance tromperoit, & par conséquent ne seroit pas une confiance Chrêtienne. Il ne suffit donc pas de sçavoir que Dieu peut quelque chose. Il faut être assuré qu'il le veut: Et comme nous ne connoissons sa volonté que par sa Parole, avant que de nous promettre quelque chose, il faut voir si sa Parole nous l'a fait espérer. C'est aussi, comme je l'ai déja remarqué, l'un des caractéres les plus essentiels de la véritable confiance. En effet, elle ne s'attend qu'aux choses que Dieu lui a promises. D'où vient que Dieu n'ayant jamais promis ni une perpetuelle tranquilité à son Eglise, ni beaucoup de biens temporels à ses enfans, on ne peut aussi s'assurer positivement qu'il accordera ni l'une, ni l'autre de ces deux choses.

Il ne suffit pas méme que Dieu ait promis quelque chose pour la pouvoir espérer. Il faut encore prendre garde en quelle maniére il l'a promise, pour régler nôtre confiance, non seulement sur ses promesses, mais sur la forme & la nature particuliere de ses promesses. En effet il y a de certaines choses que Dieu a promis absolument,

lument,& d'autres qu'il ne fait esperer que sous une, ou plusieurs conditions. Il a promis absolument de ne plus envoyer de Deluge universel. Il a promis absolument le Retour de son Fils, & la Delivrance de son Eglise a la fin du monde. Il faut donc attendre ces choses en la même maniére qu'il les a promises, absolument, & sans condition. Mais s'il a fait d'autres promesses ausquelles il ait ajouté quelque condition, il est clair qu'on ne doit s'attendre à l'effet de cette promesse qu'au cas qu'on remplisse la condition qu'il y a attachée, & rien ne sçauroit être plus ridicule que de fonder une confiance absoluë sur des promesses qui ne font rien espérer que sous des conditions qu'on n'a pas.

Il est pourtant vrai que la plûpart des promesses que Dieu nous fait sont conditionnelles Par exemple, Dieu a promis à l'Eglise nouvelle, au moins à cette partie de l'Eglise nouvelle, qui est composée des Gentils, de ne lui point arracher le précieux dépôt de la vérité salutaire, & de ne la pas retrancher de sa Communion, comme il a fait à l'égard des Juifs. Mais il le lui a promis à condition que cette Eglise fasse de son côté ce qu'elle doit pour se conserver cet avantage. Car si elle l'abandonne volontairement, si elle néglige même le soin de le conserver, bien loin de lui faire espérer qu'il l'affermira dans sa Communion, il lui

lui dénonce expressément qu'il l'en retranchera. Voici ce que S. Paul en dit dans un endroit qui selon tous les Interprétes regarde directement le Corps des Gentils. * *Tu diras, les branches ont été retranchées afin que j'y fusse enté. C'est bien dit. Elles ont été retranchées par incrédulité, & toi tu es debout par la foi. Ne t'éleve point par orgueil, mais crain. Car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, prens garde qu'il n'avienne qu'aussi il ne t'épargne point. Regarde donc la bénignité & la sévérité de Dieu; sçavoir la sévérité sur ceux qui sont tombez, & la bénignité envers toi, si tu persévéres en sa bénignité, autrement tu seras aussi coupé.*

Que doit-on donc penser de ceux qui transformant les promesses que Dieu n'a fait que sous condition en des promesses absoluës, se flattent de je ne sçai quelle infaillibilité, & s'imaginent qu'ils ne pourront jamais perdre ce qu'en effet ils ne perdront point, parce qu'ils ne le possédent point.

Dieu a promis la remission des péchez, tous les effets de sa grace, & tous les tresors de sa gloire, à la foi, à la repentance, & à la piété. Il a declaré mille fois que l'incrédulité, l'impenitence, & l'impiété ne doivent s'attendre qu'à sa vangeance. Qu'elle est donc l'extravagance d'une infinité d'incrédules, d'impenitens, & d'impies, qui ne pouvant ignorer l'é-

* *Rom.* 11.

tat de leurs cœurs ne laissent pas de s'assurer que Dieu leur accordera sa grace, & les recevra dans son Ciel.

Pour s'appuyer sur des promesses de cette nature, il faut nécessairement l'une ou l'autre de ces deux choses, ou remplir la condition, si l'on veut avoir une confiance absoluë, ou si on ne la remplit pas, se contenter d'une confiance conditionnelle. Il faut dire, ou bien, je fais ce que Dieu exige de moi. Je croi en son Fils, je me repens de mes péchez, je l'aime, & je m'attache de tout mon cœur à faire sa volonté. • Je dois donc espérer qu'il m'assistera. Ou si on ne peut pas tenir ce langage, il faut se contenter de dire : Pourvû que je change de vie, pourvû que je fasse ce que je n'ai pas fait jusqu'ici, pourvû que je croye, que je me repente, que j'aime Dieu, que je fasse ce qu'il me commande, je m'assure qu'il aura pitié de moi, & qu'il ne me refusera pas son amour.

Mais que dirons-nous des promesses qui sont faites sous des conditions dont nous ne pouvons sçavoir si elles sont remplies, ou si elles ne le sont pas ? Il est certain qu'il y en a plusieurs qui sont de cet ordre. Dieu nous promet de nous accorder, non seulement les biens spirituels & nécessaires pour nôtre salut, comme la remission des péchez, les lumiéres & la sanctification de son Esprit, la resurrection de nos

corps,

corps, & la félicité éternelle de son Royaume, mais encore d'autres choses sans lesquelles nous pouvons nous sauver, le pain quotidien qui doit entretenir nôtre vie, la délivrance dans nos dangers, la guérison dans nos maladies, le repos, & la tranquilité, la paix de son Eglise, le salut même de nos prochains.

Mais comment le promet-il? Ce n'est pas absolument. C'est sous trois conditions différentes. La première, que nous le demanderons comme il faut, avec toute l'humilité, toute l'ardeur, toute la persévérance, & toute la foi nécessaire. La seconde, que ce que nous demanderons soit propre à avancer la gloire de Dieu, & conforme aux régles immuables de sa sagesse. La troisiéme, que tout cela sera utile pour nôtre salut. En effet, si quelqu'une de ces conditions vient à manquer Dieu ne s'oblige point à nous exaucer.

Il ne promet pas de nous exaucer si nous ne demandons pas comme il faut. Au contraire S. Jaques nous dit que nous demandons, & n'obtenons point parce que nous demandons mal, & Dieu dit aux Juifs par la bouche de son Prophete que quand ils étendront leurs mains il cachera sa face arriére d'eux, que quand ils multiplieront leurs requêtes il ne les exaucera point, parce que leurs mains sont pleines de sang.

Il ne promet pas d'exaucer ceux qui lui demandent des choses qui peuvent empêcher l'avancement de sa gloire. Et c'est pour cette raison qu'il rejetta la demande que S. Paul lui fit avec tant d'instance, le priant de l'affranchir des vexations du Démon qui le tourmentoit. *Ma grace te suffit*, lui dit-il, *& ma vertu s'accomplit dans l'infirmité.*

Il ne promet pas de nous exaucer si nous lui demandons des choses qui nous peuvent nuire. Nous serions bien malheureux si cela étoit, & Nous nous aurions d'éternels sujets de trembler, puis que nous souhaittons chaque jour tant de choses qui ne seroient propres qu'à nous perdre. Ce qui fait dire à S. Augustin que Dieu les accorde aux méchans parce qu'il les haït, & qu'il les refuse à ses enfans parce qu'il les aime.

On pourroit peut-être sçavoir si l'on remplit la premiére de ces trois conditions. Mais qui que ce soit ne peut rien sçavoir des deux autres. Comment pouvons-nous sçavoir ce qui est propre à avancer la gloire de Dieu, ou qui ne l'est pas? Comment encore ce qui est plus ou moins propre à cet effet? Comment enfin ce qui est plus propre à glorifier Dieu en la maniére en laquelle il veut être glorifié en chaque rencontre particuliére? Il est clair que ce sont là tout autant de choses qui nous passent.

J'en dis autant de ce qui peut être plus ou moins utile à nôtre salut. Nous l'ignorons absolument

solument. Car cela dépend de mille circonstances particuliéres, qui nous sont absolument inconnuës. Ainsi nous ne pouvons demander à Dieu cette sorte de choses que sous condition, & il y auroit une témérité insupportable à les demander autrement.

Je conclus de là qu'il y a quatre différentes espéces de promesses de Dieu. Il y a des promesses absoluës. Il y a des promesses conditionelles, dont nous sçavons que la condition est remplie. Il y a des promesses conditionnelles, dont nous sçavons que la condition n'est pas encore remplie. Il y a enfin des promesses conditionnelles, dont nous ignorons si la condition est remplie, où si elle ne l'est pas. J'ajoûte qu'il paroît par tout ce que je viens de dire que de ces quatre ordres de promesses les deux premieres font naître une confiance absoluë, mais que les deux derniers ne donnent qu'une cónfiance conditionnelle.

Il est aprés cela facile de voir en combien de maniéres on peut manquer à la confiance que Dieu exige de nous. J'en trouve cinq principales. La premiére, c'est de se défier absolument de Dieu, & de s'imaginer qu'il n'a pas, ou assez de bonté, ou assez de puissance, pour nous accorder ce que nous souhaitons. Ce crime est horrible, & il en est trés-peu qui déplaisent davantage à Dieu. C'est lui ravir la gloire de ses perfections. C'est lui rendre inutile

tile tout ce qu'il a fait pour les manifester, & pour convaincre les hommes par de si éclattans effets qu'elles sont absolument infinies. C'est accuser sa Parole de fausseté, cette Parole qui est aussi ferme que sa nature, & qui subsistera quoi que le Ciel & la Terre passent.

On tombe dans le second manquement lors que non seulement on se défie de Dieu, mais que pour porter l'outrage aussi loin qu'il peut aller on se fie à des creatures, qu'on met de cette sorte en la place de Dieu, & à qui l'on attribuë cette partie de son Culte qui n'appartient qu'à lui seul. On n'a pas accoûtumé de regarder ce procédé comme un acte d'idolâtrie. Mais il est certain que c'en est un, & même des plus criminels. Car enfin tout acte qui transporte à d'autres qu'à Dieu quelqu'une des parties du Culte que nous lui devons est un idolâtrie véritable, & par conséquent, un des plus sanglans outrages qu'on lui puisse faire. Qui ne sçait cependant que la confiance est une des plus considérables parties de ce Culte? C'est pourquoi le Sage nous représente l'avare, qui selon S. Paul est un véritable idolâtre, il nous le représente, dis-je, comme disant à l'or, *Tu es mon Dieu*, & à l'argent, *Tu es ma confiance.*

Le troisiéme manquement, c'est tout au contraire de s'assurer que Dieu nous accordera des choses qu'il n'a point promises. C'est une témérité manifeste, & une attache vicieuse à

son

son propre sens, qui fait qu'on s'éléve en quelque façon au dessus de Dieu, & qu'on lui prescrit des Loix, au lieu que nôtre devoir ne consiste qu'à nous soûmettre à celles qu'il lui a plû de nous imposer.

Le quatriéme, c'est de s'assurer que Dieu nous accordera des choses qu'il n'a promises que sous des conditions qu'on n'a pas. Ce quatriéme manquement est trés-ordinaire. Dieu nous a promis sa grace & sa gloire à condition que nous nous repentirons de nos crimes, & que nous aurons une vive & véritable foi en son saint Fils. Mais combien n'en voit-on pas tous les jours qui sans avoir cette foi & cette repentance s'assurent que cette grace & cette gloire ne sçauroient leur manquer?

Il est ordinaire de voir des personnes dont la piété n'a rien de fort distingué, qui ont même d'assez grands defauts, & des defauts assez apparens, qui disent de sens froid, & sans beaucoup de néceßité, qu'ils sont prêts à quitter le monde, & qu'ils n'appréhendent point la mort. Et lors qu'on leur dit qu'à la vérité la mort n'est pas fort à craindre, mais qu'elle a des suites bien redoutables, particuliérement le compte de nos actions, de nos paroles, & de nos pensées qu'il faut rendre un moment aprés cette mort, ils répondent assez souvent qu'ils ne craignent pas même ce jugement, parce qu'ils ont une grande confiance en la miséricorde de Dieu. Lors

Lors que j'en rencontre de ceux qui me tiennent un langage si peu judicieux & si peu Chrétien, je me contente de leur demander s'ils croyent que cette miséricorde, qui est l'objet de leur confiance, doive se répandre sur tous les hommes du monde sans distinction de fidéles ou d'infidéles, de repentans ou d'impenitens, d'enfans de Dieu ou d'esclaves du Demon. Comme je n'en trouve point qui osent le soûtenir, je leur demande en suite s'ils ont pris tout le soin & toutes les précautions necessaires pour pouvoir se persuader qu'ils sont de véritables enfans de Dieu, que leur foi, que leur repentance, que leur charité est sincére, pour s'assurer, en un mot, que ce qui arrive à une infinité d'autres qui se flattent mal à propos d'une semblable pensée ne leur arrive pas à eux-mêmes. Je leur demande si pour se connoître eux-mêmes & pour pénétrer jusques dans le fond de leur cœur, ils ont observé tout ce que j'ai touché dans un des Discours précédens.

Ceux qui ont quelque reste de pudeur & de bonne foi m'avoüent qu'ils ne l'ont pas fait. Sur quoi donc, leur dis-je, vous fondez-vous lors que vous vous assurez si positivement, & si fortement que Dieu vous fera grace, & ne vous perdra pas, comme vous ne me nierez pas que vous ne l'ayez mérité ? Comment pouvez-vous avoir cette confiance sans être assurez

surez que vous avez la condition, sans laquelle cette assurance ne peut être qu'une vaine & fole témérité?

La plûpart m'avoüent qu'ils n'ont rien à dire. Mais quelques-uns prétendent me fermer la bouche en me disant que Dieu ne brise point le roseau cassé & n'éteint point le lumignon fumant. Je leur réponds que ce qu'ils disent est trés-véritable, mais que je ne sçai s'ils en comprennent bien le sens. Tout ce qu'on en peut conclurre c'est que Dieu ne rejettera pas une foi, une repentance, en un mot, une régénération imparfaite, pourvû qu'elle soit sincére. Car enfin, ce seroit une étrange erreur si l'on prétendoit que même une foi morte, une fausse repentance, & une régénération apparente, deussent être acceptées de Dieu. Il faut donc se réduire à ce que j'ai dit, & qui en effet est trés-véritable. Mais la difficulté consiste à sçavoir si l'on a une telle foi, une telle repentance, une telle régénération. C'est de quoi l'on ne peut s'assurer qu'avec beaucoup de peine. Car comme je l'ai remarqué dans un autre endroit, tout autant qu'il est aisé de sentir & de discerner une régénération avancée, tout autant est-il difficile de sentir & de discerner une régénération imparfaite, qui a trés-peu de choses qui la distinguent de l'état de péché, au moins de plusieurs degrez de cet état de péché. Cependant, ceux dont je par-

le

le se vantent d'avoir une telle régénération, & ce qu'il y a de particulier, ils s'en vantent sans avoir peut-être employé jamais un quart d'heure à s'en assurer. Peut-on imaginer un aveuglement plus déplorable que celui-ci?

J'ajoûte que quand même on auroit pris toutes les précautions possibles pour se connoître, & qu'on auroit trouvé avec la derniére certitude qu'on est du nombre des enfans de Dieu, il faudroit avoir de grandes raisons pour le dire, & qu'à moins que la gloire de Dieu ou l'édification du prochain ne le demande, & ne le demande même d'une maniére qui ne nous permette pas d'en douter, l'humilité ne souffre pas qu'on s'empresse à publier une chose qui nous est si avantageuse. Il est trés mal aisé qu'on le dise sans se sentir chatoüillé de quelque mouvement de vanité, ce qui seroit un trés-grand malheur, & quand même on en seroit à couvert, on devroit craindre que ceux à qui on le dit ne le creussent de la sorte, & personne n'ignore l'obligation où nous sommes d'empêcher autant que nous le pouvons que nos prochains ne fassent des jugemens téméraires sur nôtre sujet. De sorte que de quelque façon qu'on le prenne on hazarde extrêmement, en disant comme tout le monde le dit, qu'on est prêt à déloger lors qu'il plaira à Dieu, & il est bien plus conforme à l'esprit du Christianisme, de dire & de penser même, qu'on tremble lors

qu'on

qu'on songe à ce qui suivra immédiatement la mort, & que comme on se reproche de n'avoir pas fait tout ce qu'on devoit pour s'y préparer, on espére de la miséricorde de Dieu qu'il nous fera la grace d'y travailler desormais avec plus de soin & plus de succés que par le passé.

Pour revenir à nôtre sujet, j'approuve qu'on s'attende à la miséricorde de Dieu. J'approuve qu'on en fasse l'objet & l'appui de sa confiance. Mais c'est à la charge qu'on examine avec soin si l'on a les conditions qui sont nécessaires pour en espérer les effets, pour se régler en suite sur ce qu'on aura trouvé, & prendre cette confiance absolument, ou sous condition, selon qu'on verra qu'on a, ou qu'on n'a pas ce qui est nécessaire pour y prétendre. Je souhaite qu'on s'y fie toûjours, mais diversement; absolument si l'on est fidéle, repentant, enfant de Dieu; & sous condition de le devenir si l'on ne l'est pas. Cela est évident, & ne souffre point de difficulté.

Enfin, la derniére façon de pécher contre les régles de la confiance, c'est de s'attendre absolument à des choses que Dieu ne promet que sous condition, sans sçavoir si cette condition est remplie. Ce procédé n'est pas moins téméraire que les précédens, mais il n'est pas aussi moins ordinaire. Nous en avons vû mille exemples, & nous en voyons tous les jours.

Dieu

Dieu a promis de protéger son Eglise contre la violence de ses ennemis, & de lui donner la paix & du repos dans le monde. Mais premiérement il l'a promis à la charge que son Eglise ne se rende pas indigne de sa protection & de sa faveur, car si elle le fait il a declaré mille fois qu'au lieu de cette faveur & de cette protection elle ne doit s'attendre qu'aux effets de sa redoutable colére. C'est en deuxiéme lieu, à condition que Dieu sera plus glorifié par la paix & par le repos de l'Eglise que par ses souffrances & par les combats. Car s'il en étoit autrement, quel droit aurions-nous d'espérer que Dieu suivra plûtôt nos caprices, que les régles immuables de sa sagesse qui lui font toûjours chercher, non seulement sa gloire, mais sa plus grande gloire, & tout ce qui est le plus utile pour l'avancer. C'est enfin à condition qu'il sera plus avantageux à l'Eglise même de joüir du repos, que d'être agitée. Car si tout au contraire elle se trouvoit dans un tel état que l'agitation lui fut plus utile que le repos, ne devons-nous pas nous persuader que Dieu, qui l'aime si tendrement, ne lui refusera pas cette agitation qui lui peut être si avantageuse, & qu'il aura plus d'égard aux véritables intérêts de cette Eglise, qu'a nos souhaits?

Pour pouvoir donc s'assurer positivement & absolument qu'un malheur temporel, qu'une persécution, par exemple, dont l'Eglise est

menacée, ne lui arrivera point, ou qu'une persecution qu'elle souffre actuellement finira bien-tôt, il faudroit être assuré de trois choses. I. Que la Piété fleurit assez dans l'Eglise pour pouvoir s'attendre, si non pas de la justice de Dieu, au moins de sa bonté, qu'il lui accordera cette grace. II. Que dans les conjonctures où l'on se trouve, Dieu sera plus glorifié par le repos de son Eglise que par les souffrances. III. Que dans ses mêmes conjonctures il sera plus avantageux à l'Eglise de joüir du calme que d'être agitée. Cela posé, j'avouë qu'on peut s'assurer fortement que Dieu la protégera, ou la delivrera. Mais aussi si l'on n'a aucune certitude, je ne dirai pas de toutes ses trois choses ensemble, mais de quelle que ce soit des trois, comme on ne l'a peut être jamais, si tout au contraire on a quelque certitude que l'une de ces choses manque, si par exemple, on voit regner le vice, la licence, la mondanité, & les autres excés semblables dans cette Eglise, quel droit a-t-on de s'attendre qu'elle sera garantie des malheurs qui la menacent, ou delivrée de ceux qu'elle souffre? Et n'y a-t-il pas une témerité extrême à s'assurer positivement qu'elle le sera?

Je dis la même chose de ceux qui se mettent dans l'esprit que Dieu les relevera d'une maladie qui les travaille, qu'il les tirera d'une mauvaise affaire qu'un ennemi leur a suscitée, qu'il fera

ra éclatter leur innocence flêtrie par la mali-
té d'un calomniateur, qu'il ne le laissera jama
manquer, ni eux, ni leurs enfans mêmes, de ce
qui est nécessaire pour subsister cette vie. O
en voit plusieurs qui s'imaginent d'exprim
de trés-beaux sentimens, en disant, qu'ils s'a
surent de tout cela. Cependant il est certa
que s'ils le pensent comme ils le disent, ils so
beaucoup plus dignes de blâme que de lo
ge. Car qui leur a dit que tout cela arrivera
Ne voit-on jamais le contraire? N'a-t-on ja-
mais vû mourir des enfans de Dieu? Ne les
a-t-on jamais vûs succomber sous la violence de
leurs ennemis? N'en a-t-on jamais vû mou
aucun sans avoir pû dissiper les impressions que
la calomnie avoit fait à leur desavantage dans
l'esprit du monde? N'en a-t-on pas vû périr un
grand nombre de faim & de misére? Ne faut-
il donc pas tenir pour constant que si Dieu a
promis toutes ces choses, il les a promises sous
des conditions dont on peut manquer, &
qu'ainsi lors qu'on s'y attend absolument, c'est
l'effet d'une témérité insupportable.

Dieu promet tout cela à condition que les
intérêts de sa gloire, & ceux de nôtre salut, ne
demandent pas le contraire. Nous ne sçavons
d'ordinaire ce qu'aucun de ces intérêts deman-
dent. Nous ne pouvons donc sçavoir ce que
Dieu fera, ou ne fera pas. Et ne le sçachant
point, quelle assurance pouvons-nous prendre
là-dessus.

Qu'est-

Qu'est-ce donc que l'enfant de Dieu doit faire dans ces occasions? Il n'est pas bien difficile de le décider. Premiérement, il doit s'assurer que si Dieu ne lui accorde pas tout ce qu'il souhaite, ce n'est ni faute de puissance, ni faute de bonté, ayant assez, & de bonté, & de puissance pour faire en nôtre faveur des choses tout autrement difficiles, lors que l'intérêt de nôtre salut le demandera.

En deuxiéme lieu, il doit se garder de décider positivement que cette delivrance, ou cette assistance qu'il souhaite lui est nécessaire, parce qu'en effet il est trés-difficile de s'en assurer. Il faudroit pour cela des lumiéres que nous n'avons pas. J'ai remarqué dans un autre endroit, que le véritable Chrêtien se défie de lui-même tout autant qu'il se fie en Dieu. Cependant il est certain que cette défiance de lui-même ne vient pas seulement du sentiment qu'il a de sa foiblesse, mais encore du sentiment de son ignorance. Il sçait qu'il n'a rien. Il sçait qu'il n'est pas en état de se procurer ce qu'il lui manque, non pas même de le connoître. Il sçait au contraire que Dieu peut tout, qu'il voit tout, & qu'il connoît tout. Il n'a donc pas garde de s'ingerer à prononcer sur l'utilité de cette sorte de choses par rapport à l'état présent de son cœur. Il reconnoît de bonne foi que cela le passe, & il en laisse la décision à la Sagesse infinie de cet Etre suprême qui ne se trompe jamais.

En

En troisiéme lieu, cela étant ainsi, il se garde encore de prononcer absolument que telle ou telle chose lui arrivera. Mais voici dequoi il s'assure. C'est que Dieu lui accordera ce qui lui sera véritablement nécessaire, & qu'ainsi s'il se trouve que son salut dépend de cette protection, de cette delivrance, de cette assistance qu'il souhaite, il les obtiendra infailliblement. Que si tout au contraire Dieu les lui refuse, c'est un signe seur & infaillible qu'elles ne lui étoient pas nécessaires. Et qu'enfin si Dieu ne trouve pas à propos de la lui accorder, il lui accordera en leur place quelque autre chose, qui vaudra incomparablement davantage. De sorte que de quelque façon que Dieu en use à son égard, soit qu'il exauce ses priéres, soit qu'il ne les exauce pas, il sera toûjours également redevable à sa miséricorde & à sa bonte.

Je ne sçai même s'il peut jamais arriver que l'enfant de Dieu ne soit point exaucé. Car si ses priéres sont bien réglées il ne demandera absolument que ce qui lui est absolument nécessaire, & c'est ce que Dieu ne lui refuse jamais. Pour ce qui n'est nécessaire que sous condition, il ne le demande aussi que sous condition, & par conséquent, il consent à ce que Dieu le lui refuse si sa sagesse le trouve à propos. Comme donc Dieu ne fait precisément que cela, il y a toûjours une parfaite correspondance entre les priéres du fidelle & la con-

conduite de Dieu ; & comme le fidelle ne demande jamais rien qui soit contraire à la volonté de Dieu, Dieu aussi n'envoye jamais au fidelle que ce qu'il demande.

Voilà quelle est la nature de la confiance Chrêtienne. On comprend assez qu'elle ne doit jamais manquer à l'enfant de Dieu. Mais on voit aussi en même temps qu'il y a trois principales occasions où la nécessité de cette vertu a quelque chose de particulier, la priére, les tentations, & les approches de la mort. Car pour la priére on sçait que Dieu n'exauce que celles qui sont animées d'une forte persuasion d'obtenir ce que l'on demande. Témoin cette Parole célébre de S. Jaques, * *Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu qui la donne à tous benignement, & ne la reproche point, & elle lui sera donnée. Mais qu'il la demande en foi, ne doutant nullement, car celui qui doute est semblable au flot agité du vent. Et que cet homme là ne s'attende point à recevoir rien du Seigneur.*

Je dis la même chose des tentations, principalement de celles qui tendent à nous abbattre par la crainte, ou par la douleur. Rien n'est si propre à nous les faire soûtenir avec fermeté que la confiance. Car qu'est-ce qui pourroit effrayer ceux qui ont droit de

O con-

* Jaq. 1. 5. 6. 7.

conter sur l'assistance de Dieu, & qui peuvent dire comme le Prophete; * *Je me suis toûjours proposé le Seigneur devant moi. Puis qu'il est à ma droite je ne serai point ébranlé.*

On comprend encore que le Chrétien a un besoin trés-particulier de cette vertu lors qu'il sent approcher sa mort. Quelle autre pensée seroit en état de le soûtenir, soit contre l'apprêhension même de la mort, soit principalement contre la crainte du jugement qui la suit, comme une sainte confiance en la miséricorde de Dieu fondée sur le merite de son saint Fils.

On peut voir aussi dans toutes ces trois occasions la différence sensible que cette vertu met entre le fidelle & les autres hommes. S'agit-il, par exemple, d'obtenir quelque grand bien dont on connoît la nécessité? Le mondain qui ne s'appuye que sur le bras de la chair, & qui sçait combien ce bras de la chair est foible, & combien il est facile qu'il vienne à manquer, craint qu'il lui manque en effet, & n'a rien qui l'assure contre cette crainte. Mais l'enfant de Dieu qui attend tout de la puissance & de la bonté de son Pere, a recours à lui & comme il s'assure d'en obtenir ou ce qu'il souhaite, ou mieux qu'il ne souhaite, il obtient toûjours en effet, ce qui fait aussi qu'il n'y a point de doute qui affoiblisse sa confiance.

Mais cela paroît encore plus clairement dans le

* *Ps.* 16.

le danger, & c'est principalement dans cette occasion qu'on peut remarquer le pouvoir & l'utilité de la confiance. Avec son secours l'enfant de Dieu va incomparablement plus loin que ni le magnanime d'Aristote, ni celui qu'on appelle dans le monde un homme de cœur. Qu'on se représente cet homme de cœur, ou ce magnanime dans quelqu'un des dangers où il est si ordinaire de voir les fidelles, je veux dire entre les mains des Tyrans, & dans une impossibilité absoluë de leur échapper. Que fera le magnanime dans cette occasion? il souffrira la mort & les supplices avec fermeté? Mais comment le pourra-t-il s'il n'a que son courage pour se soûtenir?

Le courage n'a que deux moyens pour nous soûtenir dans l'attente, ou dans la souffrance du mal. Le premier c'est de nous persuader que le mal n'est pas à beaucoup prés aussi grand & aussi terrible qu'on se l'imagine. Le second c'est de faire voir qu'il y a plus de mal à se laisser abbattre qu'à resister, & qu'au contraire en souffrant constamment on se procurera des biens plus grands que ceux que l'on perd.

Mais je soûtiens que le courage ne peut persuader solidement ni l'une, ni l'autre de ces deux choses. Car pour la premiére comment peut-on dire que les supplices & que la mort ne sont pas des maux, même de grands maux, sur tout par rapport à ceux qui ne regardent pas

plus loin que la vie? Où voit-on des choses plus redoutables? Et n'est-il pas vrai que si on pouvoit venir à bout de les mepriser, ce qu'on ne fera jamais sans la foi, il y auroit dans ce mépris, non pas de la force, ou de la fermeté, mais de la brutalité & de l'aveuglement?

Qu'a-t-on de même à opposer à ce que l'on souffre? Un peu de reputation. Erreur pitoyable! Quoi donc ce qu'on dira & qu'on pensera d'un homme dans un temps où il ne sera plus, pourra dédommager de la perte de la vie, & de tous les biens qui en dépendent, cet homme qui ne sera plus, bien loin d'en avoir quelque connoissance? Peut-on imaginer une pensée plus extravagante, & ne faut-il pas avoir perdu la raison pour s'en contenter?

Je soûtiens donc que le magnanime, ou l'homme de cœur qui semble souffrir la mort avec fermeté, n'est au fond qu'un fanfaron, qui cache son émotion en la concentrant dans le cœur, ou tout au plus qu'un aveugle, qui ne s'empêche de trembler que parce qu'il n'a pas assez de lumiére pour voir toute l'étenduë du mal qui l'accable, ou qui le menace.

Il n'y a que l'enfant de Dieu qui demeure ferme par une véritable grandeur de courage, dont le plus essentiel caractére est d'être accompagnée de lumiére & de discernement. Il voit le mal tel qu'il est. Il n'en rabat rien pour

se tromper. Mais il lui oppose un autre mal plus grand sans comparaison, & qui fait que celui qu'il souffre ne lui paroit rien au prix de celui qu'il évite. Il oppose à la mort temporelle la mort éternelle, à quelques momens de douleur une éternité de tourmens & de desespoir, aux effets de la haine & de la cruauté des hommes les effets de la colére de Dieu & de la fureur des Démons. Il oppose encore à ces douleurs passagéres, non la vaine espérance d'une reputation éclattante, mais l'attente solide d'une gloire & d'une félicité qui ne finira jamais. Enfin il s'assure du secours de Dieu, & il ne doute nullement qu'il ne fasse l'une ou l'autre de ces deux choses, ou qu'il ne l'arrache des mains de ses ennemis, ou qu'il ne lui donne la force de soûtenir tous les efforts de leur violence!

N'y a-t-il pas là de quoi s'affermir au milieu des plus grands dangers? Et que peut-on souhaiter de plus efficace pour cet effet? Car enfin il importe peu en quelle de ces deux maniéres Dieu nous assiste, pourvû qu'il nous assiste en l'une ou en l'autre, comme il le fait toûjours infailliblement. Elles sont à peu prés également utiles & avantageuses, & si la premiére est plus conforme à nôtre goût, la seconde ne l'est pas moins à nôtre intérêt.

Aussi a-t-on vû mille fois les enfans de Dieu s'exposer froidement à des dangers qui au-

roient fait trembler les plus assurez. On leur a même entendu dire de certaines choses qui sembloient outrées, mais qui n'avoient rien que de véritable & de judicieux. Témoin cette parole si hardie du Prophete Roy. * *Je ne craindrai point plusieurs milliers de peuple quand ils se rangeroient contre moi.* Et ailleurs. § *Quand toute une Armée se camperoit contre moi, mon cœur ne craindroit point.* Cela paroît excessif, mais en effet il ne l'est point. J'avouë que si la perte de la vie eût paru un véritable mal à David, il n'auroit pû tenir ce langage, à moins que d'avoir une promesse particuliére de Dieu qui l'assurât que ce grand nombre d'ennemis ne prévaudroient pas contre lui. Mais un homme qui sçait que Dieu fera en sa faveur l'une ou l'autre de ces deux choses, ou qu'il garantira sa vie temporelle contre les efforts de ceux qui entreprendront de la lui ravir, ou que s'il permet qu'il la perde il lui en donnera un autre infiniment plus heureuse, & infiniment plus durable pour le dédommager de cette perte, un tel homme, dis-je, ne peut-il pas dire sans excéder qu'il ne craindra point des Armées entiéres, quand même il seroit seul & desarmé!

Je conclus donc que la véritable confiance, toute humble, & toute modeste qu'elle est, va incomparablement plus loin que la fausse qui paroît si outrée & si excessive. Ainsi rien n'étant

* *Ps.* 3. 7. § *Ps.* 27. 3.

n'étant ni plus admirable, ni de plus grand usage que cette vertu, il est aisé de comprendre avec quel soin on doit s'appliquer à se l'acquerir.

ONZIE'ME DISCOURS.

Des Conditions nécessaires à une bonne Priére.

L'Ecriture Sainte attribuë une espéce de toute-puissance à la priére. Elle nous fait entendre qu'il n'est rien de si grand, ni de si difficile qu'on ne puisse obtenir en le demandant à Dieu. *Toutes les choses*, dit Jesus Christ, *que vous demanderez au Pere en mon nom, il vous les accordera.* J'avouë que cette promesse ne paroît pas bien conforme à l'expérience, & qu'en effet il nous arrive trés-souvent de ne pas obtenir tout ce que nous demandons. Mais cette difficulté s'évanouït si l'on considére que l'Ecriture n'attribuë pas cette efficace à toute sorte de priéres indifféremment. Mais seulement à celles qui sont faites d'une maniére conforme aux régles qu'elle préscrit en d'autres endroits. Elle déclare même que le autres n'obtiennent rien. * *Vous demandez*, dit S Jaques, *& n'obtenez point, parce que vous demandez mal.*

* Jaq. 4. 3.

Il ne suffit donc pas de demander. Il faut demander bien, & c'est là l'unique moyen d'obtenir. Ainsi il y a un art de prier, & je soûtiens même que c'est ici le plus important & le plus utile de tous les arts. Les utilitez des autres sont assez bornées, mais celui-ci nous procure tout absolument. Les autres ne mettent en œuvre que nos propres forces, ou tout au plus que celles de la nature. Mais l'art dont je parle fait agir l'auteur & le maître de la nature, & dispose en quelque façon de sa puissance, qui est infinie.

Qu'il importe donc bien de sçavoir les régles de cet art Divin! Qu'il importe de sçavoir de quelle maniére il faut prier Dieu! Et qu'il y a peu de choses qui meritent qu'on s'applique avec le même soin à les apprendre! Je vai marquer quelques unes de ces régles, & tâcher de faire connoître les qualitez les plus essentielles à une bonne priére. Les plus nécessaires sont sans difficulté ces cinq, l'attention de l'esprit à ce que l'on dit, l'ardeur & la véhémence du desir qu'on a pour ce qu'on demande, l'humilité qui nous persuade que nous sommes indignes de l'obtenir, la confiance qui nous assûre que nous l'obtiendrons infailliblement, & la persévérance qui fait qu'on ne se rebute point, encore qu'on ne l'obtienne pas dés qu'on le demande. Je vai parcourir ces cinq conditions les unes aprés les autres.

De

De l'Attention.

JE ne m'arrêterai pas à prouver qu'il est juste que nous soyons appliquez & recueillis dans nos priéres. Qui en peut douter? Et dans l'Esprit de qui pourroit-il tomber que ce soit une chose indifférente de penser à ce que l'on dit en parlant à Dieu? il est bien plus utile de remarquer qu'en priant on doit appliquer l'esprit à trois choses, à Dieu que l'on prie, à ce qu'on lui demande, & aux paroles qu'on employe pour le lui demander.

De ces trois attentions la derniére est selon moi la moins nécessaire. Pourvû que l'esprit fût fortement occupé de la pensée de Dieu, & de ce qu'on demande à Dieu il importeroit fort peu de sçavoir en quels termes on le lui demande. Les paroles, qui sont si nécessaires à l'égard des hommes, sont trés-inutiles à l'égard de Dieu. Ainsi je suis persuadé que la seule régle qu'il y ait à observer sur cet article, c'est de s'examiner soi-même, & de voir l'effet que l'attention aux paroles produit ordinairement en nous. Si elle sert à fixer la légéreté de l'esprit, il est bon de ne la pas négliger. Si au contraire elle diminuë & affoiblit l'attention aux choses, qui est d'une toute autre importance, le meilleur est de ne s'en mettre point en peine.

Arrêtons-nous donc à ce qu'il y a de plus essentiel. C'est premiérement l'attention à Dieu. On ne peut douter qu'elle ne soit nécessaire, & qu'il n'importe extrémement de se souvenir que c'est à Dieu qu'on s'adresse. Le moyen sans cela de faire un juste choix de ce qu'on lui dit?

Mais comme en pensant à Dieu on peut s'attacher à toutes les perfections qui se trouvent renfermées dans cette vaste & immense idée, il est bon de sçavoir quelles sont celles qui doivent être le principal objet de nôtre attention: Et c'est ce qu'il n'est pas bien difficile de decider. On voit assez qu'il faut s'attacher à celles qui sont les plus propres à nous inspirer les sentimens les plus nécessaires à rendre nos priéres plus accomplies, c'est à dire comme on le comprend sans peine, son immense grandeur, sa pureté, & sa miséricorde. La vûë de sa grandeur doit nous inspirer du respect. La pensée de sa pureté peut exciter nôtre repentance; & la persuasion de sa miséricorde est en état de soûtenir nôtre foi.

Rien ne me paroît plus propre à remédier à nos distractions qu'une pensée un peu vive de la grandeur & de la Majesté de Dieu. Les plus legers & les plus distraits se recueillent lors qu'ils se trouvent en presence de quelque grand Prince. Cette Majesté sensible qui environne les Rois de la Terre, fait une terrible impression

pression sur toute sorte d'esprits, & personne n'ignore les effets surprenans que cette impression produit tous les jours. Que seroit-ce, si lors qu'on fléchit les genoux en presence de Dieu, on pouvoit se representer la moindre partie de cette gloire & de cette grandeur infinie qui environne cette sainte & immortelle essence, au prix de laquelle les Rois sont quelque chose de moins que le néant même?

Ainsi je ne voi rien de mieux dans ces occasions que de faire effort pour se representer la pompe & la splendeur de la Jerusalem Celeste, les plus sublimes des Seraphins prosternez & anéantis aux pieds du Thrône de Dieu dont elle est le Temple, toute la nature soûmise à ses loix, & en état d'être détruite & abîmée par le plus petit souffle de sa bouche, par la plus legére inclination de sa volonté.

Un regard encore jetté sur nôtre propre néant peut être de grand usage en cette occasion. Que suis-je, misérable, devant cette Grandeur & cette Majesté incompréhensible aux pieds de laquelle j'ai l'audace de me jetter? De moi même, & sans ses bienfaits je ne suis absolument rien. Par sa grace je suis devenu quelque chose. Mais par l'abus criminel que j'ai fait de mes avantages, je me suis mis infiniment au dessous du néant dont sa puissante main m'a tiré, l'Enfer que j'ai merité étant

tout autrement à craindre que la perte totale de l'être. Je suis donc bien bas au dessous du moindre des êtres. Et cela étant, que suis-je auprés de l'Etre des Etres? Que suis-je devant celui, devant lequel les Anges mêmes ne sont rien du tout.

Il est bon aussi de penser à la pureté de Dieu, & quand je parle de sa pureté, je parle du principe de l'aversion qu'il a pour le crime, & qui fait que de tous les objets qui s'offrent à sa connoissance c'est sans difficulté le plus odieux & le plus choquant. Rien ne lui déplaît davantage. Par conséquent, si l'on conçoit bien cette perfection, on se representera sans peine ce qu'est à ses yeux une ame souillée de plusieurs péchez, ce qui ne peut qu'exciter de la confusion & de la douleur dans le cœur de ceux à qui la conscience fait quelque reproche.

Mais comme cette pensée pourroit jetter dans le desespoir, il y faut nécessairement ajoûter celle de la miséricorde de ce même Dieu, dont la Sainteté & la Justice nous épouvantent. Il faut se representer cet excés d'amour, qui absorbe toutes nos pensées, & qui l'a fait consentir à exposer son cher Fils à la cruelle mort de la croix pour nôtre salut. D'où il est si malaisé de ne pas conclure qu'il est impossible qu'il nous rejette si nous recourrons à lui avec tant soit peu d'ardeur.

Voilà ce qu'emporte cette attention à Dieu, qui

qui est si essentielle à une bonne priére. J'ai dit aussi qu'il faut s'appliquer aux choses mêmes qu'on lui demande, & tâcher de concevoir le plus fortement qu'on pourra l'excellence, l'utilité, & la nécessité de chaqu'une des graces qu'on veut recevoir. Si l'on demande la remission des péchez il faut se representer ce qu'on deviendroit si Dieu nous refusoit cette grace, & nous punissoit en sa rigueur. Si l'on demande les lumiéres & la sanctification de son Esprit, il faut tâcher de comprendre la dépravation, les desordres, & les foiblesses de la nature, avec toute l'impuissance où nous nous trouvons de nous-mêmes de faire la moindre chose pour la gloire de Dieu & pour nôtre propre salut.

Je dis la même chose des autres biens que nous pouvons demander à Dieu, & j'ajoûte que si l'on veut pratiquer exactement tout ce que je viens de dire, & une bonne partie de ce que je dois ajoûter, on doit observer trois choses que je croi de la derniére importance.

Il faut premiérement s'imposer une loi que l'on ne viole jamais, de ne commencer ses priéres particuliéres, car c'est seulement de celles-là que je parle, qu'aprés avoir medité pendant quelques momens, ou pour mieux dire pendant un espace considérable de temps, sur tous les sujets que j'ai indiquez, je veux dire sur la Grandeur, la Sainteté & la Misericorde

de

de Dieu, sur le besoin que nous avons de ses graces, sur leur excellence, & sur nôtre indignité. En effet, je suis persuadé que la plûpart de nos distractions & de nos langueurs ne viennent que de ce que nous commençons ordinairement nos priéres en venant de penser à des choses qui n'ont aucun rapport à ce que nous allons demander, & qui tout au moins sont ordinairement assez vaines. Ayant la tête remplie de ces chiméres en commençant nos devotions, il est comme impossible qu'elles n'y reviennent tout incontinent, & n'interrompent nôtre attention. De sorte que pour éviter cet inconvenient, il faut préparer nôtre esprit à s'attacher à ce qu'il va faire, à quoi je ne voi rien de si propre que la Meditation dont j'ai parlé.

Cette Meditation chassera ces vains fantômes qui nous occupent, & mettra nôtre esprit en train de penser à Dieu & à ce que nous lui devons demander. Elle fera méme quelque chose de plus important. Elle touchera le cœur, & le cœur une fois touché fixera l'esprit: Car qui peut douter qu'un cœur pénetré du sentiment de ses maux, & plein de desirs pour tout ce qui les peut guérir, n'attache l'esprit, & ne le remplisse de pensées pour tout ce qui a du raport à ce grand objet?

Un autre secours, qui n'est pas moins efficace que le precedent, c'est de n'avoir point de

de formulaire fixe & arrêté pour ces mêmes priéres particulieres, dont je continuë toûjours de parler, mais de les composer sur le champ, & les répandre, si je l'ose dire, de l'abondance & de la plenitude de nôtre cœur, ce qui ne sera pas difficile en observant la régle que je viens de donner. Car enfin une meditation appliquée fera naître une foule de pensées qui ne sçauroit tarir de long-temps.

Au reste, on comprend sans peine l'efficace de ce secours. Chacun voit assez de soi-même que lors qu'on recite, ou qu'on lit un formulaire qui revient ordinairement, & de temps en temps, l'esprit n'a rien à faire, & il n'y a que les yeux, ou tout au plus la memoire, qui s'y occupe: Et comme l'esprit ne sçauroit demeurer oisif, il se fait des affaires lors qu'il lui semble qu'il n'en a pas, & il n'y a rien de si petit, ni de si éloigné à quoi il ne s'applique. Ainsi le meilleur est de l'occuper saintement par la nécessité où on le met de chercher les pensées qui doivent composer nos priéres.

Enfin le dernier avis que j'ai à donner sur ceci, c'est que lors que les précautions que je viens d'indiquer ne suffisent point, & que nonobstant tout ce qu'on a fait pour attacher son esprit à ce que l'on dit, on s'apperçoit que l'on est distrait, il faut se representer combien ce manquement est honteux, & quel desordre c'est d'être si peu maître de soi-même, & aprés
en

en avoir gemi devant Dieu, & lui avoir demandé son secours, il faut faire de nouveaux efforts pour se recueillir. Mais quand meme on ne pourroit pas d'abord en venir à bout, il ne faudroit, ni se rebuter, ni perdre espérance, mais s'obstiner à continuer toûjours de prier, soit en recommençant sa priére, soit en poursuivant celle qu'on a commencée, jusqu'à ce qu'à force de perséverance & de contention on se soit rendu maître de son esprit, & on l'ait en quelque sorte forcé de se fixer & de s'appliquer.

En agissant ainsi, on a lieu d'espérer qu'on réüssira, au lieu qu'en achevant sa priere de la maniére qu'on l'a commencée, on peut s'assurer qu'elle est inutile, & qu'elle est nullement de l'ordre de celles qui obtiennent ce qu'elles demandent. Car enfin quelle pourroit être l'efficace d'une priére qui n'a sa source que dans la bouche ou dans la memoire, & ou l'esprit & le cœur n'ont aucune part? D'une priére encore qui non seulement a ce grand defaut, mais qu'on sçait qui l'a sans le corriger? En effet Dieu est assez miséricordieux pour pardonner les imperfections qu'on corrige, peut-être même celles qu'on ignore encore qu'on ne les corrige point. Mais pour celles qu'on voit, & qu'on sent, & qu'on laisse néanmoins subsister, je ne puis croire qu'il les pardonne.

On me demandera peut-être si pour exciter davan-

davantage nôtre attention, il est bon de prononcer nos priéres, ou s'il est mieux de n'en faire que de mentales. Mais c'est sur quoi chaque particulier doit se consulter. L'expérience est le meilleur maître qu'on puisse avoir sur ce sujet, & chacun doit preférer les priéres mentales ou les vocales, selon qu'il aura remarqué qu'il est d'ordinaire plus ou moins appliqué dans les unes que dans les autres.

De l'Ardeur qui doit animer les Priéres.

L'Ardeur est au cœur ce qu'est l'attention à l'esprit, & l'une de ces qualitez n'est pas moins nécessaire à une bonne priére que l'autre. Il y a seulement cette différence que l'attention doit être toûjours égale dans toute sorte de priéres, au lieu que l'ardeur doit être proportionnée à la nécessité & à l'excellence de ce qu'on demande à Dieu. De là vient qu'on ne sçauroit être trop recueilli dans la priére. Mais il est aisé de demander avec trop d'empressement : Et quoi que le défaut soit incomparablement plus ordinaire ici que l'excés, cet excés néanmoins n'est pas si rare qu'il ne nous arrive souvent d'y tomber.

Il est deux sortes de faveurs que nous pouvons demander à Dieu, les spirituelles & les temporelles. Je mets au premier rang la remission des péchez, les graces du S. Esprit, & gé-

généralement tout ce qui nous est néceſſaire pour plaire à Dieu, & pour nous ſauver. Je mets au ſecond la ſanté, la proſperité, le re- la delivrance dans nos dangers, & généralement tout ce qui peut être de quelque uſage pour paſſer doucement & commodement cette vie.

Il eſt permis de demander à Dieu les unes & les autres de ces faveurs. Mais il faut demander les premiéres avec toute la vehemence & toute la contention de nos cœurs; au lieu que pour les ſecondes il ne faut les demander que comme en tremblant, parce qu'en effet il n'eſt permis de les deſirer qu'avec beaucoup de moderation. Car outre que leur utilité eſt trés-bornée, lors même qu'elle eſt la plus grande elle dépend abſolument de la diſpoſition où nous nous trouvons: Et comme cette diſpoſition nous eſt ordinairement inconnuë, nous ne ſçavons auſſi ſi ces choſes nous ſeront nuiſibles ou avantageuſes, ce qui fait que nous ne devons, ni le deſirer fortement, ni les demander que ſous condition.

Le grand empreſſement pour cette ſorte de choſes n'eſt pas ſeulement une preuve de nôtre ignorance, mais encore la marque infaillible d'une attache exceſſive à la terre & à ſes faux biens, c'eſt à dire d'une diſpoſition directement oppoſée à celle d'un véritable Chrêtien, qui ne ſoûpire qu'aprés le Ciel. Il eſt certain auſſi

aussi que plus cette sorte de priéres sont véhémentes, moins elles sont efficaces. Pour obtenir cet ordre de choses, il faut les desirer avec moins d'ardeur. C'est ce que le Fils de Dieu nous apprend par ces admirables paroles, * *Cherchez premiérement le Royaume de Dieu & sa justice, & toutes ces choses vous seront données par dessus.* Ces autres choses qui seront ajoûtées, sont les bénédictions temporelles, & Jesus Christ les promet à condition qu'on n'en fera pas le premier & le principal objet de ses desirs. Preuve évidente, que le grand empressement est plus propre à nous les faire refuser qu'à nous les faire obtenir. Aussi voyons-nous que Salomon les obtient en ne les soûhaitant pas, & en leur préferant la Sagesse qui est un bien spirituel.

Il est vrai qu'il y a une exception à faire à ce que je viens de dire. Il est permis de demander ardemment les biens temporels lors qu'on les demande pour les autres à qui on les croit nécessaires. La charité autorise cet empressement, & le rend tout aussi beau que l'amour propre le rendroit honteux. C'étoit le sentiment du Prophete Elie. Il n'avoit point d'attache à la vie, témoin ce qu'il disoit à Dieu que la mort lui étoit plus avantageuse que la vie. Mais lors qu'il fut question de l'enfant de la veuve de Sarepta il ne négligea rien pour en

* *Matt.* 6. 33.

en obtenir la resurrection.

Il n'en est pas de même des biens spirituels. On ne sçauroit ni les souhaiter, ni les demander avec trop d'ardeur, soit pour soi-même soit pour les autres. Dans cet ordre de choses une priére poussée avec langueur & avec négligence est le caractére d'un cœur profane & rempli de mépris pour la Divinité & pour ses bienfaits. Disposition horrible, & qui selon de grands Theologiens fait le dernier excés où l'on peut porter le péché. C'est pourquoi lors que S. Jaques éleve le plus l'efficace de la priere, il demande expressément qu'elle soit accompagnée d'ardeur & de vehemence. * *La priére du Juste faite avec vehemence est de grande efficace.*

Mais il est assez inutile de s'amuser à prouver une chose qui est si évidente, & dont il est impossible de douter. Il vaut bien mieux de chercher le reméde de nos langueurs, & pour le trouver plus heureusement de s'appliquer à en découvrir l'origine.

Les langueurs que nous sentons dans nos priéres viennent principalement de ce que nous ne desirons que foiblement les graces que nous demandons. Si nous souhaittions les biens de la grace avec la même ardeur que ceux de la terre, si le pécheur desiroit la remission de ses péchez, les lumiéres & le secours de l'Es-

* *Jaq. 5. 16.*

l'Esprit de Dieu, de la même maniére que l'avare desire de s'enrichir, le mondain de se pousser, & de s'avancer, le vindicatif de perdre son ennemi, ses priéres seroient tout autrement ferventes & tout autrement efficaces qu'elles ne le sont. Mais le mal est que nous sommes tous de feu pour la terre, tous de glace pour le Ciel, & pour tout ce qui nous y conduit.

L'une de ces choses est même la cause de l'autre. Nous sommes froids pour le Ciel parce que nous sommes ardens pour la terre. L'ame est tout aussi peu en état que le corps de se mouvoir à la fois de deux mouvemens opposez. Ce qui l'approche de l'une des extrêmitez l'éloigne nécessairement de l'autre. Ainsi tout autant qu'elle a d'amour pour la terre, tout autant faut-il de nécessité qu'elle ait d'indifférence & de mépris pour le Ciel.

Qui ne sçait cependant l'attache excessive que nous avons pour la terre? Pour en être convaincu il n'est peut-être pas nécessaire que nous jettions les yeux sur les autres, ni que nous fassions quelque attention à la maniére en laquelle toute la terre se conduit. Il suffit de refléchir sur nous-mêmes. Chacun trouvera dans son propre cœur de quoi se convaincre de cette triste vérité. Je n'en excepte pas les plus avancez dans la voye du Ciel. S'ils sont guéris de ces passions grossiéres qui tyrannisent

nissent la plûpart du monde, de l'ambition, de la volupté & de l'avarice, ou pour mieux dire s'ils n'en sont pas absolument possedez, ce qui est si rare, sont-ils entiérement gueris du desir d'être estimez de ceux-là mêmes qu'ils n'estiment point, c'est à dire d'une foiblesse dont les enfans mêmes devroient rougir? Regardent-ils avec indifférence le mépris que l'on a pour eux? Demeurent-ils convaincus qu'on a raison de les mépriser, & qu'ils valent en effet beaucoup moins qu'on ne les estime? N'ont-ils pas un peu trop d'attache pour les plaisirs innocens? Et n'en changent-ils pas la nature par l'excés du soin qu'ils employent à les rechercher. Enfin quoi qu'ils ne fassent point d'injustice pour acquerir des commoditez, n'ont-ils pas un peu plus de repugnance qu'il ne faudroit à s'en défaire pour faire du bien aux pauvres?

Je ne m'arrêterai pas à rechercher les causes de cette attache que nous avons pour les biens de la terre. On comprend assez qu'elle a sa source dans l'union de l'ame & du corps, dans les préjugez de l'enfance, dans l'habitude que nous avons contractée de ne nous conduire que par les sens, dans la mauvaise éducation qu'on nous a donnée, dans la contagion du commerce que nous avons eu avec les mondains, & dans le reste des choses semblables que tant d'habiles gens ont remarquées.

Je

Je passe donc à une seconde cause de nos dégoûts pour les biens du Ciel. Je la fais consister dans la nature de la connoissance que nous avons de leur utilité. Cette connoissance a deux terribles desavantages. Elle est obscure. Elle est douteuse & incertaine.

Elle est premiérement obscure car c'est une foi. *C'est par la foi que nous cheminons, non pas par la veuë*, disoit excellemment S. Paul. Je voi les biens de la terre, je les goûte, je les touche. Je sens leur douceur, j'éprouve leur utilité. Cela fait que j'en suis charmé. Mais je ne voi ni la grace, ni la gloire. Tout au plus je croi l'une & l'autre, & la foi, qui est tout ce que j'en puis avoir, est une connoissance essentiellement obscure, qui ne fait voir qu'en enigme, & comme dans un miroir.

Qu'on s'imagine ce que ce seroit s'il nous étoit permis de passer un quart d'heure dans le Paradis & dans l'Enfer, de goûter les plaisirs de l'un, & de sentir les douleurs de l'autre, que l'on compare les effets que cette connoissance intuitive & expérimentale produiroit vraisemblablement, qu'on les compare, dis-je, avec tout ce que peut faire cette connoissance obscure que la foi nous donne. Que l'on se represente d'un côté le jour que la presence de ces grands objets feroit naître, & de l'autre cette nuit obscure qui dure autant que la vie, & qui ne se dissipe que par la mort. On verra bien

bien qu'il ne faut pas attendre les mêmes effets de deux causes si différentes.

Mais ce n'est pas tout. Nôtre foi n'a pas seulement les imperfections qui viennent de son essence. Elle en a d'autres qui viennent de nôtre corruption. Elle n'est pas seulement obscure en son genre, elle est encore foible & languissante depuis le péché. Quoi qu'elle ait toute l'autorité de Dieu, toute l'immutabilité de ses resolutions, toute la vérité de sa parole pour son fondement, elle ne se persuade les mystéres que foiblement, & avec beaucoup plus de doute que nous n'en avons pour cent choses que nous ne sçavons que sur le rapport des hommes, qui sont tous naturellement menteurs.

Ainsi ne connoissant les biens de la grace, premiérement que par foi, en deuxiéme lieu que par une foi foible & chancelante, faut-il s'étonner si l'on ne les desire que languissamment.

Voilà donc déja deux causes de nos langueurs. J'en trouve une troisiéme dans la maniére en laquelle nous considérons la mort. Nous la regardons toûjours comme éloignée, & le Démon nous fait sur son sujet une illusion trés-semblable à celle des perspectives, qui nous font paroître au bout d'une allée à perte de vûë des objets qui ne sont qu'à deux pas de nous. Nous nous promettons toûjours des années de vie, & comme par une autre erreur nous

nous ne considérons l'utilité des biens de la grace que par rapport à la vie à venir, comme s'il y avoit aucun moment pendant celle-ci où ils ne soient pas absolument nécessaires, nous croyons qu'il seroit aussi ridicule de s'empresser à se les procurer de bonne heure, qu'il le seroit à un jeune homme de faire provision de lunettes pour s'en servir lors qu'il sera vieux.

Voilà en peu de mots les véritables causes de nos langueurs. Par conséquent, pour y remédier il faut ôter ces trois causes, ou du moins les diminuër autant qu'on pourra. Il faut premiérement arracher de nôtre cœur l'amour de la terre & de ses faux biens, ce qu'on fera sans peine pourvû qu'on veüille méditer bien serieusement sur ces trois objets ; la disproportion infinie qu'il y a entre le temps & l'éternité, l'inutilité des biens de la terre, pour cette éternité, & l'impossibilité qu'il y a à se sauver si l'on ne se guérit de l'amour de ces vains objets.

A l'égard de la seconde cause j'avouë qu'on ne peut pas changer la nature de nôtre foi, & qu'ainsi à cet égard il n'y a qu'à se soûmettre humblement à la Loi que Dieu nous a imposée. Mais il est vrai aussi qu'on peut reprimer les doutes qui naissent des ténébres de nos esprits, de l'orgueil & de la dépravation de nos cœurs. Nous pouvons affermir nôtre foi en méditant les raisons que nous avons de

nous persuader les véritez qu'elle embrasse, & que tant de grands hommes ont pris le soin de mettre dans tout leur jour.

La troisiéme cause de ce grand mal est encore plus aisée à guérir. Il ne faut pour cela que se mettre un peu fortement dans l'esprit combien il est possible que chacun de nos momens soit le dernier de nôtre vie. Sur tout il faut se représenter quel avantage c'est d'être du nombre des enfans de Dieu, & quel malheur au contraire d'être les esclaves du Démon. Si l'on comprend tant soit peu ceci on verra trés-distinctement que rien n'est plus pressé que de se tirer de ce second état pour se mettre dans le premier. On soûpirera aprés tout ce qui peut produire cet heureux effet. Et on le demandera à Dieu avec ardeur & avec zéle.

De l'Humilité qui doit accompagner nos priéres.

JE ne voi point d'opposition plus choquante que celle qui se trouve naturellement entre la priére & la vanité. La priére est d'elle-même l'action du monde la plus humiliante. C'est une confession expresse de nôtre indigence, & rien n'a tant de rapport à un pécheur qui prie que l'action d'un mendiant qui demande l'aumône, & celle d'un criminel qui fait amende-honorable. Qu'on se figure combien

bien un sot orgueil seroit ridicule dans ce criminel & dans ce mendiant. On comprendra quel objet la vanité qui subsiste pendant la priére doit presenter aux yeux de Dieu. -

On peut s'en guérir si l'on peut comprendre, non seulement la disproportion infinie qu'il y a entre Dieu & nous, & que j'ai déja touchée dans un autre endroit, mais encore si l'on fait attention à deux autres choses, la grandeur de nos défauts, & la petitesse de nos perfections.

Nous sommes tous des pécheurs. Qui en peut douter? Chacun de nous offense Dieu en mille façons différentes. Je laisse là ces péchez grossiers qui consistent dans des transgressions positives de quelqu'un des commandemens de la Loi, & qu'il est si rare de voir commettre à des véritables enfans de Dieu. Combien les plus régénérez n'en commettent-ils pas d'autres tous les jours? Combien ne font-ils pas de larcins à Dieu en donnant au vain desir de plaire à des hommes corrompus, le temps, le soin, & l'application, qu'il ne faudroit donner qu'au desir de plaire au Souverain arbitre de toutes choses? Combien de secrets mouvemens de dépit & d'indignation contre ceux qui ne nous estiment, ou qui ne ménagent pas autant qu'il nous semble qu'ils le devroient? Combien de comparaisons secrettes que nous faisons de nous mêmes avec les au-

tres pour nous persuader qu'ils ne nous valent pas ? Combien de paroles inutiles? Combien de pensées criminelles ?

Ce sont là pourtant autant de péchez, & de péchez mortels en un certain sens, je veux dire qui d'eux-mêmes, & de leur nature meritent la mort éternelle,& la causeroient effectivement si Dieu ne les nous pardonnoit par sa grace, & en considération du merite de son saint Fils.

Quels sujets par conséquent d'humiliation & d'abattement pour ceux qui avoient tant d'obligations & tant de secours pour les eviter ? Pour ceux qui sont sans cesse sous les yeux de Dieu, éclairez de sa lumiére, & exposez à ses redoutables regards? Pour ceux enfin que Jesus a rachetez, & dont il s'est acquis les cœurs, & tous les mouvemens de ces cœurs, au prix de son sang ?

Je n'en trouve pas de moindres dans nos vertus & nos bonnes œuvres. Que sont ces vertus ? Le plus souvent des vices affoiblis, & des imperfections déguisées. C'est ce que plusieurs excellens Auteurs ont entrepris de prouver, & je suis persuadé qu'il n'y a personne qui ne puisse trouver dans son propre cœur la vérité de ce qu'ils semblent dire sur ce sujet de plus incroyable.

Ainsi pour humilier les plus vains je n'exigerois d'eux qu'une seule chose. C'est qu'ils voulussent bien s'étudier & s'observer eux-mêmes.

mêmes. C'est qu'ils se donnassent le soin de démêler tous les secrets ressorts de leur cœur, & de tout ce qui se passe au fond de leur ame lors qu'ils font quelque bonne action. Ils verroient que tout s'y conduit par des motifs si petits, si bas, si indignes d'un enfant de Dieu, qu'il est impossible qu'ils n'en eussent honte.

Mais voici quelque chose de plus efficace pour mortifier nôtre vanité. L'un des plus essentiels caractéres des enfans de Dieu c'est de faire de perpetuels progrez dans la voye du Ciel. C'est ce que j'ai prouvé dans un autre endroit. Ainsi il est certain que tout véritable enfant de Dieu doit avoir moins de défauts, & plus de vertus & de perfections, qu'il n'en avoit un ou deux ans auparavant. En effet, s'il en étoit autrement tout ce temps qu'il auroit passé sans avancer le grand ouvrage de son salut, seroit un temps perdu & par conséquent un malheur épouvantable.

Que chacun cependant s'examine sur ce pied. Qu'il voye de combien il est plus avancé dans la voye du Ciel qu'il n'étoit il y a un an, il y a quatre ans, il y a dix, quinze, ou vingt ans. Qu'il examine de quels défauts il s'est corrigé, & quelles vertus il a aquises. Qu'il compare la longueur du temps avec la grandeur de ses progrés, & voye si l'une de ces choses a du rapport & de la proportion avec l'autre. Il en est peu que cette considération toute seu-

seule ne soit capable d'épouvanter.

Je laisse les autres raisons qui se presentent d'elles-mêmes, & que l'on peut prendre de la considération de l'Enfer que nous meritons, de ce que nous ne contribuons rien, ou presque rien à nôtre salut, de ce que la grace fait tout. Comme il n'est personne qui ne voie ceci je le laisse, & je passe à la quatriéme qualité d'une bonne priére qui est la confiance.

De la Confiance en la bonté de Dieu.

IL n'est peut-être rien que l'Ecriture exige plus expressement ni plus fortement sur le sujet de la priére que la confiance. Elle veut qu'on s'assure d'obtenir tout ce qu'on demande. Témoin ce que le Fils de Dieu dit à ses Disciples: * *Tout ce que vous demanderez en priant croyez que vous le recevrez, & il vous sera fait.* Témoin encore ce que dit S. Jaques: § *Si quelqu'un a faute de sagesse qu'il la demande à Dieu qui la donne à tous benignement. Et ne la reproche point & elle lui sera donnée. Mais qu'il la demande en foi ne doutant nullement: car celui qui doute est semblable au flot de la mer agité du vent. Et que cet homme là ne s'attende point de recevoir rien du Seigneur.*

Ceci paroît surprenant. Car enfin n'y a-t-il pas assez de hardiesse à prier Dieu, sans qu'il y

* *Marc.* 11. 24. § *Jaq.* 1. 5. 6. 7.

y faille encore ajoûter l'assurance d'en être exaucé? Est-ce bien se souvenir de ce que l'on est que de s'adresser à un Etre aussi grand, aussi sublime, & aussi redoutable que Dieu? Que sommes-nous qui l'entreprenons? Misérables vers de terre, à peine sortis du néant qui est nôtre origine, & toûjours plongez dans le crime, dans les tenébres, & dans l'indigence, incapables de tout, si ce n'est de nous égarer, de pécher, & de nous perdre. Quelle hardiesse ne faut-il pas à ces chétifs vermisseaux, à ces vils atômes, pour oser se presenter devant une Majesté aussi redoutable que celle de Dieu? Quelle hardiesse pour étaler toutes nos misères, tous nos desordres, toutes nos ordures, à ces yeux si purs, & si saints? Quelle hardiesse enfin pour lui demander des biens si grands & si excellens en eux-mêmes, & en même temps si disproportionnez à nôtre indignité & à nôtre néant? toute la gloire de son Royaume, toute la félicité de son Ciel, son thrône même, ou pour mieux dire sa propre essence, car en lui demandant le salut nous ne lui demandons pas moins que lui-même.

Cela paroît outré & excessif. Cependant ce n'est pas assez. Il ne suffit pas de se presenter devant cette Majesté redoutable, il ne suffit pas de lui demander ces biens immenses, il faut encore s'assurer qu'on les obtiendra. N'y a-t-il pas de l'insolence dans ce procédé? Il y

en auroit ſans doute ſi on s'y ingeroit de ſoi-même & ſi d'ailleurs on s'appuyoit ſur ſa dignité ou ſur ſon merite. Mais il n'y a rien de plus raiſonnable lors que d'un côté on le fait pour obeïr à un ordre exprés qu'on en a reçû, & que de l'autre on s'appuye uniquement ſur la bonté & ſur la miſéricorde du Dieu qu'on invoque.

C'eſt penſer baſſement de Dieu, & c'eſt même porter l'orgueil aux derniers excés, que de croire qu'on puiſſe faire pour l'honorer quelque choſe de mieux que ce qu'il exige lui-même. C'eſt en effet s'élever au deſſus de lui, & preférer nos miſérables & troubles lumiéres aux ſplendeurs immortelles de ſa ſageſſe infinie. Ainſi puis qu'il nous commande de lui adreſſer nos priéres, & de lui demander tout ce qu'il a eu la bonté de nous promettre & de nous offrir, ce ſeroit une véritable deſobéïſſance de ne le pas faire, & c'eſt au contraire ſe ſoûmettre à lui que de le prier & de ſe promettre d'obtenir ce qu'on lui demande.

On ſe trompe encore lors qu'on s'imagine qu'il y ait quelque choſe d'oppoſé à la grandeur & à la Majeſté de Dieu à s'abaiſſer juſqu'à des créatures auſſi viles & auſſi abjectes que les pecheurs. Car premiérement ſi on prétendoit que Dieu ne ſe communiquât qu'à des êtres qui euſſent quelque proportion avec le ſien, on prétendoit qu'il ne ſe communiquât à pas un,

les

les plus sublimes de tous les êtres n'étant pas moins au dessous de lui que les plus abjects. Et d'ailleurs qu'est-ce qui fait sa grandeur que ses perfections? Quelle de ses perfections y contribuë plus que sa miséricorde & que sa bonté? Et qu'est-ce qui fait éclatter cette bonté & cette miséricorde autant que la bassesse & l'indignité des créatures qui en sont les objets?

On se trompe enfin lors qu'on se figure que l'excellence des biens qui nous sont nécessaires est une raison qui nous empêche de nous y attendre. On ne considére pas que les plus grands biens ne coûtent pas plus à Dieu que les plus petits, qu'il lui est tout aussi aisé de nous accorder beaucoup, que de nous accorder peu, & qu'au reste il est infiniment plus digne de sa liberalité & de sa magnificence de remplir absolument tous nos vuides, que de nous laisser manquer de quoi que ce soit.

La confiance est donc plus sage qu'elle ne paroît, & j'ajoûte même qu'elle l'est infiniment plus que celle des hommes du monde. Ceux-ci s'appuyent sur rien, car qu'est-ce que leur adresse, que leur crédit, ou que leur pouvoir? Qu'est-ce que l'adresse, le crédit, ou le pouvoir des autres qui les favorisent? Au lieu que le fidelle a droit de compter sur toute la puissance de Dieu, sur cette vaste & infinie puissance qu'aucun obstacle ne peut arrêter. Et pour ce qui regarde sa volonté, qui est nécessaire

pour mettre en œuvre cette puissance, combien n'avons-nous pas de raisons de nous persuader qu'elle ne nous manquera pas? Sa propre bonté, ses compassions, sa parole, le merite de son saint Fils, l'intercession de ce grand Redempteur, chacune, dis-je, de toutes ces choses, & à plus forte raison toutes ensemble, nous permettent-elles d'appréhender que Dieu ne nous veüille pas exaucer?

Que nous avons donc d'obligation à étouffer tous les mouvemens de défiance que la chair soûleve au fond de nos cœurs toutes les fois que nous adressons nos priéres à Dieu? Il est vrai que comme nous manquons de confiance à certains égards, il ne nous arrive que trop souvent de la porter au de là de la juste mesure qu'elle doit avoir. Mais comme j'ai examiné tout ceci dans un des Discours precédens, je ne m'y arrêterai pas presentement, & je passerai à la derniére qualité d'une bonne priére. C'est l'assiduité & la persévérance.

De la Persévérance.

IL faut un terrible fond d'impiété pour ne faire jamais de priére. Les plus indevots prient quelquefois. Mais peu donnent à ce saint exercice tout le temps qu'il demanderoit. Les uns passent leur vie dans des dissipations perpétuelles, parmi les affaires & les amusemens

mens de la terre. Les autres pour qui la priére est une occupation pénible & accablante ne pensent jamais en trouver la fin. De là vient qu'ils ne s'y appliquent que le moins qu'ils peuvent.

Il est pourtant vrai que pour prier avec succés il faut prier avec persévérance. *Priez sans cesse*, dit un Saint Apôtre, & la Parabole du Juge inique, & l'exemple de la Cananéenne font voir clairement que Dieu refuse souvent à de premiéres demandes des graces qu'il accorde à des priéres ferventes & réiterées.

Pour nous y resoudre je voudrois en premier lieu que l'on considérât ce que la priére est en elle-même C'est un entretien de l'homme avec Dieu. C'est par conséquent le plus grand honneur que cet homme puisse recevoir. Un sujet se croit infiniment honoré lors qu'il lui est permis d'aborder son Prince, & je ne croi pas qu'il y ait d'exemple d'un sujet qui ait quitté brusquement son Roi dans le temps que ce Roi lui témoignoit qu'il étoit bien aise de lui parler. Qu'on se represente maintenant l'abîme de disproportion qu'il y a entre la grandeur de Dieu & celle des Rois. On comprendra l'injustice des dégoûts que nous sentons dans nos priéres.

Cependant cette considération n'est pas la seule qui doit nous porter à donner tout le temps que nous pourrons à cette sainte occupa-

tion. Son utilité doit faire encore le même effet. C'est le seul reméde à nôtre indigence. Il ne faut pas de grandes reflexions pour être convaincus de nôtre misére. Chacun la sent, chacun en est accablé. Nous manquons de tout. Mais au milieu de cette pauvreté spirituelle nous avons une ressource infaillible pour nous enrichir. C'est la priére qui nous communique tout ce que nous n'avons pas, pourvû seulement que ce que nous n'avons pas nous soit véritablement utile. Nous n'avons qu'à le demander pour l'obtenir. Faut-il aprés cela que suivre la pente que l'amour propre nous donne pour nous appliquer sans cesse à cet exercice?

Nous le devons encore par cette troisiéme raison que le plus souvent nos priéres sont trés-défectueuses & trés-imparfaites. Nos distractions, nos langueurs, & les autres manquemens que je tâche de corriger par ces reflexions, font que bien loin de plaire à Dieu, & d'obtenir ses faveurs, nous l'offensons & l'irritons contre nous. Il ne faut donc compter pour rien cette sorte de priéres. Et cela étant, n'est-il pas bien juste de faire tous nos efforts pour en faire de meilleures? Ne faut-il pas dans ce dessein en faire le plus qu'on pourra, afin qu'au moins dans ce grand nombre il s'en trouve quelqu'une de bonne?

Quand tout cela ne seroit pas, il devroit nous

nous suffire de sçavoir que c'est la volonté de Dieu, & nôtre devoir pour nous porter à vaincre toutes les repugnances que nous pouvons avoir à le pratiquer. Car quels Chrêtiens sommes-nous si sçachant que Dieu veut que nous l'invoquions sans cesse nous refusons de le faire, si connoissant nôtre devoir nous nous obstinons à le négliger?

Ici l'on me demandera peut-être lequel est le meilleur, ou de ne faire que peu de priéres, mais de les faire fort longues, ou de n'en faire que de courtes, & d'y revenir plus souvent. Pour moi j'approuverois beaucoup plus les priéres fréquentes, & les élevations vives & soudaines de l'esprit à Dieu, sur tout lors qu'elles sont entremêlées de meditations. Cependant je ne pense pas qu'il en faille faire une régle, parce qu'en effet les dispositions des esprits sont trés-différentes. Il en est à peu prés de l'ame comme du corps. On voit des gens qui se portent mieux en ne faisant qu'un bon repas en vingt-quatre heures, d'autres au contraire en ont besoin d'en faire deux ou trois, mais legers. Telle ame de même se soûtient mieux dans une longue priére, & telle au contraire a besoin d'interrompre souvent les siennes pour les rendre plus véhémentes. C'est donc à chaque particulier à s'examiner, & à voir ce qui lui convient le mieux.

Mé-

Méthode abregée pour pratiquer tout ce qu'on vient de remarquer.

JE ne sçai si l'on trouvera qu'il y a un peu trop de preceptes dans ce que je viens de dire. Quoi que je ne sois nullement de ce sentiment je ne laisserai pas de m'y accommoder. Je puis en effet me serrer sans perdre quoi que ce soit, & reduire tous ces preceptes à un seul, qui ne laissera rien à ajoûter pourvû qu'on l'observe bien exactement. C'est celui que S. Augustin donnoit autrefois, quoi que sur un autre sujet, *Aimez*, disoit-il, *& puis faites ce qu'il vous plaira.* Je puis dire la même chose de la priére. Celui qui voudra sçavoir en un mot ce qu'il doit faire pour rendre les siennes plus accomplies, & par conséquent les plus efficaces, peut s'assurer qu'il y réussira pourvû qu'il aime bien Dieu.

Quel danger y a t-il que nôtre esprit s'égare aprés aucun autre objet si nôtre cœur est rempli d'amour pour celui que nous invoquons? Qui ne sçait combien il est naturel de penser à ce qu'on aime & de ne penser qu'à cela? & qui peut douter que nos distractions & nos absences d'esprit ne viennent de là? Nous ne pensons point à Dieu, parce que nous pensons aux choses du monde, & nous pensons aux choses du monde, parce que nous les aimons. Ainsi pour penser à Dieu, il faut aimer Dieu.

Je

Je dis la même chose de nos langueurs. Elles n'ont point d'autre source que la foiblesse de nôtre amour & de nôtre zéle. Si ce zéle, si cet amour étoient un peu forts, avec quelle ardeur souhaiterions-nous la gloire de Dieu, sa bienveillance, sa faveur, les graces de son Esprit, qui nous donnent le desir & la force de faire sa volonté, & qui sont les plus ordinaires sujets de nos priéres? & les desirant fortement avec quels transports les lui demanderions-nous.

Il n'est pas jusqu'à l'humilité que ce même amour ne nous inspirât. En effet rien ne nous humilie si fort que la considération de nos péchez. Et qu'est-ce qui fait trouver ces péchez plus insupportables que l'amour qu'on a pour celui qu'ils offensent? quoi de plus accablant pour une ame qui aime bien Dieu que de se reprocher de lui avoir déplû?

Pour la confiance on comprend assez qu'elle est inséparable de l'amour de Dieu; Témoin la Maxime de S. Jean: * *Il n'y a point de peur en la charité, mais la parfaite charité bannit la peur, car la peur apporte la peine, & celui qui a peur n'est point accompli en charité.*

Enfin il est naturel de ne se lasser jamais de parler à ceux que l'on aime. Par conséquent si l'on aime Dieu rien ne sçauroit être plus doux que de s'entretenir avec lui, ce qu'on ne sçau-roit

* 1. *Jean* 4. 18

rou faire que par la priére. Je le redis donc encore une fois. Pour prier Dieu il ne faut autre chose que l'aimer beaucoup.

On dira peut-être que si cela est, il est donc assez inutile de faire de si longs discours pour faire entendre une chose qu'on pouvoit dire en un seul mot. Mais c'est de quoi je ne convi[...] pas. Premiérement l'amour de Dieu n'excl[...] nullement les autres qualitez d'une bonne pri[...]re. Au contraire il les pose, il les renferme, & en est le principe. Ainsi il est toûjours n[...]cessaire de les avoir, & par conséquent, il n'[...] nullement inutile de les connoître. D'ailleurs, ce sont au moins par rapport à la priére tout autant de marques de la sincérité de l'amour de Dieu. Car si l'on voit qu'on ne le prie ni avec attention, ni avec ardeur, ni avec humili[...], ni avec confiance, ni avec persévérance, on peut s'assurer qu'on ne le prie point avec amour. Par conséquent, comme il étoit bon de sçavoir que tout se reduit à aimer Dieu pour le b[...]n prier, il étoit aussi nécessaire de sçavoir que pour le prier avec amour, il faut le prier avec attention, & avec les autres conditions que j'ai indiquées.

Il ne faut pas oublier qu'outre les conditions dont j'ai parlé jusqu'ici, & qui sont nécessaires à toute sorte de priéres, quelles qu'elles soient, & quoi que ce soit qu'on demande, il y en a d'autres qui sont nécessaires à quelques especes par-

particulieres de priéres. Qui peut douter par exemple qu'il ne faille avoir du zéle lors qu'on demande à Dieu l'avancement de sa gloire, la paix de son Eglise, & le triomphe de sa vérité? Qui peut douter que la charité ne soit essentielle aux priéres que nous faisons à Dieu en faveur de nos prochains? Qui peut s'imaginer qu'il soit permis de manquer de repentance lors qu'on demande la remission de quelque péché? Mais comme ce sont là des choses dont personne ne peut douter, je n'ai pas crû qu'il fût nécessaire de m'y arrêter.

Il y a une autre chose qui sera peut-être plus à propos. Peut-être seroit-on bien aise d'avoir quelque formulaire de priére sur divers sujets, qui exprimât les sentimens que l'on doit avoir dans ces occasions, & qui contribuât même quelque chose à les inspirer. C'est ce qui m'a fait resoudre à en ajoûter ici quelques-uns.

PRIERE.

Pour demander à Dieu la grace de le bien prier.

MOn Dieu parmi ce grand nombre de graces que tu m'as faites & qui me confondent, j'en voi trés-peu de plus éclattantes que la permission que tu m'accordes de te presenter mes priéres. Que suis-je, mon Dieu, pour me-

meriter un si grand honneur? Misérable ver de terre, ouvrage à la vérité de ta main, mais ouvrage gâté & défiguré par la malignité du Démon; & sur tout par ma propre imprudence & par ma propre malice. Mes péchez, mes innombrables péchez, me mettent bien bas au dessous de la plus vile de tes creatures, & le plus petit grain de la plus abjecte poussiere est mille fois moins indigne que moi de ton amour & de ton support. Aprés tout, ce grain de poudre est innocent, & je suis coupable. J'ai mille fois transgressé tes loix, j'ai mille fois abusé de tes graces, & il est une infinité de ces graces que je n'ai payées que d'ingratitude.

Nonobstant cette indignité épouvantable, tu souffres que je me jette à tes pieds, que j'étale mes misères à tes yeux charitables, & que je prenne la liberté de t'en demander le reméde. Tu ne reçois pas seulement les hommages & les respects de tes Anges, ces esprits si purs & si élevez. Tu souffres encore mes priéres, & toute la bassesse de ma personne, toute l'impureté de mon ame, toutes les imperfections des meilleurs mouvemens de mon cœur ne t'empêchent pas de souffrir que je m'éleve jusqu'à ton immense grandeur, & que je me presente devant ce thrône de gloire dont les plus sublimes des Seraphins n'approchent jamais qu'en tremblant.

Qu'est-ce qui me doit ici confondre le plus? Est-

Est-ce le prodige de ton amour qui s'abaisse jusqu'à cet excès de condescendance ? Est-ce la stupidité & l'insensibilité avec laquelle mon cœur le reçoit ? Quels devroient être mes transports en suite d'une telle preuve de ta bonté? Et quelle est cependant la froideur que je sens presentement dans mon ame? Qu'a-t-elle de comparable à ce que j'ai mille fois senti pour de vains objets que je n'oserois mettre en paralelle avec la moindre de tes perfections? Je me suis senti tout de feu pour la terre, & je me trouve tout de glace pour toi, Grand Dieu.

Que j'ai donc un juste sujet de craindre que cet avantage me soit funeste, & m'attire des malheurs encore plus grands que ceux où je me trouve abîmé! Qu'il est juste que tu me chasses de ta presence, & me precipites dans ces ténébres affreuses & extérieures, qui ne sont jamais affoiblies du moindre rayon de ta grace & de ta faveur? Qu'il est raisonnable que j'éprouve éternellement la rigueur d'un Dieu dont j'ai méprisé si insolemment les bontez!

Si ce malheur m'arrivoit j'avouë que je n'aurois aucun sujet de me plaindre. Mais, mon Dieu, ta grace, ta miséricorde infinie, peut me le faire éviter. Elle peut dissiper mes ténébres, elle peut fixer ma legéreté, elle peut enflammer mon cœur, & m'attacher à toi de telle maniére que rien ne m'en separe jamais.

Je ne trouve en moi qu'un abîme de ténèbres, de misére, & d'impureté. Mais ta grace a des richesses & des trésors pour combler cet abîme, pour m'approcher de toi, & pour m'y unir.

Si mon salut devoit être l'ouvrage de mon libre arbitre, je ne craindrois pas, Seigneur, mais je tomberois dans le desespoir. Que pourrois-je attendre de moi-même aprés ce que tes faveurs precédentes ont operé? Tant de graces versées à pleines mains sur ma tête, tant de secours, tant d'inspiration, tant d'occasions favorables, n'ont encore pû me tirer du triste état qui me fait gémir. Que seroit-ce donc si tu m'abandonnois à moi-même, & si tu me laissois cet ouvrage à entreprendre & à achever?

Mais, mon Dieu, ce qui me seroit impossible est aisé à ton S. Esprit. Comme tu m'as fait, tu peux me refaire. Tu peux me rendre ce que j'ai perdu, & me donner même ce que je n'ai jamais possédé. Je suis entre tes mains immortelles comme une argile incapable de devenir rien d'elle-même, mais capable de recevoir toutes les formes que tu voudras lui donner, & susceptible de tous les mouvemens qu'il te plaira de lui inspirer. Je ne t'en demande qu'un seul, ô mon Dieu. C'est celui qui me détache de moi-même pour m'unir à toi.

Tu es l'unique centre des cœurs. Tu as seul le pouvoir de fixer nos agitations. Tous les

les autres objets ne feront que redoubler nos inquiétudes, mais tu as seul le pouvoir de les calmer. Tu nous as faits pour te posséder, & nôtre cœur qui est toûjours inquiet jusqu'au moment qu'il te trouve se fixe heureusement lors qu'il s'arrête sur toi. Donne-moi, Seigneur, de l'éprouver de la sorte, & pour cet effet fai-moi la grace de te chercher, & de réünir toutes les forces que tu m'as données pour m'élever jusqu'à toi & pour t'embrasser.

Fai quelque chose de plus, ô bon Dieu. Pren-moi toi-même par ta bonne & puissante main. Saisi-toi de mon cœur & de mon esprit, & fai que ce cœur & que cet esprit ne pensent qu'à toi, n'agissent que pour toi, ne se meuvent que vers toi, & que tu en sois éternellement le trésor, l'objet, & le centre.

Que tu es aimable, mon Dieu, & qu'il faut un étrange fond de stupidité, d'insensibilité, & de dureté pour ne pas brûler de zéle pour tes intérêts, & de desir pour ta possession! Tout ce que tu es en toi-même, & tout ce que tu veux être pour nous, tes perfections, tes bontez, tes graces, ne sont-ce pas autant de puissans & d'invincibles attraits pour enlever & pour captiver nos cœurs? Seigneur, cet amour est la seule chose que je te demande. Refuse-moi tout le reste. Prive-moi de tout. Arrache-moi ce que je puis avoir de plus cher. Mais laisse-moi ton amour, ou plûtôt, ô bon Dieu, ayes

la

la bonté de me le donner, & de faire que ce soit l'unique passion de mon cœur, & le seul plaisir de ma vie.

Quand me verrai-je affranchi de ce corps de péché, de cette masse de terre, qui m'entraîne en bas, & m'éloigne de la source de mon bonheur. Quand me verrai-je mêlé dans les chœurs des Anges, admis à la contemplation de cette lumiére immortelle, & attaché à mon Dieu par cette admirable extase, qui me separera de moi-même pour m'unir à lui? O Dieu, quand entrerai-je, & me presenterai-je devant ta face? Seigneur, j'adore ta sagesse, je me soûmets à tes volontez, & puis que tu trouves à propos que je sois encore privé de cet avantage que je merite si peu, j'y consens. Mais comme ton amour a seul le pouvoir de me soûtenir pendant cette attente, je te demande encore une fois d'en remplir & d'en embraser mon cœur, & de faire que si je ne puis t'aimer tout autant que tu es aimable, je t'aime au moins tout autant que je suis capable d'aimer.

Pourvû qu'il te plaise de m'accorder ce secours, je n'ai rien à te demander sur le sujet de cette petite portion de la croix de mon Redempteur dont il t'a plû de me charger. Que tu me la laisses, Seigneur, ou que tu me l'ôtes, que tu l'appesantisses, ou que tu l'alleges, pourvû que tu me fasses la grace de t'aimer avec le dernier effort de mon cœur, je ne m'en mettrai

trai nullement en peine, & j'acquiescerai toûjours à tes volontez quelles qu'elles soient. Ta grace me suffit, & ton amour, qui en est le principal & le plus ordinaire effet, me rendra les maux salutaires, & les douleurs agréables.

Mais quoi que cette grace suffise à mon intérêt, elle ne suffit pas à l'intérêt de cet amour même que je te demande. Avec quelque langueur que je t'aime comment pourrois-je être satisfait voyant tant de misérables qui ne t'aiment ni ne te connoissent point? Aye pitié de leur aveuglement, Pere charitable. Eclaire leur esprit, embrase leur cœur, & fai par les puissans attraits de ta grace que toute la terre t'adore, & que tu sois l'unique objet de tous les cœurs, comme tu en es seul le Créateur & le Redempteur. Uni-les tous en toi-méme, afin d'accomplir cette magnifique promesse que tes Prophetes nous font de ta part, nous faisant espercr que tu nous donneras un seul cœur, & un seul chemin, pour ne soûpirer qu'aprés toi, pour n'aller qu'à toi, comme nous n'y pouvons aller que par toi. En un mot, Seigneur, donne-moi, donne à tes autres enfans, donne à tous les hommes, de te chercher, de te trouver, de te posséder, & de ne te perdre jamais.

PRIERE

Pour demander à Dieu la grace de la conversion.

ACcablé de crainte, de douleur, & de confusion, & ne trouvant en moi-meme que matiére de desespoir, j'ai recours à toi, ô mon Dieu, pour te supplier qu'il te plaise de remédier à de si grands maux, & de me tirer de ce triste état, le plus incommode & le plus gênant où je me sois trouvé de ma vie. J'ai assez de lumiére pour reconnoître combien est profond l'abîme où ma mauvaise conduite m'a précipité. Mais je n'ai, ni assez de force pour m'en tirer moi-même, ni assez de confiance en ta grace pour m'assurer que tu ne voudras pas m'y laisser.

Je sçai bien que cette grace est toute puissante, & que les plus grands miracles ne lui coutent rien. Mais aprés ce que j'ai fait pour lui fermer l'accés de mon cœur n'ai-je pas lieu de craindre qu'elle m'abandonne, & qu'elle aille répandre ses richesses & ses tresors sur d'autres ames moins impures, & moins indignes de tes bontez que la mienne? Comment puis-je compter sur ta miséricorde aprés tout ce que j'ai fait pour provoquer ta justice, & pour m'en attirer les effets?

J'ai

J'ai vêcu dans le monde comme un Démon dans l'enfer. Les plus grands crimes, les plus effroyables excès ont soüillé ma vie. Je les ai commis sans scrupule, sans remords, sans honte. Je les ai entassez les uns sur les autres. Le nombre en est prodigieux. L'atrocité en est extrême. Mille circonstances odieuses en aggravent l'horreur jusqu'à l'infini. J'ai porté le crime si loin que j'ai lieu de douter si l'enfer, tout épouvantable qu'il est, a assez de supplices pour me faire souffrir ce que je mérite.

Il est vrai que dans cet état j'ai reçû plusieurs marques de ta bonté. Mais c'est-là principalement ce qui m'épouvante. Plus tu m'as accordé de graces, plus je suis abominable de les avoir méprisées, & d'en avoir fait un abus si injuste & si criminel. Rien ne fait voir si évidemment l'horreur de mes péchez que la grandeur des secours que tu m'avois donnez pour les éviter. Et d'ailleurs ne dois-je pas craindre que tu te lasses de semer sur un fond stérile, & de repandre de nouveaux bienfaits sur une ame qui a sçû profiter si peu de ceux qu'elle avoit reçûs?

Il est vrai encore que tu es toûjours prêt à exaucer les priéres de ceux qui implorent ton assistance. Mais les miennes ne sont nullement de l'ordre de celles que tu t'es obligé d'écouter favorablement. Tu n'exauces pas celles des

méchans. Et puis-je douter que je ne le sois ? Tu as declaré que lors qu'on élevera des mains impures vers le Ciel tu cacheras ta face, & détourneras tes regards. Comment donc oserois-je me promettre que tu m'accorderas mes demandes, puis qu'il y a encore tant d'impureté & tant d'ordure dans le cœur d'où elles partent, dans la bouche qui les prononce, & dans les mains qui te les presentent.

Je n'ai donc que de trop justes sujets de craindre. Mais, Seigneur, j'en ai aussi plusieurs d'esperer. Je suis pécheur, mais ton Fils est-il venu pour des Justes ? Je suis misérable, mais ta miséricorde se répand-elle sur des heureux ? Je suis indigne de tes bontez. Mais n'est-ce pas ici la plus haute gloire de ta clemence de n'être point arrêtée par l'indignité même de ses objets ? Voici, Seigneur, la plus belle occasion qu'elle eut peut-être jamais de montrer ce qu'elle peut faire. Voici le moyen de faire voir qu'elle est infinie. C'est de pardonner d'aussi grands excés que les miens, & d'effacer des soüillures aussi extraordinaires que celles de ma vie passée.

S'il y avoit quelque ordre particulier de péchez aprés lesquels la repentance fût inutile, & que Jesus Christ n'eût pas expiez par sa mort, ce seroient sans doute les miens, qui sont si atroces, & qui ont tant de circonstances aggravantes qu'il seroit difficile de trouver ailleurs.

Mais

Mais puis que le sacrifice de ton saint Fils a effacé tous les péchez des hommes sans exception, n'ai-je pas lieu d'espérer que les miens étant compris dans ce nombre j'en obtiendrai la remission de ta grace, & de la vertu salutaire de son precieux sang? Puis que tes promesses sont si générales, ne puis-je pas m'attendre à en ressentir les effets?

J'ai lieu d'ailleurs d'être persuadé que tu n'as pas encore prononcé l'arrêt de ma perte. J'en trouve une raison assez forte dans l'état présent de mon cœur. Je ne suis pas à la vérité tout ce que je devrois être, il s'en faut beaucoup, mais je ne suis pas aussi ce que j'ai été. Les ténébres où j'ai été plongé pendant tout le cours de ma vie commencent à se dissiper. J'apperçois du moins ta colére qui étoit cachée. Je voi l'horreur de mes crimes. Je voi l'Enfer ouvert sous mes pas. La fausse paix dont j'ai joui jusqu'à maintenant s'est évanouïe, & mille violens orages se forment de temps en temps dans mon cœur. Tout cela, Seigneur, pourroit-il venir d'aucun autre principe que de ta grace? Non pas à la vérité de cette grace sanctifiante & regénérante, qui est le partage de tes enfans, mais de cette grace mouvante & excitante, qui prepare les voyes de ton Fils, qui comble les abîmes & applanit les montagnes, qui commence toûjours en un mot l'ouvrage de nôtre conversion, mais qui ne

ne l'acheve pas toutes les fois qu'elle y met la main.

J'ai donc lieu de croire qu'elle a commencé sa bonne œuvre en moi, & par consequent, il n'est pas impossible qu'elle l'acheve. Mon salut n'est pas à la vérité si avancé qu'il ne me reste encore de justes sujets de craindre. Mais aussi ma perte n'est pas si certaine que je doive tomber dans le desespoir. Tu peux consommer ton ouvrage, tu peux le laisser imparfait. Je ne merite que trop que tu l'abandonnes sans y rien faire de plus. Mais, Seigneur, j'ose te supplier d'y mettre la derniére main.

Je ne puis douter que ta grace ne me soit absolument nécessaire pour cet effet. Ma propre experience me fait voir assez ma foiblesse, & l'inutilité de mes soins & de mes efforts. Je travaille, mais ce n'est que pour me lasser. J'essaye de m'affranchir, mais mes fers n'en sont ni plus legers, ni moins rudes. Je tache de m'élever vers le Ciel, mais un poids inconnu m'entraîne invinciblement vers la terre. Toi seul peux ôter ce poids, & rompre ces chaînes. Toi seul peux achever ce que je puis à peine essayer. Me refuseras-tu ce secours, ô toi qui previens si souvent nos demandes & nos souhaits? Me fuiras-tu dans le temps que je te cherche avec quelque ardeur, toi qui te fais trouver si souvent à ceux qui te fuyent?

Je sçai que parmi ces efforts que je fais pour aller

aller à toi, je n'en fais que trop pour m'en éloigner. Je ſçai que j'oppoſe ſans ceſſe de nouveaux obſtacles à l'ouvrage que tu as entrepris. Mais, Seigneur, n'eſt-il pas en ton pouvoir de les vaincre tous? N'eſt-il pas auſſi facile à ta grace de triompher de mes reſiſtances que de mes mauvaiſes habitudes? Quelque rebelle & quelque indocile que ma volonté puiſſe être ne la peux-tu pas ſoûmettre à ton joug, ne la peux tu pas rendre ſoûple, fidelle, & obeiſſante? Quoi que mon cœur ſoit de pierre, ne le peux-tu pas changer en un cœur de chair?

Peut-être eſt-il néceſſaire qu'il reſſente encore de nouvelles douleurs & de plus vives étreintes avant que de recevoir la derniere impreſſion de ton Eſprit ſaint. Si cela eſt, mon Dieu, j'y conſens. Je conſens de gémir & de ſoûpirer tout auſſi long-temps que tu le trouveras à propos. Si ce n'eſt pas aſſez de mes peines & de mes inquiétudes paſſées, fai-m'en ſouffrir encore de plus cruelles. Déchire plus ſenſiblement mon cœur. Abreuve-moi de plus d'amertumes. Fai couler de mes yeux des torrens de pleurs. Coupe, brûle, frappe, tant que tu voudras, pourvû que tu me guériſſes, & que tu me rendes l'innocence & la pureté.

C'eſt cette pureté & cette innocence que je te demande avec le dernier effort de mon cœur. Je n'oſe te demander encore la Paix & la joye

de tes chers enfans. Je suis trop engagé dans le crime, & trop éloigné de toi pour avoir de hautes & de si ambitieuses pensées; & d'ailleurs il m'importe de trembler encore jusqu'à ce que j'aye fait de tout autres progrés dans la voye du Ciel. C'est pourquoi bien que mes péchez soient le plus affreux & le plus épouvantable objet qui s'offre à ma vûë, je ne te demande nullement de me les ôter encore de devant les yeux. Ce que je te demande c'est de m'aider à les detester, c'est d'en arracher les racines du fond de mon cœur, où elles ne sont que trop vives, & que trop profondes.

Pendant le temps de mon aveuglement spirituel je ne t'appercevois nulle part. Aujourd'hui au contraire je te voi par tout. Mais je te voi irrité contre mes excés. Je te voi juste Juge, armé de sévérité & de vangeance, prêt à me punir & à m'accabler. Quelque effrayante que soit cette vûë je sens bien qu'elle m'est tout autrement salutaire que mon aveuglement precédent. Continuë donc, ô mon Dieu, de m'effrayer encore de cette maniére jusqu'à-ce que je sois un peu moins indigne que je ne le suis de voir ton visage de Pere, & de sentir la consolation & la confiance de tes enfans.

Que ces enfans sont heureux, & que leurs avantages sont grands! Ils pensent à toi, non seulement sans frayeur, mais avec joye. Ta voix les console, tes regards dissipent tous leurs en-

ennuis, ta lumiére les éclaire, & ton Esprit les soûtient. Ils t'aiment, ils sont aimez de toi, & pour comble de felicité ils n'ignorent ni l'un, ni l'autre de ces avantages. Ne puis-je pas espérer de les posséder quelque jour tous deux? Et ce cœur qui commence de se dégoûter du monde & de ces faux biens n'aura-t-il pas la satisfaction de ne brûler que pour toi, & de n'étre rempli que de toi? O Dieu fai-moi acheter aussi cherement que tu voudras ces grands avantages. Impose-moi telles conditions qu'il te plaira, mais ne permets pas que je meure sans avoir passé au moins quelques momens dans ce bienheureux état, & sans en avoir goûté les douceurs.

Cependant, Seigneur, si je ne puis pretendre au pain de tes enfans, ne me refuse pas les miettes qu'ils laissent tomber. Traite-moi comme un esclave qui peut devenir libre si je suis indigne d'être traité comme un héritier. Donne-moi l'Esprit de servitude qui continuë de me faire craindre, attendant que je puisse recevoir l'Esprit d'adoration qui me donne le droit d'espérer. Fixe dans mon cœur les pensées que tu y as fait naître. Ne permets pas que l'amour du monde, ne permets pas que les vains objets de mes passions me dérobent un seul des momens que je pourrai donner à l'ouvrage de mon salut. Ou pour mieux dire, Sei-

gneur, charge-toi toi-même de cet ouvrage. C'est ta grande gloire. C'est le chef d'œuvre de ton amour & de ta puissance. N'épargne pour l'achever aucun de tes soins. N'épargne aucune de tes graces de ton esprit. En un mot, Seigneur, converti-moi, & je serai converti. Tire-moi, & je courrai aprés toi.

PRIERE.

D'un enfant de Dieu, qui craint que sa Repentance ne soit pas sincére.

MOn Dieu, mon Pere, & mon Redempteur. Comme il n'y a que toi qui puisses remédier aux maux qui m'accablent, je te prie du fond de mon cœur de souffrir que j'implore à cette heure ton assistance, & que j'étale mes peines & mes souffrances à ces yeux charitables & bienfaisans, dont les regards sont la delivrance elle-même. L'état où je me trouve est si triste, que j'ose dire qu'il est digne de toi d'en avoir pitié. Aprés avoir possédé, ou crû posséder, toute la paix, & toute la joye de tes chers enfans, je me voi plongé dans le trouble, la frayeur, & l'inquiétude; & l'état où je me trouve est si différent de celui où je me suis vû, qu'il faut que ce bien qui m'avoit paru

ro si doux, soit ou un bien que j'ai perdu, ou un bien que je n'ai possédé jamais qu'en idée.

J'ai crû me relever de mes chutes, & revenir de mes égaremens. Il m'a semblé que j'avois renoncé absolument au péché pour me donner à toi seul, & que j'étois passé de la servitude du vice à la liberté glorieuse de tes enfans. Cette persuasion vraye ou fausse m'a comblé de joye, & m'a soûtenu parmi ce grand nombre d'ennuis & de traverses que ta Providence a trouvé bon de me susciter. Cependant, Seigneur, j'ai lieu de craindre de m'être trompé, & d'avoir pris de vaines imaginations pour des véritez réelles.

Quand je reflêchis sur ma conversion je n'y apperçois pas les caractéres qui distinguent celle de tes véritables enfans de la fausse repentance des enfans du siécle. Je n'ai ni assez de douleur de mes péchez passez, ni un assez violent desir de te plaire & de te servir dans la suite. Je ne me sens pas cet amour pur & chaste, qui ne t'aime que pour toi-même. L'attache que j'ai encore pour la terre me fait craindre avec justice qu'à la premiére occasion elle me portera à t'offenser, & à violer tes loix. Enfin j'ai lieu de me persuader que ce que j'ai pris pour une conversion véritable n'étoit dans le fond qu'un amour propre, qui a pris un tour un peu différent de son état ordinaire, & qui bien qu'il ait changé d'attaches particuliéres ne m'a ni plus

 ap-

approché de toi, ni plus éloigné de la creature.

Serois-je assez malheureux, ô mon Dieu, pour être tombé dans une erreur si grossiére & si pernicieuse? Ai-je donc perdu le fruit de tes graces? Ai-je perdu tout ce que j'ai fait d'efforts pour m'unir à toi? Mes soûpirs, mes larmes, & mes priéres sont-ce tout autant de vains & d'inutiles amusemens qui m'ayent occupé sans avancer mon salut? Suis-je donc encore aujourd'hui à recommencer, & le premier pas pour aller à toi est-ce encore une chose qui me reste à faire?

Sur tout, Seigneur, mon malheur va-t-il jusqu'à cet excés que de ne t'aimer pas véritablement & sincérement, & de ne t'avoir même jamais aimé de cette maniére? Ah, Seigneur, si cela est comment me sera-t-il possible de vivre, & le moyen de me pardonner jamais une telle horreur? Quoi donc, ô mon Dieu, tant de lumiéres & de connoissances, tant de graces & de faveurs, tant de bienfaits répandus à pleines mains sur ma tête, n'auront pû allumer le feu de ton amour dans mon cœur, & ce cœur a toûjours demeuré froid, glacé, stupide, ingrat, insensible?

Si cela est, ô mon Dieu, que ne dois-je pas faire pour te vanger de l'insensibilité de ce cœur abruti & dénaturé! Combien de douleurs ne dois-je pas lui faire souffrir? Combien de larmes ne doit-il pas faire couler de mes yeux?

yeux? En n'est-il pas juste que pendant tout le reste du cours de ma vie je pleure, non seulement mes égaremens precedens, mais encore l'erreur qui m'a empêché de les faire cesser plûtôt, & qui m'a fait prendre des ombres si creuses & si peu solides pour la vérité.

J'ai de la peine, Seigneur, à me croire capable d'une illusion si honteuse, & comme je n'ose condamner mes craintes, je ne puis étouffer mes espérances, ni me persuader que ce ne soient que des songes & des visions. Mais dans cette incertitude j'ai recours à toi, l'unique refuge des misérables, & la source inépuisable de toute sorte de biens. Je te supplie avec toute l'ardeur possible de m'aider à me mieux connoître que je ne fais, de me découvrir le véritable état de mon cœur, & de m'apprendre si c'est toi ou le péché qui en possedes l'empire.

Je ne demande pas pour cela des revelations immédiates, qui entrent aujourd'hui si peu dans les voyes ordinaires de ta Providence, & dont je me reconnoîtrois indigne, quand même elles seroient plus communes, & plus frequentes qu'elles ne le sont. Mais, Seigneur, n'as-tu pas une infinité d'autres voyes pour nous faire connoître toute sorte de veritez nécessaires, & manques-tu jamais de moyens pour exécuter tes desseins, & pour pourvoir aux nécessitez de tes créatures?

Il en est un en particulier, Seigneur, que j'ose te supplier de preférer à tous les autres, sans craindre de pécher contre le respect & la soûmission que je te doi, parce que je sçai qu'il est trés-conforme à ta bonté & à mon interêt, & qu'il n'a rien qui ne soit compris dans les promesses que tu m'as faites. C'est, Seigneur, d'ajoûter à ma repentance tout ce qui lui manque, non seulement pour t'être agréable, mais pour me donner lieu de me persuader qu'elle l'est.

Ta grace la fait naître. Ta grace la soûtient, l'augmente, & la fortifie. Le commencement, le progrés & la perfection de cet ouvrage viennent également de ta main. Tu lui donnes le degré précis de force & de fermeté que tu juges à propos qu'elle ait. Mais, Seigneur, il ne t'arrive jamais de ne pas vouloir qu'elle croisse lors qu'on t'en prie ardemment & sincérement. S'il est aucune de tes faveurs que des priéres ferventes obtiennent infailliblement de ta grace, c'est sans difficulté celle-ci. Me le refuseras-tu, Seigneur, & serai-je le seul qui cherche sans trouver, qui demande sans recevoir, & qui heurte à ta porte sans qu'on lui ouvre?

J'ai de tout autres espérances, Pere charitable. Je me promets de ta clémence infinie, du merite & de l'intercession de ton Fils, & de la vertu salutaire de son précieux sang que

tu

tu m'accorderas ce que je te demande du fond de mon cœur. J'ai une vive confiance en ta grace. Je m'attends à toi. Ne souffre pas, ô bon Dieu, que je sois confus.

Pour cet effet, inspire-moi une forte & salutaire horreur pour le crime, & un amour sincére pour la piété. Donne-moi de detester souverainement, & avec le dernier effort de mon cœur, non seulement mes péchez passez, mais aussi tous ceux ausquels les sollicitations du monde, & les tentations du Démon me pourroient porter dans la suite. Eclaire mon esprit pour en comprendre tout le déréglement & toute la honte. Affermi mon cœur pour me les faire haïr, & sur tout donne-moi toute la vigilance, toute la précaution, & toute la force qui m'est nécessaire pour faire que je les évite.

Guéri-moi de l'amour déréglé des biens de la terre, qui est la principale source de mes desordres. Fai-moi la grace de comprendre toute l'inutilité & tout le vuide de ces honteux objets de mes passions. Persuade-moi fortement qu'ils servent de peu pour cette vie, & de rien absolument pour la vie à venir, que leur utilité est trés-bornée, & qu'ils ont d'ailleurs un poison secret, qui fait qu'ils nuisent d'ordinaire lors même qu'ils semblent profiter le plus. Sur tout, Seigneur, fai-moi la grace de ne pas douter que ta Providence n'en assigne

à

à tes chers enfans precisement la mesure la plus nécessaire pour faciliter leur salut, afin qu'ainsi j'apprenne à acquiescer humblement & devotement au partage que tu trouveras à propos d'en faire, sans opposer le moindre mouvement de repugnance à l'exécution de ta volonté.

Mais parmi tous ces différens secours qui peuvent me tirer de mes inquiétudes il n'en est aucun qui soit plus efficace en lui même, ni que je te demande avec plus d'ardeur, que celui d'allumer le feu de ton amour dans mon ame. Ton Apôtre m'apprend l'opposition qui se trouve entre la crainte & la charité en me disant que la parfaite charité bannit & éloigne la crainte. Je dois, par conséquent, tenir pour tout assuré que craignant si fort je dois aimer peu. Ma charité doit être bien languissante puis que mes apprehensions sont si vives. Dissipe ces apprehensions, ô Dieu de miséricorde, mais dissipe-les en remplissant mon cœur de zéle & d'amour pour toi. Persuade-moi que tu m'aimes en me donnant de t'aimer souverainement. Marque-moi de ton sceau, qui n'est autre chose que la charité, afin que je puisse m'assurer que je t'appartiens.

L'état ordinaire de tes enfans est un état de paix & de joye. C'est aux vaisseaux de ta colére que tu donnes le trouble & la frayeur en partage. Selon ton Prophete ils ressemblent à la mer

mer agitée par l'effort des plus violentes tempêtes. Au contraire le calme & le repos sont les fruits les plus ordinaires de ton Esprit, & les suites les plus naturelles de ton habitation dans les cœurs. Fai-moi sentir, ô bon Dieu, ces douces & precieuses marques de ta presence. Ren-moi la joye de ton Esprit saint, & fai que desormais je puisse joüir de plus de tranquilité dans ma conscience que je n'y en possede depuis quelque temps.

Je ne te demande pas la securité des enfans du siécle, qui s'annoncent à eux-mêmes la paix lors qu'en effet il n'y a point de paix. J'aime mieux encore mes inquiétudes que cet assoûpissement lethargique, & si mes craintes ne pouvoient finir que par cette voye, je te supplierois plûtôt de les augmenter que de les faire cesser. Mais comme rien n'est plus different que la véritable paix de tes enfans, & l'insensibilité des impies; je ne crains pas que tu me donnes l'une lors que je ne te demande que l'autre. Je ne crains pas qu'au lieu du pain qui peut me nourrir, tu me donnes une pierre qui ne seroit propre qu'à m'accabler.

Je te demande une joye solide, une paix ferme & assurée, & pour cet effet, une conscience également pure & tranquille, exempte non seulement d'inquiétude, mais principalement de péché, une volonté soûmise à la tienne, & des passions conformes à tes saintes loix. Je te de-

demande une paix qui ſoit le fruit de ma reconciliation avec toi, & qui emporte de ta part la remiſſion entiére de tous mes péchez, & de la mienne un renoncement ſincére à ces mêmes péchez, & une application forte & efficace à le piété & à la juſtice.

C'eſt pour établir une telle paix que ton Saint Fils eſt deſcendu du Ciel ſur la terre. Il a répandu ſon ſang pour la cimenter. Il n'a envoyé les Apôtres que pour la précher. Les Anges n'ont ſouhaité que ce bonheur à la terre. En un mot, c'eſt le but & la fin du grand ouvrage de la Rédemption. C'eſt l'extrait & le centre de l'Evangile, fai-moi la grace, ô mon Dieu, d'en être participant. Dieu de miſéricorde & de paix parle de paix à ta créature. Di à mon ame, je ſuis ta délivrance. Donne-moi cet Eſprit qui rend témoignage à nôtre eſprit que nous ſommes de tes enfans.

Pour ma condition exterieure, & l'intérêt de cette vie miſérable, je ne te demande ni paix, ni guerre, ni repos, ni travail, ni calme, ni agitation. Comme je ne ſçai point du tout ce qui m'eſt le plus néceſſaire par rapport au grand intérêt de ton ſervice & de mon ſalut, & que je ſuis d'ailleurs trés-fortement perſuadé que tu le ſçais, ou pour mieux dire que tu le vois trés-diſtinctement, je m'abandonne à cet égard aux ſoins paternels de ta Providence, & je te ſupplie ſeulement de diriger les évenemens

nemens de ma vie, non ſelon les loix de ta juſtice, mais ſelon les régles de ta miléricorde & de ta bonté. Traite-moi toûjours en Pere, quelque indigne que je ſois du glorieux titre de ton enfant. Choiſi dans le treſor de tes graces celles qui ſeront les plus proportionnées à mes néceſſitez & à mes foibleſſes, & les plus propres à m'unir à toi. Envoye-moi, non ce que je pourrai vouloir, mais ce que tu voudras que je veüille: Et comme tu es infiniment bon, & infiniment ſage, & que je ne ſçaurois l'être tant ſoit peu qu'en me ſoûmettant à ta volonté, charge-toi des ſoins de la conduite, & laiſſe-moi la gloire de l'obeïſſance. C'eſt à celle-ci ſeule que je prétends. Ne me la refuſe pas, ô mon Dieu, quand même tu trouverois à propos de me refuſer tout le reſte.

PRIERE.

Pour demander à Dieu le ſecours néceſſaire à nôtre foibleſſe.

SEigneur mon Dieu, il ne m'arrive jamais de reflêchir ſur moi-même ſans y trouver de nouveaux ſujets de gémir. Tantôt mes péchez paſſez m'arrachent des larmes, tantôt je tremble de peur d'en commettre d'autres dont je trouve les ſemences & les diſpoſitions dans mon cœur. Souvent je ſuis effrayé de l'ingratitude

tude avec laquelle j'ai répondu à tant de bienfaits dont tu m'as comblé. D'autresfois je déplore la négligence qui accompagne le soin que je prends de te plaire & de te servir. Il est des momens où ma stupidité & mon aveuglement me confondent. A cette heure, Seigneur, c'est ma foiblesse qui m'épouvante, & qui me porte à implorer ton secours.

Quand je considére la grandeur & la difficulté des devoirs que ta sainte Loi nous prescrit, la pureté de la vie dont elle nous fournit le modelle, la sainteté qui est absolument nécessaire à ceux qui veulent s'approcher de toi, & te loger dans leur cœur, la sévérité du jugement où tu dois nous faire rendre un compte si exact de nos actions, de nos paroles, & de nos pensées, la ruse, le pouvoir, & la multitude des ennemis ausquels nous devons resister pour n'en être point surmontez, quand, dis-je, je considére toutes ces choses je ne puis m'empêcher de m'écrier avec ton Apôtre : *Qui est suffisant pour cela ?*

Il est vrai que je ne connois pas les forces des autres. Peut-être ont-ils des secours & des ressources que je n'ai pas. Mais pour moi qui connois un peu l'état de mon cœur, & que ma propre expérience a instruit de ce que je suis capable de faire, je t'avouë avec confusion & avec douleur que je suis trop foible pour de tels efforts.

Bien

Bien loin de faire ce que tu m'ordonnes je suis incapable d'y penser fortement & serieusement. Quelque persuadé que je sois que je n'ai point d'affaire plus importante que celle de mon salut, quoi que je sçache qu'il y va de toute une éternité, & que le Ciel ou l'Enfer doit être la recompense de mon travail, ou le fruit de ma négligence, il n'est pas en mon pouvoir, je ne dirai pas d'y travailler comme je devrois, mais d'y faire tant soit peu d'attention. Dés que je me mets en état d'y appliquer mon esprit, ce misérable esprit se dissipe, toute son application se perd & s'évanoüit, & il n'y a point d'objet si vain & si méprisable qui ne l'entraîne.

D'ailleurs la tentation la plus foible triomphe de ma resolution. De quelque fermeté & de quelque constance que je me sois armé avant le danger, quelque espérance que j'aye conçû de demeurer ferme & inébraulable, je trouve toûjours dans la suite que je me suis flatté, & il n'est point de secousse si legére qui ne me porte par terre. Je suis défait tout autant de fois qu'il m'arrive d'être attaqué, & ce qui me couvre de confusion, il m'est arrivé plusieurs fois de tomber sans qu'il y eût rien hors de moi qui me poussât, & bien loin de resister à mes ennemis spirituels, j'ai couru au devant d'eux, & m'y suis soûmis volontairement.

Tu m'avois donné un admirable secours dans

dans la priére. Par son moyen je pouvois me prévaloir de toute ta puissance, ou tout au moins recevoir à point nommé le secours qui me seroit nécessaire dans toute sorte d'occasions. Mais, Seigneur, c'est ici la plus sensible marque de ma foiblesse, & rien n'en montre plus évidemment l'excés. Bien loin de faire de moi-même ce que tu m'ordonnes, il n'est pas en mon pouvoir de te demander de le faire toi-même pour toi. Rien n'est plus languissant que mes priéres. Rien n'est plus distrait que mon esprit lors qu'il implore ta grace. A peine peut-il penser un moment à ce que ma bouche te dit, & au lieu qu'il le remplit & s'occupe des moindres choses, ta grandeur, qui est si immense, ne peut l'arrêter.

Je ne suis donc capable de rien. Et cela étant, comment serois-je en état d'entreprendre & d'exécuter le grand ouvrage de mon salut? Comment pourrois-je remplir tant de devoirs disproportionnez à cet état de foiblesse, de langueur & d'abattement où je me trouve? Comment pourrois-je exécuter ce que je puis à peine resoudre, desirer, & connoître distinctement? Tu le vois, Seigneur, je ne suis nullement en état d'en venir à bout.

Ce n'est pas que ce que tu exiges de moi ne soit raisonnable. Ce n'est pas même que je souhaite de m'en dispenser. Non, Seigneur,

je

je n'ai garde de faire de tels souhaits. Je sçai qu'il est impossible que tu m'affranchisses de l'obligation naturelle & inviolable que j'ai à les remplir. Je dis même bien davantage. Quand par une supposition impossible tu pourrois rompre ces liens, je te prierois du fond de mon cœur de ne le pas faire. Quoi, Seigneur, pourrois-je jamais consentir à ne t'aimer point, & même à ne t'aimer point souverainement & par dessus tout? Non, Seigneur, quelque incapable que je me trouve de faire de ce côté là tout ce que je dois, je ne te demande pas de m'en dispenser, & j'aime mieux cette obligation toute disproportionnée qu'elle est à mes forces, qu'une liberté qui seroit le plus grand de tous mes malheurs.

Ne relâche donc à cet égard quoi que ce soit de tes droits. Exige de moi les justes devoirs ausquels ta grandeur & ta bonté engagent tes créatures. Mais en même temps, Pere charitable, ne souffre pas que je manque à m'en aquitter. Je suis foible, mais tu es puissant. Je ne puis rien de moi-même comme de moi-même, mais ne puis-je pas tout en Jesus Christ pourvû qu'il lui plaise de me fortifier? Ta grace me suffit. Ta vertu s'accomplit dans nôtre foiblesse, & quoi que je sois incapable des moindres choses, mon incapacité n'est pas assez grande pour t'empêcher de faire en moi ce qu'il te plaira.

Les

Les morts ne sçauroient recouvrer la vie, mais tu peux les ressusciter. Le néant est hors d'état de produire la moindre chose, mais tu as trouvé le moyen de tirer l'univers entier de son sein. Les tenébres abandonnées à elles-mêmes ne seront jamais que tenébres. Mais quand il t'a plû d'ordonner que la lumiére resplendit au milieu de leur plus épaisse obscurité la chose s'est exécutée. Rien donc ne sçauroit arrêter ton action, ni éluder ton pouvoir. Pourquoi ma foiblesse seule auroit-elle ce malheureux avantage?

Il n'en est pas de ta puissance comme de celle des hommes. Celle-ci ne consiste pas tant à agir elle-même, qu'à mettre en œuvre des causes qu'elle n'a pas produites, mais qu'elle sçait appliquer. Ainsi les efforts qu'elle opére sont proportionnez, non à son pouvoir, mais au pouvoir des moyens qu'elle employe. La tienne au contraire produit ses plus grands effets par des moyens qui n'ont aucune proportion avec l'effet qu'il faut operer, mais qui l'opérent pourtant, parce que tu ne manques jamais dans ces occasions à suppléer de ton abondance tout ce qui leur manque.

Qu'y a-t-il de plus incapable d'agir qu'un corps mort? En ta main pourtant les os d'un Prophete privé de vie n'agirent pas seulement, mais par un miracle étonnant rendirent la vie à un mort qu'on avoit mis auprés d'eux. Qu'y a-

t-il

t-il de moins efficace que l'ombre, qui bien loin d'avoir quelque vertu n'a pas même de réalité? L'ombre pourtant d'un de tes Apôtres a guéri les malades sur qui elle a passé. Dois-je aprés cela douter que tu ne puisses me mettre en état d'entreprendre & d'exécuter les choses les plus difficiles quelque foiblesse & quelque impuissance que je me sente?

Douterai-je donc de ton amour & de ta bonté, & m'imaginerai-je que pouvant si facilement m'assister & me secourir tu rejetteras mes priéres, & me refuseras ce secours que je te demande? Non, Seigneur, ce doute ne peut subsister avec la forte persuasion que j'ai dans mon cœur de la vérité immuable de ta Parole, qui m'assure en général que toutes les priéres de tes enfans seront infailliblement exaucées, & qui me dit en particulier que tu ne refuseras jamais ton Esprit à pas un de ceux qui le te demanderont. Et d'ailleurs pourquoi ferois-je difficulté de me persuader que tu accorderas ton Esprit à celui à qui tu n'as pas refusé ton Fils, & pour qui tu l'as exposé à la cruelle mort de la croix?

Il est vrai qu'il y a bien des défauts & bien des perfections dans cette priére même que je te presente. Mais, Seigneur, il n'y en a point du tout dans le Sacrifice de ton saint Fils, qui selon ton Apôtre te rend agréables les oblations spirituelles de tes chers enfans, ni dans l'intercession

terceſſion dont ce même Sauveur a promis d'accompagner nos priéres. Accorde, Seigneur, à cette intercesſion puiſſante, accorde au merite & à la vertu ſalutaire de ce Sacrifice, accorde aux ſouffrances, aux larmes, & au ſang de ce cher objet de ton amour ce que je ne merite pas d'obtenir, ou pour mieux dire ce que je merite de n'obtenir point.

Mets-moi en état de pratiquer les devoirs que tu me preſcris, & pour cet effet, fai-moi la grace de les aimer. Acheve de me perſuader de leur juſtice & de leur néceſſité. Fai-moi comprendre que rien n'eſt plus digne d'une créature que tu as élevée à la dignité éminente de ton enfant, & deſtinée à la poſſeſſion de ta gloire & de ton Royaume, que de s'y appliquer de toute ſa force. Perſuade-moi que je ne ſçaurois rien faire de plus utile & de plus avantageux pour moi-même, rien de plus propre à répandre la joye & la ſatisfaction dans mon cœur. Donne-moi de voir toute la baſſeſſe & toute la honte des occupations que je leur préfére, & le tort que je me fais à moi-même en m'y arrêtant. Adouci par les attraits de ta grace ce que ton joug peut avoir de rude & d'inſupportable à la chair. Surmonte les repugnances de cette chair rebelle, de cette ennemie opiniâtre de mon bonheur. Détrui au dedans de moi ce principe funeſte d'erreurs, d'égaremens, & d'excés, & mets en ſa place les lumieres,

miéres, l'onction, & la force de ton saint Esprit, qui me dirige & qui me soûtienne dans tout le cours de ma vie.

Enfin, Seigneur, je te demande le commencement, le progrés, & la consommation de ce grand ouvrage, que ta grace seule peut & entreprendre, & achever, & que je puis bien traverser de moi-même, mais auquel je ne puis contribuer quoi que ce soit que par toi.

AVIS

Sur ce qu'il faut faire pour profiter des Exercices Sacrez qu'on fait dans nos Temples.

IL n'est rien de plus ordinaire que de voir des gens qui sont assidus aux exercices de piété sans en profiter. Aprés avoir entendu des milliers de Sermons ils demeurent toûjours les mêmes. Ils ne se corrigent d'aucun défaut, ils ne se procurent aucune des vertus, aucun des bons sentimens qui leur manquent, & s'ils ne deviennent pas plus méchans, ils ne deviennent pas aussi meilleurs qu'ils n'étoient. Ce malheur est plus grand qu'on ne sçauroit se l'imaginer, & rien peut-être ne déplaît davantage à Dieu, rien n'irrite plus efficacement sa colére. * *La terre*, disoit un Apôtre, *la terre qui boit souvent la pluye qui tombe sur elle, & produit de l'herbage propre à ceux desquels elle*

R

* *Heb.* 6. 7. 8.

elle est labourée, reçoit la benédiction de Dieu. Mais celle qui produit des épines & des chardons est rejettée, & prochaine de malediction, & sa fin tend à être brûlée.

Quelle est la cause de ce desordre? Il y en a sans doute plusieurs. Mais je suis persuadé qu'une de celles qui y contribuënt le plus, c'est qu'on ne prend aucun soin pour se preparer par avance à entendre les prédications, & pour les rappeller dans la memoire aprés les avoir entenduës. Faut-il trouver étrange si ce grain mystique ne germe, ne fleurit, & ne fructifie point, puis que la terre sur laquelle il est semé n'a point été preparée? On va au Temple sans s'être recueilli un seul moment pour penser à ce qu'on va faire, & sans avoir tâché de se mettre dans les dispositions nécessaires pour en profiter. On pense à toute autre chose quand on y est. On ne s'en souvient plus dés le moment qu'on en est sorti. Aprés cela faut-il s'etonner si l'on en profite si peu?

La preparation est nécessaire pour toutes les fonctions de la piété. J'ai fait voir dans le Discours precédent qu'elle est d'une nécessité indispensable pour la priére. Puis donc qu'on va dans le Temple pour y prier Dieu, & qu'il est trés-difficile de s'y preparer dans le Temple même, où l'on a tant d'autres choses à faire, n'est-il pas absolument nécessaire de s'y preparer avant que de quitter sa maison?

On

On y va encore pour écouter le ſermon. Et peut-on douter qu'il n'importe de faire tous ſes efforts pour ſe mettre en état de l'écouter avec fruit? On ſçait quel eſt le dégoût que nous avons tous naturellement pour la Parole de Dieu. On ſçait les violences qu'il faut ſe faire pour ſe l'imprimer un peu profondement dans l'eſprit. On ſçait les efforts que le Demon fait pour nous empêcher d'en profiter. * *Le méchant vient*, diſoit Jeſus Chriſt, *& ravit ce qui eſt ſemé dans le cœur.* Comment donc peut-on eſpérer de l'écouter utilement ſi l'on ne s'y prepare par avance, & ſi l'on ne s'y applique de toute ſa force lors qu'elle nous eſt adreſſée?

Les plus indevots ſe preparent à la Communion. Je ne dis pas qu'ils font tout ce qu'il faudroit pour s'y preparer. Je dis ſeulement qu'ils font quelque choſe, & qu'à peine en eſt-il d'aſſez profanes & d'aſſez ſtupides pour ne ſe pas recueillir pendant quelques momens avant que d'approcher de la Table de Jeſus Chriſt. Pourquoi donc ne fait-on pas la même choſe lors qu'on eſt ſur le point d'entendre la Parole de Dieu? Un même ſalut, une même grace, les mêmes ſources de cette grace, le merite de Jeſus Chriſt, la vertu ſalutaire de ſon precieux ſang, tout cela, dis-je, ne nous eſt-il pas preſenté dans la predication, auſſi bien que dans

 le

* *Matt.* 13. 19.

le Sacrement de l'Euchariſtie ?

Lors que nous ſçavons qu'un Prince veut nous donner une Audience, & ſouffrir que nous lui parlions de quelque affaire qui nous importe, nous ne negligeons rien pour nous prevaloir de cet avantage. Nous roulons dans nôtre eſprit ce que nous devons dire, & la maniére en laquelle nous devons le dire. Nous tâchons de prévoir tout, de concerter tout, & il n'eſt rien de ſi petit qui ne nous occupe, & qui ne nous paroiſſe digne de quelque ſoin. Que ſont cependant les plus grands Monarques au prix de Dieu, avec qui nous avons l'honneur de nous entretenir toutes les fois que nous aſſiſtons aux Exercices ſacrez ? Et que ſont toutes les affaires de la terre ſi on les compare avec celles dont Dieu nous parle par la bouche du Predicateur, & dont nous lui parlons nous-mêmes par nos priéres ?

Je voudrois donc qu'avant que d'aller au Temple on ſe renfermât dans ſon cabinet, & qu'on ſe mît un peu à conſidérer ce que l'on va faire, & ce qu'il eſt néceſſaire de pratiquer pour ſe rendre agréable à Dieu, & utile à nôtre ſalut. Mais parce que tous ne ſont pas en état de trouver dans leur eſprit toutes les penſées qui ſont néceſſaires dans ces occaſions, j'ai crû qu'on ſeroit bien aiſe d'en trouver ici un formulaire, dont on peut ſe ſervir, ou en le liſant, ou en faiſant quelque choſe de ſembla-
ble

ble ſur ce modéle. Voici donc à peu prés ce que je voudrois qu'on penſât.

MEDITATION

Mêlée d'élevations de l'eſprit à Dieu pour ſervir de preparation aux Exercices Sacrez qui ſe font dans les Aſſemblées de l'Egliſe.

JE dois dans peu de momens me trouver dans l'Aſſemblée des fidelles pour y ſervir Dieu, & pour y faire les fonctions publiques de la Religion ſainte que je profeſſe. Je dois y aſſiſter pour y chanter ſes Loüanges, pour y écouter ſa Parole, & pour y vaquer à l'adoration de ſa Majeſté. Rien au monde n'a tant de rapport à l'état des bienheureux dans le Ciel. Ils ont à peu prés les mêmes occupations. Ils adorent ſans ceſſe ce Monarque ſuprême qui les comble de ſes faveurs. Ils font retentir le Ciel de leurs hymnes, & celébrent avec de ſaints tranſports les grandeurs & les perfections de cette glorieuſe & immortelle Eſſence. N'eſt-ce pas donc les imiter, & prendre place par avance parmi ces Eſprits bienheureux, que de ſe trouver pluſieurs enſemble dans un même Temple conſacré à la gloire de ce même Dieu, d'y mediter tout ce qu'il lui a plû de nous reveler de ſa vérité, & d'unir nos cœurs & nos voix pour le louër & pour le benir? D'autant plus qu'il a promis

ſolemnellement de ſe trouver lui-même d'une façon particuliére dans ces Aſſemblées, & d'être toûjours au milieu de ceux qui ſe trouveront enſemble en ſon nom.

Je ne delibere donc plus pour ſçavoir ſi je dois m'y rendre. Il faudroit que j'euſſe un étrange fond de profanation dans le cœur pour balancer là-deſſus, quand même toutes les affaires, tous les plaiſirs & tous les divertiſſemens de la terre m'appelleroient ou me retiendroient ailleurs. Je puis eſpérer de trouver ici des avantages bien plus ſolides, & des plaiſirs tout autrement purs. Je me felicite plûtôt moi-même de pouvoir ſi facilement & ſi commodement joüir de cet avantage, & mon bonheur me paroît extrême quand je me compare à deux diverſes ſortes de perſonnes qui ne le poſſédent point.

Les premiers ſont ce grand nombre de pauvres errans qui ne connoiſſant pas le vrai Dieu, ou tout au moins la véritable maniére de le ſervir, s'égarent dans les malheureuſes voyes de la perdition, & courent aprés le bois & la pierre, plongez pendant leur vie dans d'épouvantables tenébres, & en danger d'en trouver encore de plus affreuſes aprés la mort. Qu'eſt-ce qui m'a pû faire preferer à ces miſérables? Avois-je plus de merite, plus de lumiére, ou plus de piété? Nullement, mon Dieu. Ce n'eſt pas moi qui me ſuis mis dans la bienheu-
reuſe

reuse voye où je me trouve. Ce n'est pas moi qui me suis procuré tous ces avantages. C'est ta pure grace, c'est ta miséricorde infinie. Je ne l'oublierai jamais, ô mon Dieu, & il ne se passera point de jour dans ma vie que je n'adore ton incompréhensible bonté, & que je ne t'en rende mes trés-humbles actions de graces.

Le second ordre des personnes à qui il m'est permis de me comparer, c'est ce grand nombre de mes pauvres freres qui gemissent sous la plus cruelle captivité que l'on vit jamais, & qui voudroient acheter l'avantage que je posséde au prix de tout ce qu'ils ont de plus cher. Ces pauvres ames affamées soûpirent aprés quelque misérable miette du pain de mon Dieu, que je trouve si abondamment dans sa Maison sainte, & il n'y a personne qui le leur rompe. Elles sont environnées au contraire d'une infinité d'empoisonneurs qui ne s'étudient qu'à déguiser le venin mortel qu'ils tâchent de leur faire prendre. Les uns errent par les montagnes & par les forêts, les autres cherchent le silence & la retraite dans leurs maisons. Tous languissent & défaillent aprés tes parvis, ô mon Dieu. N'en auras-tu pas pitié, Pere charitable? Les laisseras-tu toûjours dans ce triste état? Ne leur accorderas-tu jamais la grace que tu m'as faite, & dont je me fais un scrupule de goûter toute la douceur lors que je pense que mes freres, que tes chers enfans, que les

membres sacrez du Corps mystique de mon Redempteur, en sont si absolument privez. O Dieu, laisse-toi fléchir à leurs larmes, & s'il m'est permis de le dire ne méprise pas celles que la froissure de Joseph, que la desolation de Sion, m'arrache des yeux.

C'est une coûtume assez générale, & peut-être même assez innocente, de s'habiller avec un peu plus de soin qu'à l'ordinaire lors qu'on doit se trouver dans les Assemblées où Dieu me fait presentement la grace de m'appeller. Mais, mon Dieu ! qu'il est tout autrement juste de s'appliquer dans ces occasions à parer l'ame qu'à ajuster le corps ! Le corps ne sera regardé que de quelques hommes, qui ne peuvent me faire ni de grands biens, ni de grands maux. Mais mon ame va être l'objet des regards des Anges, qui selon la remarque d'un grand Apôtre ne manquent jamais à se trouver dans les Assemblées des enfans de Dieu. Ne menageons rien. Je vai comparoître devant Dieu lui-même, & me presenter à ses yeux saints & penétrans. Quelle sera donc ma stupidité si je néglige de mettre mon ame dans un état qui puisse ne lui pas déplaire ? Quelle ma profanation si je ne tâche de la parer de ses plus precieux ornemens ? Mais où les prendre, ces ornemens? Ce n'est pas en moi-même, qui m'en trouve si dépourvû. C'est dans tes thresors, ô mon Dieu, c'est dans les abîmes inépuisables de ta mi-

miséricorde & de ta bonté. Ne me les épargne pas, charitable Redempteur des hommes; & puis que rien ne te sçauroit plaire en moi que ton propre ouvrage, enrichi moi de tout ce qui peut attirer tes favorables regards.

Je quitte ma maison, & mes petites affaires. Mais puis-je espérer que mes affaires, & toutes les pensées de la terre me quitteront? N'y aura-t-il quoi que ce soit de ce que je laisse qui me suive malgré moi, & qui vienne troubler mes devotions? Pourrai-je appliquer si fortement mon esprit aux grands objets qui me seront presentez, que je ne lui laisse jetter quelque regard dérobé sur les vains objets de mes passions, ou sur quelqu'un des misérables amusemens de la terre? Comment puis-je me promettre ce grand effort aprés avoir fait tant de tristes épreuves de ma foiblesse? Je n'en perds pourtant pas absolument l'espérance. Mais c'est de ta grace, ô mon Dieu, que j'attends ce bien, non pas de mes resolutions, de mes soins, ou de mes efforts. Je te supplie avec toute l'ardeur & toute l'humilité dont je suis capable qu'il te plaise de bannir absolument de mon esprit tout autre objet que toi-même, & de ne point souffrir que je pense à quoi que ce soit qu'à ta Majesté pour te craindre, qu'à ta volonté pour m'y soûmettre, qu'à ta vérité pour la croire, qu'à ta bonté pour t'aimer.

Je vai dans le Temple pour y servir Dieu,

& pour l'adorer. Mais puis-je me promettre qu'il reçoive mes adorations? Acceptera-t-il l'oblation d'un cœur poſſédé de l'amour du monde, & occupé ſans ceſſe de ſes vanitez? Approuvera-t-il que j'éleve vers le Ciel des mains qui ont été les organes de mille excés? Trouvera-t-il bon que j'employe à le louër & à le benir cette même bouche qui a proféré tant de diſcours inutiles, ou pour mieux dire tant de diſcours criminels? N'eſt-il pas abſolument néceſſaire de purifier cette bouche, ces mains, & ce cœur avant que de les employer à des uſages ſi ſaints? C'eſt de quoi je ne puis douter. Mais je doute tout auſſi peu de mon impuiſſance à m'aquitter par moi-même de ce grand devoir. J'en ſuis trés-convaincu. Mais je ſuis auſſi trés-perſuadé de la vertu ſalutaire de ton precieux ſang, & de l'efficace puiſſante de ton ſaint Eſprit, charitable Redempteur des hommes. Je ſçai qu'il n'y a point d'impureté, point d'ordure, que le merite de l'un, les lumiéres & les flammes de l'autre ne puiſſent ôter. Donne-moi ce double ſecours, Sauveur adorable. Efface mes péchez paſſez par le merite de tes ſouffrances, & reforme mes défauts preſens par les graces de ton Eſprit. Que le feu ſacré de cet Eſprit embraſe mon cœur pour en faire un holocauſte qui te puiſſe plaire.

Lors que je ſerai dans le Temple je ne parlerai pas ſeulement à Dieu par mes priéres, mais

Dieu

Dieu me parlera encore de son côté par la bouche du Predicateur. Il m'adressera sa Parole, cette Parole qui est le flambeau de l'esprit, l'aliment de l'ame, le reméde de ses maux, & le seul soûtien de sa vie. Par cette Parole il m'instruira de tout ce que je dois sçavoir. Il me fera connoître tout ce qu'il veut faire pour mon salut, & tout ce qu'il veut que je fasse pour son service. J'y pourrai apprendre mes manquemens, mes devoirs, mes justes pretentions. Il ne tiendra qu'à moi que je n'y remplisse mon esprit des véritez les plus constantes, les plus sublimes, & les plus utiles que l'esprit de l'homme puisse connoître. Avec quelle avidité ne dois-je pas recevoir cette divine manne, ce vrai pain du Ciel, ce germe de l'immortalité? Et quelle sera ma stupidité si je laisse tomber à terre ces richesses spirituelles dont il m'est si facile de profiter?

Je voi bien que le Démon me tendra des pieges dans les foiblesses & les manquemens du Predicateur. Il fera sans doute tous ses efforts pour m'inspirer un vain esprit de critique, qui ne pardonne ni un faux raisonnement, ni une pensée basse, ni une comparaison triviale, ni une expression surannée. Il tâchera de m'appliquer fortement à tous ces objets pour me faire perdre les véritez solides & les instructions salutaires qu'on trouve toûjours dans les discours les plus négligez & les moins supporta-

bles des Predicateurs de la vérité. Serai-je bien assez simple pour donner dans un tel panneau? Ne considérerai-je pas que tous les défauts du Predicateur ne sçauroient me nuire si je ne le veux, & que les véritez qu'il étale peuvent me sauver? Qu'il dise tout autant de choses vaines que l'on voudra. Il m'est permis de les laisser. Mais il ne m'est pas permis de mépriser les perles & les diamans qu'il mêle parmi cette bouë, & plût à Dieu que j'eusse profité de toutes les richesses spirituelles, de toutes les bonnes instructions qui étoient contenuës dans le plus méchant sermon que j'ai jamais entendu.

Voici donc ce que je me propose de faire. Je fermerai les yeux aux défauts du Predicateur. Je lui laisserai la grande affaire de rendre compte à son Maître des talens qu'il en a reçûs. Et pour moi je tâcherai de ne laisser échapper aucune des véritez Evangeliques qu'il étalera, aucune des preuves solides de nos mystéres qu'il employera, aucune des instructions qui me feront connoître mon devoir, aucun des motifs qui me pourront porter à m'en aquitter. J'en repaîtrai mon esprit, & je les imprimerai si profondement dans mon cœur, qu'il ne m'arrivera jamais de les oublier.

Sur tout je prendrai soin de me faire une application particuliére de tout ce que j'entendrai. J'éviterai cet abus insupportable qu'on fait d'or-

d'ordinaire de la Parole de Dieu. On l'écoute comme on écoute les véritez les plus abſtraites, & où l'on a le moins d'intérêt. On ſe contente de les croire, ou pour mieux dire de ne les pas rejetter. On les conſidére ou comme appartenant à d'autres qu'à nous, ou comme n'appartenant à perſonne. On leur ôte par ce moyen tout ce qu'elles ont d'efficace & de ſalutaire, & il arrive de cette maniére qu'aprés avoir entendu des milliers de Predications on n'en eſt pas le moins du monde plus avancé dans la voye du Ciel. Je ferai avec le ſecours de Dieu dans une contention perpetuelle pour me garder de tomber dans ce manquement. Je regarderai les véritez les plus ſpeculatives en aparence du côté qu'elles me concernent. Je trouverai dans chacune d'elles les moyens de nourrir ma foi, & d'avancer ma ſanctification. Je ferai une exacte comparaiſon de l'état preſent de mon cœur, & même de tout le train de ma vie paſſée, avec les obligations qui naiſſent de chacune de ces véritez quelles qu'elles ſoient. Si j'entends parler d'une vertu j'examinerai ſans préoccupation ſi je la poſſéde. Si j'entends blâmer un défaut je rechercherai ſi j'en ſuis exempt. Je ne renverrai jamais ſur les autres les cenſures & les repréhenſions du Predicateur. Je les écouterai comme ne s'adreſſant qu'à moi ſeul, & je les écouterai de cette maniére, non pour en avoir du chagrin ou du reſſentiment

timent contre lui, non pour examiner s'il tombe lui-même dans les manquemens qu'il condamne, c'est son affaire, non pas la mienne, mais pour voir s'il n'est pas vrai que je lui ai donné lieu de me dire tout ce que j'entends. Je suis persuadé en effet que les meilleurs & les plus utiles de tous les Sermons ce sont ceux où l'on apprend le mieux à se connoître, & à se corriger. Lors qu'un Predicateur me fait approuver dans mon cœur un défaut secret que je n'y avois jamais remarqué, lors qu'il me convainc, non seulement en général que je suis pécheur, foible & misérable, mais en particulier que je suis coupable de tel péché dont je me croyois innocent, sujet à une telle foiblesse que je n'avois jamais ressentie, dépourvû de tel avantage que j'avois crû posséder, c'est alors que je dois m'assurer qu'il a bien prêché pour moi, & que je n'ai pas perdu le temps que j'ai employé à l'entendre. Tout le reste n'est rien en comparaison, & je ne dois pas en faire le même état.

Mais de quoi me sert-il de me connoître si je ne fais rien pour me corriger? De quoi me profitera la vûë de mes maux si je ne tâche de les guérir? Triste connoissance qui ne produira point d'autre effet que de me rendre plus inexcusable de les avoir négligez. Je tâcherai donc d'arracher de mon cœur tous les vices qu'on m'y fera remarquer, d'éviter tous les pieges qu'on

qu'on m'apprendra que le Demon m'a tendus, d'étouffer toutes les pensées de séduction & tous les mouvemens de rebellion, & d'attache à mon propre sens, que la chair soûleve ordinairement dans mon cœur, de me guérir des erreurs & des préjugez qui sont les causes de la plûpart de mes chutes, & de pratiquer tous les devoirs qu'on me prescrira, ou pour mieux dire qu'on me fera voir que la Loi de Dieu me prescrit. J'espére en un mot que je sortirai du Temple moins pécheur, & plus avancé dans la voye du Ciel, que je n'y entrerai.

Mais l'ai-je pratiqué toûjours de la sorte? Ai-je fait cet usage de tant de Sermons que j'ai entendus? ou plûtôt y puis-je penser sans rougir? Je t'en demande pardon, ô mon Dieu, & je te prie en même temps du fond de mon cœur que tu me fasses aujourd'hui la grace de profiter d'une autre maniére de ce que je dois entendre. Ouvre mon cœur pour recevoir avec une sainte avidité la parole de ton Evangile qui me va être annoncée dans peu de momens. Donne-moi de ne pas laisser tomber à terre la plus petite miette de ce Pain Celeste, la moindre goute de cette Eau Divine qui réjallit jusques dans le Ciel. Fai-moi la grace d'y trouver l'instruction de mon esprit, la nourriture de ma foi, le soûtien de mon espérance, & le remède salutaire de tous mes maux. Guéri-moi de ce profane dégoût que je n'ai que trop senti

senti jusqu'ici pour cet aliment celeste & surnaturel. Guéri-moi de cette attache criminelle à mon propre sens, qui me porte à faire ma volonté, au lieu que je n'en dois point avoir d'autre que la tienne. Fai-moi la grace de me soûmette doucement & tranquillement à ton joug, de le porter avec joye, & de ne me plaindre jamais de sa pesanteur.

Sur tout, Seigneur, je te prie avec toute l'ardeur dont je suis capable de ne pas souffrir que je sorte de ton Temple sans y avoir fait quelque progrés considérable dans l'ouvrage de mon salut. Qu'il paroisse par mon exemple que la parole que je dois entendre est un marteau qui brise les cœurs. Qu'il paroisse que c'est le sceptre de ta puissance qui te fait régner sur les ames, que c'est l'épée de l'esprit qui donne la mort au péché. Quel seroit mon malheur, ô Dieu, si cet admirable secours me devenoit inutile par ma négligence? Il est de la nature de ces remédes qui font toûjours du mal lors qu'ils ne font point de bien. Elle est nécessairement une odeur de mort pour faire périr, si elle n'est pas une odeur de vie pour sauver. Cette pluye Celeste attire la malediction du Ciel, & le feu de sa vangeance sur les terres qu'elle arrouse, & qu'elle ne rend pas fecondes. Qu'il n'en soit pas de même à mon égard, & qu'il te plaise pour cet effet de preparer de telle sorte mon cœur que ce grain my-
stique

ſtique venant à y tomber y rapporte du fruit au centuple.

Oſerai-je, mon Dieu, te demander encore la même grace pour ceux qui ſe doivent trouver avec moi dans un même Temple? Oſerai-je te ſupplier de leur accorder tout ce que je viens de te demander pour moi? Je ſçai bien que je ſuis indigne de te prier pour mes propres néceſſitez, & à plus forte raiſon pour celles des autres. Mais tu as aſſez de bonté pour ſouffrir, & pour approuver même, cette hardieſſe. Fai quelque choſe de plus, ô mon Dieu. Couronne-là de la faveur que je te demande, & fai que ton Eſprit imprime dans les cœurs de ceux qui doivent ſe trouver dans cette aſſemblée toutes les véritez qui leur ſeront propoſées.

Ce n'eſt pas tout, ô mon Dieu, & je n'aurai jamais l'eſprit en repos tant que je verrai la plus grande partie du monde enſevelie dans les tenébres de l'ignorance, & privé de la celeſte lumiére de ta vérité. Diſſipe ces tenébres, Pere charitable. Rempli l'Univers de ta connoiſſance, & fai que tous les hommes t'adorent en eſprit & en vérité. Ne ſouffre pas que le Démon ait plus d'eſclaves que tu n'as d'enfans. Ne permets pas que l'empire de ce Tyran ait plus d'étenduë que celui de ton Divin Fils. Et puis que nous avons lieu d'eſpérer que tôt ou tard tous les peuples ſe ſoûmettront à tes loix, donne-nous cette conſolation de voir

voir en nos jours, ou l'accompliſſement entier de cette belle eſpérance, ou tout au moins les commencemens du triomphe de ta vérité. Vien bien-tôt, glorieux Redempteur, vône Seigneur Jeſus vien. Amen.

De ce qu'il faut faire aprés les Exercices Sacrez.

VOilà à peu prés ce que l'on doit faire avant que d'aller au Temple. Lors qu'on y eſt on n'a qu'à pratiquer exactement tout ce qu'on a reſolu, & tenir ce qu'on a promis. Mais ce n'eſt pas tout. Il faut encore y penſer ſerieuſement dans la ſuite, & ce dernier devoir n'eſt pas moins néceſſaire que le premier, ou pour mieux dire il l'eſt beaucoup davantage. En effet, le premier ſeroit aſſez inutile ſans le dernier, au lieu que le dernier peut être de grand uſage ſans le premier.

Pluſieurs s'imaginent qu'aprés avoir aſſiſté aux Exercices Sacrez du Dimanche il leur eſt permis d'employer le reſte du jour à ſe promener, à faire ou à recevoir des viſites, & à d'autres choſes auſſi vaines & auſſi inutiles que celles-ci, & il ne leur vient jamais dans l'eſprit qu'en uſant ainſi ils négligent pluſieurs devoirs importans, & d'une abſoluë & indiſpenſable néceſſité.

Je

Je ne dirai pas que les visites, les promenades, & les autres occupations semblables, sont des choses trés-différentes de ce que Dieu exige de nous lors qu'il nous commande de sanctifier le jour du repos, & que quelque illusion qu'on se fasse il est impossible de se persuader que ce soit là ce qu'il nous demande lors qu'il nous ordonne de lui consacrer ce jour. Je me contenterai seulement de dire qu'en en usant ainsi on perd le fruit & l'utilité de ce qu'on a fait, qu'on se prive soi-même des avantages qu'on en pouvoit retirer, & qu'en effet cent Sermons entendus de cette maniére ne profiteront pas à beaucoup prés autant qu'un aprés lequel on aura fait ce que je vai dire.

Je voudrois donc qu'en sortant du Temple on se renfermât dans son cabinet, & qu'on employât tout au moins une bonne heure à penser sérieusement à ce que l'on vient de faire. Je voudrois qu'on se prescrivit cette loi, & qu'on se fist une espéce de nécessité de n'y manquer jamais, ou que si quelque chose d'extrêmement pressé faisoit différer de quelques momens la pratique de ce devoir, on s'en acquitât le plûtôt que l'on pourroit, & quoi qu'il en soit que le jour ne se passât point sans l'avoir rempli.

Je voudrois que l'on commençât par méditer la grace que Dieu nous a faite, soit en nous adressant sa Parole, soit en nous permettant de nous

nous trouver dans la société de ses enfans: En effet une ame qui comprend un peu ce que c'est n'aura point de peine à se persuader que ce sont là des faveurs qui meritent [une reconnoissance infinie.] Il seroit juste même d'en rendre graces a Dieu expressément & formellement. Voici aprés ce qu'on pourroit dire dans ce dessein.

SEigneur mon Dieu, & mon bon Pere, confus & penetré de tes bontez je me jette à tes pieds pour t'en presenter mes trés-humbles actions de graces. Tu viens de m'accorder une faveur trés-precieuse en elle méme, & qui me le paroît plus encore lors que je considere le nombre de ceux à qui tu trouves à propos de la refuser. Tu m'as souffert dans ton Temple, dans ta Maison Sainte, tu m'y as repû des biens de ton sanctuaire, du pain sacré de ta parole, de cet aliment celeste qui peut me faire vivre éternellement. Je t'en remercie du fond de mon cœur, & comme je ne sens pas dans ce cœur tout le zele & toute l'ardeur qu'un tel bienfait devroit y avoir excité, je te prie de ne pas rejetter pour cela l'hommage que je te rends, mais plûtôt d'en couvrir les defauts par le merite infini de ton Fils Jesus, & par toute la perfection de son sacrifice. Augmente même par l'efficace de ton Esprit ce qu'il y a de plus supportable dans ma gratitude en y ajoûtant ce que je sens bien qui me

me manque encore. Sur tout, Seigneur, donne moi de posseder toute ma vie ce grand avantage. Ne permets jamais que mon indignité & mon ingratitudeme le fassent perdre, donne-moi de vivre & de mourir dans la communion interieure & exterieure de ton Eglise, pour avoir part sur la terre à ses avantages, & pour joüir de sa felicité dans le Ciel. C'est ce que je te demande au nom de ton Fils, &c.

Je souhaitterois en suite qu'on s'examinât avec soin pour voir de quelle maniere on a agi pendant tout le jour, si l'on a été bien attentif à ce qu'on a fait, si l'on n'a point eu de distraction, soit volontaire, soit involontaire, & pour tout dire, en un mot, si l'on a executé fidellement & exactement toutes les resolutions qu'on avoit pris le matin, & qui se trouvent exprimées dans la meditation precedente. Si l'on se reproche d'y avoir manqué en tout, ou en partie, comme on n'a lieu que trop souvent de le faire, il est juste qu'on se represente le tort qu'on a eu de tomber dans ces manquemens, qu'on en demande pardon à Dieu avec une vive douleur, & une confusion salutaire, & qu'enfin on prenne une forte & sincere resolution de ne rien negliger pour éviter de retomber desormais dans les mêmes fautes.

Aprés cela il faut rappeller dans son esprit tout ce qu'on a entendu de plus instructif, & il ne seroit pas inutile de le reduire à de certains

tains chefs generaux, tels que sont les veritez dogmatiques, les preuves de ces veritez, l'eclaircissement des difficultez qui en naissent, les devoirs dont on nous a recommandé l'observation, les motifs, qui nous engagent à les pratiquer, les déreglemens, que l'on a blâmez, & les reproches qu'on en a fait à ceux qui y tombent. En effet, il y a peu de sermons où l'on ne trouve toutes ces choses, & peut-être aucun qui n'en contienne au moins la plûpart.

A l'égard des veritez dogmatiques je voudrois qu'on prît garde si on les sçavoit déja auparavant ou si on vient seulement de les apprendre. Si c'est le premier on peut se contenter de se les imprimer dans l'esprit, à moins qu'on ne veüille les mediter, comme il est bon de le faire. Mais si on les ignoroit il importe de considerer si cette ignorance n'est pas digne de quelque blâme, & si on n'a pas tort d'avoir demeuré si long-temps dans l'école de Jesus Christ, & de n'avoir pas sçû plûtôt une chose qu'on nous y avoit sans doute enseignée. Il faut tâcher en suite de la retenir, pour n'avoir plus l'occasion de se faire le même reproche.

On peut faire la même chose à l'égard des preuves qu'on nous a données de ces veritez, & de ce qu'on a dit pour lever les difficultez, & pour resoudre les objections qu'on leur oppose. On doit s'imprimer tout cela profondement

ment dans l'esprit pour s'affermir dans la persuasion des veritez même dont on ne sçauroit être trop vivement penetré.

Pour ce qui regarde les devoirs qu'on nous a prescrits il y a un peu plus de choses à faire. Il faut premierement en considerer la justice, ce qu'on peut faire non seulement en prenant garde que Dieu nous les a imposez, ce qui suffit pour nous obliger à nous y soûmettre; mais encore en meditant combien ils sont raisonnables en eux-mêmes, & quel desordre ce seroit s'il nous étoit permis de les negliger.

Il faut en suite en considérer la nécessité, & tâcher de se souvenir des endroits de l'Ecriture où cette necessité se trouve marquée.

Sur tout il faut prendre garde si on n'y a jamais manqué dans tout le cours de la vie, & si l'on est même disposé presentement à les observer. Si on les a négligez il faut faire ce que je disois, il n'y a qu'un moment sur le sujet des manquemens, où l'on tombe lors que l'on se trouve dans les exercices sacrez. Il faut s'en faire de justes reproches, en demander pardon à Dieu, & prendre une forte resolution de s'en corriger dans la suite.

Mais outre tout cela il est bon encore de prendre garde combien on a passé de temps sans les pratiquer, pour considerer en suite si on n'a pas lieu de se persuader que pendant tout ce temps-là on n'étoit pas en état de grace. Car

si

si cela est quelle confusion n'est-il pas juste que l'on ait d'avoir été si long-temps l'esclave du Démon, d'avoir perdu tant de temps, qu'on pouvoit employer si utilement, & d'avoir fait un si miserable usage de tant de graces que Dieu nous avoit accordées. Sur tout il faut se representer ce qu'on seroit devenu si l'on fut mort pendant ce temps-là, comme il est arrivé à tant d'autres que l'on connoît. Il faut considerer combien il est seur qu'on auroit peri. Cette pensée ne peut être tant soit peu vive sans faire fremir les plus endurcis, & en même temps sans leur faire sentir l'obligation qu'ils ont à la bonté de Dieu de les avoir conservez jusqu'à ce moment quelque indignes qu'ils fussent de cette grace.

Mais ce qu'il y a de plus important c'est de prendre garde si l'on est prêt à remplir desormais ces devoirs dans toute leur étenduë, & s'il y a quelque consideration capable de nous y faire manquer. C'est sur quoi il est absolument necessaire de s'examiner. Si aprés l'avoir fait on se trouve en état de faire ce que l'on doit, il faut s'affermir dans cette sainte disposition. Mais si tout au contraire on se sent disposé à ne le pas faire, il est bien juste de faire d'autres reflexions. Il faut premierement s'assurer qu'on n'est point enfant de Dieu, qu'on ne l'a jamais été, & que mourant dans un tel état on est perdu sans retour. On doit considerer quelle fureur

c'est

c'eſt de demeurer un moment dans une diſpoſition ſi épouvantable, combien il importe d'en ſortir & de ſe preſſer pour cela, à quoi l'on peut employer les conſidérations que j'ai déja touchées dans un autre endroit.

A l'égard des motifs qu'on nous a propoſez pour nous porter à pratiquer les devoirs qu'on recommandoit, il ne ſuffit pas de s'en ſervir à s'exciter ſoi-même pour en profiter, il faut encore conſidérer combien nous ſommes inexcuſables ſi tant de ſecours que Dieu nous avoit donnez pour nous mettre en état de faire ſa volonté n'ont pas produit juſqu'ici l'effet auquel il les deſtinoit, & combien nous ſerons indignes d'être ſupportez ſi à l'avenir nous ne tâchons d'en faire un meilleur uſage.

Il n'eſt pas néceſſaire de s'arrêter à marquer ce que l'on doit faire ſur le ſujet des manquemens que le Prédicateur a blâmez. Ce que je viens de dire touchant les devoirs dont il a parlé s'applique de lui-même ici. Il faut conſidérer la grandeur de ces manquemens, & le pouvoir qu'ils ont de nous perdre. Il faut voir ſi on y eſt tombé juſqu'à ce moment, & ſi l'on a lieu de craindre que l'on y retombe dans l'avenir, & ſur chacun de ces chefs il faut faire toutes les réflexions que je viens de toucher ſur cet autre article.

Pour les cenſures & les menaces il faut voir en premier lieu ſi elles ne s'adreſſent pas à nous,

& si nous n'avons pas donné lieu de nous les faire. S'il est certain & évident qu'elles ne nous regardent pas, il faut bien se garder de s'élever intérieurement au dessus de ceux qui se les sont attirées. Il faut se garder de les mépriser ou de les haïr. Il faut gémir de leurs desordres, & demander à Dieu qu'il lui plaise de les leur faire sentir à eux-mêmes, & de leur donner la force de les quitter.

Si tout au contraire on se sent coupable des déréglemens que le Prédicateur a censurez, il est juste de considérer quelle honte c'est à un homme qui fait profession d'être le Disciple de Jesus Christ, & qui a quelque sentiment de Dieu, de contraindre par sa mauvaise conduite les Ministres de Jesus Christ de sortir en quelque sorte de leur caractére, & au lieu qu'ils sont principalement envoyez pour parler de paix à son Peuple, les forcer en quelque sorte de faire revivre l'esprit & le caractére des anciens Prophetes, qui tonnoient sans cesse contre les pécheurs. Il faut considérer le temps qu'il y a qu'on est dans le monde, & voir de quelle maniére on l'a employé, puis qu'on en est encore à s'entendre faire des reproches, au lieu qu'on devroit être en état de donner de bons exemples à tous.

Il est bon de finir toutes ces différentes réflexions par une priére qui ait du rapport à ce qu'on aura pensé.

FIN.

ERRATA.

PAge 14. l. 18. couvelles *lisez* nouvelles. p. 26. l. 21. effacez *par*. p. 30. l. 18. l'on *lisez* si l'on. p. 96. l. 10. filets, *lisez* filés. p. 124. l. 16. se hâter par trop *lisez* trop se hâter. p. 132. l. 17. Dix drachmes *lisez* didrachmes. p. 141. l. 16. instituë *lisez* insinuë. p. 142 l. derniére, prédit *lisez* dit. p. 163. l. 3. nous *lisez* nous nous. p. 189. l. 1. qu'elle *lisez* qu'il. p. 217. l. 1. par *lisez* & par. p. 222. l. 8. le seul *lisez* le seul dessein. p. 236. l. 27. posté, *lisez* porté. p. 238. l. 4. en *lisez* à. p. 239. l. 3. empêchent *lisez* empêche. p. 247. l. 17. premiers *lisez* derniers, *&* l. 18. derniers *lisez* premiers. p. 254. l. penultiéme, soit *lisez* ne soit. p. 256. l. 11. fautes *lisez* defauts. p. 257. la chose, *ajoûtez*, du monde. p. 286. l. 24. & *lisez* ou. p. 297. l. 21. point *lisez* plus. p. 300. l. 11. serions *lisez* nous serions. p. 311. l. 22. qu'il *lisez* qui. p. 312. l. 12. la *lisez* les. p. 314. l. 27. obtient *lisez* l'obtient. p. 331. l. 15. obtient *lisez* obtint. p. 339. l. 18. des *lisez* de. p. 349. l. 22. *effacez* en. p. 363. l. 17. étoit *lisez* m'étoit. p. 367. l. 23. d'adoration *lisez* d'adoption. p. 383. l. 20. le te *lisez* te le. l. 26. perfections *lisez* imperfections. p. 388. l. 24. se *lisez* le. p. 398. l. 10. approuver *lisez* appercevoir. p. 404. l. 7. aprés *lisez* à peu prés.